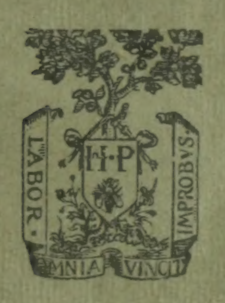
LOUIS-FRÉDÉRIC CHOISY

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

SAINTE-BEUVE

L'HOMME ET LE POÈTE

Cinquième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1° Ste-Beuve est 1 amoureux permanent
(c̄ Stendhal!)

2° Il n'aime que des femmes mariées!

3° C'est un écorché vif - Il est ombrageux
et se brouille continuellement avec
celles qu'il aime -

SAINTE-BEUVE

L'HOMME ET LE POÈTE

Paris 227-228 !

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

DU MÊME AUTEUR :

Alfred Tennyson, son spiritualisme, sa personnalité morale.
Genève et Paris, 1912.
(Ouvrage couronné par l'Académie française (Prix Bordin, 1913)

Sur les deux rives, roman *(en préparation).*

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25603.

LOUIS-FRÉDÉRIC CHOISY

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

SAINTE-BEUVE

L'HOMME ET LE POÈTE

(Avec documents inédits)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

(1921)

INTRODUCTION

Après la mort d'un homme illustre, le public adopte envers sa personne une attitude favorable ou hostile. Cette opinion, souvent injuste, risque de s'imposer à toujours aux générations futures. Sainte-Beuve n'a pas échappé à cette loi. La légende a cristallisé certains traits de son caractère en les déformant. On a fait de lui un apôtre de l'athéisme, un satyre libertin, un railleur, un être capricieux et perfide se jouant à travers les systèmes et leurrant d'espérances les naïfs qui se laissaient tromper par son air de sincérité.

Il est de mode, depuis quelques années, de le malmener; c'est un concours à qui lui assénera les coups les plus rudes. Plusieurs des commentaires accompagnant l'histoire du conflit avec Victor Hugo sont invalidés par l'excessive sévérité des critiques envers l'auteur du *Livre d'amour*. Ces écrivains partent de l'idée que Sainte-Beuve joue la comédie, ils voient en lui un séducteur dissimulé, méchant et vil, profitant de sa liaison avec Hugo pour miner en secret le bonheur conjugal de cet ami. Dans leur prévention,

ils s'emparent des aveux et des remords de Sainte-Beuve pour l'accabler. Ils ne voient pas dans ces confessions le témoignage sincère d'une âme tourmentée se débattant contre elle-même et cherchant désespérément des points d'appui.

Dans maintes circonstances, sans aucun doute, Sainte-Beuve a fort mal agi, aussi ne songeons-nous pas à faire son apologie sans réserve. Nous pensons, toutefois, que son caractère n'a pas été étudié d'une manière assez approfondie. En le jugeant, nous devons veiller à ne pas nous laisser tromper par les apparences. Sainte-Beuve est, parmi la race complexe des littérateurs, une des natures les plus complexes; ceux qui le condamnent sans le connaître dans toutes les manifestations de son caractère multiple risquent de voir faux et méritent, à leur tour, un blâme pour leur manque d'indulgence.

Un jugement impitoyable est presque toujours un jugement faux; en ce qui concerne Sainte-Beuve, le changement d'attitude de plusieurs historiens est une preuve de notre affirmation. Émile Faguet, après l'avoir traité très rudement dans *Amours d'hommes de lettres,* se radoucit plus tard et reconnaît que l'auteur des *Consolations* n'a pas un caractère vil. La rétractation de M. Séché est frappante. Dans son *Alfred de Vigny,* il s'écrie en parlant de notre auteur : « Celui-là a trahi ou trompé tout le monde : les vivants et les morts, l'amitié et l'amour (1). » Mais après être entré

(1) Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps,* p. 121.

dans l'intimité de Sainte-Beuve, M. Séché exprime son regret de l'avoir jugé trop hâtivement. « J'ai ouvert, dit-il, une enquête aussi sérieuse que possible pour savoir s'il méritait, et dans quelle mesure, la mauvaise réputation qu'on lui a faite... Autant son esprit était changeant, autant son cœur était fidèle. Et de ce que notre critique trahit une seule fois l'amitié par amour, et l'amour par gloriole et par haine, on aurait tort d'en conclure — comme je l'ai fait un peu légèrement dans mon *Vigny* — qu'il trahit tout le monde (1). »

Nous nous posons comme but, dans l'ouvrage qui suit, d'analyser la personnalité intime de Sainte-Beuve. Nous voudrions donc faire sa biographie intérieure, démêlant ses mérites et ses erreurs et signalant les mobiles profonds qui déterminèrent sa conduite. Dans cette intention, nous serons amené à négliger certains livres qui ne nous fournissent pas de renseignements capitaux sur l'homme ; nous n'étudierons pas en détail l'œuvre critique de Sainte-Beuve avant les *Lundis*. Ce travail, aussi bien, a déjà été accompli avec beaucoup de soin par M. G. Michaut, auquel nous sommes redevable pour maints détails caractéristiques. Dans la période qui précède les *Lundis*, l'œuvre poétique et la correspondance de Sainte-Beuve nous fournissent d'abondantes lumières sur sa vie intime. De même, dans l'analyse des *Lundis* et des *Nouveaux Lundis*, nous nous sommes attaché seule-

(1) Léon Séché, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 6.

ment aux fragments où l'auteur se révèle lui-même.

Notre espérance serait d'offrir au public français un portrait détaillé et fidèle, indulgent sans parti pris, clairvoyant sans rigorisme. La justice absolue est impossible à notre humanité, l'effort pour l'atteindre doit cependant être tenté.

SAINTE-BEUVE

L'HOMME ET LE POÈTE

ENFANCE ET JEUNESSE DE SAINTE-BEUVE

Une ombre de mélancolie assombrit les premiers pas de Sainte-Beuve dans l'existence.

. . . . Je naquis en deuil,
Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil (1).

« Ma mère, dit-il, a perdu mon père la première année de son mariage, elle était enceinte de moi, elle m'a donc porté dans le deuil et la tristesse ; j'aî été abreuvé et baigné de tristesse dans les eaux mêmes de l'amnios ; eh bien ! j'ai souvent attribué à ce deuil maternel la mélancolie de mes jeunes années, et ma disposition à l'ennui (2). »

On démêle ainsi, dans les origines du poète, les tendances dominantes de sa vie (3). Sainte-Beuve, enfant posthume, né de parents vieux, ne parvint jamais à chasser cette silhouette endeuillée qui présidait à sa naissance.

(1) *Poésies*, p. 24. Edition Michel Lévy, 1863, t. II.

(2) *Correspondance*, vol. I, p. 299.

(3) Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer, le 23 décembre 1804. Ses parents s'étaient mariés dans la même ville le 21 mars 1804. Son père, Charles-François Sainte-Beuve, était fonctionnaire, et mourut le 4 octobre 1804.

Son père, en se mariant, avait cinquante et un ans, sa mère en avait quarante. Jamais il ne fut vraiment jeune. De son père il hérita les goûts littéraires et le raffinement intellectuel; de sa mère il garda le bon sens, l'esprit d'ordre et de méthode.

Il grandit entre sa mère et sa tante, toutes deux femmes d'âge mûr. Cette ambiance féminine favorisa chez lui le développement excessif d'une sensibilité déjà très délicate (1). C'était un enfant nerveux et craintif (2), un peu vieillot, assez doux et souvent triste. « ... Je me souviens bien, écrit-il quelques années plus tard, que j'avais alors, comme aujourd'hui, de terribles accès de mélancolie et de dégoût de tout (3). » Au collège, il se distinguait par son intelligence et son zèle au travail. Ses allures tranquilles et sa tête enfoncée dans les épaules lui valurent le sobriquet de « matou ». Habituellement replié sur lui-même, il se mêlait peu à ses camarades. Ces allures sauvages cachaient une imagination ardente. Il nous a raconté dans *Joseph Delorme* ces années d'enfance : « ... déjà en secret sa jeune imagination allumait la flamme qui devait lui être si fatale un jour... Combien de longues heures il passait à l'écart, loin des jeux de son âge, le long d'un petit sentier, dans des monologues imaginaires... Au fond de la scène, après bien des prouesses, une idée vague de femme et de beauté se glissait quelquefois et prenait à ses yeux un corps (4). »

Il rêvait à une blonde jeune fille de seize ans, habitant un château voisin, qui accueillait assez favorablement ses hommages. Cette idylle fut interrompue par la volonté

(1) « Dès mon enfance, je pénétrais les choses avec une sensibilité telle que c'était comme une fine lame qui m'entrait à chaque instant dans le cœur... » *Lundis*, t. II, p. 444.

(2) *Les jeunes années de Sainte-Beuve*, par F. Morand, 1873, p. xv.

(3) *Correspondance*, vol. I, p. 7.

(4) *Poésies*, t. Ier, p. 7 (édit. 1863).

des parents qui objectaient la situation modeste du futur poète (1).

Sa mère et sa tante exercèrent sur lui une influence religieuse prononcée. Il fut « de bonne heure imbu de préceptes moraux ». « Joseph, en effet, consacra bientôt aux offices de l'église presque toutes ses heures de loisir, et il s'imposait soir et matin de longues prières qui le rendaient calme et fort (2). » Il s'était lié avec un camarade, le futur abbé Barbe, dont les goûts sérieux convenaient à sa nature méditative. Ensemble ils se promenaient sur les remparts ou au bord de la mer, discutant les grands problèmes de la foi (3).

Quand il atteignit quatorze ans, sa mère l'envoya faire ses études à Paris. Elle le rejoignit quelques années plus tard. La nature affectueuse du jeune garçon souffrit de cet éloignement. Il se réjouissait des vacances où il pourrait de nouveau embrasser sa mère, sa tante et son ami. Cependant, la piété apportait un adoucissement à sa solitude.

« La religion, écrivait-il à Barbe, est ce qui contribue beaucoup aussi à me consoler; à la maison, quand j'avais quelque petit chagrin, je le déposais dans le sein de mes bons parents, ou dans le tien, cher ami, car tu étais digne de cette confiance. Aujourd'hui, au contraire, je n'ai personne à qui je puisse le confier; alors je prie intérieurement le bon Dieu, et, par là, je m'ouvre une ressource pour dissiper ma peine (4). »

En 1820, un grand événement littéraire éveillait chez Sainte-Beuve l'enthousiasme poétique. « Non, écrivait-il

(1) *Sainte-Beuve et ses inconnues*, par A.-J. Pons, p. 14-16.

(2) *Poésies*, t. Ier, p. 7.

(3) *Nouvelle Correspondance*, p. 110, 207. Lorsqu'il faisait allusion à ces souvenirs d'autrefois, Sainte-Beuve, en 1865, oubliait les convictions de sa jeunesse, et par une erreur d'optique assez naturelle, se croyait plus sceptique qu'il ne l'était en réalité en 1818.

(4) *Nouvelle Correspondance*, p. 3.

quarante-cinq ans après à Verlaine, ceux qui n'en ont pas été témoins ne sauraient s'imaginer l'impression vraie, légitime, ineffaçable que les contemporains ont reçue des premières *Méditations* de Lamartine, au moment où elles parurent... On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre... à une poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine. Les comparaisons avec le passage d'une journée aigre, variable et désagréable de mars, à une tiède et chaude matinée de vrai printemps, ou encore d'un ciel gris, froid, où le bleu paraît à peine, à un ciel pur, serein et tout éthéré du Midi, ne rendraient que faiblement l'effet poétique et moral de cette poésie si neuve sur les âmes qu'elle venait charmer et baigner de ses rayons. D'un jour à l'autre, on avait changé de climat et de lumière, on avait changé d'Olympe : c'était une révélation (1). »

A l'influence de Lamartine, il faut joindre celle de Chateaubriand dont la gloire atteignait alors son apogée. Inspiré par ces deux grands écrivains, Sainte-Beuve composait ses premiers vers. Il acquérait à la même époque une solide connaissance de l'antiquité grecque et latine.

Bientôt son esprit curieux le dirigea vers des ouvrages de tendances antireligieuses. Il parcourut de nombreux mémoires du dix-huitième siècle et s'initia aux théories philosophiques de cette époque. Dans les *Portraits littéraires*, il nous assure que les œuvres des Tracy, des Daunou et des Lamarck constituent son fonds véritable. M. Brunetière oppose à cette affirmation le scepticisme des lettres à Barbe et la vague religiosité inspirée par les *Méditations*. Nous pensons prouver plus loin que ces deux tendances contradictoires n'ont jamais cessé de coexister dans l'âme du poète-critique et que leur conflit fut pour lui une cause perpétuelle de souffrances (2).

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 214.
(2) Voir *Portraits littéraires*, t. III, p. 545.

Sainte-Beuve fréquentait son compatriote Daunou, moine défroqué, partisan de la doctrine matérialiste des encyclopédistes. Auprès de lui, son christianisme pâlit rapidement, son intérêt se tournait vers les sciences positives, à ses heures de loisir il suivait des cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle; après avoir terminé brillamment son collège (1), il entrait à l'École de médecine (2).

Dans ce milieu, ses tendances voltairiennes s'accentuèrent; comme son sosie, Joseph Delorme « abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne », il s'éprit « de l'impiété audacieuse du dernier siècle » (3). Ces dispositions nullement mystiques, jointes à un fonds de sensualité originelle, le poussèrent à chercher le bonheur dans les plaisirs équivoques. Fort probablement, à cette époque remontent les habitudes libertines qui feront son tourment jusque dans la vieillesse et dont il nous a raconté la naissance dans *Volupté*.

Ses idées politiques évoluaient aussi; après avoir été légitimiste ardent comme sa mère, il se prit de sympathie pour les révolutionnaires et devint girondin exalté (4).

« Tel était Sainte-Beuve, laid et tendre, intelligent et sensuel, girondin enthousiaste et irréligieux avec ferveur, sombre, un peu déçu déjà. C'est avec un front morose et d'une allure comme lassée qu'il va entrer, par une voie détournée, dans la vie littéraire (5). »

En pleines études médicales et malgré l'intérêt qu'il y prenait, Sainte-Beuve sentait le démon de la poésie frémir en lui; un instinct le poussait à chercher dans la

(1) Voir G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, 1903, p. 41.

(2) Il avait alors dix-neuf ans (novembre 1823).

(3) *Poésies*, t. Ier, p. 8.

(4) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 49.

(5) G. Michaut, *idem*, p. 50.

littérature un divertissement à sa solitude. Il alla voir Dubois, son ancien professeur, qui venait de fonder un journal littéraire, *le Globe*. Dubois fut ému devant son désarroi moral. « Je lui proposai, dit-il, de s'essayer dans *le Globe*, et de chercher là une distraction à ses noires pensées, et l'exercice d'un talent qui voulait de l'air, sans toutefois rompre encore avec la médecine et son hôpital (1). »

Sainte-Beuve entra donc au *Globe*, où il débuta par des articles sur la Grèce. Il dépeignait en de petits tableaux les lieux où se livrait la lutte pour l'indépendance hellénique. Malgré leur sympathie pour le peuple grec opprimé, ces premiers essais sont, en somme, assez insignifiants. Plus dignes de remarques sont diverses études où se trahit déjà la prédilection de Sainte-Beuve pour les sujets historiques.

La collaboration au *Globe* prépara excellemment Sainte-Beuve à sa carrière de critique. Tant le travail personnel accompli que les rapports avec les rédacteurs développèrent chez lui l'assurance en ses propres forces et élargirent sa vision intellectuelle.

Le Globe était animé d'un esprit de modération. Il combattait la routine littéraire des pseudo-classiques, poursuivant la timidité des auteurs dramatiques contemporains, attaquant la tyrannie du dogme en religion et en littérature, déblayant ainsi le terrain pour l'expansion future du romantisme. Par ses fréquents articles sur les littératures étrangères, *le Globe* montrait à ses compatriotes l'absurdité du nationalisme littéraire. Parfois même, pour la diffusion de ses théories libérales, il recourait à l'ironie, tel ce fragment paru dans le numéro du 2 février 1826 :

« Oui, nous sommes Français, tous Français, et nous

(1) *Souvenirs inédits de Dubois*, cités par Léon SÉCHÉ, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 58.

saurons nous montrer dignes de nos patriotiques confrères. Ce n'est pas assez de repousser Shakespeare et Schiller, renvoyons à l'Italie ses statues, à l'Allemagne sa musique, à l'Angleterre son industrie et ses machines à vapeur. Assez longtemps nous avons eu la faiblesse d'admirer Newton; Newton est Anglais; proscrivons sa philosophie et revenons-en aux tourbillons de Descartes notre compatriote! Brûlons Scott, et lisons Mme de Genlis. Sachons en un mot nous passer des étrangers; et, tandis que tous les peuples de l'Europe tendent à mettre en commun leurs arts, leur industrie et leur littérature, renfermés comme les Chinois dans les limites de notre territoire, restons Français, uniquement Français (1). »

Dès cette période, éloignée, Sainte-Beuve est donc orienté vers une critique large, également sympathique aux choses de France et aux choses de l'étranger. L'auteur des *Lundis,* qui ne voyagea guère, n'a pourtant jamais été esclave de l'esprit de coterie.

Bien que favorable aux idées nouvelles et prêt à encourager les recherches des jeunes, *le Globe* maintenait son admiration pour les classiques français et blâmait certains excès de l'école romantique naissante (2).

Ce journal contribua pour une large part à confirmer Sainte-Beuve dans son goût naturel de la mesure. Ces années au *Globe* accentuèrent chez lui son désir d'examiner tous les produits de l'intelligence humaine avec une curiosité égale. A vingt-trois ans, il avait acquis une rare pénétration. En 1827, il démêlait déjà dans le talent de Victor Hugo les tendances titaniques qui, plus tard, entraînèrent le poète à des aberrations de goût. « Que M. Hugo se garde surtout de l'excès de sa force; en poésie, comme ailleurs, rien de si périlleux que la force : si on la laisse faire, elle abuse de tout; par elle, ce qui

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 95.
(2) Id., *ibid.*, p. 103, 105, 106.

n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse; l'auteur ne cherche que l'héroïque et il ne rencontre que le gigantesque; s'il tente jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril (1). »

Si nous conservons en mémoire ces prophéties, nous serons moins sévères pour Sainte-Beuve quand nous le verrons se détacher de ses anciens amis. Dans son renoncement au romantisme, les rancunes et les raisons solides, la jalousie et le sens de la mesure froissée, les griefs personnels et l'idéal littéraire se mêlent étroitement. Dès les débuts de sa carrière, Sainte-Beuve a marqué de l'éloignement pour toute faute de goût et pour toute tyrannie intellectuelle. Au *Globe*, il se méfie déjà des systèmes, en métaphysique comme en littérature. Plus tard, il demeurera constamment préoccupé de sauvegarder sa liberté de jugement. Cette passion de liberté révèle les causes profondes des apostasies qu'on lui a reprochées.

(1) *Premiers Lundis*, t. Ier, p. 133.

« JOSEPH DELORME »

L'activité de Sainte-Beuve comme critique au *Globe* l'orienta définitivement vers la littérature. Après trois années, il abandonna la médecine. Ces études lui laissèrent un bon souvenir; de cette discipline il garda certaines habitudes mentales qui l'accompagneront à travers toute son œuvre. Il aura le souci constant de préciser le tempérament physique des écrivains, il conservera l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique (1).

Son travail de journaliste contribua encore d'une autre manière à son développement : il le mit en rapport avec les jeunes poètes de l'heure. Victor Hugo, enchanté de l'article de Sainte-Beuve, voulut lui rendre visite. Le jeune critique, absent, trouva la carte du poète et se rendit chez ce dernier dès le lendemain. Par un hasard heureux, ils habitaient porte à porte; Victor Hugo occupait un appartement au numéro 90 de la rue de Vaugirard, Sainte-Beuve habitait avec sa mère au numéro 94. L'entrevue fut cordiale, bientôt les deux écrivains devenaient intimes. Sainte-Beuve, ébloui par le rayonnement qui émanait de son ami, ne tarda pas à se rallier à l'école romantique.

Il quitta *le Globe* qu'il trouvait trop « juste-milieu »; il se sentait vis-à-vis de Dubois comme un petit garçon et souffrait de cette sujétion réelle ou imaginaire. Une brouille s'ensuivit. En 1830, dans une discussion, Dubois

(1) *Premiers Lundis*, t. III, p. 281.

frappa son ancien élève. Ils allèrent sur le terrain. Sainte-Beuve affronta le danger sans faiblesse. Une circonstance infime de cet incident est restée célèbre : la pluie vint à tomber tandis qu'on préparait les pistolets, le critique ouvrit son parapluie, essuyant ainsi le feu de son adversaire sous la protection de cette arme peu guerrière. « Je veux bien être tué, dit-il, mais je ne veux pas être mouillé (1). » Une réconciliation eut lieu, les deux antagonistes se rencontrèrent plus tard avec cordialité chez Mme Récamier.

L'entrain juvénile du cénacle apporte à Sainte-Beuve un peu de cette force vive qu'il n'a jamais possédée; électrisé par l'ardeur poétique de son entourage, il compose des vers dont les lectures sont applaudies. Nature réceptive, il se laisse peu à peu gagner par les opinions religieuses et politiques de ses amis. Son attitude défensive envers le catholicisme se détend, il introduit des réserves dans son admiration pour Voltaire; le spiritualisme l'attire, la médecine lui inspire de la méfiance (2). Il se sent porté vers les choses invisibles; étudiant les écrits du théosophe Saint-Martin avec un grand profit intérieur (3), il y découvre une vérité qui le frappe : « L'homme naît et vit dans les pensées. » Ce mot opère sur lui « comme une étincelle », ses yeux se dessillent, « toutes les choses visibles..., raconte le héros de *Volupté*, me parurent acquérir la signification morale d'une pensée... J'y voyais exactement le contraire du monde désolant de Lamarck, dont la base était muette et morte (4). »

(1) Léon Séché, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 62.

(2) *Correspondance*, t. Ier, p. 10, 11.

(3) Il semble bien que l'on soit autorisé, avec M. G. Michaut, à placer les fragments de *Volupté* dans le souvenir des années 1828 et 1829. Ils concordent avec les opinions émises par Sainte-Beuve à cette époque dans sa correspondance.

(4) *Volupté*, p. 159, 160. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 143.

Toutefois ses aspirations religieuses sont encore trop récentes pour avoir pénétré son âme et modifié sa manière de vivre ou de sentir. Le fond de son caractère demeure craintif et attristé. « Pour mon compte, écrit-il à son ami Barbe, quoique je voie assez de monde et de gens distingués que j'aime et qui ont de la bonté pour moi ; quoiqu'il semble qu'avec un peu de constance et d'activité une carrière assez belle peut enfin s'ouvrir pour moi, j'ai souvent et même toujours un grand vide, de grandes défaillances d'âme, des ennuis, des désirs. Les doutes religieux y sont sans doute pour quelque chose ; et, quoique cet état d'esprit tienne aussi à d'autres causes presque impossibles à analyser, les grandes et éternelles questions y interviennent fréquemment (1). » « ...Mes idées, qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme, et surtout à un certain philosophisme, celui du dix-huitième siècle, se sont beaucoup modifiées, et ont pris une tournure dont je crois déjà sentir les bons effets. Je dois te dire, encore, que ma vie est loin d'être conforme à ce que je voudrais et ce que je croirais le bien ; mais c'est déjà quelque chose que je le sente et que je tâche d'être plus d'accord avec moi-même (2). »

L'adhésion au romantisme fut pour Sainte-Beuve un stimulant ; sa double qualité de poète et de critique le désignait comme champion de la nouvelle école ; il entreprit un ouvrage de polémique, le *Tableau de la poésie française au seizième siècle* qui parut en 1828. Ce livre prétendait procurer aux romantiques des ancêtres parmi les écrivains de la Pléiade. Les jeunes poètes, dans leur lutte contre les classiques attardés, désiraient s'appuyer sur une autorité respectée et incontestablement nationale ; ils voulaient par là éviter le reproche d'une imitation servile de l'étranger. Sainte-Beuve aborda la rédac-

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 10.
(2) *Ibid.*, p. 13, 14.

tion de cette œuvre considérable et en quelques mois, grâce à son érudition et à sa capacité de travail, il mit sur pied les deux volumes de son *Tableau*.

Ses théories, bien qu'incomplètes et tendancieuses, n'ont pas été rejetées en bloc par la critique contemporaine. Certes les poètes du seizième siècle, érudits et imitateurs de l'antiquité, sont très éloignés des poètes personnels, sentimentaux et amis du moyen âge qui débutaient à la veille de 1830. Toutefois les Ronsard et les Du Bellay avaient un point commun avec les Victor Hugo et les Lamartine : tous ils s'insurgeaient contre le despotisme d'une littérature vieillie et artificielle; les uns, comme les autres, cherchaient à créer une poésie noble, émue et colorée.

Sainte-Beuve rendit par son *Tableau* un service signalé aux romantiques. Se croyant soutenus par le prestige de devanciers illustres, ils se lancèrent dans la carrière avec fougue; désormais, ils étaient armés contre leurs adversaires. La lutte, en effet, était ardente; l'intelligence alerte de leur critique attitré, jointe à une plume enchanteresse, représentait pour les romantiques un renfort inappréciable.

Sainte-Beuve s'associait donc au combat livré par ses amis contre la routine classique ; tout en partageant leurs aspirations, il refusa cependant d'épouser leurs préjugés et ne s'abandonna jamais à des excès. Il ne revêtit pas de gilet rouge, il n'afficha pas de dédain pour ce « polisson » de Boileau, ou cette « perruque » de Racine. En pleine bagarre, il s'efforça de conserver une juste vision des valeurs littéraires.

Lamartine nous a laissé dans les *Harmonies* un joli portrait de Sainte-Beuve à cette époque : « C'était en 1829, j'aimais alors beaucoup un jeune homme pâle, blond, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes : il s'appelait Sainte-Beuve. Il vivait à Paris avec une mère âgée, sereine, absorbée en lui, dans une petite

maison, sur un jardin retiré, dans le quartier du Luxembourg. Il venait souvent chez moi, j'allais chez lui avec bonheur aussi. Ce recueillement, cette mère, cette retraite, ce jardin, ces colombes me plaisaient, à moi trop emporté dans le courant littéraire, mondain et politique de l'existence. Cela me rappelait le presbytère et les aimables curés de campagne que j'avais tant aimés dans mon enfance (1). »

Juste Olivier nous retrace ainsi sa première visite à l'auteur de *Joseph Delorme :* « Je demande M. Sainte-Beuve. Une vieille dame (sa mère) apparaît à une fenêtre, et après quelques difficultés peu prononcées... elle crie : « Sainte-Beuve, es-tu là?... » Sa taille est moyenne et sa figure peu régulière. Sa tête, pâle, ronde, est presque trop grosse pour son corps... Les cheveux, rouge blond, très abondants, sont à la fois raides et fins. En somme, M. Sainte-Beuve n'est pas beau, pas même bien; toutefois sa figure n'a rien de désagréable et finit même par plaire (2). »

Le résultat de sa conversion au romantisme fut un recueil de vers : *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme,* qu'il publia en 1829. Sous le couvert d'un pseudonyme, Sainte-Beuve nous raconte, dans une préface, sa jeunesse, son éducation religieuse, ses tourments, ses timidités et ses doutes. Il fait mourir son héros prématurément. Il a reconnu l'identité complète entre sa personne et celle de Joseph (3). La mort du jeune poète, sa misère matérielle, son origine amiénoise sont les seules modifications apportées par Sainte-Beuve à sa propre histoire.

Depuis sa première enfance, le poète était hanté par le mirage de l'amour (4). Un beau dimanche de printemps,

(1) *Harmonies poétiques et religieuses*, p. 253.

(2) *OEuvres choisies de Juste Olivier*, p. 7-10.

(3) *Lettres à Collombet,* p. 159.

(4) « Tout enfant, écrivait-il à V. Pavie, je ne rêvais qu'un bonheur, l'amour! » Séché, *Sainte-Beuve*, t. II, p. 6.

Delorme, séduit par le rayonnement joyeux de la nature, sort se promener dans la forêt de Meudon. Tout à coup, son entrain s'évanouit : au détour d'une rue, il a rencontré deux fiancés qui se souriaient l'un à l'autre. Le spectacle d'une félicité qui lui est refusée le blesse douloureusement; il fait un retour sur lui-même, car il ne possède personne auprès de qui épancher le trop-plein de son cœur. Ne parvenant pas à chasser cette pensée déprimante, il se hâte de rentrer chez lui et s'enferme pour toute la journée.

Dans ses stances, il cherche par la prière un refuge contre sa solitude :

Lorsque la nuit est froide, et que seul, dans ma chambre,
Près de mon poêle éteint j'entends siffler le vent,
Pensant aux longs baisers qu'en ces nuits de décembre
Se donnent les époux, mon cœur saigne, et souvent,
Bien souvent je soupire, et je pleure, et j'écoute.
Alors, ô saints élans, ô prière, arrivez;
Vite, emportez-moi haut, sous la céleste voûte,
A la troisième enceinte, aux parvis réservés (1) !

Joseph se sent le plus malheureux des êtres, sa pauvreté, ses études médicales, la fatigue d'un travail insipide lui causent de perpétuels dégoûts. « La vue de jeunes et brillants talents qui s'épanouissent lui inspire, non pas de l'envie, il n'en eut jamais! mais une tristesse resserrante. S'il va un jour dans ce monde qui lui sourit, mais où il sent qu'il ne peut se faire une place, il est en pleurs le lendemain (2). »

Sa raison vacille, il finit par ne plus sortir qu'à la nuit close. Parfois il se raccroche au souvenir d'une jeune fille qui lui a témoigné de l'intérêt, mais les brouillards du doute chassent cette espérance. « Délire! s'écrie-t-il, et les dégoûts du lendemain, et les tracasseries de la

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 140.
(2) *Ibid.*, p. 15.

gêne, et mes incurables besoins de solitude, de silence et de rêves! elle serait malheureuse avec moi; la misère m'a dépravé à fond... Non, une main invisible m'a retranché du bonheur; j'ai comme un signe sur le front, et je ne puis plus ici-bas m'unir avec une âme (1). »

Delorme meurt de découragement, Sainte-Beuve vécut et fournit une carrière illustre; cependant il resta le Joseph rêveur et sentimental des premières années. Sa mélancolie ne l'abandonna jamais; à l'époque de sa plus féconde maturité, il ne cessa de pleurer en secret le bonheur évanoui. Par une fatale aberration, son imagination repoussait l'image que son cœur convoitait, se condamnant lui-même aux regrets éternels :

Vierge longtemps rêvée, amante, épouse, amie,
Charmant fantôme,
Étoile fugitive et toujours poursuivie;
Ange mystérieux, qui marchais dans ma vie,
Me montrant le chemin...
Si je pouvais atteindre ici-bas ton mirage,
D'un cœur rempli de toi mettre à tes pieds l'hommage,
O vierge, et t'obtenir!...

Mais un doute incurable le saisit; il se croit incapable de faire le bonheur d'une femme, il ne veut pas ternir l'âme de son amie en lui communiquant sa propre amertume. Il l'aimera en silence, veillant sur elle, priant pour elle; il poussera l'affection désintéressée jusqu'à souhaiter son union avec un jeune homme énergique et fidèle :

Comme un vieillard, témoin des plaisirs d'un autre âge,
Qui sourit en pleurant et ressent moins l'outrage
De la caducité,
Me laissant, un instant, ravir à son ivresse,
J'adoucirai ma peine et noierai ma tristesse
En sa félicité (2).

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 45, 48.
(2) *Ibid.*, p. 20.

Une impuissance à croire à son propre bonheur empoisonne tous ses espoirs; cette incrédulité dans l'ordre du sentiment, cette anticipation mentale d'un malheur futur est pour Delormé-Sainte-Beuve une malédiction qui anéantit dans leurs germes les dons apportés par la vie. Il poursuit en de vains amours un être rêvé qui lui échappe toujours :

Et que ce soit la vierge, ou la veuve, ou l'épouse,
Une ombre entre elle et moi, muette, vient s'asseoir (1)...

Il a cherché l'oubli dans le travail (2), il a imploré l'aide divine, mais en vain; toute foi est morte en lui.

Le célèbre poème, *les Rayons jaunes,* qui dit le regret de son incrédulité, causa une grande surprise lors de son apparition. La mélancolie s'y exprime dans des vers d'un pittoresque morbide. On y distingue cette saveur étrange qui caractérisera plus tard l'œuvre de Baudelaire. Dans leur bizarrerie, ces vers ont un charme ambigu, quelque chose de doux et de malsain, à la fois paisible et vermoulu, tenant de la sacristie et de la salle d'opération.

Le dimanche, enfermé dans sa chambre et caché derrière les persiennes, le poète regarde défiler les marchands, les bourgeois, les ouvriers en habits de fête. De temps à autre, il lit quelques pages dans un livre placé près de lui, sur une chaise :

Et les jaunes rayons que le couchant ramène,
Plus jaune ce soir-là que pendant la semaine,
Teignent mon rideau blanc (3).

Les rayons percent la jalousie, répandent dans la pièce un flot d'atomes d'or; le poète sent alors se réveiller en

(1) *Poésies,* t. Ier, p, 45, 48.

(2) Fantôme au laurier d'or, vierges au cou d'ivoire,
Je vous fuis pour l'étude et pour l'obscurité.

(*Poésies,* t. Ier, p. 55.)

(3) *Poésies,* t. Ier, p. 74.

lui mille souvenirs d'enfance ; autrefois, à pareille heure, on le menait à la chapelle, après vêpres :

La lampe brûlait jaune, et jaune aussi les cierges ;
Et la lueur glissant aux fronts voilés des vierges
Jaunissait leur blancheur ;
Et le prêtre vêtu de son étole blanche
Courbait un front jauni, comme un épi qui penche
Sous la faux du faucheur (1).

Il pense à tous ceux qui ont déposé leurs prières, le soir, dans les églises, après avoir baisé le *jaune* ivoire du crucifix et lu la sublime histoire du Christ dans un *jaune* missel.

Avec une insistance voulue, Sainte-Beuve mentionne tous les objets de couleur jaune dont l'image surgit à son esprit ; il multiplie les sonorités en *ô*, ajoutant ainsi, par un effet d'harmonie, à l'impression de tristesse produite en lui par les dernières lueurs du soleil couchant. La gaîté des promeneurs rentrant à la fin d'une après-midi de vacances contraste avec la mélancolie du poète :

Mais où la retrouver, quand elle s'est perdue,
Cette humble foi du cœur, qu'un ange a suspendue
En palme à nos berceaux... (2).

L'orage l'a tuée, l'orgueil l'a piétinée, que faire au jour où arrivera le malheur, au jour où surviendra la mort ? Il y a peu de mois, il a vu mourir sa vieille tante ; il resta près d'elle dans l'alcôve pendant trois jours et vit poser le linceul sur sa tête chauve :

Le cercueil arriva, qu'on mesura de l'aune ;
J'étais là... puis, autour, des cierges brûlaient iaune,
Des prêtres priaient bas ;
Mais en vain je voulais dire l'hymne dernière ;
Mon œil était sans larme et ma voix sans prière,
Car je ne croyais pas.

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 75.
(2) *Ibid.*, p. 75.

Il aimait cette tante, et pourtant il a fallu la voir partir. Il aime sa mère, mais elle aussi devra s'en aller un jour; alors il sera seul :

Seul, sans mère, sans sœur, sans frère et sans épouse;
Car qui voudrait m'aimer, et quelle main jalouse
S'unirait à ma main?...
Mais déjà le soleil recule devant l'ombre,
Et les rayons qu'il lance à mon rideau plus sombre
S'éteignent en chemin...
Non, jamais à mon nom ma jeune fiancée
Ne rougira d'amour, rêvant dans sa pensée
Au jeune époux absent;
Jamais deux enfants purs, deux anges de promesse
Ne tiendront suspendu sur moi, durant la messe,
Le poêle jaunissant (1) !

Sur son lit de mort, personne ne viendra baiser son front, son œil obscurci n'entreverra pas l'adieu d'une lèvre mi-close; jamais sur son tombeau ne jaunira la rose ni le souci jaune. La nuit tombe lentement et le surprend au milieu de ces pensées lugubres, toute la soirée il entend hurler les buveurs qui sortent du cabaret, ou les invalides en goguette qui chantent des refrains.

On retrouve parfois dans l'œuvre de Sainte-Beuve cette veine macabre. Dans *le Creux de la Vallée,* tourmenté par l'idée de la solitude, il songe au suicide; il se noiera un jour dans un ruisseau écarté, discrètement, sans fracas, dans le silence d'un vallon frais et ombragé; pendant bien des semaines, des mois peut-être, personne ne se doutera de sa disparition, mais un jour un pâtre à la poursuite d'une chèvre égarée, ou un chasseur accompagné de son chien, découvrira le cadavre au fond de l'eau :

. . . . . . la lune avec lui qui regarde
Eclairera ce corps d'une lueur blafarde;

(1) *Poésies,* t. Ier, p. 76, 77.

il ira quérir des paysans au hameau voisin, ensemble ils deviseront sur les restes noircis et mêleront des quolibets à leurs récits :

Tirant par les cheveux ce corps méconnaissable,
Cette chair en lambeaux, ces os chargés de sable... (1).

Ailleurs, il se voit dans son lit avalant quelque poison :

Que faire de la vie ! Ah ! plutôt qu'en ma couche
Une nuit, le teint vert, les dents noires, l'œil louche,
Plié sur mon séant, un bras hors du rideau,
Remêlant quelque poudre au fond d'un verre d'eau,
M'assoupir lâchement sous une double dose... (2).

Les poésies de *Joseph Delorme* furent, pour la plupart, composées à l'époque où Sainte-Beuve étudiait la médecine. Les fragments cités portent la trace de son passage à la Faculté ; il y réveille des souvenirs de l'hôpital ou de la morgue. Ce réalisme se rencontrera rarement dans le reste de ses œuvres.

Quand il écrit *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme,* Sainte-Beuve est encore matérialiste (3). Ce volume contient plusieurs pièces d'inspiration sensuelle qui scandalisèrent quelques lecteurs à leur apparition (4). Ce solitaire timide est doublé d'un épicurien, il rêve d'une existence confortable partagée entre les plaisirs et une douce contemplation de la nature :

Pour trois ans seulement, oh ! que je puisse avoir
Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir.
Tout le jour du loisir ; rêver avec des larmes ;
Vers midi me coucher à l'ombre des grands charmes ;

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 114.
(2) *Ibid.*, p. 102.
(3) L'appel à la prière (cité p. 14) est un des rares exemples de besoin religieux exprimé dans ce recueil.
(4) *Le Rendez-vous, Rose, Sonnet*, p. 135.

Voir la vigne courir sur mon toit ardoisé,
Et mon vallon riant sous le coteau boisé ;
Chaque soir m'endormir en ma douce folie,
Comme l'heureux ruisseau qui dans mon pré s'oublie ;
Ne rien vouloir de plus, ne pas me souvenir,
Vivre à me sentir vivre !... Et la mort peut venir (1).

Sainte-Beuve a droit au rang de poète parmi les romantiques ; le succès de sa critique a nui à son œuvre poétique ; de plus, le talent radieux de Lamartine et de Victor Hugo a jeté dans l'ombre la muse discrète et nuancée de leur disciple. S'il n'a pas l'éclat, ni l'harmonie, ni la profondeur de pensée de ses aînés, du moins il possède en propre une musique très douce, un peu grêle et effacée, mais délicate, fraîche, gracieuse. Il nous annonce lui-même qu'il renonce aux premières places :

Bien ; il faut l'aigle aux monts, le géant à l'abîme.
Au sublime spectacle, un spectateur sublime.
Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas.
Quoi ? des rocs, des forêts, des fleuves ?... Oh ! non pas,
Mais bien moins ; mais un champ, un peu d'eau qui murmure,
Un vent frais agitant une grêle ramure ;
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort ;
Voir couler en un pré la rivière à plein bord ;
Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile,
Découpant sur l'azur son feuillage débile ;
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit (2).

Il prit pour modèle l'Anglais Wordsworth, chef de l'école lakiste qui chantait les joies simples et la vie humble. Sainte-Beuve aima, ou crut aimer, par-dessus

(1) *Vœu*, p. 84.
(2) *Poésies*, t. Ier, p. 86.

tout, les plaisirs tranquilles que procurent la nature et la famille :

> J'aperçois, sur le seuil d'une cabane blanche,
> A table, un vigneron, joyeux comme au dimanche,
> Et ses fils à l'entour.
> Je me dis : O bonheur ! Pourtant j'en étais digne !
> A l'ombre d'un pommier, au pied de cette vigne,
> Et sous ce petit mur,
> Quelques amis, l'étude à mon âme calmée
> Suffisaient ; oui, c'est là près d'une épouse aimée
> Qu'il fallait vivre obscur.

Il continue sa promenade tout en foulant les feuilles séchées ; il invoque une existence idéale, une jeune épouse, des fils qui lui sont chers, une maison aux contrevents verts ; par les matinées de printemps, quand le gazon embaumé est couvert de rosée, il va errer dans les bois un livre à la main, et

> Les soirs d'hiver, autour du foyer qui pétille,
> A haute voix je lis à ma jeune famille
> Les récits d'autrefois.
> Les champs, l'obscurité, des enfants, une femme,
> Nul regret du passé, nul désir en mon âme.. (1).

Voyageant en Angleterre, il a envié le riant presbytère du pasteur; en France, il envie les pommiers fleuris de la Normandie, les chaumes du Jura, ou le petit village au delà de Meudon d'où l'on ne voit plus Paris.

Après des journées où l'étude, les méditations, les promenades se mêleront harmonieusement, il passera ses soirées au coin du feu, laissant vaguer sa pensée; et tandis que, dehors, le vent gémit, il écoutera flamber le fagot et chanter la bouilloire (2).

Sainte-Beuve, citadin endurci, n'accorde qu'une petite

(1) *Poésies*, t. I[er], p. 61, 62.
(2) *Ibid.*, p. 135, 136.

place à la nature dans son œuvre; il l'a aimée par l'imagination et ne l'a guère pratiquée. Avec son sens exquis des nuances, il nous en a montré les éléments les plus fins et les plus fugitifs : le murmure d'un ruisseau, la teinte d'une fleur dissimulée sous l'herbe, la tiède haleine d'un zéphyr dans l'arrière-saison, les bruissements imperceptibles des insectes cachés dans les buissons. Ce poète des demi-teintes nous offre, ici et là, de charmants tableaux :

Au fond du bois, à gauche, il est une vallée
Longue, étroite; à l'entour, de peupliers voilée;
Loin des sentiers battus; à peine du chasseur
Connue, et du berger; l'herbe en son épaisseur
N'agite sous vos pas couleuvre ni vipère;
A toute heure, au mois d'août, un zéphyr y tempère,
A l'ombre des rameaux, les cuisantes chaleurs
Qui sèchent le gazon et font mourir les fleurs.
Mais vers le bas surtout, dans le creux, où la source
Se repose et sommeille un moment dans sa course,
Et par place scintille en humides vitraux,
Ou murmure invisible à travers les sureaux,
Que le vallon est frais : l'alouette y vient boire,
La sarcelle y baigner sa plume grise et noire,
La poule d'eau s'y prendre au branchage mouvant (1).

Le critique transparaît dans ce recueil de poésies. Il consacre une pièce à l'éloge de la rime, ailleurs il prend la défense de ses amis du cénacle, exaltant Victor Hugo, le « génie jeune et fort », qui sait se rendre aimable à tous, et Lamartine, le « divin et chaste cygne, le chantre des saints amours ». Il les encourage dans leur travail de création. Bientôt Victor Hugo remportera la victoire sur les ennemis du romantisme, « aux sons de sa trompette, aux éclats de sa voix, Jéricho tombera » ! Il salue le vol

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 113.

de Lamartine « qui plane à la voûte éternelle sans qu'on l'ait vu monter » (1).

Dans *Mes livres*, il énumère ses lectures favorites; des détails biographiques concernant divers écrivains le poursuivent; la chasse aux vieux bouquins l'attire le long des quais; il se demande s'il ne ferait pas mieux d'abandonner les vers pour « se faire rat et ronger une maille »; mais un soir, s'il lit quelque page d'un poète aimé, un nuage de pleurs voile ses yeux, en son cœur une corde a vibré et le voilà rimeur comme devant (2).

A la fin du volume, il groupe sous la rubrique *Pensées* un certain nombre de jugements littéraires. Une fois de plus, il parle en faveur des romantiques. On reprochait à l'école nouvelle son luxe de *qui* et de *que*. Sainte-Beuve, en réponse, cite quatre vers de Racine où ces mots se multiplient d'une manière abusive. Le critique examine ensuite les origines du romantisme. Après le badigeonnage de Delille, Chénier a opéré un renouvellement dans le style descriptif; au lieu du mot abstrait et vague employé par ses prédécesseurs du dix-huitième siècle, il a utilisé le mot propre et pittoresque, donnant ainsi à la poésie une couleur, une netteté ignorées jusqu'alors. « Le style d'André Chénier... est comme une grande et verte forêt dans laquelle on se promène : à chaque pas des fleurs, des fruits, des feuillages nouveaux; des herbes de

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 69.

Le Cénacle. On ne peut réprimer un sentiment de tristesse en lisant les vers terminant ce poème, quand on connaît les brouilles qui devaient sous peu disséminer ce groupe d'amis. Les voici :

Ils étaient grands et bons. L'amère jalousie
Jamais chez eux n'arma le miel de poésie
De son grêle aiguillon,
Et jamais dans son cours leur gloire éblouissante
Ne brûla d'un dédain l'humble fleur pâlissante,
Le bluet du sillon.

Poésies, t. Ier, p. 70.)

(2) *Poésies*, t. Ier, p. 89,

toutes formes et de toutes couleurs; des oiseaux chanteurs aux mille plumages; et çà et là de soudaines échappées de vue, de larges clairières ouvrant des perspectives mystérieuses et montrant à nu le ciel (1). »

Depuis que les poètes contemporains se sont avisés d'observer la nature de près, mettant dans leurs tableaux des couleurs sensibles aux yeux, l'alarme s'est répandue parmi certains écrivains timorés. « La splendeur de cette peinture inaccoutumée offense tous ces yeux ternes et ces imaginations blafardes (2). »

A ceux qui voudraient diminuer Victor Hugo en lui opposant le prétendu classicisme de Lamartine, Sainte-Beuve répond par une grande phrase éloquente, relevant les procédés libres du poète des *Méditations* (3).

Sainte-Beuve a défini dans ces *Pensées* l'art de juger les hommes et les livres. L'écrivain chargé d'éclairer l'opinion en matière littéraire doit posséder la souplesse intellectuelle; il doit savoir se transformer, changer constamment sa position, envisager toutes choses du point de vue

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 166.
(2) *Ibid.*, p. 166.
(3) *Ibid.*, p. 156. « Son insouciance, sa profusion, ses larges périodes, ses incidentes, ses énumérations, ses comparaisons jaillissantes ne sont pas d'un disciple de Racine ou de J.-B. Rousseau: « Allez dire à l'Éridan, roi des fleuves, qui coule par les campagnes et sous les grands horizons de Lombardie à nappes épanchées, recevant ondées du ciel et ruisseaux tributaires, rapide et irrésistible à son milieu, comme incertain et avec des courants en tous sens vers les bords, y déposant et prenant au hasard roseaux et branchages flottants, et jonchant ses crêtes écumantes de mille gerbes de feu sous le soleil; allez lui dire qu'il a tort de s'épandre et de se jouer en telle licence; et, si votre voix charitable peut percer à travers sa grande voix, expliquez-lui bien comment, à part ces légères différences de nappes épanchées et de course vagabonde, il ressemble tout à fait au noble et beau fleuve qui découle majestueusement dans la ville capitale entre deux quais réguliers de pierre de taille. » On le voit, même dans sa critique, Delorme est encore poète. »

le plus propice à un aperçu intégral, il doit passer d'œuvres en œuvres avec une égale facilité, de manière à tout comprendre et tout expliquer. Dans son portrait idéal du critique, il a deviné ses propres qualités et ses propres lacunes :

« L'esprit critique, nous dit-il, est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun de ces objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la tour féodale dédaigne le vallon, et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend,* les réfléchit; et, lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque ; elle le porte sans secousse, et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours (1). »

Dans ces quelques lignes est résumée toute la carrière intellectuelle de Sainte-Beuve, avec ses variations, ses détours, ses replis, ses enthousiasmes et ses fuites, ses ressources et ses versatilités.

Ces premiers vers trahissent incontestablement l'inspiration romantique. Les tristesses de Joseph, son repliement sur lui-même, son désir de suicide, l'obsession de se croire incompris et inutile, ses besoins de solitude rappellent à s'y méprendre René et Werther. La préface en prose racontant la vie de Delorme a parfois des accents chateaubrianesques. Les plaintes de Joseph s'exhalent dans une phrase moins sonore que celles de *René;* elles ont toutefois le même cachet de désespérance résignée; les deux héros assistent à leur souffrance avec

(1) *Poésies*, t. Ier, p. 167.

une complaisance qui exclut tout effort de libération.

Mainte poésie de ce recueil est bercée par une mélodie vague et plaintive directement empruntée à Lamartine (1). On sait l'émotion de Sainte-Beuve à la première lecture des *Méditations* (2).

Par contre, on ne démêle dans *Joseph Delorme* aucun indice direct des rapports de l'auteur avec Victor Hugo. L'auteur des *Odes et Ballades*, il est vrai, n'avait pas encore acquis à cette époque la fermeté de touche qui le distingue. Son influence eut un caractère plutôt général; il éveilla chez Sainte-Beuve l'esprit créateur, il le stimula; mutuellement, ils s'encouragèrent à la recherche de rythmes nouveaux; Sainte-Beuve doit à son ami un regain de jeunesse, mais il ne l'imite pas.

A côté des pièces inspirées de Chateaubriand ou de Lamartine, l'auteur de *Joseph Delorme* met au jour une forme poétique qui, en France, lui appartient sans conteste. Cette poésie intime qui se tourne vers les humbles et dépeint les aspects les plus modérés de la nature, Sainte-Beuve l'a trouvée en Angleterre chez les lakistes; il s'efforcera de l'acclimater dans sa patrie. Elle constitue l'élément le plus original des *Poésies de Joseph Delorme*.

(1) Notamment *Premier Amour, Sonnet* I. *Rêverie*.

(2) Voir p. 4.

LES « CONSOLATIONS »

Bien que parues peu de mois après *Joseph Delorme,* les *Consolations* nous introduisent dans une sphère de recueillement et de mysticisme inconnue aux lecteurs du premier volume. Deux sentiments profonds animent Sainte-Beuve ; l'amitié et la religion jettent sur ces vers une teinte délicate d'émotion sacrée et de reconnaissance.

Victor Hugo est l'inspirateur de ce recueil. La préface lui est dédiée dans des termes d'affectueuse admiration. « Mon ami, ce petit livre est à vous ; votre nom s'y trouve à presque toutes les pages ; votre présence ou votre souvenir s'y mêle à toutes mes pensées. Je vous le donne, ou plutôt je vous le rends ; il ne se serait pas fait sans vous. »

L'amitié pour le chef du Cénacle et le retour aux sentiments religieux sont inséparables dans l'âme de Sainte-Beuve. Il fréquentait assidument la maison de Victor Hugo, assistait à toutes les réunions qui s'y donnaient, épousait toutes les ambitions de son ami. Il partageait ses secrets et se mettait à son service ; avec une complaisance inlassable, Sainte-Beuve se constituait son factotum littéraire ; lors des représentations d'*Hernani,* il distribuait force billets aux partisans de la nouvelle école ; à chaque œuvre nouvelle, il composait un article de réclame. On connaît la boutade de cet incorrigible railleur qui avait nom Henri Heine : « Comme en Afrique, quand le roi du Darfour sort en public, dit-il, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante : Voici venir le Buffle, véri-

table descendant du Buffle, du Taureau des taureaux ; tous les autres sont des bœufs, celui-ci est le seul véritable Buffle! ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait en public avec un nouvel ouvrage, courait devant lui, embouchant la trompette et célébrait le Buffle de la poésie (1). »

La communion de pensée avec une personnalité aussi puissante amena une transformation dans les opinions religieuses de Sainte-Beuve. Victor Hugo était chrétien; sa femme, Adèle Hugo, partageait les mêmes convictions; son charme féminin entraîna peu à peu la conversion préparée par son mari.

Dans la préface, il rend hommage à la piété de Hugo : « Votre cœur vierge ne s'est pas laissé aller tout d'abord aux trompeuses mollesses; et vos rêveries y ont gagné avec l'âge un caractère religieux, austère, primitif, et presque accablant pour notre infirme humanité d'aujourd'hui. »

Il ajoute modestement cette confession : « Pour moi qui suis encore nouveau venu à la lumière, et qui n'ai pour me sauver qu'un peu d'amour, je n'ose m'aventurer si loin à travers l'immense nature, et je ne m'inquiète que d'atteindre aux plus humbles, aux plus prochaines consolations qui nous sont enseignées. Ce petit livre est l'image fidèle de mon âme; les doutes et les bonnes intentions y luttent encore; l'étoile qui scintille dans le crépuscule semble par instants prête à s'éteindre; la voile blanche que j'aperçois à l'horizon m'est souvent dérobée par un flot de mer orageuse; pourtant la voile blanche et l'étoile tremblante finissent toujours par reparaître (2). »

D'autres influences agissent dans le même sens. En 1829, Sainte-Beuve fait la connaissance de Chateau-

(1) *De la France*, p. 296.
(2) *Poésies*, t. II, p. 13, 14.

briand et de Lamartine, tous deux croyants. Dans un poème dédié à ce dernier, il lui dit sa joie en l'écoutant : un jour, ils se promenèrent ensemble, causant de la destinée humaine, de nos souffrances, des besoins de nos âmes :

> Moi surtout, moi plus jeune, inconnu, curieux,
> J'aspirais vos regards, je lisais dans vos yeux (1).

Lamartine, ému des confidences de son jeune confrère, l'a pris par la main, et lui racontant ses propres souffrances, l'exhortant à se tourner vers Dieu qui seul donne la paix, il l'a « ramené jusqu'au ciel ».

Comme tous les êtres qui vivent d'impressions plus que de réalité, Sainte-Beuve s'abandonne à son culte des grands hommes, culte dans lequel il apporte une humilité grandie par l'imagination (2).

Il se persuade qu'il a atteint la certitude; à force de désirer la foi, il croit l'avoir conquise. Il témoigne envers Vigny la même humilité exaltée. Quand le poète arrivera au ciel, il trouvera Sainte-Beuve à genoux sur son passage, en larmes et en prières; quand son heure sera révolue, Vigny le prendra par la main et l'introduira dans les parvis célestes.

En 1829, le coup de barre dans la direction nouvelle semble décisif, Sainte-Beuve reconnaît avoir été ramené à la religion par le sentier de l'art et de la poésie et non par une marche théologique. Ses convictions sont sin-

(1) *Poésies*, t. II, p. 32.

(2) Mais, quand des grands mortels par degré j'approchai,
Je me sentis de honte et de respect touché...
Je lus dans leur regard, j'écoutai leur parole;
Et comme je les vis mêler à leurs discours
 Dieu, l'âme et l'invisible...
Je leur dis : Prenez-moi dans vos bras, je veux voir!
J'ai vu, Seigneur, j'ai cru; j'adore tes merveilles,
J'en éblouis mes yeux, j'en remplis mes oreilles...

(*Poésies*, t. II, p. 59.)

cères et sa bonne volonté extrême ; il regrette d'avoir autrefois dépouillé trop légèrement ses croyances ; dans sa première jeunesse, il n'en sentait pas tout le sens et toute la portée. Le volume les *Consolations* est d'une inspiration tout intérieure ; le sentiment religieux lui donne un charme de douceur. Dès la préface, le poète émet une profession de foi : aux jours de malheur, les seules consolations se trouvent en Dieu, dans le devoir, dans l'interprétation du visible par l'invisible. Une fois que l'âme y a pris goût, elle s'avance « dans l'ordre magnifique d'idées qui s'ouvre devant elle à l'infini ». L'Amour l'élève et l'initie. « De là mille larmes encore, mais délicieuses et sans aucune amertume ; de là mille joies secrètes, mille blanches lueurs découvertes au sein de la nuit ; mille pressentiments sublimes entendus au fond du cœur dans la prière ; car une telle âme n'a de complet soulagement que lorsqu'elle a éclaté en prière, et qu'en elle la philosophie et la religion se sont embrassées avec sanglots (1). »

En Dieu seul on trouve « sécurité et plénitude », lui seul accorde « des remèdes appropriés aux misères de l'âme » (2) ; il est notre fin dernière, nous n'avons de repos à espérer qu'en lui et dans le travail de notre âme (3).

Le jeune néophyte a des rêves de vie monastique.

La solitude est chère à qui jamais n'en sort ;
Elle a mille douceurs qui rendent calme et fort.
Oh ! j'ai rêvé toujours de vivre solitaire
En quelque obscur débris d'antique monastère (4).

Il aura sa chambre sombre, la fenêtre étroite et taillée à vitraux sera garnie de lierre, « une mousse furtive »

(1) *Poésies*, t. II, p. 11.
(2) *Ibid.*, p. 13.
(3) *Ibid.*, p. 5.
(4) *Ibid.*, p. 40.

percera le granit et festonnera l'ogive. Son régime sera frugal, des fruits et du pain ; une table de sapin et un fauteuil de chêne composeront son mobilier ; dans les recoins mystérieux et noirs sous l'escalier tournant dormiront de vieux papiers et de vieux livres empoussiérés. Comme le philosophe de Rembrandt, il vivra « recueilli en lui-même au fond de sa maison », passant les jours en lecture, en prière :

Ainsi rien ne distrait un cœur religieux ;
Les plus humbles sentiers le ramènent aux cieux ;
Sa vie est un parfum de lecture choisie,
De contemplation, d'austère poésie ;

. . . .

O de l'homme pieux l'éclatante nature !
Noble sublimité dans une vie obscure (1) !

Le sentiment artistique contribue pour une large part à nourrir ses désirs de vie claustrale, le décor pittoresque qui entoure les travaux d'un cénobite le séduit par l'imagination, on pressent bien que dans la réalité le jeune romantique s'accommoderait difficilement d'une existence aussi austère.

Il reconnait ses faiblesses et les déplore. Il voudrait que sa religion fût autre chose qu' « un simple résultat théorique », il voudrait y conformer sa vie et ses actions. « L'instabilité perpétuelle de ma condition, mon manque de fortune, mes nécessités littéraires, tout cela me jette dans une manière de vivre qui n'a rien de réglé ni de fixe ; et, après quelques heures de bonnes résolutions, je suis bien vite retombé en proie aux impressions du dehors, ou, ce qu'il y a de pis, au vague des passions que personne, peut-être, n'a ressenti aussi cruellement que moi (2). »

(1) *Poésies*, t. II, p. 42.
(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 16.

Comme tous ses camarades romantiques, il est très préoccupé du mystère de la destinée humaine. Qu'est-ce que notre propre cœur? Qu'est-ce que le bonheur? la sainteté?... Il souhaite avoir plus d'ardeur « aux choses d'en haut » (1), il s'arrange à être seul un grand nombre d'heures chaque jour, mais « par malheur, dit-il, ne tenant plus à rien du dehors, et ne me rattachant pas assez activement à l'échelle du salut, je me trouve dans les régions d'entre deux : véritable enfer des tièdes. Espérons que cela aura une fin » (2).

Sincèrement, il ambitionne de vivre en accord avec ses convictions nouvelles, mais des défaillances le surprennent, des doutes l'assaillent : « Pour mon compte, écrit-il, quoique je voie assez de monde et des gens distingués que j'aime et qui ont de la bonté pour moi, quoiqu'il semble qu'avec un peu de constance et d'activité une carrière assez belle peut enfin s'ouvrir pour moi, j'ai souvent et même toujours un grand vide, de grandes défaillances d'âme, des ennuis, des désirs. Les doutes religieux y sont sans doute pour quelque chose; et, quoique cet état d'esprit tienne aussi à d'autres causes presque impossibles à analyser, les grandes et éternelles questions y interviennent fréquemment (3). »

Plus il réfléchit, plus il comprend que la religion est une chose de l'âme, un rapport intime entre l'individu et Dieu, et non une organisation extérieure; elle s'adresse à l'âme, elle ne s'intéresse qu'à elle (4). Il ne faut donc pas s'appuyer sur les hommes qui sont ingrats, mais

. . . . se fonder plus haut
Et croire en Celui seul qui, dès qu'on le supplie,
Ne nous fait jamais faute et qui jamais n'oublie (5).

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 17.
(2) *Ibid.*, p. 17.
(3) *Ibid.*, p. 10.
(4) *Ibid.*, p. 12.
(5) *Poésie*, t. II, p. 25. Ailleurs il demande ardemment quelque

Parfois le sentiment de son impuissance l'accable, il s'élance vers Dieu mais retombe aussitôt sans l'avoir atteint. Ces efforts anéantis éveillent en lui des questions troublantes :

Pour arriver à toi, c'est assez de vouloir.
Je voudrais bien, Seigneur; je veux; pourquoi ne puis-je?
Je m'y perds, soutiens-moi ; mets fin à ce prodige (1).

Peut-être la vérité lui échappe-t-elle parce qu'il « aime en secret son mal » et « chérit sa pourriture » ; que Dieu verse donc sur lui sa manne et sa rosée; qu'il rende « le silence et le calme à ses sens murmurants », bientôt alors brisant tous les ennuis, la prière et l'étude cloront sa solitude (2) :

Et soit que la bonté du Maître que j'adore,
Un matin de printemps, sur mon seuil fasse éclore
Une vierge au front pur, au doux sein velouté,
Qui me donne à cueillir les fruits de sa beauté;
Soit que jusqu'au tombeau, pèlerin sur la terre,
J'achève sans m'asseoir ma traite solitaire... ;
Qu'importe, ô Dieu clément! ta tendresse est la même (3).

lueur, quelque aide céleste qui le soutienne dans le combat intérieur :

Et moi, comme eux, Seigneur, je m'écrie et t'implore
Et nul signe d'en haut ne me répond encore;
Comme eux, j'erre incertain, en proie aux sens fougueux,
Cherchant la vérité, mais plus coupable qu'eux;
Car je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte.

Il se rappelle avec douleur le temps où l'orgueil intellectuel l'écartait de la religion de son enfance :

.... tout fier de ma raison,
Plus ivre qu'un esclave échappé de prison,
J'ai rougi, j'ai menti des tiens et de toi-même.

(*Poésies*, t. II, p. 20.)

(1) *Poésies*, t. II, p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 22.
(3) *Ibid.*

Dès son enfance, il vécut baigné de tendresse et de pleurs, mais bien jeune « s'alluma le désir au fond de sa prunelle » ; un puissant instinct le poussa vers les filles des hommes ; comme dans un verger mûr un enfant cherche le fruit le plus beau, ainsi le jeune homme égara ses amours dans un doux paradis, inconstant et peu sage :

A chaque fruit charmant qui tremblait au passage,
Tenté de le cueillir, je retardais toujours.

Chaque beauté nouvelle l'a séduit, il a suivi bien des regards, adoré bien des pas ; chaque fois il crut appartenir tout entier à la dernière aperçue. Alors, désespérant de lui-même, il s'est rabaissé aux plaisirs faciles, il a mordu dans la cendre et la pourriture. Cependant, depuis quelques soirs, il rencontre sur son chemin une blanche beauté... Le poète s'élance alors vers Dieu avec une ardente prière, le suppliant de lui accorder le don d'aimer :

Aimer, c'est croire en toi, c'est prier avec larmes
Pour l'angélique fleur éclose en notre nuit.
. . . .
C'est trouver en soi seul ces mystiques fontaines,
Ces torrents de bonheur qu'a chantés un saint Roi...
C'est être chaste et sobre, et doux avec courage;
C'est ne maudire rien, quand ta main a béni ;
C'est croire au ciel serein, à l'éclair dans l'orage,
C'est vouloir qu'ici-bas tout ne soit pas fini.

C'est vivre au delà de la terre, « c'est voir en songe un Ange avec un saint flambeau » (1).

Le bonheur le plus grand, dans l'existence terrestre, n'est-il pas, en définitive, l'amour ?

Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir ni savoir,
C'est sentir, c'est aimer ; aimer, c'est là tout vivre.

(1) *Poésies*, t. II, p. 188.

A celui qui aime, qu'importent les livres, la science, les voyages, il suffit que passe en nous un seul rayon d'amour pour que notre âme s'épanouisse.

L'humble, l'ignorant, l'hermite qui ne quittent jamais leur foyer sont plus sages que le savant ou l'explorateur éternellement harcelés par la curiosité, car ils ont tous au cœur une affection secrète :

Naître, vivre et mourir dans la même maison;
N'avoir jamais changé de toit, ni d'horizon...

se lier aux vœux du sanctuaire, ou se confiner aux joies silencieuses de la famille; vivre ignoré, modeste, pauvre et seul, avoir les mêmes goûts et les mêmes habitudes, tout cela, c'est peut-être la seule vraie vie, la seule vie qui ne lasse pas. Le monde intérieur a des beautés que ne soupçonne pas l'homme ambitieux.

O vous, dont le cœur pur, dans l'ombre s'échauffant,
Aime ardemment un père, un époux, un enfant,
Une tante, une sœur; foule simple et bénie...
Oh! n'enviez jamais ces inquiets rêveurs,
Dont la vie ennuyée avec orgueil s'étale...
Seuls, ils croient tout sentir, délices et douleurs...
Avoir le sens caché de l'énigme divine...
O vous, plus humbles qu'eux, vous en savez autant (1) !

Sainte-Beuve dresse son propre procès et, du même coup, le procès du romantisme. La recherche des émotions fortes, l'agitation fébrile qui poursuit le bonheur dans de lointains pèlerinages, l'orgueil de l'homme qui croit tout connaître et veut tout éprouver, telles sont les erreurs de la jeune génération, à la veille de 1830; notre poète les oppose à la sagesse des êtres qui ont su se contenter de la douce chaleur d'une existence cachée.

(1) *Poésies*, t. II, p. 38.

Rien ne pèse à l'auteur des *Consolations* comme la perte de son innocence (1).

Il exerce déjà sur lui-même cette clairvoyance qui fait la valeur de sa critique, il connaît sa propre instabilité :

Être faible, inconstant, qui veux et qui ne puis.

En amour comme en religion, il ne se donne que par accès, « le pain des forts » ne l'a jamais nourri, il est pétri de larmes et d'argile ; pèlerin sans courage, un rien le distrait, il s'épuise à gravir la colline bénie où montent les hommes à la volonté ferme.

Les *Consolations* se terminent sur une note plus rassérénée. L'art, l'amitié, la nature seront pour lui des soutiens.

Dans le sentier du bien remonté par degrés,
De peur de retomber (car mon âme est légère)
Je veille sur mes sens. . . . .

(1) . . . . Et si mon front
Se voile de pâleur. . . . .
C'est que mon âme impure est ivre de mollesse
C'est le signe honteux que le plaisir me laisse.

(*Poésies*, p. 55.)

Il revoit un jour une petite cousine de quinze ans avec laquelle il avait joué autrefois. La vue de cette enfant suscite un retour sur lui-même, subitement il entrevoit l'abîme entre le garçon de douze ans et l'homme fait qui a tenté mille expériences :

J'ai pleuré, j'ai souffert, et l'âge m'est venu.
J'ai perdu la fraîcheur et le rire ingénu,
Et les vertus aussi de ma pieuse enfance.
Ton frêle souvenir m'a laissé sans défense ;
Et tandis que croissant en sagesse, en beauté,
A l'ombre, loin de moi, ta verte puberté
Sous les yeux de ta mère est lentement éclose,
Et qu'un espoir charmant sur ta tête repose,
J'ai voulu trop connaître et mes jours sont détruits ;
De l'arbre, avant le temps, j'ai fait tomber les fruits ;
J'ai mis la hache au cœur et j'en sens la blessure.

(*Poésies*, t. II, p. 76.)

Une sainte amitié m'enchaîne sous sa loi;
L'art occupe mon cœur, ne laissant jour ni place
Aux funestes pensées d'arriver jusqu'à moi.
Je m'accoutume en paix aux voluptés tranquilles;
Quand la ville et ses bruits m'importunent, j'en sors;

La Marne avec ses bords et ses presqu'îles, le Rhin avec ses coteaux pendants apportent l'apaisement à son inquiétude; son vœu le plus cher serait de renoncer à la célébrité et de cacher son nom sous un toit écarté (1).

Les *Consolations* valurent à leur auteur quelques témoignages illustres. Chateaubriand et Alfred de Vigny lui adressèrent des félicitations. D'autres écrivains démêlèrent, parmi les élans mystiques, quelques touches trahissant le vice fondamental de l'œuvre. Béranger soupçonne que la religion de Sainte-Beuve s'adresse « par condescendance amoureuse à quelque beauté tendrement superstitieuse »; à ceux qui connaissent le culte voué par le poète à Mme Victor Hugo, cette remarque semble prophétique. Juste Olivier note dans son *Journal* les remarques suivantes : « Il y a de très beaux morceaux, mais toujours manque de foi réelle... On y sent une idée matérielle des choses de Dieu, une idée poétique, et voilà tout.... L'homme plus explicite est le même au fond : c'est-à-dire sceptique, mais n'acceptant pas froi-

(1) .... cacher mon cœur sous un toit écarté
Où mon plus haut rosier montant à ma fenêtre
Rejoindrait le jasmin qui viendrait au-devant;
Où je respirerais l'esprit divin du Maître
Dans le bouton en fleur, dans la brise et le vent;
Où, vers le soir, à l'heure où la terre est muette,
Près de ma bien-aimée, en face du couchant,
Entendant, sans la voir, le chant de l'alouette,
Je dirais : « Douce amie, écoutons bien ce chant;
C'est ainsi que la voix du bonheur nous arrive,
Peu bruyante, lointaine et nous venant du ciel;
Il faut qu'à la saisir l'âme soit attentive,
Que tout fasse silence en notre cœur mortel. »

(*Poésies*, p. 90.)

dement le doute, se débattant contre lui, et ayant au moins la curiosité de la foi (1). »

Assurément, le ton d'humilité et de piété de ces poésies surprend le lecteur qui songe aux fragments libertins de *Joseph Delorme*. La transformation du poète, aigri et sensuel tout récemment encore, semble un peu bien rapide; elle n'est pas le fruit d'un de ces bouleversements intérieurs qui renouvellent un homme; n'est-elle pas simplement stimulée par le zèle d'un cadet qui veut imiter ses aînés?

Le doute se justifie, en effet. Sainte-Beuve, dans la suite de sa carrière, déviera de son christianisme et se relâchera de ses résolutions; toutefois, à l'heure où il compose les *Consolations*, il désire vraiment changer l'orientation de ses pensées; s'il ne peut encore se conformer aux enseignements de la religion, néanmoins il souhaite y parvenir. Sainte-Beuve ne joue pas avec les idées et les doctrines, il cherche; il est sérieux car il souffre.

Ce volume est, du reste, le meilleur parmi ses œuvres poétiques. Il restait, aux yeux de son auteur, « le sanctuaire ardent et pur des plus belles heures » de sa ieunesse (2). Sainte-Beuve a rencontré ici des sujets adaptés à sa nature. Son programme n'était pas ambitieux; dans la préface, il annonce qu'il s'attachera à la vie privée; il dira les réflexions inspirées par un incident domestique, une promenade, une conversation, une lecture. Les *Consolations* enveloppent ces sujets intimes d'une émotion discrète; l'aspiration vers Dieu et le culte de l'amitié les éclairent d'une fine lumière voilée.

(1) *Œuvres choisies* de Juste Olivier (1879).
(2) *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 469.

VICTOR ET ADÈLE HUGO

Sainte-Beuve nous a raconté en plusieurs endroits sa première entrevue avec Victor Hugo. Il en revint séduit :

« La conversation, dit-il, dès les premiers mots, roula en plein sur la poésie : Mme Hugo me demanda à brûle-pourpoint de qui donc était l'article un peu sévère qui avait paru dans *le Globe* sur le *Cinq Mars* de De Vigny : je confessai qu'il était de moi. Hugo, au milieu de ses remerciements et de ses éloges pour la façon dont j'avais apprécié son recueil, en prit occasion de m'exposer ses vues et son procédé d'art poétique, quelques-uns de ses secrets de rythme et de couleur. Je faisais dès ce temps-là des vers, mais pour moi seul et sans m'en vanter : je saisis vite les choses neuves que j'entendais pour la première fois et qui à l'instant m'ouvrirent un jour sur le style et sur la facture du vers (1). »

Une seconde visite acheva de le convertir au romantisme : « J'y étais assez antipathique jusque-là, nous dit-il, à cause du royalisme et de la mysticité que je ne partageais pas (2). »

L'entrain vigoureux de Hugo et l'éclat de son génie fascinèrent Sainte-Beuve. « Hugo avait dans le commerce intime... de l'attrait et une sorte d'autorité impérieuse qui devait aisément subjuguer Sainte-Beuve, dont l'esprit a quelque chose de féminin et à qui, dans sa mobile

(1) *Portraits contemporains,* t. Ier, p. 468.
(2) *Causeries du Lundi,* t. XI, p. 532.

et facile inconstance, il faut toujours un maître du moment (1). »

Il envoya ses essais poétiques à Hugo qui les loua tout en signalant les points faibles.

Joseph Delorme nous dit son amitié enthousiaste. Le chef de l'école romantique lui apparaît comme un aigle qui s'élève d'un essor souverain jusqu'aux nuages et lutte avec les éclairs :

Poussant ton vol sublime et planant, solitaire,
Entre les voix d'en haut et l'écho de la terre,
Dis-moi, jeune vainqueur,
Dis-moi, nous entends-tu? La clameur solennelle
Va-t-elle dans la nue enfler d'orgueil ton aile
Et remuer ton cœur?

La grandeur du génie de Hugo l'exalte et l'écrase tout à la fois; il en est émerveillé, mais elle lui rappelle trop douloureusement ses propres lacunes :

Oh! moi, je l'entends bien ce monde qui t'admire,
Cri puissant! qu'il m'enivre aussi; qu'il me déchire!
Qu'il m'est cher et cruel!
Pour moi, pauvre déchu, réveillé d'un doux songe,
L'aigle saint n'est pour moi qu'un vautour qui me ronge
Sans m'emporter au ciel (2)!

Il éprouve comme une gène de ne pouvoir admirer son ami sans en ressentir de l'amertume, il lui avoue donc sa faiblesse et se reconnaît modestement son disciple; au jour de la mort :

Je viendrai, le dernier et l'un des plus indignes,
Te rejoindre, au milieu des aigles et des cygnes,
O toi, l'un des plus beaux (3).

(1) Dubois, *Souvenirs inédits*. Cité par G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 137.

(2) *Poésies*, t. Ier, p. 53.

(3) *Poésies*, t. Ier, p. 54. *Joseph Delorme* contient une pièce :

Victor Hugo était né apôtre, Sainte-Beuve avait l'âme d'un catéchumène. Toujours, plus ou moins, il éprouva la nécessité de s'appuyer sur une nature plus robuste. Parmi ses nombreuses confessions, la suivante est des plus significatives. « Il est des natures... qui ont particulièrement besoin de guides et de soutiens, qui regardent en avant et de côté pour voir si on les précède, si on leur fait signe, et qui cherchent d'abord autour d'elles leurs pareilles et leurs supérieures... J'étais un peu de ces natures-là, premièrement infirmes, implorantes et dépareillées au milieu d'une sorte de richesse qu'elles ont; j'avais hâte de m'attacher et de m'appuyer (1). »

Durant un voyage en Angleterre (1828), Sainte-Beuve écrit à Hugo : « Me voici bien loin de vous et pensant beaucoup à vous, comme vous croyez bien. Dans tout ce que j'ai vu de beau jusqu'à présent et dans tout ce que je verrai, vous entrez pour une grande part; je sens et j'admire bien souvent à votre intention autant qu'à la mienne. Je vous dois d'ailleurs, et cela m'est très doux, de comprendre et de sentir l'art, car auparavant j'étais un barbare (2). »

L'année suivante, lors d'une tournée dans le pays du Rhin, même témoignage de reconnaissance : « Vous étiez toujours avec nous. Moi surtout, mon cher Victor, j'avais bien des raisons pour ne pas quitter un seul instant votre souvenir; car, si je vous l'ai déjà dit en vers, souffrez que je vous le marque ici en simple et vraie prose, je ne vis plus que par vous. Le peu de talent que j'ai m'est venu par votre exemple et vos conseils déguisés

En veillée, adressée à Hugo à l'occasion de la naissance de son second fils. Sainte-Beuve y exprime sa profonde affection et ses vœux pour son ami.

(1) *Volupté*, p. 313. La même pensée se retrouve dans un poème des *Consolations* : « Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie. » T. II, p. 73.

(2) *Revue de Paris*, 1904, vol. VI, p. 746.

en éloges... Je ne m'inspire plus qu'auprès de vous, de vous et de ce qui vous entoure. Enfin ma vie domestique n'est encore qu'en vous, et je ne suis heureux et chez moi que sur votre canapé et à votre coin de feu... Tout ceci est pour vous, mon cher Victor, et pour madame Victor qui n'est pas séparée de vous dans mon esprit; dites-lui combien je la regrette et que je lui écrirai de Besançon, et tâchez du sein de votre bonheur et de votre gloire d'avoir quelques pensées pour nous. Travaillez à votre nouveau drame, mais surtout soignez votre santé; elle est à nous tous et à bien d'autres encore; arrêtez-vous dès que les entrailles vous le disent. Je travaillerai probablement très peu, et peut-être pas du tout, je n'ai rien dans l'esprit et dans l'âme que de vous aimer (1). »

Il l'aime et il l'admire, les succès de Hugo le réjouissent comme le réjouiraient les siens propres. « Je vois, dit-il, avec orgueil grossir ton diadème (2) »; son âme éplorée est entrée dans la gloire de son ami comme « dans un saint refuge » (3).

Les rapports continuels avec l'auteur des *Orientales* stimulèrent le talent de Sainte-Beuve, lui révélant certains secrets de la technique des vers et lui apportant le cordial dont avait besoin son âme craintive.

Le disciple, de son côté, rendait de solides services au maître. Nullement aveugle aux erreurs littéraires de son ami, Sainte-Beuve l'éclairait et le redressait; la lucidité et la finesse de ses observations agissaient comme un régulateur sur l'imagination énorme de Hugo. Le critique servait non seulement de héraut pour annoncer la venue du *Grand Buffle* (selon la boutade de Heine), il jouait aussi le rôle de l'esclave rappelant le triomphateur à la fragilité de l'existence humaine. Non content de l'encou-

(1) *Revue de Paris*, 1904, vol. VI, p. 753.
(2) *Poésies*, t. II, p. 54.
(3) *Ibid.*, p. 66.

rager, de proclamer son talent à cor et à cri, de se dépenser de mille manières pour assurer le succès de ses œuvres, Sainte-Beuve, par ses avertissements, ramenait Hugo dans les limites du goût, l'empêchant de s'égarer dans les excès ou les invraisemblances. La lettre sur *Cromwell* est un exemple de ce que devait être la conversation des deux écrivains. Sainte-Beuve relève les défauts de cette pièce avec un mélange de respect et de fermeté. « Toutes ces critiques rentrent dans une seule que je m'étais déjà permis d'adresser à votre talent, l'excès, l'abus de la force, et passez-moi le mot, la charge... Plus le contraste produisait d'effet, plus il fallait le dispenser avec sobriété, et je crois que vous avez dépassé la mesure. Certains détails m'agaçaient, m'impatientaient, j'étais tenté de leur dire, comme Cromwell à des fous : « Paix ! « trêve ! à bas ! » Pardon, mon cher monsieur, de ces formes si libres, que je me permets avec vous, mais moins j'y mets de prétention, plus je serai excusé (1) » (février 1827).

Le ton d'autorité de cet étudiant en médecine, âgé de vingt-deux ans, est frappant quand on songe qu'il s'adresse à un poète, à un homme plus âgé et déjà célèbre.

Joseph Delorme et les *Consolations* contiennent de nombreuses pièces consacrées à l'amitié... « L'amitié, nous dit la préface des *Consolations*..., quand elle est ce qu'elle doit être : l'union des âmes, a cela de salutaire qu'au milieu de nos plus grandes et de nos plus désespérées douleurs, elle nous rattache insensiblement et par un lien invisible à la vie humaine... (2). »

Mais, dans les réflexions de Sainte-Beuve sur l'amitié, se glisse une pensée qui ne laisse pas d'inquiéter et fait prévoir les dissentiments futurs. En plein enthousiasme,

(1) *Revue de Paris*, 1904, vol. VI, p. 739.
(2) *Poésies*, t. II, p. 7.

il se défie de ses propres forces et doute de sa capacité de conserver ses amitiés. « Si vous êtes humble, obscur, mais tendre et dévoué, et que vous ayez un ami sublime, ambitieux, puissant, qui aime et obtienne la gloire et l'empire, aimez-le, mais n'en aimez pas trop un autre, car cette sorte d'amitié est absolue, jalouse, impatiente de partage... Si votre ami est beau, bien fait, amoureux des avantages de sa personne, ne négligez pas trop la vôtre...

« Si vous avez un ami riche, heureux, entouré des biens les plus désirables de la terre, ne devenez ni trop pauvre, ni trop délaissé du monde, ni malade sur un lit de douleurs... (1). »

A l'heure présente, son amitié pour le couple Hugo est le centre de toutes ses pensées. Victor est pour lui « le refuge heureux »; il écrit à Adèle : « Je suis inquiet parce que je suis vide, que je n'ai pas de but, de constance, d'œuvre, ma vie est donc à tout vent, et je cherche, comme un enfant, hors de moi, ce qui ne peut sortir que de moi-même. Il n'y a plus qu'un point fixe et solide auquel dans mes fous ennuis et mes divagations continuelles, je me rattache toujours, c'est vous, c'est Victor, c'est votre ménage et votre maison (2). »

Il voue au mari comme à la femme une affection reconnaissante. Il les aime pour l'accueil qu'il reçoit chez eux et pour l'influence qu'ils ont exercée sur son âme. « Dites à madame Hugo, écrit-il à Victor, que j'ai d'elle aussi et de ses bontés pour moi un souvenir bien profond, c'est par elle et vous que je suis revenu à croire au bien moral (3). »

On a représenté Sainte-Beuve comme un être envieux et sournois, un homme dont la laideur égale la perfidie; s'il en est ainsi, comment expliquer que dans le cours de

(1) *Poésies*, t. II, p. 9.
(2) *Revue de Paris*, 1904, vol. VI, p. 756.
(3) *Ibid.*, 1905, vol. I, p. 76.

son existence il ait éveillé tant d'amitiés chez des personnes des deux sexes. Selon M. Faguet, Sainte-Beuve était « ennuyeux » (1).

Pour savoir l'impression produite par Sainte-Beuve il faut recourir au témoignagne de ceux qui ont vécu auprès de lui. Son ancien secrétaire, Pons, nous dit : « Les traits de son visage étaient empreints de vigueur plus que de grâce et de beauté. Soit. Mais combien ne rachetait-il pas ce désavantage... par l'affabilité de ses manières et la délicatesse de ses attentions! Elevé avec tendresse par sa tante et par sa mère, il avait reçu d'elles le charme et les coquetteries du tempérament féminin. Dès qu'il était en présence d'une jupe, duchesse ou grisette, son visage rayonnait de béatitude, ses yeux pétillaient de malice et son fin sourire désarmait la fierté (2). »

Jules Troubat, un autre secrétaire, témoigne dans le même sens : « Celui qui a vécu huit ans, face à face, l'œil dans l'œil, à la table de travail et dans la confidence de ce grand esprit, ne saurait oublier le trait vif et pénétrant qui partait de ces petits yeux, délicats et tendres, pleins d'indulgente malice, qui se dissimulaient sous de vastes arcades sourcilières, tout embroussaillées de poils roux. Ils forçaient... la sympathie et la communion d'idées, et permettaient qu'on se reposât en eux, quand on était entré dans la pensée du maitre... Ce petit homme, qu'on disait si laid, était d'une physionomie si impressionnable, si mobile, que l'esprit semblait agir sur les muscles du visage comme sur des touches de piano. Au calme et au repos, les nerfs se détendaient, et il redevenait bonhomme, rêveur et penseur, avec une douce pointe de raillerie. Ce n'était plus le même homme, quand il causait, quand il s'animait. On ne s'apercevait plus de l'irrégularité de ces traits qui prenaient alors une expression

(1) *Amours d'hommes de lettres*, p. 396.
(2) A.-J. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 4.

de finesse radieuse et souriante. Il avait l'amabilité naturelle, qui rend la séduction facile (1). »

Malgré son physique désavantageux, Sainte-Beuve avait du charme. Cette force attractive a sa source dans la vivacité de son intelligence, dans la délicatesse de son système nerveux et dans un fonds de tendresse native refoulée par les circonstances. Il éprouve un grand besoin d'aimer et d'être aimé; il a, envers ses amis, des abandons charmants, des élans de confiance et d'affection. Il se les attache ainsi par des liens profonds; on l'aime et on le plaint, on a plaisir à entourer de gâteries cet être doux et un peu fragile.

« Son âme a quelque chose d'angélique et son caractère est naïf et obstiné comme celui d'un enfant (2). » Mais un jour comme chez Rousseau, surgit en lui un homme inconnu. Sous cette nature aimable se cache un tempérament ombrageux, une indépendance farouche; sans s'en apercevoir, on l'a froissé; il n'éclate pas en reproches véhéments comme Rousseau ; non, il se replie sur lui-même; il est gentil encore, mais avec plus de réserve ; des reproches se glissent bientôt parmi les paroles amicales, un microbe destructeur de l'amitié a pénétré en lui ; dans quelques mois, dans quelques années, si l'on ne guérit pas le mal en temps opportun, il se reprendra irrévocablement.

Au début de sa liaison avec Hugo, Mme Hugo semble être demeurée à l'arrière-plan. On l'a vue intervenir tout à coup dans la conversation lors de la première visite. Le *Livre d'amour* nous raconte cet incident. Il aperçut Adèle :

A côté du génie, un peu reine et déesse...
En sarrau du matin, éclatante sans art,
M'embarrassant d'abord de son fixe regard,

(1) J. Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, 1910, p. 24-25.
(2) Lettre de G. Sand à Alfred Tattet du 22 mars 1834.

Et moi qui d'Elle à lui détournais ma paupière,
Moi pudique et troublé, le front dans la lumière,
J'étais tout au poète........

Le visiteur suit « les jets brillants et l'écume sonore », « le torrent sacré » du discours de Hugo, tout de suite il sent qu'il a trouvé sa destinée, mais elle se lasse bientôt d'écouter.

Sa pensée oublieuse échappa sur la rive...
. . . .
...... quelque char ailé promenait l'âme au loin
Et je la saluai trois fois à ma sortie,
Elle n'entendait rien s'il ne l'eût avertie (1).

Jeune mère de trois enfants et absorbée par les soucis domestiques, elle assistait aux réunions, silencieuse et un peu indolente, laissant la parole à son glorieux époux. Elle apportait dans l'amitié des deux écrivains un élément féminin discret et enveloppant. Si Sainte-Beuve puisait la force auprès de Victor, il trouvait auprès d'Adèle un accueil de tranquille sympathie. Pendant deux années, ils demeurent sur la réserve :

Nos regards s'effleurant sans qu'amour en pût naître;
L'un pour l'autre incertains; elle animée ailleurs,
Distraite et m'honorant parfois entre plusieurs,
Moi rien qu'à Lui, dévot à sa lyre sacrée... (2).

Peu à peu cependant le critique s'abandonne à une douce confiance, il révèle à son amie ses préoccupations intimes :

Vers trois heures, souvent, j'aime à vous aller voir,
Et là vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse!...

(1) *Livre d'amour*, p. 63, 64.
(2) *Ibid.*, p. 65.

J'entre pourtant; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir; nous causons; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié (1).

Elle s'habitue à ces épanchements, elle compatit à ces souffrances et se donne pour tâche de lui rendre la foi perdue. Parfois, il est vrai, un nuage passe sur leur amitié, le jeune homme susceptible laisse échapper une parole dure; elle, alors, est peinée et prévoit le jour où Sainte-Beuve cessera d'aimer ses deux amis. Le coupable s'excuse et proteste contre de telles craintes. L'incident n'est que passager, mais il constitue un symptôme inquiétant. Malgré l'enthousiasme de Sainte-Beuve, les *Consolations* nous font parfois entendre une note attristée où perce l'amertume. Il est pauvre; depuis plusieurs années il lutte contre la misère, il est laid, il doute de lui-même; son talent poétique, quoique réel, a bien des lacunes; il vit solitaire et désespère de trouver une jeune fille à qui unir son existence; insensiblement, son cœur s'abandonne à un amour sans espoir; Victor Hugo, par un douloureux contraste, est comblé de tous les biens qui manquent à Sainte-Beuve. L'auteur d'*Hernani* commence à connaître l'aisance, il est beau comme Antinoüs, il est vigoureux et a confiance en son étoile; son génie se déploie devant le monde émerveillé; enfin, il possède une famille, des enfants, une femme belle comme une déesse, douce comme un ange... Et c'est cette femme-là que Sainte-Beuve aime en secret! Quels conflits ne doivent pas troubler le cœur de ce timide! Il est tiraillé entre son amitié profonde pour Victor et l'accablement causé par le spectacle d'une destinée aussi lumineuse. Excitable comme tous les artistes, il ressent d'une façon exagérée les moindres marques de froideur, il les

(1) *Poésies*, t. II, p. 15.

redoute même par anticipation. Pendant deux jours d'absence, l'image du « couple heureux et brillant » ne l'a pas quitté.

« Vous vivez l'un dans l'autre et vous vous suffisez (1). » Sûrement ils n'auront pas remarqué son absence, des visites les auront réjouis, leurs soirées se seront écoulées, doucement, dans l'intimité du foyer, les enfants jasant sur les genoux des parents. L'ami solitaire ne veut pas être ingrat, dussent-ils l'oublier, lui du moins restera fidèle.

« Ailleurs, ici, toujours, vous serez tout pour moi (2). » On sait le dévouement de Sainte-Beuve à l'occasion de la représentation d'*Hernani*. Le soir mémorable, il prit sa part dans la lutte et ne manqua pas à son devoir de disciple. Cet événement littéraire fut pourtant l'occasion d'un malentendu entre les amis. Hugo, désirant assurer le succès de sa pièce, eut recours à une réclame forcenée; pendant bien des jours, la maison du poète fut envahie par une foule bruyante de rapins et d'étudiants destinés à la claque. Sainte-Beuve fut exaspéré de ces procédés tapageurs; cette prise de possession du sanctuaire de famille par une bande d'étrangers le choqua comme une profanation; incapable de cacher son mécontentement, il écrivit à Victor : « Et madame? Et celle dont le nom ne devrait retentir sur votre lyre que quand on écouterait vos chants à genoux, celle-là même exposée aux yeux profanes tout le jour, distribuant des billets à plus de quatre-vingts jeunes gens à peine connus d'hier, cette familiarité chaste et charmante, véritable prix de l'amitié, à jamais déflorée par la cohue; le mot de dévouement prostitué, *l'utile* apprécié avant tout, les combinaisons matérielles l'emportant!!! (3) »

Avec l'année 1830, l'amitié de Sainte-Beuve pour

(1) *Poésies*, t. II, p. 49.
(2) *Ibid.*, p. 50.
(3) *Revue de Paris*, 1904, vol. VI, p. 763.

Adèle Hugo se transforme et prend un caractère passionné. Cette affection, autrefois source de réconfort, devient maintenant son tourment. Cette intimité avec une jeune femme très belle et qui lui témoignait un tendre intérêt était de nature à troubler un homme sentimental. Les contemporains s'accordent à vanter la beauté de Mme Hugo. « La figure, dit Champfleury, était pleine de bonté et cependant il y avait dans tout l'ensemble de la femme une sorte de majesté espagnole (1). » Edmond Biré nous fait aussi son portrait : « Ses yeux éclatants, ses épais cheveux noirs, son teint lumineux faisaient croire d'abord à une femme fière et dominatrice. C'était au contraire une nature très douce, très tendre et très modeste... Dans son salon... elle prenait peu de part aux conversations ; bien loin de chercher à y briller, elle s'en désintéressait complètement, au risque parfois... d'y intervenir à contre-temps comme quelqu'un qui tombe des nues. »

Le 31 janvier, Sainte-Beuve écrit à Villemain pour lui exprimer son désir de quitter Paris et de trouver une place de précepteur à l'étranger. « J'ai vingt-cinq ans, dit-il, je sens que les années se passent sans rien apporter de meilleur à ma destinée et surtout sans calmer mon âme... je ne veux fuir que moi, mes ennuis, ma paresse, ma plaine de Montrouge et mon horizon de l'an passé (2). » Au mois de mai, il a le chagrin de voir le jeune couple s'éloigner de son quartier pour habiter aux Champs-Elysées. Afin d'échapper à la solitude re-

(1) Voir G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, p. 99. Sainte-Beuve, dans son *Livre d'amour*, la voit « sous cet aspect d'un calme recueilli... avec ces airs distraits, cette démarche oisive... » (*Livre d'amour*, p. 32). Th. Pavie nous la montre « trônant devant son feu, accueillante et distraite, rêvant et non rêveuse, se laissant aller à la pente de ses idées » (G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, p. 98).

(2) *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, p. 244.

doutée, il va faire un séjour chez Guttinguer, à Rouen. De là il écrit à Mme Hugo, s'informant du déménagement, des occupations de Victor, de la santé des enfants. « Pensez-vous quelquefois à ceux qui ne vous voient plus aussi souvent et à ceux qui, depuis quinze jours, ne vous voient plus du tout? Je me pose ces questions un peu timidement, je voudrais que vous eussiez quelques regrets et qu'il vous parût que quelque chose vous manque; c'est bien égoïste, n'est-ce pas? Mais vous me le pardonnerez, je doute tant, non pas de mon amitié pour vous, non pas de votre bonté pour moi, mais de mon utilité, de ma valeur auprès de vous, j'ai été si nul, si coupable dans tous ces derniers temps, si sottement irrégulier et fantasque, si préoccupé de moi-même en votre présence, que je conçois que j'ai dû bien perdre dans votre esprit; blâmez-moi, accusez-en mon caractère, ma tête, mon peu de puissance à vouloir et à faire, mais, je vous en prie, ne croyez à aucune froideur, à aucun éloignement de mon affection; bien au contraire, elle s'est encore accrue, s'il était possible, elle ne peut jamais diminuer (1). »

Il finit en ces termes : « Je ne travaille pas, je me porte bien, je rêve d'une tristesse assez douce, je cherche à calmer mes mauvaises passions, à régler mes désirs, mes pensées, et je pense souvent à vous, madame, à Victor, à vos heureux enfants que je baise d'intention (2). »

A cette lettre humble et sincère, Victor Hugo répond avec cordialité : « Si vous saviez combien vous nous avez manqué dans ces derniers temps!... Comme à chaque instant, vos conseils, votre concours, vos soins nous manquaient, et, le soir, votre conversation, et toujours votre amitié! C'est fini. L'habitude est prise dans le cœur. Vous

(1) *Revue de Paris*, 1905, vol. I, p. 76.
(2) *Ibid.*, p. 77.

n'aurez plus désormais, j'espère, la mauvaise volonté de nous quitter, de nous déserter ainsi. »

Sainte-Beuve revient à Paris ; depuis le départ de ses amis, sa vie n'est plus la même, il ne peut plus entrer chez eux à toute heure et causer familièrement, comme autrefois. L'éloignement lui révèle durement la place prise par Adèle dans son cœur. Le soir, il se traîne à quelques visites, pour tuer le temps ; le plus souvent, il erre au jardin du Luxembourg.

Depuis qu'il aime Adèle, il est gêné devant son ami, il a pour lui la même affection mais contrainte par le remords, par la jalousie. « Songez bien que moi je suis celui qui souffrirai le plus, moi qui n'ai rien, pas un être au monde, que vais-je devenir (1)? » « Chez vous, je ne puis aller ; cela me fait trop mal, et j'en ai pour un jour à me remettre avant de pouvoir écrire une ligne (2). »

Il est tourmenté de la crainte que ses amis ne blâment sa réserve, ou même qu'ils ne l'oublient. Alors, touché par la bonté de Victor, pour mettre fin à une situation pénible, il hasarde un aveu : « Oh ! ne me blâmez pas, mon cher ami, gardez-moi, vous au moins, un souvenir, un, entier, aussi vif que jamais, impérissable, sur lequel je compte dans mon amertume. J'ai d'affreuses, de mauvaises pensées, des haines, des jalousies, de la misanthropie ; je ne puis plus pleurer ; j'analyse tout avec perfidie et une secrète aigreur. Quand on est ainsi, il faut se cacher, tâcher de s'apaiser ; laisser déposer son fiel, sans trop remuer la vase, s'accuser devant soi-même, devant un ami comme vous, ainsi que je fais en ce moment. Ne me répondez pas, mon ami, ne m'invitez pas à vous aller voir ; je ne pourrais ; dites à Mme Hugo qu'elle me plaigne et prie pour moi. Mais surtout, n'est-ce pas? croyez-moi le même, tout changé que je suis ; croyez, par

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 78.
(2) *Ibid.*, p. 79.

miracle d'amitié, à ma présence dans ce qui vous est cher; et ne me laissez pas mourir dans votre cœur. Excusez toutes ces contradictions, sentez-les avec votre âme la plus tendre et qu'il n'en soit pas question entre nous.

« Adieu à toujours (1). »

Il sent qu'il avance sur une pente fatale et il veut mettre un terme à la passion qui le consume; il évite donc de rencontrer Mme Hugo, il espace ses visites et n'écrit plus. Cependant, pour lui marquer sa confiance, le couple Hugo lui demande d'être le parrain de leur fille Adèle, en septembre. Une fois le baptême terminé, Sainte-Beuve reste fidèle à ses résolutions et rentre dans sa solitude voulue.

En novembre, il publie dans un journal un article où se trahit sa tristesse; Victor Hugo, avec son bon cœur habituel, en est désolé : « Je viens de lire votre article sur vous-même et j'en ai pleuré. De grâce, mon ami, je vous en conjure, ne vous abandonnez pas ainsi. Songez aux amis que vous avez, à un surtout, à celui qui vous écrit ici. Vous savez ce que vous êtes pour lui, quelle confiance il a en vous pour le passé comme pour l'avenir. Vous savez que votre bonheur empoisonne à jamais le sien, parce qu'il a besoin de vous savoir heureux. Ne vous découragez donc pas. Ne faites pas fi de ce qui vous fait grand, de votre génie, de votre vie, de votre vertu. Songez que vous nous appartenez et qu'il y a ici deux cœurs dont vous êtes toujours le plus constant et le plus cher entretien.

« Votre meilleur ami,

« V...

« Venez nous voir. »

A un message pareil, Sainte-Beuve ne pouvait résister. Selon toute probabilité, les amis eurent une entrevue

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 79-80.

émouvante où ils s'efforcèrent de s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Hélas! A cette époque de romantisme, les élans étaient généreux; facilement, on pensait planer loin des faiblesses humaines; mais alors, comme aujourd'hui, comme autrefois, comme toujours, le cœur naturel était fragile. Après ces élans, les amis retombaient sur la terre. Depuis qu'il soupçonnait la vérité, Hugo devenait méfiant. Sainte-Beuve, de son côté, malgré son affection, malgré sa reconnaissance, malgré ses résolutions, ne parvenait pas à étouffer la jalousie qu'il ressentait pour l'époux d'Adèle. A la fin, il prend une décision et écrit à Victor cette lettre déchirante qu'il faut citer en entier et qui est une confession intégrale de ses torts.

7 décembre 1830.

« Mon ami, je n'y puis tenir; si vous saviez comment mes jours et mes nuits se passent et à quelles passions contradictoires je suis en proie, vous auriez pitié de qui vous a offensé et vous me souhaiteriez mort, sans me blâmer jamais et en gardant sur moi un éternel silence. Je me repens déjà de ce que je fais en ce moment, et cette idée de vous écrire me paraît aussi insensée que le reste; tant je viens de tous les côtés me briser contre l'impossible; mais enfin la chose est commencée et je poursuis. Si vous saviez, hélas! ce que j'éprouve toutes les fois que votre nom est prononcé à mes oreilles, toutes les fois qu'il m'arrive sur Mme Hugo et sur vous quelque nouvelle et quelque rapport; si vous saviez comme tous les jours passés dans leurs moindres circonstances, nos promenades à la plaine, nos visites aux Feuillantines et tout ce que j'avais rêvé de vie paisible et bénie auprès de vous, si vous saviez comme tout cela se déchaîne en moi, au fond de mon cœur, dans mes veilles, et à quel supplice de damné je suis livré sans relâche depuis trois ou quatre heures du matin jusqu'au jour; mon

cœur se referme alors; il se fait une glace à l'ouverture, et rien ne paraît plus jusqu'à ce que le soir vienne tout remuer encore dans ce gouffre. Il y a en moi du désespoir, voyez-vous, de la rage; des envies de vous tuer, de vous assassiner par moments en vérité; pardonnez-moi ces horribles mouvements. Mais pensez à ceci, vous que tant de pensées remplissent, pensez au vide que laisse une telle amitié.

Quoi! pour jamais perdus! Je ne puis plus aller vous voir; je ne remettrai plus les pieds sur votre seuil, c'est impossible; mais ce n'est pas indifférence au moins. Ah! ne prononcez pas, je vous en conjure, priez Mme Hugo de ne jamais prononcer ce mot *d'inconstance* qui me revient de toutes parts. *Inconstant* avec vous, le pouvez-vous dire, hélas! l'avez-vous donc oublié déjà, est-ce pour trop peu aimer que notre amitié cesse, et n'est-ce pas un excès plutôt qui l'a tuée? Je vous ai déjà expliqué mon inconstance en idées et d'où elle vient; vous devez en être convaincu; elle vient de cette poursuite éternelle du cœur à travers tout vers un seul et même objet qui soit un amour capable de remplir. Cet amour, Dieu m'est témoin que je l'ai cherché uniquement en vous, dans votre double amitié à Mme Hugo et vous, et que je n'ai commencé à me cabrer et à frémir que lorsque j'ai cru voir la fatale méprise de mon imagination et de mon cœur. Si donc je cesse brusquement et si je ne vous vois plus désormais, c'est que des amitiés, comme celle qui était entre nous, ne se tempèrent pas : elles vivent ou on les tue. Que ferais-je désormais à votre foyer quand j'ai mérité votre défiance, quand le soupçon se glisse entre nous, quand votre surveillance est inquiète et que Mme Hugo ne peut effleurer mon regard sans avoir consulté le vôtre? il faut bien se retirer alors et c'est une religion de s'abstenir. Vous avez eu la bonté de me prier de venir toujours comme par le passé; mais c'était de votre part compassion et indulgence pour une faiblesse

que vous pensiez soulager par cette marque d'attention; je n'y puis consentir, j'en éprouverais moi-même trop de torture, si vous, vous en éprouviez seulement quelque gêne. Elle est donc tuée irréparablement, cette amitié qui fut de ma part un culte; il ne nous reste plus, mon ami, qu'à l'ensevelir avec autant de piété qu'il se peut. Je l'ensevelis dans mon cœur, comme je vous prie de faire dans le vôtre, comme je vous prie (soyez généreux) de dire à Mme Hugo de faire dans le sien; chez moi, il y aura toujours, quoi qu'il m'arrive désormais dans la vie, une pensée mélancolique et sainte qui veillera sur cette amitié déplorée; oui, quoi qu'il m'arrive, et même si, par impossible, il m'arrivait en cette vie des joies, cette pensée triste et muette restera à sa place en mon cœur et ne se dévoilera jamais; tâchez de faire de même au milieu des joies de famille et de gloire qui continueront de descendre sur Mme Hugo et sur vous; qu'il y ait en tout ceci mystère et silence; parlons désormais le moins possible les uns des autres, mon ami, de peur d'en mal parler de loin, de peur que le dépit n'aigrisse des paroles légères et que l'amitié ensevelie n'en soit troublée.

« Et puis peut-être un jour, mon ami, quand je n'aurai plus rien au monde, ni mère à soigner, ni amour de femme à espérer, ni erreur de système à essayer, quand je serai vieux et que Mme Hugo elle-même sera vieille, qui sait? si je reviens à la piété, à la religion chaste et austère, à la pratique des vertus, peut-être, mon ami, vous me permettrez alors, après quelque expiation que vous m'imposerez, de venir finir mes jours sous votre toit, et vous m'aurez rendu assez de confiance pour me laisser quelquefois seul encore avec celle qui est digne uniquement de vous, mais que je n'ai jamais méconnue, je vous jure.

« Adieu (1). »

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 83, 84, 85.

Avec plus de générosité que de sagesse, Hugo engagea Sainte-Beuve à ne pas déserter sa maison. « J'ai ma plaie, écrit-il, vous avez la vôtre; l'ébranlement douloureux se passera. Le temps cicatrisera tout... Songez *qu'après tout,* vous n'avez pas de meilleur ami que moi » (8 décembre 1830). Le premier jour de l'an 1831, en remerciant Sainte-Beuve pour des jouets envoyés aux enfants, il l'invite à dîner : « Venez donc dîner avec nous après-demain mardi, 1830 est passé (1)! »

Une telle bonté ne laisse pas Sainte-Beuve indifférent. « Ma pensée, écrit-il dès le 23 décembre, est redevenue plus paisible et plus équitable à votre égard,... il n'y reste aucun mauvais levain... Que je suis coupable et insensé! Pardonnez-moi (2). »

Mais il demeure un être ondoyant et inquiet; trop faible pour se maintenir sur les hauteurs de l'héroïsme, il a des retours d'amertume contre Hugo. « Je vous admire et je vous admirerai toujours comme la plus grande chose littéraire du temps en France; et plus j'y réfléchirai, plus je trouverai de motifs légitimes à cette admiration; mais l'objet en est hors de moi, mais le sentiment n'en est plus chez moi instinctif et aussi essentiel que la vie... Quelque coupable que j'aie été envers vous et que j'aie dû vous paraître, j'ai cru, mon ami, que vous-même aviez eu envers moi des torts réels dans l'état d'amitié intime où nous étions placés, des torts par manque d'abandon, de confiance, de franchise. Mon dessein n'est pas de remuer ces tristesses. Mais toute la plaie est là.

« Votre conduite, aux yeux de l'univers, si vous l'exposiez, serait irréprochable; elle a été digne, ferme et noble; je ne l'ai pas trouvée à beaucoup près aussi tendre, aussi bonne, aussi rare, aussi *unique,* qu'elle

(1) *Revue de Paris,* 1905, t. Ier, p. 87.
(2) *Ibid.*, p. 86, 87.

pouvait l'être dans l'état d'amitié *unique* où nous vivions... je ne suis plus un membre de votre être, une fonction de votre vie. Croyez que mon cœur a bien saigné et qu'il en saigne encore quand il souffle dans l'air un certain vent du passé qui rouvre les plaies et fait mourir (1). »

Ces plaintes furent probablement causées par quelque bévue de Victor. Sainte-Beuve semble faire allusion à une maladresse du poète quand il lui écrit : « Une prière seulement. Si vous savez maintenant et si vous croyez qu'il y a entre nous, comme cause de déchirement, autre chose que les idées saint-simoniennes, insistez-y moins dans la conversation (2). »

Victor Hugo répond à ces reproches avec tristesse et fermeté; Sainte-Beuve, une fois de plus, regrette ses violences : « ... toutes les révoltes d'amour-propre qui ont eu lieu dans mon cœur... sont aujourd'hui tout à fait apaisées dans un sentiment de repentir que je vous prie de recevoir avec clémence et générosité... Si je suis si méchant, si passionné, si inégal, c'est que je suis livré aux caprices de mon misérable cœur (3). »

Dans ses rapports avec le couple Hugo, Sainte-Beuve subit une double torture, il est épris d'Adèle, il souffre d'un amour malheureux et ressent de la jalousie envers le mari, ceci est très humain et fort simple; mais ce sentiment se complique d'un autre sentiment plus subtil et non moins douloureux peut-être : son admiration pour Victor tient de la passion; il est séduit par le génie, par l'énergie, par le prestige personnel de son ami, il éprouve pour lui cette fascination qu'une femme frêle ressent envers un homme fort; en sa double qualité d'époux heureux et de génie puissant, Hugo l'écrase; et

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 91, 92.
(2) *Ibid.*, p. 94.
(3) *Ibid.*

comme Sainte-Beuve ne possède pas un caractère énergique, il est livré aux fluctuations de son propre cœur. Sa susceptibilité, ses reproches suivis de repentirs, ses retours d'hostilité après des abandons affectueux sont les soubresauts d'amour-propre d'une nature féminine luttant contre l'emprise d'une personnalité trop virile. Il lui écrit de Bruxelles (avril 1831) : « J'ai songé avec une joie sincère que j'étais encore votre ami, et que pourtant, après tout ce que j'avais fait d'insensé, d'aigre et de violent, j'avais mérité de ne plus l'être ; j'ai été heureux, je vous jure, de cette idée que je vous avais bien quitté et que je n'emportais pas un remords attaché à votre souvenir...

« Oh ! mon ami, je vous le dis d'ici en toute quiétude de cœur, en toute timidité d'âme, en toute plénitude d'effusion, et en étant moi-même autant que je le puis être, il ne s'est rien brisé d'essentiel entre nous, l'aigreur qui est venue de moi n'a été qu'à la surface et comme un dépit de maîtresse. Je suis à vous autant que jamais, à vous, homme loyal et fort, à vous, caractère constant et inébranlable, à vous, dont les opinions, même quand je ne les adopte pas, me passent sur la tête et me réduisent à admirer (1). »

Et il procède à une analyse enthousiaste du roman *Notre-Dame de Paris*, récemment paru. « Eh bien ! quant au style, je le trouve unique, merveilleux, inventé en tout et pour tout, fin, fort, souple, colossal, opulent. » Après quelques critiques, Sainte-Beuve ajoute : « ...quant aux éloges, ils ne tariraient pas... vous ne m'avez jamais paru plus grand, plus fort, plus maître de votre puissance... » « Allez, mon ami, je suis bien vieux déjà ; ma sève ne bouillonne plus ; j'aspire à me reposer et à oublier ; mes cheveux s'éclaircissent par devant, je ne désire plus grand'chose, j'ai perdu l'habitude d'espérer

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 95, 96.

et j'ai besoin que ceux à qui j'ai fait mal m'aiment et me pardonnent (1). »

Quand Sainte-Beuve revint à Paris, les trois amis essayèrent de renouer leurs relations. Mais la tentative échoua misérablement. La belle confiance d'autrefois était morte, une ombre inquiétante planait sur leurs entrevues; aucun abandon, aucun naturel n'étaient désormais possibles entre eux. Victor avait une attitude nouvelle. Naguère encore, quand il s'écriait : « 1830 est passé! » il regardait Sainte-Beuve comme un frère cadet, un ami inoffensif qu'on protège, qu'on aime pour sa douceur, pour sa complaisance, pour ses manières câlines et pour les services qu'il vous rend; mais le démon de la jalousie s'est réveillé en lui. Lorsque Sainte-Beuve lui avouait sa passion malheureuse, il ne voyait pas en lui un rival dangereux et lui ouvrait les bras tout en le plaignant. Les lecteurs des *Lettres à la fiancée* savent que le grand poète avait une tendance jalouse, il lui déplaisait de voir Adèle remarquée par les hommes dans la rue pour la manière dont elle relevait sa jupe. Ce mari affectueux devenait maintenant irritable.

« Il souffrait beaucoup, écrit M. Gustave Simon, et la triste loi humaine voulait que, souffrant, il fît souffrir. Il devait avoir, avec sa femme, des scènes de douleur violente qui la rendaient bien malheureuse à son tour. Elle tâchait de l'apaiser par la patience et la douceur, parfois aussi elle dut se révolter : « Si elle l'aimait moins, « était-ce donc sa faute, quand il la torturait ainsi? » Alors il s'accusait, se jetait à ses pieds, se répandait en paroles de tendresse. Nous avons sous les yeux une lettre pleine d'adoration, écrite à ce moment-là et qu'il achève par cette prière : « Pardonne-moi! » (2).. »

On imagine son soulagement quand il apprend le dé-

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 95, 96.
(2) *Ibid.*, p. 100.

part prochain de Sainte-Beuve pour un séjour prolongé à Liége. Il lui échappe alors un cri de triomphe : « Nous sommes ici admirablement, écrit-il de la campagne, si bien que nous ne savons guère quand nous en partirons ; ma femme est ravie, gaie, émerveillée, heureuse, bien portante...

« N'oubliez pas de m'écrire de Liége (1). »

On comprend son désappointement lorsqu'échoue le projet. Il ne peut plus envisager la continuation du supplice enduré pendant les mois derniers. Sa lettre du 6 juillet 1831 est un cri de détresse : « Je ne puis supporter plus longtemps un état qui se prolongerait indéfiniment avec votre séjour à Paris.

« Je ne sais si vous en avez fait comme moi l'amère réflexion, mais cet essai de trois mois d'une demi-intimité, mal reprise et mal recousue, ne nous a pas réussi. Ce n'est pas là, mon ami, notre ancienne et irréparable amitié. Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois ; quand vous y êtes, c'est une torture. Nous ne sommes plus libres l'un avec l'autre, voyez-vous ! Nous ne sommes plus ces deux frères que nous étions. Je ne vous ai plus, vous ne m'avez plus, il y a quelque chose entre nous. Cela est affreux à sentir, quand on est ensemble, dans la même chambre, sur le même canapé, quand on peut se toucher la main...

« Cessons donc de nous voir en ce moment, afin de nous revoir un jour, le plus tôt possible, et pour la vie. L'éloignement de nos quartiers, l'été, les courses à la campagne, qu'on ne me trouve jamais chez moi, voilà des prétextes suffisants pour le monde. Quant à nous, nous saurons à quoi nous en tenir. Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas ? Quand nous nous rencontrerons quelque part, ce sera une joie, nous nous serrerons la main avec plus de tendresse et d'effusion

(1) *Revue de Paris,* 1905, t. Ier, p. 102.

qu'ici. Que dites-vous de cela? Écrivez-moi un mot (1). »

Sainte-Beuve, ému devant la souffrance de son ami, s'efforce de le calmer (7 juillet 1831) :

« Je trouve en rentrant votre lettre, mon cher ami; elle m'étourdit et me bouleverse. Je la relis et redemande à ce papier s'il dit vrai et s'il ne dit pas autre chose. Je repasse ma conduite depuis ces trois mois pour voir en quoi elle a pu vous blesser et rouvrir un passé que mon vœu était d'abolir. J'ai été avec vous comme autrefois et je vous ai cru aussi souvent le même. Par moments, j'avais bien quelques doutes de ce qui pouvait rester en vous de tristesse et d'irréparable, mais j'attribuais votre air plus sombre à l'âge, à la vie plus avancée, et votre silence à ce que nous nous étions tout dit depuis longtemps et que nous nous connaissions à fond. Quant à l'autre personne que j'éviterai aussi de nommer, — bien qu'elle soit restée pour moi l'objet d'une affection invincible et inaliénable, je ne crois pas l'avoir pu blesser par aucun retour vers un temps évanoui. Je ne l'ai jamais revue seule : quand vous n'y étiez pas, il y avait toujours des témoins, et mon intérêt ne se manifestait jamais que par des questions relatives à la santé et à l'état physique... Au surplus, mon ami, cette lettre qui m'accable et m'afflige beaucoup ne m'irrite nullement, j'ai un regret amer, une douleur secrète d'être pour une amitié comme la vôtre une pierre d'achoppement, un gravier intérieur, une lame brisée dans la blessure; j'ai besoin de me rejeter sur la fatalité pour m'absoudre d'être ainsi l'instrument meurtrier qui laboure votre grand cœur. Prenez garde, mon ami, je vous le dis sans aucune amertume, prenez garde, poète comme vous êtes, de trop remplir la réalité de votre fantaisie, de faire éclore des soupçons sous votre soleil et de prêter une oreille trop émue aux simples échos de votre voix (2). »

Sainte-Beuve était sincère quand il affirmait à Hugo

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 103, 104.
(2) *Ibid.*, p. 104, 105.

son innocence; à ce moment-là il aimait Adèle, il est vrai, mais avec la résolution de toujours « rester dans le bonheur permis ». La pièce intitulée « l'Enfance d'Adèle » dans le *Livre d'amour*, à la date du 9 août 1831, l'atteste clairement.

Victor Hugo répond par une lettre d'effusion, lettre magnifique par sa franchise et par son éloquence. Il déplore ses mouvements de jalousie et les supplices qu'elle lui cause.

« 7 juillet 1831.

« Je reçois votre lettre, cher ami, elle me navre. Vous avez raison en tout, votre conduite a été loyale et parfaite, vous n'avez blessé ni dû blesser personne... tout est dans ma pauvre malheureuse tête, mon ami! Je vous aime en ce moment plus que jamais, je me hais, sans la moindre exagération, je me hais d'être fou et malade à ce point. Le jour où vous voudrez ma vie pour vous servir, vous l'aurez, et ce sera peu sacrifier. Car, voyez-vous, je ne dis ceci qu'à vous *seul,* je ne suis plus heureux. J'ai acquis la certitude qu'il était possible que ce qui a tout mon amour cessât de m'aimer, que cela avait peut-être tenu à peu de chose avec vous. J'ai beau me redire tout ce que vous me dites et que cette pensée même est une folie, c'est toujours assez de cette goutte de poison pour empoisonner toute ma vie. Oui, allez, plaignez-moi, je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi (1). »

Sainte-Beuve, craignant qu'Adèle ne souffre du désarroi de son mari, supplie Victor de la ménager.

« Mon cher ami,

« Votre nouvelle lettre me comble à la fois d'affliction et de reconnaissance. Non seulement je ne vous en veux

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 106.

pas de ce qui se passe, mais je vous en aime mieux que jamais. Tâchez, mon ami, tâchez de vaincre le malheureux et noir soupçon qui vous est né; je sais combien une telle plaie est douloureuse, pudique, et combien on rougit qu'une main y touche, même la main la plus délicate et la plus compatissante. Mais que n'avez-vous parlé plus tôt? Que n'avez-vous, par un mot de confiance, éloigné plus à temps pour vous l'auteur de ce tourment? Permettez-moi de vous dire encore : êtes-vous sûr, sous l'influence de cette fatale imagination, de ne pas porter, dans vos rapports avec la personne si faible et si chère, quelque chose d'excessif qui l'effraie et resserre contre votre gré son cœur; de sorte que vous-même par votre soupçon la jetiez dans l'état moral qui réfléchisse ce soupçon et vous le rende plus brûlant. Vous êtes si fort, mon ami, si accentué, si hors de nos dimensions vulgaires et de nos imperceptibles nuances, que, surtout dans ces moments passionnés, vous devez jeter et voir dans les objets la couleur de vos regards, le reflet de vos fantômes (1). »

Ces paroles affectueuses rassérènent un peu Hugo :

« 10 juillet 1831.

« Votre lettre m'a fait du bien. Oh! oui, vous êtes toujours et plus que jamais mon ami! Il n'y a qu'un bon et tendre ami comme vous qui sache sonder d'une main si délicate une douleur si profonde et si vive! Nous nous reverrons çà et là, nous dînerons quelquefois ensemble. Ce sera une joie pour moi. En attendant, mon pauvre ami, priez Dieu pour que le calme du cœur me revienne. Je ne suis pas habitué à souffrir!

« V...

« Écrivez-moi. Ne m'abandonnez pas (2). »

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 107.
(2) *Ibid.*, p. 108.

Ce n'est pas la brouille, les deux amis restent attachés l'un à l'autre, mais Sainte-Beuve n'en demeure pas moins banni de cette maison qui naguère était un *home* pour lui.

A partir de cette époque, les relations deviennent plus rares, sans toutefois perdre leur caractère de cordialité. Les deux écrivains, dans leur correspondance, s'occupent de sujets littéraires. De temps à autre percent leurs préoccupations secrètes; ils affirment souvent la fidélité de leurs sentiments. « Je vous prie de croire, écrit Sainte-Beuve, malgré les absences et les silences qui dorment comme des fleuves infranchissables entre nous, au sentiment durable et profond qui me reporte sans cesse à votre Elysée dont j'étais alors... (1). »

Quand paraissent les *Feuilles d'automne,* il écrit dans la *Revue des Deux Mondes* un article empreint d'un chaleureux enthousiasme (2). Quand sévit le choléra à Paris, il demande timidement la permission d'envoyer prendre des nouvelles de la famille Hugo.

« Si j'ai regretté quelquefois l'absence qui nous sépare, comme un mur sacré, c'est dans des moments comme ceux-ci qu'elle me paraît douloureuse et presque affreuse surtout, quand une maison où il y a tant de têtes, et pour moi tant de sujets de sollicitude, me reste chose lointaine et inconnue. Si je l'osais, mon ami, et que je puisse espérer que vous le trouvassiez bon, j'enverrais tous les matins savoir comment va toute votre chère famille (3) » (8 avril 1832).

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 323.

(2) Voici la conclusion de cet article : « Jamais jusqu'ici le style et le rythme de notre langue n'avaient exécuté avec autant d'aisance et de naturel ces prodiges auxquels M. Victor Hugo a su dès longtemps la contraindre; jamais toutes les ressources et les couleurs de l'artiste n'avaient été à ce point assorties. Exquis pour les gens du métier, original et essentiel entre les autres productions de l'auteur... le recueil des *Feuilles d'automne* est aussi en parfaite harmonie avec ce siècle de rénovation confuse. » (*Portraits contemporains,* t. Ier, p. 429.)

(3) *Ibid.*, 1905, t. Ier, p. 324.

Victor Hugo demande des services à Sainte-Beuve qui se met à sa disposition comme autrefois.

Le critique est aussi zélé que par le passé ; il se démène, écrit lettres et articles, fait des visites pour soutenir la gloire du chef; le poète l'en remercie avec effusion : « Vous êtes une de mes religions, n'oubliez jamais ceci... J'avais besoin de vous dire que jamais vous n'aviez été plus cher et plus présent à ma pensée qu'en ce moment où je vous vois à peine (1) » (25 février 1833).

Un jour, Victor Hugo termine une lettre par ces mots : « Votre amitié est encore un des meilleurs endroits de ma vie. Je n'y songe jamais qu'avec attendrissement. Je relisais, l'autre jour, les *Consolations*. Où est-il ce beau passé? Ce qui ne passe pas, c'est un souvenir comme le vôtre dans un cœur comme le mien. Adieu, croyez bien que je n'ai jamais été plus *digne* d'être aimé de vous (2). »

L'humilité de la dernière phrase a de quoi surprendre. Un grand bouleversement venait de transformer l'existence de Hugo. Après une jeunesse et une vie conjugale irréprochables, l'auteur de *Lucrèce Borgia* se prenait en janvier 1833 d'une passion violente pour une actrice, Juliette Drouet, avec laquelle il nouait une liaison destinée à durer toute sa vie. Cet événement faisait scandale, Hugo souffrait dans son amour-propre du blâme attaché à sa personne.

Cependant Sainte-Beuve reste exilé, il tente de suggérer à Victor son désir d'une réconciliation plus complète :

« Les événements qui sont survenus et qui devaient faire évanouir le reste des noirs nuages, votre silence absolu sur le fond même et la réparation de notre amitié, m'ont de plus en plus confirmé dans cette idée, contre laquelle je luttais, que c'était une chose finie pour cette vie... (3). » Il lui réitère son admiration et l'intérêt qu'il

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 339.
(2) *Ibid.*, p. 339.
(3) *Ibid.*, p. 342.

prendra toujours à ses succès, mais il s'avoue avec tristesse que l'amitié idéale et religieuse qui les unissait a cessé de régner.

Hugo lui reproche doucement son amertume (lettre du 22 août) (1), Sainte-Beuve aussitôt revient à de meilleurs sentiments dans une lettre qui n'existe plus, mais qui devait être très humble, si l'on en juge par la réponse du poète :

« Mon ami, merci de votre lettre. Merci même de la première, puisqu'elle me vaut la seconde. Vous ne savez pas quel mal vous m'aviez fait et quel bien vous me faites... J'ai besoin de vous aimer et de me savoir aimé de vous. Cela est entré dans ma vie... Oh! Sainte-Beuve, deux amis comme nous ne doivent jamais *se séparer*. Ils font une chose impie... (2) » (24 août 1833).

Mais Sainte-Beuve ne prend pas son parti du bannissement qui lui est imposé, les mois se passent sans que la sentence soit rappelée. Il voit Adèle en cachette ou du moins correspond avec elle, mais trop rarement à son gré; de plus, il vit dans une gène avoisinant la misère, l'inspiration poétique lui fait défaut; tandis que Hugo s'élève aux sommets glorieux de la poésie, lui se voit de plus en plus réduit à la simple prose; l'admiration, le dévouement luttent en lui avec le découragement et l'envie, le culte de Hugo et la jalousie ne forment plus qu'un seul et même sentiment douloureux; malgré son désir de conserver son amitié intacte, une sourde irritation le mine; un jour, dans un article, parmi des éloges, il laisse échapper quelques réserves sur les exagérations du poète; devant les plaintes amicales de Hugo il s'excuse (février 1834) (3); une fois de plus, les deux camarades du Cénacle semblent réconciliés; mais l'ac-

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 343.
(2) *Ibid.*, p. 344.
(3) *Ibid.*, p. 347, 348, 349.

calmie n'est que momentanée, Sainte-Beuve n'a pu prendre sur lui de pardonner tout ce qu'il a souffert et tout ce qu'il souffre de la part de son ami.

Dans sa lettre, Hugo, assez maladroitement, a associé le nom de sa femme aux reproches adressés à Sainte-Beuve. Le critique n'a pas relevé cette faute de tact, mais il a dû en être blessé. Un jour, ne se possédant plus, il lui écrit une nouvelle lettre violente que nous ne possédons plus. Cette fois la mesure est comble, Victor Hugo annonce la rupture définitive :

« Mardi soir, 1er avril (1834).

« Il y a tant de haines et tant de lâches persécutions à partager aujourd'hui avec moi, que je comprends fort bien que les amitiés, même les plus éprouvées, renoncent et se délient. Adieu donc, mon ami. Enterrons chacun de notre côté, en silence, ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

« V... »

VICTOR ET ADÈLE HUGO

(Suite)

Certaines époques et certains milieux sont parfois traversés par des courants invisibles qui s'emparent des êtres et les dominent. Ces forces occultes s'imposent aux hommes et les entraînent presque malgré eux ; elles inspirent les idées et pénètrent les cœurs, elles enflamment les courages ou abattent les âmes, elles allument les passions ou exaltent les espérances; rien n'est plus irrésistible que ces contagions mystérieuses, mais rien n'est plus insaisissable. Naguère nous avons vu des nations entières soulevées par l'héroïsme le plus grandiose, à d'autres moments nous avons vu des millions d'hommes aveuglés par les préjugés les plus injustes.

Dans l'histoire du romantisme, les années 1832 et 1833 accusent le déchaînement d'un de ces ouragans intérieurs : un *déraillement* se produit alors chez les plus illustres écrivains de la France. En 1832, l'austère Vigny oublie ses *élévations* dans les bras d'une actrice, Mme Dorval ; en février 1833, Victor Hugo renie son passé auprès d'une autre actrice, Juliette Drouet; en automne de la même année, Musset et George Sand entament leur mémorable et orageuse liaison.

En été 1832, les rapports de Sainte-Beuve et de Mme Victor Hugo deviennent plus fréquents. La raisonnable Adèle subit à son tour l'épidémie ambiante.

Pour mieux embrasser le développement de cet amour, il est nécessaire de revenir en arrière.

Pendant trois années, nous le savons, l'affection de Sainte-Beuve pour Adèle s'enracina dans son cœur presque à son insu. Il essaya de lutter, il fit des absences répétées, il chercha des diversions, il évita la maison des Hugo, mais ses efforts demeurèrent inutiles, l'image de la femme aimée ne le quittait pas.

« Priez pour moi et aimez-moi un peu, écrivait-il à Victor Pavie, car je souffre d'horribles douleurs à l'âme; toute ma poésie refoulée, *tout mon amour sans issue* s'y aigrissent et me dévorent. Je suis redevenu méchant (1) » (16 septembre 1830).

Bientôt sa passion le domine de telle sorte qu'il ne peut prendre sur lui de quitter Paris; « des raisons impérieuses et durables me retiennent ici, avoue-t-il à l'abbé Barbe. J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie; elle dure, elle est fixée, et cela a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur, et un devoir de sacrifice qui aura son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature (2). »

Sainte-Beuve, comme tous les poètes, exhalait ses sentiments dans des vers. Toutes les pièces composées à l'occasion de Mme Hugo furent gardées secrètes longtemps. En 1906 seulement, le recueil entier fut publié.

On a fortement malmené la mémoire du grand écrivain au sujet de cet ouvrage. Certes *le Livre d'amour* ne pouvait ajouter au prestige moral et littéraire de Sainte-Beuve, toutefois les historiens qui l'ont analysé ont, selon nous, trop aisément perdu de vue ses origines; emportés par une indignation compréhensible mais pas toujours clairvoyante ni équitable, ils ont attribué à l'auteur des intentions qu'il n'avait pas. *Le Livre d'amour* n'est pas

(1) Th. Pavie, *Victor Pavie*, p. 79.

(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 19.

une œuvre calculée; comme toutes les œuvres lyriques, il est l'épanchement d'un cœur ému cherchant à revêtir ses émotions d'une forme artistique. Il a été écrit dans la plus stricte intimité, loin du public et destiné uniquement à celle qui occupait les pensées du poète. En composant ces vers, Sainte-Beuve suivait une impulsion, il ne visait pas à donner le change à un public et à poser en homme à bonnes fortunes. Ce livre ne prétend pas être une chronique, il est un roman en vers dans lequel l'auteur dit son rêve d'être aimé. Les littérateurs ont continuellement rêvé le bonheur sentimental et l'ont transporté dans leurs œuvres; dans tous les pays, les poètes et les romanciers ont voulu peindre la vie telle que leur fantaisie la leur suggérait et non telle qu'elle est; ils se sont consolés de leurs tristesses en imaginant la réalité de leurs espérances.

Pour ces raisons, nous ne saurions envisager *le Livre d'amour* comme une source d'information irrécusable, nous ne saurions pas davantage condamner son auteur pour crime de fatuité quand nous le voyons se réjouir de sa conquête. La vérité et la poésie y sont mêlées étroitement. Même après les révélations des dernières années, nous ne possédons pas encore les éléments suffisants pour démêler d'une façon incontestable le réel et l'imaginaire.

Au début du recueil, nous retrouvons les timidités envers la vie, les espérances et les doutes de Joseph Delorme. Les poètes des temps passés lui ont rendu la confiance dans sa destinée :

Ils m'ont dit, me voyant dans mon âme enfermé,
Malade et dévoré de n'avoir point aimé...
« Enfant, relève-toi, ton heure sonnera !
Vas, si tu veux aimer, tu n'as point passé l'âge (1). »

(1) *Livre d'amour*, p. 23, 24

Mais la fatalité lui fait aimer une femme mariée, l'épouse de son meilleur ami; son amour sans espoir s'aggrave de l'effort qu'il doit faire chaque jour et à toute heure pour dérober aux autres son secret :

N'avoir qu'un seul désir, n'aimer qu'un être au monde,
L'aimer d'amour ardente, idéale et profonde;
Voir presque tous les jours et souvent sans témoins
Cette beauté, l'objet de mes uniques soins,
Lui parler longuement des doux secrets de l'âme,
De l'une et l'autre vie, et, sitôt que la flamme
Qui sort de son regard s'est trop mêlé au mien,
Ralentir tout à coup le rapide entretien;
Sous ma paupière en pleurs noyer mon étincelle;
Refouler les torrents de mon cœur qui ruisselle,
Me taire, ou lui parler d'un accent moins aimant,
De peur de donner jour à l'attendrissement;
— Ou bien quand, près de moi, muette, indifférente,
Elle livre au hasard sa rêverie errante,
Moi, devant qui toujours elle est seule, elle est tout,
Être là comme un meuble, en silence, debout,
N'oser, même d'un mot, ramener sa pensée,
Mais grossir lentement ma douleur amassée,
Et quand j'ai le cœur plein, sortir au désespoir,
— Sortir, — pour que peut-être elle songe, le soir,
Que je fus bien distrait, bien ennuyé près d'elle,
Pour que je lui paraisse un ami peu fidèle,
Et que, si quelque absence un jour nous séparait,
A m'oublier longtemps elle ait moins de regret;
Vivre ainsi, se gêner, mentir à ce qu'on aime;
Enchaîner cet aveu qui vole de lui-même;
Mordre sa lèvre en sang, pétrifier ses yeux;
En pâlir, en mourir... — et sentir que c'est mieux (1)!

Seul et loin d'elle, aux heures de loisir, il se plaît à évoquer l'enfance de cette femme qu'il a connue trop

(1) *Livre d'amour*, p. 27, 28.

tard. Toujours elle s'est distinguée par sa beauté noble et par son charme d'indolence.

Où naissent des beautés pareilles à la tienne?
Où sont les pas traînants, l'allure ionienne,
Les noirs cheveux lustrés sur un col obscurci,
L'œil aigu d'épervier armant un fier sourcil... (1).

Un jour, un étranger la prit pour une Maltaise; le poète, qui la connaît mieux, voit plutôt en elle une sainte Thérèse, tendre, s'immolant sur la dalle humide aux pieds du Christ. Il raconte les premières années de la belle enfant.

La Rêveuse, longtemps muette, enveloppée, naquit en plein Paris et fut entourée d'affection; elle ne se mêla pas aux jeux turbulents des autres enfants. Quoique raisonnable, elle avait un coin d'imagination qui lui permettait de se suffire à elle-même. « Je ne me rappelle pas m'être jamais ennuyée, tant j'ai toujours eu un monde à moi » (2), écrit l'héroïne du *Livre d'amour* au poète (3).

Elle quitta Paris, vécut en Bretagne, à Nantes, puis à Naples, mais dans ces voyages

Elle ne marquait pas ce curieux désir
Illusion d'enfant, de vouloir tout saisir (4).

Elle vivait comme enveloppée en attendant l'heure où l'Amour éclorait en elle :

Aime donc, n'attends plus, Enfant, et sois aimée;
Et puisqu'aux autres soins ton enfance est fermée,
Epanche ton amour, — vers ta mère d'abord...

(1) *Livre d'amour*, p. 35.
(2) *Ibid.*, p. 38.
(3) Ce fragment doit être un extrait des lettres de Mme Hugo à Sainte-Beuve. M. Louis Barthou, dans la *Revue de Paris* du 1er août 1918, semble confirmer cette supposition.
(4) *Livre d'amour*, p. 40.

Pends-toi bien à ce cou qui jamais ne se lasse,
A ce bras le plus pur qui jamais nous enlace...
Marchant à son côté, sois heureuse, sois fière...
Aime à dormir près d'elle, et pour elle à prier...

Mais un jour, l'époux futur, le jeune homme énergique entrera dans sa vie.

Bientôt un ami fort calmera tes douleurs,
Séchera ta rosée et tes faciles pleurs...
Aime-le donc aussi, lui! c'était mon destin
De ne pouvoir, hélas! couronner ton matin,
Et ce passé, d'ailleurs, n'est plus rien que chimère;
Aime-le; puis ta fille, aime-la, jeune mère (1)!

Sainte-Beuve nous donne le récit de sa première visite à l'époux d'Adèle (2). Le critique, tout d'abord, n'avait d'yeux que pour le maître; peu à peu, cependant, par une intimité continuelle, par de longues et douces conversations, il se prend d'intérêt pour la jeune femme et un jour ce sentiment devient pour lui une cause de douleurs.

J'eus le venin caché que le miel insinue,
Les tortueux délais d'une plaie inconnue,
La langueur irritante où se bercent les sens!

Deux années durant, il refoule ses sentiments, mais

Un jour, comme j'entrais vers l'heure de trois heures,
Chers instants consacrés et qu'aujourd'hui tu pleures,
Il venait de sortir; tu voulus, je m'assis.

Ils causent. Pour la première fois, le jeune homme,

(1) *Livre d'amour*, p. 43, 44, 45.
(2) Voir les fragments cités aux pages 46 et 47 du présent ouvrage.

ébloui par la beauté superbe de son amie, éprouve le désir de lui plaire.

Un moment, au miroir, d'une main en arrière,
Debout, tu dénouas tes cheveux rejetés;
J'allais sortir alors, mais tu me dis : *Restez!*
Et sous tes doigts pleuvant, la chevelure immense
Exhalait jusqu'à moi des senteurs de semence.
Armée ainsi du peigne, on eût dit à la voir
Une jeune Immortelle avec un casque noir.
Telle tu m'apparus, d'un air de Desdémone,
O ma belle Guerrière! et toute ta personne
Fut divine à mes yeux. Depuis ce jour, tout bas... (1).

Elle a subi, sans s'en douter, le même sortilège; elle aussi pourra dire comment le secret de son ami « commença de couler dans son sein », son « étonnement suivi de tant de joie » et sa « première atteinte » :

Tandis qu'ignorant tout et rebelle à l'espoir,
De peur d'aigrir mon mal, j'évitais de te voir...
A ce coup insensé qui déchirait la trame,
Ton éveil en sursaut, calme et paisible femme,
Toi jusqu'alors égale et d'entière beauté,
Depuis huit ans assise en ta félicité,
Ton cri hagard, la foudre éclatant dans ton rêve...
L'amertume du philtre et la douleur du glaive (2).

Adèle s'était mariée en octobre 1822; l'heure où elle s'aperçut de son inclination pour Sainte-Beuve arrivait après huit années de tranquillité; cet événement doit donc se placer à la fin de l'année 1830, à l'époque où Sainte-Beuve, effrayé du danger, se résolvait à ouvrir les yeux de son ami et lui écrivait la lettre commençant

(1) *Livre d'amour*, p. 67, 68, 69.
(2) *Ibid.*, p. 56, 57.

par ces mots : « Mon ami, je n'y puis tenir... » (Voir pages 54 à 56 du présent ouvrage.)

Il se déclare prêt à se sacrifier.

Son plus grand souci est de préserver Adèle de toute souffrance :

Oh ! que son jeune cœur soit paisible et repose,
Que rien n'attriste plus ses yeux bleus obscurcis !
Pour Elle le sourire ou les larmes sans cause !
Pour moi les vrais soucis !

Pour moi le sacrifice et sa brûlante veille,
Le silence et l'ennui de ne rien exprimer,
Comme au novice amant qui croit que c'est merveille
Qu'on puisse un jour l'aimer !

. . . .

Pour Elle les trésors de la mélancolie,
La paix du souvenir,

. . . .

Un sommeil sans remords avec l'essaim fidèle,
Et les songes légers de l'amour sans effroi !
Amour ! abeille d'or ! ô tout le miel pour Elle,
Et l'aiguillon pour moi (1) !

Pendant six mois, on s'en souvient, les amis tentèrent un essai de vie en commun :

Ces six mois de tourments, toi seule peux les dire (2).

Tous trois en souffrirent également, Victor Hugo finissait (6 juillet 1831) par prier Sainte-Beuve de ne plus fréquenter sa maison (page 61 du présent volume). Le

(1) Cette pièce, composée en 1830 et publiée dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier 1832, figure dans le roman *Arthur*, que Sainte-Beuve ébaucha en pensant à Adèle Hugo. Il a changé volontairement la couleur de ses yeux qui en réalité étaient bruns (*Livre d'amour*, p. 29, 30).

(2) *Livre d'amour*, p. 57.

critique répondait d'un ton amical pour tranquilliser sa jalousie. A cette date, en effet, il voulait persister dans ses bonnes résolutions. Il se savait aimé, mais il était résolu à « rester dans le bonheur permis », à obéir à « ce devoir de sacrifice qui coûte bien à notre nature », dont il parle dans sa lettre à son ami abbé (1).

En juillet 1831, Sainte-Beuve recevait donc son congé; Victor Hugo le lui avait signifié dans les termes les plus affectueux, mais ce n'en était pas moins l'exil. Il traversait un de ces carrefours de la vie où l'homme est mis en demeure de choisir nettement sa voie. Le moment était solennel. Le reste de son existence, son prestige même auprès de la postérité en dépendaient. A une heure semblable, un homme énergique, un Gœthe, n'hésitera pas et se lancera dans la voie du renoncement. Sainte-Beuve, avec sa volonté faible, tergiverse. Il s'égare dans des régions dont un homme d'honneur devrait se tenir éloigné à tout prix.

Il avait pris des résolutions généreuses. Mais, à l'intérieur, des ennemis trop puissants les combattaient. Depuis sa première jeunesse, l'obsession de l'amour terrestre le poursuivait :

Volupté, volupté traitresse
Qui toujours reviens et séduis,
Qui, sur le soir de la jeunesse,
Encore appesantis mes nuits,
Qui n'as qu'à vouloir ton esclave,
Et, comme autrefois, l'enlaçant,
Fais fuir l'étude déjà grave
Et le calme recommençant... (2).

Sainte-Beuve était un être singulièrement influençable; le milieu où il vivait n'offrait aucun antidote au

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 19.
(2) *Livre d'amour*, p. 131.

mal qui le minait; bien plus, la vie de Paris attisait « l'excitation des sens » et « l'échauffement d'imagination » dont il souffrait... « des spectacles journaliers, mortels aux scrupules, venaient les redoubler en moi », nous dit-il.

« Vous ne sauriez vous faire qu'une pâle idée... du Paris d'alors, tel qu'il était dans l'opulence de son désordre, la frénésie de ses plaisirs, l'étalage émouvant de ses tableaux. . . . .

« ... En passant sur les places et le long des rues, j'observais mal le précepte du Sage et je laissais ma vue vaguer çà et là : mon coup d'œil oblique, qu'on aurait jugé nonchalant, franchissait les coins et perçait les murailles (1). »

Il existe un préjugé masculin qui veut que la femme soit à la disposition de l'homme pour ses plaisirs. En exploitant la femme, l'homme, selon ce point de vue, exerce un droit sacré, presque un devoir. « Les matérialistes, écrivait Sainte-Beuve en 1834 (et de nos jours la plupart des hommes le sont du moins en pratique) envisagent le fait de volupté comme indépendant presque du reste de la conduite, les plus physiologistes vous parleront même d'une réaction réputée avantageuse au cerveau. Les pères, frères aînés et tuteurs, dans les conseils qu'ils donnent à ce propos, en font communément une affaire d'hygiène, d'économie, de régularité. Il y a dans tout ceci un oubli profond du côté le plus essentiel et le plus délicat (2). »

Sainte-Beuve, quand il jetait les yeux autour de lui, voyait de nombreux exemples d'hommes enviés, admirés même pour les scandales de leur vie privée. Chateaubriand, l'écrivain le plus en vue et le père de l'école romantique, conciliait un catholicisme fervent avec des

(1) *Volupté*, p. 86.
(2) *Ibid.*, p. 132.

adultères retentissants. Guttinguer, ami intime de notre écrivain, pratiquait ce même dédoublement. « Qui sait, dit M. L. Séché, ... si ce n'est pas Guttinguer qui contribua à déchainer la passion naissante de Sainte-Beuve avec le récit inépuisable de ses aventures galantes (1) ? »

La littérature (2) française a une tradition qui affectionne les sujets scabreux; l'infidélité conjugale y est traitée d'un ton léger, toute indulgence est accordée à l'heureux amant, tandis que le mari abusé excite l'hilarité du lecteur ou du spectateur. Tout en se promettant de ne pas faillir à l'honneur, Sainte-Beuve ne laissait pas d'être hypnotisé par l'auréole de Don Juan.

Comment, après tant de promesses, en vint-il à violer sa fidélité envers Victor Hugo? Que se passa-t-il entre Adèle et lui à partir de l'exil? Dans son roman inachevé *Arthur*, l'héroïne impose à son ami le vœu d'un amour désintéressé. « Oh! non, Arthur, fuyons, promettez-le-moi, cet amour égoïste! gardons-le nôtre dans sa délicatesse, dans sa pureté d'à présent et dégagé de toute grossière idolâtrie (3). » Elle conçut l'idéal d'une passion éthérée où elle serait l'amie, la consolatrice, l'ange purificateur du poète désenchanté et libertin (4).

Ame tendre et compatissante, Adèle souffrit pour lui de ce bannissement imposé. Des messages durent être échangés entre eux à l'insu de Victor Hugo. Leur correspondance a été détruite presque entièrement. Dans *le Livre d'amour*, Sainte-Beuve publie les lettres d'une femme qui, par leur naïveté mêlée de tendresse, sem-

(1) *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 110. Voir aussi dans *Volupté* : « Il me montrait... des lettres humides encore du langage dont s'écrivent les amants, et je rapportais de ces conversations sensibles, toutes pétries de la fleur des poisons, un surcroît de chatouillement et une émulation funeste » (p. 241).

(2) Nous disons la *littérature* et non la *nation*.

(3) Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, p. 119.

(4) Voir G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, p. 118.

blent l'œuvre d'une personne malhabile à la littérature. « La souffrance, dit-elle, ne fera que sanctifier et fortifier, s'il est possible, notre amour. » « Je voudrais te faire une vie complète. Si je pouvais répandre mon sang goutte à goutte, pour te faire toujours un bonheur plus vif à chaque goutte répandue, je ne balancerais pas une minute... » « Mon ami, lorsque j'ai un chagrin, ma première pensée est de vous le faire partager et de recevoir de vous des consolations. Vous êtes comme la Providence que l'on invoque surtout dans la douleur. C'est que vous êtes pour moi un ami que rien au monde ne peut remplacer, un ami que je voudrais près de moi. Avec mes pensées tristes et mes habitudes, vous êtes pour moi un besoin (1). »

Ces lettres sont-elles de Mme Victor Hugo? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, tous les historiens admettent son amour pour Sainte-Beuve et son désir de le consoler. Probablement même, fut-elle la première à entamer la correspondance (2). Elle commettait ainsi une faute vis-à-vis de son mari, une impulsion affectueuse jointe à un instinct romanesque lui dérobait la gravité de son acte.

Deux mois après la séparation, le 4 septembre 1831, le poète lui adressait ces vers :

> Oh! ne les pleure point ces lettres inquiètes
> Qu'il te faut, pauvre amie, à tes heures secrètes
> Dévorer en tremblant et vite anéantir...

Comme au temps où ils pouvaient causer librement, il s'épanche auprès d'elle, il lui dit ses tristesses et ses lassitudes. Mais quelle joie il éprouve en songeant qu'elle lit ses lettres, « émue — en une heure cent fois », et que

(1) *Livre d'amour*, p. 12.
(2) Voir *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 732.

dans sa « mémoire, adorable tombeau », elles survivent encore (1).

Durant de longs mois, Sainte-Beuve ne revit pas Adèle (2). On peut supposer que dans le cours de l'hiver il la rencontra de courts instants dans la rue, à la promenade ou dans des églises. Pendant cette période, sa correspondance avec le mari est assez rare, souvent y perce son regret de ne plus être admis chez lui et sa sollicitude pour sa femme et ses enfants (voir page 65). En juin 1832, il se plaint « de n'avoir pas vu Adèle depuis deux mois » (3). L'attente lui paraît bien longue :

Et demain comme hier et pas plus de message?

Pourtant il est prêt à supporter ces silences si du moins sa patience lui vaut une rencontre :

Mais que je chérirais mes peines fortunées
Si je gagne à l'attente où sèchent nos années
De la voir une fois de plus (4)?

Mais au cours de l'été (1832), ses sentiments se modifient, il a tout d'un coup une explosion de joie :

Qui suis-je et qu'ai-je fait pour être aimé de toi,
Pour être tant aimé, pour avoir de ta foi
Des gages si secrets, de si grands témoignages?...
Est-ce moi dont, hier, en tes mains convulsives
Serrant sur tes genoux le front trop défleuri,
Tu murmurais : « C'est lui, c'est le trésor chéri (5) ! »

(1) *Livre d'amour*, p. 54.

(2) En octobre et novembre 1831, il se plaint à ses amis de la jalousie de Victor Hugo, qui garde sa femme à vue d'œil (*Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 733).

(3) *Livre d'amour*, p. 93.

(4) *Ibid.*, p. 95.

(5) *Ibid.*, p. 103.

Nous touchons ici au point culminant de cette passion. Quel jugement devons-nous porter sur les deux intéressés et sur Mme Hugo tout particulièrement? La seule source de renseignements un peu abondante se trouve dans le *Livre d'amour*. Or, cet ouvrage, nous le répétons, n'est qu'un roman; il importe donc de ne pas lui attribuer une importance exagérée et de ne pas y voir plus que l'auteur lui-même n'y a mis. Doit-on reprocher à Adèle d'avoir commis ce qu'un critique pour jeunes filles appellerait *une faute grave?* Connaissant l'élévation de son caractère et la noblesse de sa vie, nous sommes enclin à dire : non ! Malgré de nombreux passages suggérant le contraire, le *Livre d'amour*, bien souvent, a le ton d'un amour platonique. Dans la préface, Sainte-Beuve écrit à son amie : « J'ai toujours été médiocrement doué de la faculté de l'espérance, j'ai toujours senti l'obstacle et l'empêchement en toutes choses... je t'aime, je crois invinciblement à ton amour. Quant à mon bonheur complet couronné de plaisir, j'y ai toujours peu cru pour nous ici-bas; j'y ai renoncé en mon cœur bien plus que je ne semble à ces entrevues où trop souvent t'importunent mes désirs (1). »

En plein épanouissement de sa passion, il dit à Adèle :

Nous sommes, mon Amie, aussi pleins d'innocence
Qu'en s'aimant tendrement le peuvent deux mortels;
Ne t'accuse de rien ! Tes vœux purs dans l'absence
Pourraient se suspendre aux autels.
Te vient-il du passé quelque voix trop sévère?
Redis-toi tout le bien qu'en m'aimant tu me fis,
Que par toi je suis doux et chaste, et que ma mère
Me sent pour elle meilleur fils.
Tu n'as jamais connu, dans nos oublis extrêmes,
Caresse ni discours qui n'ait tout respecté;
Je n'ai jamais tiré de l'amour dont tu m'aimes
Ni vanité ni volupté (2) !

(1) *Livre d'amour*, p. 8.
(2) *Ibid.*, p. 85.

On se demande quels pouvaient être « ces gages si secrets », ces « grands témoignages d'amour » accordés par Adèle. Nous pensons avec M. Gustave Simon que, suppliée par lui, elle consentit à le voir au dehors de temps à autre (1). Si l'on s'inspire d'une situation semblable dans *Volupté,* on peut imaginer la nature de leurs rendez-vous : secours à des pauvres, visites aux églises, causeries dans des cimetières, peut-être aussi visites chez lui. D'après le *Livre d'amour,* les entrevues dans les églises furent les plus nombreuses, car le poète y fait de fréquentes allusions. Après une de ces rencontres, il écrit : « Combien vous avez été bonne et belle hier! et que cette demi-heure dans le coin de cette chapelle laissera en moi d'éternels et délicieux souvenirs (2)! » Un autre jour, il la trouve dans le sanctuaire toute seule et en prière (3).

La pièce nous raconte une visite faite par le poète à une famille pauvre à la demande de son amie, cette mission secourable lui semble garantir la sainteté de leur amour.

> Et nous pouvons ainsi sans blasphème, Elle et moi,
> Toucher à ces objets de prière et de foi.
> Souffrir et nous sevrer, aimer nos chemins sombres,
> C'est là notre lot même en ce monde des ombres.
> Les plus gais de nos jours et les mieux partagés
> Sont ceux encore où seuls, et loin des yeux légers,
> Dans les petits sentiers du lointain cimetière
> Ensemble nous passons une heure tout entière (4).

Très probablement Mme Hugo, désirant connaître la demeure de son ami, vint le voir chez lui :

> Et c'est là qu'est la chambre où vient ma Châtelaine!...
> Un boudoir au dedans, un asile embelli (5)!

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 735.
(2) *Livre d'amour*, p. 9.
(3) *Ibid.*, p. 74; voir aussi p. 139.
(4) *Ibid.*, p. 82.
(5) *Ibid.*, p. 168.

Ces deux vers sont parmi les plus compromettants pour la mémoire d'Adèle. Toutefois, si on les compare à un passage semblable de *Volupté,* il semble bien que Sainte-Beuve dans son poème se soit représenté plus pleinement satisfait qu'il n'a osé le faire dans son roman.

« Un jour, nous dit la version de *Volupté,* légèrement indisposé de la veille, et ayant plus tardé ce matin-là que d'ordinaire à l'aller trouver pour notre visite à la prison, comme il faisait beau, elle me vint prendre elle-même. On frappa à ma porte : c'était sa bonne avec son fils qu'elle envoyait d'en bas savoir si elle pouvait monter. Je courus à mon petit escalier pour la recevoir. Elle entra un moment, fit le tour de cette simple chambre, en loua la propreté, l'air d'étude, la discrète lumière; elle s'assit une seconde dans mon unique fauteuil; et les lieux furent pour moi consacrés (1). »

Cet épisode a sa contre-partie dans le poème : *A la petite Ad...*

Sainte-Beuve reçoit un jour la visite de sa filleule, la petite Adèle Hugo, âgée de deux ans. Sa joie est grande de voir chez lui cet être précieux :

Enfant délicieux que sa mère m'envoie,
Dernier-né des époux dont j'ai rompu la joie.
.... Enfant qu'avec mystère
Il me faut apporter comme un fruit adultère... (2).

Il y a dans ce dernier vers un sous-entendu qui n'est pas du meilleur goût; nous ne pensons pas cependant que Sainte-Beuve ait voulu par là affirmer une paternité illégitime, car plus loin il mentionne le père :

Toi seul, Enfant sacré, tu me rattaches à Lui :
Par toi je l'aime encore, et toute ombre de haine
S'efface au souvenir que ta présence amène (3).

(1) *Volupté*, p. 119.
(2) *Ibid.*, p. 107.
(3) *Ibid.*, p. 109.

Entre tous les enfants de Victor, la petite Adèle lui semble la plus proche, car elle est sa filleule, et sa mère l'a portée dans un temps où elle commençait à aimer Sainte-Beuve. Il l'oppose à sa sœur Léopoldine; dans le portrait qu'il fait de l'aînée, on retrouve cette admiration de néophyte que Sainte-Beuve n'avait cessé de nourrir, malgré tout, envers Victor Hugo :

Cette Léopoldine est fille des Césars!
Elle attire, elle impose; elle est fine, elle est belle;
Mais c'est Lui, surtout Lui, que sa lèvre rappelle;
Le dédain, à demi sous la grâce aiguisé,
Dit assez l'âpre veine où son sang fut puisé.
Or, toi venue après, et quand pâlit la flamme,
Quand ta mère, à son tour, déployant sa belle âme,
Tempérait dans son sein les fureurs du lion,
Quand moi-même apparu sur un vague rayon,
Comme un astre plus doux aux heures avancées,
Je nageais chaque soir en ses tièdes pensées,
O toi, venue alors, Enfant, toi, je te vois
Pure et tenant pourtant quelque chose de moi (1)!

Il dit son ravissement à contempler la charmante enfant dont la présence illumine son domicile de célibataire :

Oh! sois le bienvenu, chaste fruit, noble sang!
Que ma filleule est grande et va s'embellissant!
Et ce sont tout d'abord, au seuil de ma chambrette,
De grands yeux étonnés, une bouche discrète,
Presque des pleurs, Enfant : mais bientôt les baisers,
Les gâteaux t'ont rendu tes ris apprivoisés,
Ta sérénité d'âme un moment obscurcie,
Et ton gazouillement qui chante et remercie!
Tu viens toi-même offrir à mes doigts caressés
Tes cheveux qui de blonds sont devenus foncés;

(1) *Livre d'amour*, p. 110.

Ils seront noirs, Enfant, noirs comme ta paupière,
Comme tes larges yeux où nage la lumière (1).

Le Livre d'amour manifeste envers Hugo les mêmes fluctuations de sentiment que nous avons relevées dans la correspondance. Ce sont toujours et encore ces alternatives d'admiration et de jalousie, de remords et de colère, de sincérité et de sourde irritation.

Dans la citation précédente, il voit en lui un César, un être puissant, fier et séduisant. Quand il raconte l'enfance d'Adèle, il annonce la venue de « l'ami fort » qui calmera les douleurs de la jeune fille; ailleurs, il s'accuse d'avoir mal agi envers ce noble ami :

Mon amitié peu franche eut bien droit aux rigueurs
Et je plains l'offensé, noble entre les grands cœurs (2).

Puis il se reprend et renie son culte : le grand poète n'est plus qu'un homme artificieux et fastueux (3), un maître soupçonneux, un lion jaloux (4), un orgueilleux (5); il compare Adèle à une pauvre captive. Pourquoi ce changement de ton? C'est que Sainte-Beuve maintenant est exilé et ne pardonne pas au souverain qui fait peser sur lui la sentence. Si, comme nous inclinons à le croire, Sainte-Beuve n'a pas reçu de son amie toutes les marques d'attachement qu'il en attendait, cette colère explique son attitude hostile et la rupture définitive avec Victor Hugo.

Malgré les nombreuses révélations de ces dernières années, la nature des rapports entre Sainte-Beuve et Mme Hugo reste incertaine. Nous ne croyons pas à une chute intégrale pour plusieurs raisons. Comme nous

(1) *Livre d'amour*, p. 108.
(2) *Ibid.*, p, 109.
(3) *Ibid.*, p. 109.
(4) *Ibid.*, p. 33.
(5) *Ibid.*, p. 69.

l'avons dit, Adèle Hugo avait une âme élevée ; ce que nous savons de son caractère s'oppose de sa part à la possibilité d'une tromperie prolongée et organisée. « Tous ceux qui ont connu Adèle Hugo, dit Rodenbach, la disent spontanée, distraite, très étourdie. C'est le contraire du caractère qu'il aurait fallu pour le rôle qu'on lui prête (1). »

Son mari, quoique très jaloux, n'a jamais douté de son innocence et n'a cessé de la louer dans ses lettres privées comme dans ses poésies. Il termine les *Chants du crépuscule* par le poème *Date Lilia,* qui est un hymne à la gloire d'Adèle :

Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le premier chancelle...
Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours,
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême,
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur ;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propres torts me console et m'absout ;
A qui j'ai dit : « Toujours ! » et qui m'a dit : « Partout ! »
Elle ! tout dans un mot ! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume,
D'une double nature hymen mystérieux :
La fleur est de la terre et le parfum des cieux (2) !

(1) *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, par G. Michaut, p. 294.
(2) *Chants du crépuscule*, p. 316, 317, 318.

Dans le même volume, on lit aussi ces quelques vers :

Toi, sois bénie à jamais!
Ève qu'aucun fruit ne tente,
Qui de la vertu contente
Habites les purs sommets!
Ame sans taches et sans rides... (1).

Il faut noter qu'à l'époque où elle voyait le plus souvent Sainte-Beuve, Mme Hugo était en assez mauvaise santé, donc plus disposée, vraisemblablement, à la pitié qu'à la passion. Si, toutefois, les soupçons pesant sur elle sont justifiés, nous pensons qu'elle a cédé à un entraînement passager. Du reste, quoi qu'il en soit, son amour pour Sainte-Beuve ne fait aucun doute. Victor Hugo avait de justes raisons d'être jaloux. Innocente ou non, elle a commis de graves imprudences. L'atmosphère romantique dans laquelle elle vivait a encouragé sa tendance à la rêverie; pendant quelques mois, elle a écrit des lettres et fait des démarches à l'insu de son mari.

Le *Livre d'amour* fut écrit à sa connaissance et avec son assentiment. Peut-être même encouragea-t-elle son ami à chercher un allègement dans le travail des vers. Si étrange que cela puisse paraître, il n'est pas impossible qu'elle ait, de son propre mouvement, engagé Sainte-Beuve à se représenter comme un amoureux comblé. Ainsi que l'a dit M. Faguet, il y a toujours du « je ne sais quoi » chez Mme Victor Hugo. En femme romanesque qu'elle était et connaissant par expérience la mentalité du poète qui vit d'imagination, elle peut avoir poussé Sainte-Beuve à écrire le *Livre d'amour*. Dans *Volupté*, qui est en partie une œuvre autobiographique, il existe un passage qu'on n'a guère remarqué. Mme de Couaën, femme vertueuse, voit Amaury, son meilleur ami et l'ami de son époux, se consumer d'amour pour

(1) *Chants du crépuscule*, p. 306.

elle. Un soir, elle lui annonce avoir trouvé le moyen de le guérir, mais au moment de lui révéler ce remède nouveau, elle est prise de confusion et refuse de parler. « Cette réticence à la fin me piqua, raconte Amaury; ce ne fut qu'aux derniers tours de la promenade que, pressée de questions et d'envie secrète de dire, elle s'y décida non sans beaucoup d'embarras et de prière de ne pas me moquer : « Je n'entends rien à ces sujets, balbutiait-elle; « mais puisque les désirs, qui vont croissant, à ce que « vous prétendez, diminuent au contraire et passent « (vous en convenez vous-même) une fois qu'ils sont « satisfaits, pourquoi ne pas supposer à l'avance qu'ils « sont satisfaits dès longtemps, et ne pas garder tout de « suite le simple et doux sentiment qui doit survivre? » Avant d'achever ces mots, elle avait rougi de mille couleurs (1). »

Si Mme Hugo tint à Sainte-Beuve un discours semblable, elle n'eut pas à se choquer du ton d'intimité employé envers elle dans le *Livre d'amour*. De même, son attitude amicale après la rupture de 1837 et après l'impression des poèmes compromettants (en 1843) semblera moins surprenante si l'on admet qu'elle en avait encouragé elle-même la composition.

(1) *Volupté*, p. 193, 194.

VICTOR ET ADÈLE HUGO

(Fin.)

Le bonheur de Sainte-Beuve fut de courte durée. Déjà en août 1832, au moment où Adèle lui donnait les plus grandes marques d'attachement, une ombre d'inquiétude passait sur ses espérances :

Je me dis : « Sous mon nom elle dresse une idole,
Elle m'y croit semblable, et dans une auréole
Sa vision se peint le fragile mortel ;
Elle aime en moi son rêve et non l'être réel (1). »

Les lettres de Guttinguer contiennent un reflet des confidences de Sainte-Beuve. Au printemps 1833, Guttinguer se réjouit de savoir son ami heureux et l'en félicite, en septembre il s'inquiète de son silence et redoute quelque déception. « Votre silence me donne toujours de l'inquiétude : votre bonheur est un abîme et sa chute!... Je n'y pense pas sans un frisson, je sais ce qu'il en coûte et je ne peux pas y faire par moments mon esprit (2). »

En octobre 1833, Sainte-Beuve écrivait à une autre connaissance : « Sans être malade, j'ai des jours de souffrance qui me font rester coi et farouche (3). » A la même époque, il a un retour d'aigreur dans ses lettres à Hugo (voir page 67 et *Revue de Paris*, 1905, vol. I, p. 343).

(1) *Livre d'amour*, p. 104.

(2) *Le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, par G. Michaut, p. 157, 158.

(3) *Nouvelle Correspondance*, p. 23

Tous les poèmes composant le *Livre d'amour* ne sont pas datés; il semble probable, cependant, que l'auteur les a recueillis dans leur ordre chronologique. La pièce XXXI a été écrite en 1833, car Sainte-Beuve y affirme avoir mis six ans à pénétrer l'âme de son amie (il avait fait sa connaissance en 1827). Le poème suivant déplore la rareté des entrevues et mentionne encore la « chambre où vient sa châtelaine ». Chose intéressante, à partir de cet endroit, le ton de bonheur amoureux disparaît, le poète traite des sujets étrangers à sa passion, le découragement, le pessimisme y deviennent habituels (1). Un jour de septembre, avec les brouillards des matins et l'azur frissonnant des soirs, éveille en lui un tressaillement d'inquiétude : « Est-ce ainsi ton automne, Amour?... Oh!... pas encore (2)! »

Un des derniers poèmes du volume reproduit un dialogue entre le poète et son amie. Celle-ci lui reproche sa rudesse et son caractère morose. Pourquoi ne trouve-t-il pas des paroles tendres pour la consoler aux heures de dépression? Pourquoi n'a-t-il pas ces mouvements d'énergique affection dont la faiblesse féminine aime à être soutenue?

Le poète s'excuse de ne pouvoir lui apporter le réconfort dont elle a besoin. Trop impressionnable, sa confiance en lui-même s'effondre au moindre nuage qui effleure le front de l'amie. Est-elle triste? aussitôt il se désespère d'être trop terne, trop ennuyeux pour lui plaire :

— Mon Amie, à regret ma nature est ainsi :
Mais elle, et puis le sort, si longtemps obscurci,

(1) P. 188.

Chacun souffre; un cri lamentable
Dit partout l'homme malheureux,
L'homme de bien pour son semblable,
Et les égoïstes pour eux.

(2) *Livre d'amour*, p. 192.

M'ont fait de peu de joie et de peu d'espérance.
Lorsque de votre cœur, qu'un doute a traversé,
Un nuage glaçant dans vos yeux a passé,
Je rentre en ma vieille souffrance!
Tout mon vœu se retire et ma parole a fui;
La source manque; l'or qui par vous avait lui
N'est plus que sable en moi; je n'ai rien qui vous tente;
Je le sais, et, plutôt qu'un transport où je mente,
Comme orphelin soumis qui n'eut matin ni fleur,
Je m'en remets à mon malheur (1)!

C'est bien là le poète de *Joseph Delorme,* prompt au découragement, obsédé par le sentiment de son infériorité et se refusant à la lutte parce qu'il se croit incapable de conquérir le bonheur.

Dans les années 1833 et 1834, Sainte-Beuve écrivit *Volupté*. Dans ce roman, il peignait, avec des noms et des circonstances fictives, sa situation vis-à-vis des Hugo. Contrairement à la thèse du *Livre d'amour,* les deux amants restent dans l'amour platonique. Après avoir compris que sa passion ne doit pas chercher à trouver une issue heureuse sur cette terre, le héros se retire de lui-même, mais avec une grande tristesse. Il fait ce que Sainte-Beuve aurait voulu mais n'avait pas eu le courage de faire. La tristesse désenchantée de ce livre correspond à l'état d'esprit de notre écrivain en cette année 1833; en été ou en automne probablement, Mme Hugo fit retour sur elle-même et se vit avançant sur une voie dangereuse. Peut-être le scandale de la liaison de son mari avec Mlle Drouet fut-il un avertissement pour elle et lui donna-t-il à réfléchir sur le caractère sacré du lien conjugal? Peut-être apprit-elle que Sainte-Beuve entretenait des liaisons d'ordre inférieur en dehors de son grand amour? La polygamie masculine est incompréhensible à la femme qui aime, rien d'étonnant si Adèle re-

(1) *Livre d'amour*, p. 199.

tira ses faveurs à un homme qui disséminait ses velléités amoureuses à tous les vents de la capitale.

La rupture fut lente, Adèle mit quatre ans à se reprendre. Soit qu'elle ne voulût pas plonger son ami dans le désespoir par une retraite trop brusque, soit qu'elle espérât longtemps encore le réformer, les rapports se prolongèrent, quoique moins serrés, jusqu'à l'année 1837.

Dans une nouvelle, *Madame de Pontivy,* Sainte-Beuve a analysé les causes qui l'éloignèrent de son amie. Ce court récit confirme l'impression laissée par le poème précédent. « Le bonheur dans chacun a ses teintes; elles étaient pâlissantes chez lui. Il s'y mêlait vite une sorte de tristesse qui en augmentait le charme, mais qui en dérobait l'éclat. C'était l'aspect habituel de son amour; il n'y manquait rien, mais une certaine ardeur désirable ne le couronnait pas (1). Cet esprit si fin, cette âme si tendre, qui avait eu tous ses avantages dans les préambules de la passion, se reposait volontiers maintenant et se perdait dans les flammes de son amie, comme l'étoile du matin dans une magnifique aurore (2). »

Mme de Pontivy ne vit que pour sa passion, elle est froissée de voir son amant conserver des relations et des intérêts indépendants de son amour. Après avoir longtemps souffert, elle se détache. L'idée de sa fille, l'idée de son mari, « ces flottantes pensées s'élevaient et grossissaient en elle comme des vapeurs dans le vide où elle se sentait » (3). « La crise était grave. Cet amour sans infidélité, sans soupçons, sans accident du dehors, se

(1) De même dans le *Livre d'amour,* Sainte-Beuve termine le recueil par ce vers :

> Je voulais la nuance, et j'ai gâté l'ardeur !
>
> (P. 218.)

(2) *Portraits de femmes,* p. 502.
(3) *Ibid.,* p. 508.

mourait, en quelque sorte, de lui-même et de sa propre langueur (1). »

En août 1835, Sainte-Beuve et son amie se rencontrent à Angers pour le mariage de Victor Pavie ; ils voyagent dans la même diligence, accompagnés de la fille et du père d'Adèle; ils visitent ensemble un couvent et font une excursion à Nantes.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point ce voyage les rapprocha. Il semble n'avoir été qu'une rapide éclaircie dans l'automne assombrie de leur amour. Quelques mois plus tard, en novembre 1835, Sainte-Beuve commettait une de ces petites méchancetés qui ont nui à sa réputation auprès de la postérité.

Victor Hugo venait de publier les *Chants du Crépuscule*. Sainte-Beuve fut choqué que le poète eût mêlé dans un même volume l'amour conjugal et l'amour illégitime. Comme ami de Mme Hugo, il en ressentit de l'exaspération. Dans son article sur les *Chants du Crépuscule*, faisant allusion au poème *Date Lilia* (cité à la page 87), il conclut : « On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre, son titre de *Chants du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. »

Le critique blâme le « manque de tact littéraire (au milieu de tant d'éclat et de puissance!) qui lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière » (2).

La critique était justifiée, mais pourquoi, à un premier manque de tact en ajouter un second? Pourquoi attirer

(1) *Portraits de femmes*, p. 508.
(2) *Portraits contemporains*, p. 461.

l'attention du public sur une circonstance appartenant au domaine de la vie privée?

Mme Hugo ne put qu'être blessée de cet acte d'hostilité envers son mari; selon toute vraisemblance cette attaque déguisée accrut le désir de rupture qui couvait en elle.

En octobre 1836, Sainte-Beuve avoue sa profonde tristesse à l'abbé Barbe. Il dit son regret de n'avoir pas auprès de lui cet ami sympathique. Il aimerait causer avec lui, se confier à lui. « Il est des douleurs, une douleur qu'en causant avec toi il me serait difficile de ne pas toucher; je la toucherais seulement, ô mon ami, respectant ta profession grave et scrupuleuse; je la toucherai pourtant, et tu me le pardonneras, car elle est le fond de mon cœur, et puis la douleur, religieusement gardée, consacre, purifie, expie beaucoup (1). »

Il ne pouvait se résigner devant le lent déclin de cette liaison qui avait occupé dix années de sa vie. En 1837 il voulut tenter un dernier effort pour ramener à lui Mme Hugo. Il écrivit *Madame de Pontivy*. Cette nouvelle dut paraître singulièrement terne aux lecteurs ignorant sa destination secrète. Un gentilhomme du dix-huitième siècle, M. de Murçay, réussit à se faire aimer d'une jeune femme dont le mari est en exil. Sainte-Beuve s'inspire de ses expériences personnelles et analyse avec beaucoup de précision les sentiments de ses personnages jusqu'au moment où Mme de Pontivy se sépare de son amant. Ici la nouvelle perd sa valeur de vie et devient un plaidoyer assez faible en faveur de l'adultère. Tout à coup Mme de Pontivy opère un virement et revient à son amant. Autant on comprenait tout à l'heure les motifs qui incitaient l'héroïne à une rupture et autant cette rupturs était vraisemblable, autant, par contre, la reprise subite des rapports paraît factice et impossible. On

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 42.

comprend que Mme Hugo ne se soit pas laissé convaincre par des arguments aussi peu solides.

Ce court récit manque de valeur littéraire; mais comme témoignage des dispositions de Sainte-Beuve à cette époque, il est des plus intéressants. Par-dessus le public, l'auteur adressait un suprême appel à son amie. « Quoi, s'écrie M. de Murçay, est-il possible? est-ce bien possible que ce soit là en effet la fin d'un amour comme le nôtre! Quoi! madame, le ralentissement, le silence et puis rien?... J'ai eu des torts, des détails de froideur, de négligence; je le confesse et j'en pleure; mais que sont-ils? et combien me les suis-je reprochés? combien de fois en ai-je souffert?... Cette amitié... que vous m'offrez... je ne puis m'en satisfaire. Elle me laisse vide et désert au prix des précédentes douceurs (1). »

En proie à son chagrin, M. de Murçay errait aux endroits les plus déserts, se répétant sans cesse à lui-même ces mots : « Laissez-moi, tout a fui! »

Ces paroles établissent la parenté entre *Madame de Pontivy* et le *Livre d'amour*. Un des derniers poèmes de ce recueil trahit la douleur de l'amant délaissé pour qui toute joie semble désormais impossible :

Oh! laissez-moi, sans trêve, écouter ma blessure,
Aimer mon mal et ne vouloir que lui,
Celle en qui je croyais, Celle qui m'était sûre...
Laissez-moi! tout a fui (2)!

En 1837, la rupture était définitive. Sainte-Beuve, de longtemps, ne put s'y résigner. A la fin de l'année, il acceptera une invitation à Lausanne, afin de trouver une diversion à son chagrin. Il écrit de là, le 29 décembre, à son ami Marmier : « Après tout, cher Marmier, je n'ai

(1) *Portraits de femmes*, p. 510.
(2) *Livre d'amour*, p. 212.

jamais été plus consolé par l'étude, par la solitude animée qu'elle me fait durant tant d'heures chaque jour. L'amour est ajourné; le reprendrai-je jamais? *Ai-je passé le temps d'aimer?* Attendons, oublions surtout, oublions ce que nous avons cru éternel. Voyez-vous, c'est à jamais fini *de ce côté* que vous savez; je ne reverrai, ni n'écrirai jamais; j'ai été si blessé d'une telle indifférence! Mais *blessé,* cela veut dire que j'en souffre encore (1). »

Trois ans après, pensant à Adèle et se demandant s'il l'aime encore, il écrit dans son *Journal inédit* : « Non, je la hais (2). »

La brouille semblait donc complète avec Victor comme avec Adèle (3). Cependant, ils habitaient la même ville et fréquentaient les mêmes personnes; des rencontres étaient inévitables. Dès avril 1837, le poète et le critique se trouvèrent face à face dans des circonstances particulièrement douloureuses.

Mme Dorval, l'ancienne maîtresse de Vigny, avait perdu sa jeune fille Gabrielle. Sainte-Beuve et Hugo assistèrent à la messe funéraire, cherchant à s'éviter. Quand le service fut terminé, les quelques amis et parents montèrent en voiture pour accompagner le corps au cimetière. Par une fatale méprise, les deux ennemis entrèrent au même moment dans le même véhicule, chacun par une porte différente. On imagine combien une pareille situation dut être pénible pour les intéressés et leurs voisins. Pendant tout le trajet, ils restèrent l'un devant l'autre, les genoux se touchant, sans échanger une seule parole ni même un regard.

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 41.

(2) Dans une lettre à Collombet du 21 mars 1837, Sainte-Beuve fait allusion à son article sur les *Chants du crépuscule* et dit : « Il y avait, il est vrai, déjà de nombreux déchirements : mais l'entière rupture est de là. Silence et paix, s'il se peut, à l'amitié morte! » *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 180.

(3) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 743.

Sainte-Beuve raconte cet incident dans les *Pensées d'Août :*

Quand, de la jeune amante, en son linceul couchée,
Accompagnant le corps, deux Amis d'autrefois,
Qui ne nous voyons plus qu'à de mornes convois,
A cet âge, où déjà toute larme est séchée,
Quand, l'office entendu, tous deux silencieux,
Suivant du corbillard la lenteur qui nous traîne,
Nous pûmes, dans le fiacre où six tenaient à peine,
L'un devant l'autre assis, ne pas mêler nos yeux,
Et ne pas sourire, ou ne pas sentir même,
Une prompte rougeur colorer notre front,
Un reste de colère, un battement suprême
D'une amitié si grande et dont tous parleront,
Quand, par ce ciel funèbre et d'avare lumière,
Le pied sur cette fosse où l'on descend demain,
Nous pûmes jusqu'au bout, sans nous saisir la main,
Voir tomber de la pelle une terre dernière,
Quand chacun, tout fini, s'en alla de son bord,
Oh! dites! du cercueil de cette jeune femme,
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre âme,
Lequel était plus mort (1)?

En décembre 1840, Sainte-Beuve envoie un cadeau à sa filleule et serre, à cette occasion, la main de Victor Hugo. Il déclare à Juste Olivier n'être plus ennemi à mort du poète. Quelques semaines plus tard, il rencontre dans une soirée sa fille aînée et déploie pour elle toute sa coquetterie. « L'autre soir... j'ai fait pendant une heure ma cour respectueuse à Mlle Léopoldine Hugo, l'aînée des enfants, la plus charmante et la plus perlée des ballades de son père : elle a dix-sept ans. Je la traitai comme une très grande et très sérieuse personne qu'elle est, et elle avait l'air charmé (2). »

(1) *Poésies*, t. II, p. 227.
(2) *Correspondance avec M. et Mme J. Olivier*, p. 254.

Pendant plusieurs années, Sainte-Beuve garda jalousement les poésies écrites pour Mme Hugo. Un sentiment de paternité l'aveuglait sur leur valeur littéraire. Il avait versé dans cette œuvre toutes ses émotions et toutes ses espérances; regrettant sa vocation poétique, il s'imaginait que ces pièces lui assureraient une place parmi les premiers poètes. Un scrupule l'empêchait de les publier; mais l'idée fixe d'en faire connaître des fragments ne le quittait pas. En 1843, il en imprima un certain nombre d'exemplaires. Dans sa pensée, ces volumes devaient être gardés secrets jusqu'à sa mort et celle de Mme Hugo. Il n'était donc pas question de les publier. Plusieurs historiens, confondant impression et publicité ont qualifié d'infamie cet acte de Sainte-Beuve. Nous ne pensons pas qu'il mérite une pareille sévérité. Il avait la ferme intention de ne pas livrer à la curiosité contemporaine des documents aussi compromettants pour l'honneur d'une femme en vue et jeune encore. Il désirait seulement garantir la survivance de son œuvre bien-aimée et agrandir par elle sa renommée littéraire auprès de la postérité. Il n'y a là rien que de très légitime et de conforme aux habitudes des gens de lettres. Si Sainte-Beuve s'était borné à conserver dans son armoire ces volumes, il n'y aurait pas de reproche grave à lui adresser. Mais pour un auteur ambitieux du titre de poète et qui pense le mériter sans conteste dans l'ouvrage ainsi séquestré, pour un sentimental gauche et timide qui tient la preuve de l'amour qu'il a inspiré à une des femmes les plus belles de Paris, la tentation était trop forte. Sainte-Beuve ne résista pas à l'envie de donner à deux ou trois amis un exemplaire du *Livre d'amour*. Les initiés furent très rares, il est vrai; mais une telle indiscrétion n'en était pas moins un manque de délicatesse. Le mal fut aggravé par la maladresse d'Alphonse Karr qui s'érigea en défenseur d'Adèle Hugo avec plus de violence que d'habileté. Il lança contre

Sainte-Beuve dans son journal *les Guêpes* une attaque brutale. Sous le titre : *Une infamie,* il écrivit :

« Grimalkin a fait une singulière découverte. Il ne s'agit tout simplement que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète. Le dit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible. Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usurpées, à la faveur de quelques accès de folie ou de désespoir causés par un autre. Il ne trouve pas que ce soit assez d'avoir eu une belle femme, il veut un peu la déshonorer. Sans cela, ce ne serait pas un triomphe suffisant.

« Il a réuni, dans un volume de 110 pages, toutes sortes de vers au moins médiocres, qu'il a fait sur ses amours invraisemblables. Il a eu soin d'en faire un dossier avec pièces à l'appui, pour laisser sur la vie de cette femme la trace luisante et visqueuse que laisse sur une rose le passage d'une limace. Non seulement il a soin de relater dans ses vers toutes les circonstances de famille et d'habitude qui ne permettent pas d'avoir le moindre doute sur la personne qu'il a voulu désigner, mais encore il l'a nommée à diverses reprises. Cette infamie, tirée à cent exemplaires, doit être cachetée et déposée chez un notaire pour être distribuée entre certaines personnes désignées après la mort de l'auteur.

« J'espère qu'à cette époque les gens qui liront cette œuvre de lâcheté trouveront ce monsieur encore plus laid qu'il ne l'était de son vivant.

« Ce livre de haine est appelé, par l'auteur, *Livre d'amour* (1). » On se demande comment Victor Hugo put

(1) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. II, p. 58. Cet article parut dans



bien remercier un si illustre *gaffeur*. Le Ciel nous préserve d'un pareil avocat !

Les insultes lancées à Sainte-Beuve pour sa laideur étaient fort lâches, de plus l'accusation relative au *Livre d'amour* était sans fondement puisque le critique ne songeait pas à le mettre en vente. Le résultat le plus net de l'article fut que, dès le lendemain, tout Paris connaissait l'existence de cet ouvrage. Le nom de Mme Hugo fut prononcé à demi-voix et accolé à celui de Sainte-Beuve.

Victor Hugo exhala son mécontentement vis-à-vis de Sainte-Beuve. Une pièce de vers fut trouvée dans ses papiers après sa mort, accompagnée de la mention suivante : « Ne publier ceci que si le libelle paraît; autrement, faire grâce à cette vilaine ombre. »

A S.-B.

Que dit-on? on m'annonce un libelle posthume
De toi? C'est bien. Ta fange est faite d'amertume;
Rien de toi ne m'étonne, ô fourbe tortueux.
Je n'ai point oublié ton regard monstrueux,
Le jour où je te mis hors de chez moi, vil drôle,
Et que sur l'escalier te poussant par l'épaule,
Je te dis : « N'entrez plus, monsieur, dans ma maison! »
Je vis luire en tes yeux toute ta trahison,
J'aperçus ta fureur dans ta peur, ô coupable,
Et je compris de quoi pouvait être capable
Ta lâcheté changée en haine, le dégoût
Qu'a d'elle-même une âme où s'amasse un égout
Et ce que méditait ta laideur dédaignée!
Car on pressent la toile en voyant l'araignée (1)!

La scène de l'escalier semble être une simple forme poétique. Hugo désigne par là le moment où il pria son

es Guêpes, le 1er avril 1845, Karr n'ayant appris l'existence du *Livre d'amour* que deux ans après son impression.

(1) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. II, p. 71.

ami de ne plus fréquenter sa maison; en effet, aucune lettre ne fait allusion à un incident d'une nature aussi violente.

Les années passaient et Sainte-Beuve, malgré son naturel volage, ne pouvait se résigner d'avoir perdu l'affection d'Adèle. Une demande en mariage refusée, un attachement naissant, mais sans espoir, pour une dame de la société contribuèrent à raviver la blessure mal cicatrisée. Ces regrets, joints à des sentiments moins excusables d'inimitié envers Hugo, l'empêchèrent de saisir l'occasion d'une réconciliation. En cette même année 1843, Léopoldine Hugo mourait dans des circonstances tragiques. Victor Pavie engagea le critique « à rentrer dans les bonnes grâces » du malheureux père « par cette large blessure ». Sainte-Beuve refusa, donnant les raisons suivantes :

« Non, je ne suis point rentré par cette *large blessure,* comme vous dites si éloquemment; je ne l'ai pas dû, je n'ai pas cru le devoir. *Trois fois,* depuis une année fatale, trois fois la liaison réclamée, suppliée, reprise à grand'peine, a manqué et les trois fois sans qu'il y eût de ma faute... Deux fois sur les trois, la liaison s'est brisée avec injures par lettres contre moi, injures non méritées. La dernière fois que la trame s'est pour jamais déchirée, ç'a été à la suite d'une visite qu'il avait réclamée de moi pour le pauvre enfant *Toto* bien malade. J'y suis allé, il y avait du monde, des visites. J'y ai été ce qu'on est quand il y a des étrangers et qu'on n'est pas très sûr du parquet glissant. Cette pauvre enfant, alors si charmante, si rayonnante, *Didine,* était là, discrète, prudente, mais regardant! Je croyais avoir été très simple, un mois après j'ai reçu une lettre de rupture violente!... Longtemps après, lui, sur un cadeau par moi fait à ma filleule (Dédé), m'invite brusquement à dîner; je refuse. Pourquoi y retournerais-je après cet affreux malheur? En voilà pour l'éternité! C'est horrible à penser, mais c'est vrai. Le

plus charmant, le plus pur, le plus innocent témoin de ce bonheur passé vient de disparaître et de s'engloutir. Image trop fidèle de la réalité (1)! »

Ce n'est donc pas par indifférence que Sainte-Beuve n'alla pas vers son ancien ami dans le deuil, mais par susceptibilité et par crainte de se heurter à un mauvais accueil.

Deux ans plus tard, en 1845, éclatait un nouveau scandale concernant la vie privée de Victor Hugo. Devant cette seconde infidélité, Adèle pardonnait, comme la première fois. Sainte-Beuve ressentit vivement ce coup qui frappait son amie. Il écrivait à Mme Juste Olivier : « Jugez, chère madame, de mon chagrin et de mon trouble en tout ceci, avec tout ce que vous savez (2). »

A cette époque, la brouille avec Mme Hugo n'était plus complète. L'article d'Alphonse Karr avait été l'occasion d'un rapprochement.

A la lecture des reproches sanglants adressés à l'auteur du *Livre d'amour* on se demande ce que pensa la personne intéressée. L'attitude de Mme Hugo peut nous aider à juger la conduite de Sainte-Beuve. M. Louis Barthou a publié tout récemment des documents nouveaux qui nous éclairent sur ce point. « A mon sens, dit M. Barthou parlant du livre incriminé, il n'y a pas de doute qu'elle l'ait connu et approuvé (3). » Apprenant le scandale créé par l'article d'Alphonse Karr, Sainte-Beuve s'émeut en songeant à son amie, il lui écrit alors une lettre pour la tranquilliser et lui suggérer une manière d'agir propre à bannir les méchants propos. « Je n'ai droit de dicter aucun sentiment, aucune parole, mais si vous pouviez dire ce qui suit ou quelque chose d'approchant, il me semble qu'il n'y aurait rien de

(1) Th. Pavie, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires.*
(2) *Correspondance avec M. et Mme Juste Olivier*, p. 385.
(3) *Revue de Paris*, 1er août 1918, p. 506.

leur part à répliquer; vous diriez donc, ou quelque chose dans ce sens qui me semble celui de la vérité : « Tout ce « qui est là dedans, je le *connais*, je le connais depuis « longtemps, vous ne m'apprenez rien, cela a été écrit « dans des temps anciens, accomplis; cela peut n'avoir « aucun inconvénient dans des temps éloignés, très éloi- « gnés; mais dans le présent, dans des temps rapprochés « il y a tout danger, et vous qui êtes mes amis, vous « faites ce danger... »

« Voilà le sens de mes réflexions, madame; pardon de me risquer ainsi à vous les adresser, mais l'importance m'a fait passer sur les inconvénients. En un mot, si les gens sont sincères, il importe qu'ils sentent bien qu'on ne trouve nulle *haine* là où ils en voient, qu'ils s'abusent en voyant une vengeance là où il n'y a qu'un désir de durée et de consécration à distance, qu'eux-mêmes et eux seuls peuvent faire le mal et ils le font contre deux à la fois. Il y a des situations dans lesquelles, par égard et par garantie pour le passé, par prudence comme par souvenir, on n'aurait jamais dû cesser de se donner la main tant qu'on est en cette vie. Quand on voit deux personnes n'avoir pas cessé d'être unies, cela désarme et décourage les ennemis de l'un ou de l'autre; quand une fois la séparation s'est marquée, les ennemis se jettent à la traverse, et tout ce qu'ils essaient de faire ici : frapper l'une par l'autre, c'est-à-dire frapper les deux (1). »

En juin 1848, Mme Hugo courut de grands dangers, de violentes batailles se livrèrent à sa porte, elle fut contrainte de se réfugier chez un ouvrier fumiste avec ses enfants. Sainte-Beuve angoissé lui écrivit ce billet dès que le calme fut rétabli : « Au milieu de cette horrible crise où vous venez de passer, comment êtes-vous, vous et les vôtres? J'ai bien pensé à vous dans ce cercle de fer où vous étiez enfermés. Comment vont vos fils? Un mot, un

(1) *Revue de Paris*, 1er août 1918. p 509.

simple mot : *bien* ou *assez bien*, jeté à la poste, me donnerait une vraie joie. Votre mari a-t-il pu être avec vous (1)? »

De Liége, en mars 1849, il lui adressait une longue lettre dans laquelle il protestait de son invariable amitié. Nous y relevons les phrases les plus significatives : « Je vous ai donc écrit, mon amie, une lettre bien maussade et bien ennuyeuse ; je vous jure que je ne m'en doutais pas, ou que du moins, je n'y ai rien mis de ce qui pouvait ressembler à de l'irritation... Mais à qui se plaindrait-on, sinon auprès de l'amitié?... Vous me dites sur la solitude des choses sévères et qu'il ne tiendrait qu'à moi de trouver dures... Mon amie, je mets le plus haut prix à votre affection, à nos bons rapports, le contraire m'a été une douleur profonde, une cause de déchirement et de souffrance : voilà le vrai. J'ai été touché de vous voir avec bonté revenir à ces sentiments dans lesquels je n'ai rien tant à cœur que de voir s'établir la certitude et l'égalité... Je serai franc ; j'aimerai mieux *moins* de votre part et que cela durât, que *plus* avec de nouveaux tiraillements et des orages... Ce qui est toujours possible, c'est l'estime, le doux souvenir, l'intérêt vrai, les bons témoignages, un fonds de confiance... (2). »

Ainsi donc, peu à peu, l'ancienne amitié ressuscitait, Mme Hugo avait pardonné le *Livre d'amour*, Sainte-Beuve oubliait ses souffrances passées. Elle nourrissait l'idée fixe de le réconcilier avec son mari. Il y avait eu, par moments, entre les deux écrivains des éclaircies. La brouille n'avait pas toujours été complète. Bien que ses lettres à Olivier contiennent quelques critiques acerbes contre Hugo, de temps à autre Sainte-Beuve était pris d'un regret en songeant à l'amitié perdue et subissait alors le prestige d'autrefois. En 1866, il écrivait à

(2) G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, p 266.
(1) *Revue de Paris*, 1er août 1918, p. 511 et suiv.

Baudelaire : « Je suis persuadé que, de lui à moi, si nous nous rencontrions directement, les vieux sentiments se réveilleraient dans leurs fibres secrètes : il ne m'est jamais arrivé de le revoir sans que nous nous entendissions au bout de quelques secondes, tout comme autrefois (1). »

En 1841, au moment de la nomination de Victor Hugo à l'Académie, Sainte-Beuve avait fait un pas vers son ancien ami et lui avait exprimé le désir d'assister à sa réception. Après la cérémonie, il lui écrit : « Je voulais vous remercier l'autre jour, après cette belle solennité, de votre amabilité pour moi ; mais vous étiez trop entouré pour que je l'aie pu faire. Maintenant que le flot est moins pressé, laissez-moi vous dire combien j'ai été reconnaissant et pour tout le plaisir que vous m'avez procuré et pour la façon que vous y avez mise. Votre billet, que je garde, est pour moi un jeton très honorable de présence qui pour longtemps me suffit (2). »

Lorsqu'il fut candidat, en 1844, Sainte-Beuve échoua une première fois grâce à l'opposition de Victor Hugo. A la candidature suivante, le critique alla rendre visite au poète pour le prier de ne pas lui être hostile. « Hugo, écrit-il, je dois le dire, a été parfait et il a accepté franchement une proposition qui était faite de même (3). » Le 14 mars, il était élu.

Le jour de sa réception, par une coïncidence ironique, Hugo fut chargé de souhaiter la bienvenue à Sainte-Beuve. Le public afflua, attiré par le caractère piquant de la situation. Hugo fut généreux et couvrit d'éloges son camarade du Cénacle. Ce dernier le remercie par le billet suivant :

(1) *Correspondance*, t. II, p. 46.
(2) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 745.
(3) G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, p. 239.

26 février 1845.

« Le flot du monde m'a empêché hier de vous atteindre. J'ai couru le soir pour vous chercher. Recevez mes remerciements pour ce que vous avez écrit et proféré sur moi avec l'autorité que j'attache à vos paroles, pour ce que vous avez pour ainsi dire écrit deux fois puisque vous l'avez maintenu. Quand je m'occuperai de Port-Royal, j'aurai désormais en vue le grand tableau que vous en avez tracé comme fond de perspective, et quant à ma poésie, ce que vous avez bien voulu en dire restera ma gloire. »

Victor Hugo répondit : « Votre lettre me touche et m'émeut. C'est du fond du cœur que je vous remercie de votre remerciement. »

Quand son discours fut imprimé, Victor Hugo en offrit un exemplaire à sa femme sur lequel il écrivit :

A ma femme.
Double hommage
de tendresse parce qu'elle est charmante,
de respect parce qu'elle est bonne.

Sur la première page, il épingla la lettre de remerciement de Sainte-Beuve (1).

Quand l'auteur des *Châtiments* s'exila, toute rencontre devint impossible. L'éloignement matériel empêcha définitivement un rapprochement. Au moment de quitter Paris pour suivre son mari à l'étranger, après avoir liquidé sa maison et vendu ses meubles, Mme Hugo se rendit chez Sainte-Beuve et au nom de l'amitié passée le pria de ne plus jamais parler de l'exilé dans ses articles. Sainte-Beuve promit et tint parole. En 1856, il répondait à un correspondant qui lui demandait la raison de

(1) *Revue de Paris*, 1905, t. Ier, p. 746.

son silence : « Je n'ai... pas à écrire sur lui... et je ne saurais le faire, comme il convient à un critique indépendant, sans paraître méconnaître et violer une ancienne amitié, ou sans avoir l'air d'y vouloir remonter et de m'y reprendre (1). »

Durant l'Empire, Mme Victor Hugo ne vint jamais à Paris sans rendre visite à Sainte-Beuve, il allait la voir à son hôtel et la comblait de cadeaux pour sa filleule Adèle (2).

Leur correspondance, bien qu'espacée, est cordiale et respectueuse. Parfois, il parle avec sollicitude du mari, de sa santé, de son œuvre lyrique. Il s'inquiète de l'avenir de sa filleule, « la chère enfant » que sa mère voudrait marier.

En apprenant la mort de Mme Hugo, en août 1868, il passa la main sur ses yeux mouillés afin de cacher son émotion.

Sainte-Beuve mourut en 1869, avant le retour de Victor Hugo ; ils ne se sont jamais revus. Malgré leur silence réciproque, malgré les différences d'opinions politiques, malgré les causes de dissentiments intimes, nous pensons que, tout au fond, le critique restait attaché au poète.

Lors de la reprise d'*Hernani*, en 1867, il s'associait à la gloire de Hugo : « Au milieu de toutes les félicitations qui vous arrivent, écrit-il à sa femme, la mienne ne peut manquer : voilà une éclatante consécration des admirations et des amours de notre jeunesse. C'est ainsi que le génie a son heure, et qu'il est de toutes les heures : il a plus d'un plein midi. Un de mes amers regrets, cloué comme je suis à mon fauteuil, est de n'avoir pu assister, ne fût-ce que par une visite au foyer, à cette fête, à ce *jubilé* de la poésie, entendre de près ces applaudissements

(1) *Correspondance*, t. I[er], p. 212.
(2) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. II, p. 69.

sympathiques qui réveillent en nos cœurs tant d'échos, et marquer que je tiens à ne pas perdre mon rang parmi les vétérans d'*Hernani* (1). »

Quoiqu'il arrivât, Sainte-Beuve était toujours attiré vers son ancien chef par une force irrésistible. Comme Frédéric II avec Voltaire, Sainte-Beuve ne parvenait pas, malgré des blessures d'amour-propre, à oublier celui qui avait reçu le culte de sa jeunesse. Il aurait pu, tout comme le roi de Prusse, écrire à son ami : « ... Si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie... » (Lettre du 12 mai 1760).

La nature complexe de ce sentiment explique ses dépits, ses fluctuations, ses alternatives de tendre abandon et de soupçonneuse jalousie. Sainte-Beuve n'est pas faux ; quand il dit à Hugo son affection, il ne ment pas, son tort n'est pas dans le manque de sincérité mais dans son incapacité à maîtriser les soubresauts de sa sensibilité.

Dès le début de leur liaison, Sainte-Beuve s'était mis, envers son ami, dans une attitude de dévouement et de sujétion excessive. Seul un saint aurait pu s'y maintenir. Sainte-Beuve, avec sa susceptibilité et son indépendance, devait un jour éprouver un besoin de libération. On l'a souvent blâmé d'avoir lâché ses amis romantiques; le reproche n'est pas sans fondement; toutefois, il ne faut pas oublier la modestie, le zèle et l'abnégation avec lesquels Sainte-Beuve proclamait la gloire de ces amis à l'aurore du romantisme. Les services rendus par ce néophyte à ses aînés sont immenses et incontestables. Nous étudierons plus loin les causes profondes de son abandon.

Dans ses rapports privés avec Victor Hugo, Sainte-Beuve est de beaucoup le plus faible, le plus pauvre des deux. Cette faiblesse et cette pauvreté expliquent ses erreurs. Par défaillance de volonté, il se laisse entraîner

(1) *Correspondance*, t. II, p. 371.

dans une situation équivoque et manque à l'honneur. Tandis que Victor Hugo s'efforce d'agir avec noblesse, Sainte-Beuve se montre gêné et fugace. Victor Hugo écrit des lettres qui, malgré quelque emphase romantique, sont très belles et valent, dans leur genre, les plus éloquentes de ses poésies; Sainte-Beuve, par contre, n'a pas la force de dompter sa passion et s'aigrit de plus en plus contre l'ami qui entrave ses désirs (1).

Victor Hugo est encore jeune, fort, franc, viril et confiant; il n'est pas encore le patriarche saturé de gloire et assoiffé de louanges.

Avant de condamner Sainte-Beuve, il est juste de considérer les circonstances atténuantes. Rarement, un homme fut exposé à une tentation aussi forte. Cette intimité de tous les jours avec une jeune femme très belle et qui l'aimait, l'influence de son milieu, un organisme sensitif extraordinairement délicat mais dépourvu d'énergie régulatrice, une admiration pour le mari tenant de la passion et par conséquent d'autant plus ombrageuse, telles sont les forces composées qui exercèrent sur Sainte-Beuve leur poussée, le tiraillèrent jusqu'à l'affollement et l'acculèrent dans l'impasse d'où il sortit amoindri et appauvri. Que ceux qui ont traversé les mêmes épreuves et en ont triomphé s'érigent en juges!

Dans cette longue crise, tous les acteurs du drame souffrent, et le plus coupable est bien le plus malheureux; tous sont atteints du mal romantique et se débattent contre lui. Ils avaient rêvé une amitié à trois, désintéressée, exaltée, surhumaine; par une fatale ignorance des réalités, ils s'étaient imaginé pouvoir vivre cet idéal; pendant quelques mois, ils avaient entretenu cette belle illusion; la réalité, un jour, se vengea de ce dédain;

(1) Dans *Port-Royal*, t. VI, p. 97, Sainte-Beuve écrira : « Malheur à ceux, quels qu'ils soient, que l'on rencontre dans le travers de sa passion principale, quand elle a hâte de sortir! ils ont tort. »

bientôt la méfiance et la jalousie se glissèrent dans leurs rapports; ils voulurent ne pas lâcher leur rêve; longtemps ils cherchèrent à demeurer fidèles à l'idéal entrevu; ils s'humilièrent, reconnaissant leurs fautes, demandant pardon, l'un et l'autre, à l'ami offensé; ils se cramponnèrent à l'image d'une noble amitié jusqu'au jour où ils durent s'avouer vaincus; l'esprit mortel reprit alors ses droits, aux grands élans généreux succédèrent l'amertume, le doute, la haine; ils retombèrent brutalement dans la vie terrestre; Sainte-Beuve, plus profondément atteint que les deux autres, en resta blessé jusqu'à la fin de ses jours.

Tous trois furent victimes de la folie romantique. Ils commirent les mêmes erreurs que Musset, G. Sand, Vigny. Tous, ils s'égarèrent par excès d'idéalisme, confondant l'enivrement et l'affection vraie, prenant l'exaltation pour de la générosité.

De 1830 à 1837, Sainte-Beuve subit une évolution intellectuelle et religieuse importante : jusqu'à 1830, l'influence de Victor Hugo avait été dominante. A partir de cette année et parallèlement au dépérissement de son amitié, le critique se libère de la tutelle du poète.

Dès l'origine, Sainte-Beuve, quoique dévoué corps et âme à son maître, avait été clairvoyant. Dès 1827, son sens de la mesure démêlait quelques disparates chez l'auteur de *Cromwell* (1). Avec les années, les contrastes de goûts s'accuseront. Les causes de rupture furent littéraires autant que privées. « Sainte-Beuve..., malgré la sincérité passionnée de son premier zèle romantique, n'était pas un romantique sans réserves. Il avait l'intelligence trop nette et le sens critique trop pénétrant, l'imagination trop peu puissante et la sensibilité trop peu violente, la raison trop éclairée et le goût trop sobre pour

(1) Voir p. 43.

que toute illusion sur le système et sur les œuvres tardât beaucoup à s'évanouir en lui... Du jour où Sainte-Beuve s'était dépris de la séduction du premier moment, il devait revenir à son goût véritable, à son tempérament véritable, qui n'étaient ni le goût, ni le tempérament d'un vrai romantique (1). »

Sur la fin de sa vie, dans *Port-Royal,* Sainte-Beuve fera retour au temps de sa jeunesse; avec une nuance de mélancolie, il dira son regret d'avoir été amené à renier ses premières idoles. « Rien n'est plus sensible et plus déchirant que ces ruptures, quand elles arrivent entre élèves et maîtres. L'élève croit avoir si fort raison, il sent si bien les torts, les exagérations du maître, ses prétentions outrées! Il veut être modéré, lui, il veut être sage, et il ne voit pas que cette mesure même qu'il affecte, ces coups réservés qu'il porte, ce ton calculé d'expérience et d'indifférence qu'il usurpe et dont il se donne l'avantage, composent sa plus grande aigreur et sont le plus vif assaisonnement de son ingratitude (2). »

1830 avait marqué le déclin de l'influence de Victor Hugo. Avec son besoin d'appui, Sainte-Beuve dut chercher ailleurs une intelligence directrice. Il crut trouver son étoile dans Saint-Simon. La révolution de 1830 avait réveillé en lui l'esprit républicain et la méfiance envers le catholicisme. Quelques apôtres de la religion nouvelle lui adressaient des appels pressants auxquels il ne résista pas longtemps (3).

Son passage à l'école saint-simonienne fut encore plus court que son passage au catholicisme légitimiste; celui-ci avait duré quelques années, celui-là ne dura que quel-

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 221. Les considérations des pages qui suivent ne sont qu'un résumé emprunté à l'étude si solide et si détaillée de l'évolution intellectuelle de Sainte-Beuve par M. Michaut.

(2) *Port-Royal*, t. VI, p. 108.

(3) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 237.

ques mois. Bien vite, il fut choqué des prétentions sacerdotales, des discussions intestines et des élucubrations érotico-mystiques chez les chefs de la secte (1).

De nouveau vagabond parmi les systèmes, à l'heure où sa passion le traquait et où il se voyait banni de la maison qui avait été son refuge depuis quatre ans, Sainte-Beuve cherchait une corde de sauvetage à laquelle s'accrocher. C'est alors qu'il rencontra Lamennais. Il nous a raconté lui-même, dans un article de 1832 sur cet écrivain, la crise qu'il traversait à cette époque. L'homme du siècle nouveau, nous dit-il, « a étudié, appris, compris beaucoup de choses, et beaucoup de façons; mais il n'a plus osé, ni pu, ni *voulu* vouloir ». Rien de plus difficile à trouver qu'une volonté unie à une forte intelligence et une foi solide. La plupart des contemporains sont « de vastes âmes déployées à tous les vents, mais sans une ancre quand elles s'arrêtent, sans boussole quand elles marchent. Cette excroissance démesurée de la faculté compréhensive constitue une véritable maladie, et va jusqu'à la dépraver ou à l'abolir... Les plus vifs, les plus passionnés tirent de cette succession mobile une sorte de plaisir passager, enivrant, qui réduit sur eux l'impression de chaque idée nouvelle au charme d'une sensation... c'est une manière d'épicurisme sensuel et raffiné de l'intelligence...; l'âge venant, cette vertu du choix, cette énergie de volonté qui, se confondant intimement avec la sensibilité compose l'amour, et avec l'intelligence n'est autre chose que la foi, dépérit, s'épuise, et un matin, après la trop longue suite d'essais et de libertinage de jeunesse, elle a disparu de l'esprit, comme du cœur (2)... »

L'abbé de Lamennais, nature de feu et de passion,

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 244. Sur le passage de Sainte-Beuve au saint-simonisme, voir aussi *Livre d'or*, p. 240.

(2) *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 199.

poète et apôtre, fascina Sainte-Beuve. Ce dernier fit de fréquentes retraites chez son nouveau maître.

Il se tournait vers Lamennais et attendait de lui la force et la lumière. « Si les paroles veulent dire quelque chose, dit M. G. Michaut, si le ton surtout dont elles sont prononcées veut dire quelque chose, avec des scrupules, des hésitations, des retours en arrière, il a eu, non point la curiosité, mais bien le désir passionné de croire ; il n'en a pas eu, il n'en a pas pu, en définitive, avoir la volonté, mais il en a eu certainement des velléités nombreuses, émues, ardentes, profondes, sincères (1). »

Il est alors dans la situation où il sera plus ou moins durant toute sa vie : il ressent un vif besoin de croire et il est incapable de saisir fermement une doctrine définitive.

Quatre ans plus tard, il dépeindra encore le même dilemme dans sa lettre à Barbe : « Religieusement et spirituellement, je souffre aussi de l'absence de foi, de règle fixe et de pôle ; j'ai le sentiment de ces choses, mais je n'ai pas ces choses mêmes, et bien des raisons s'y opposent... C'est là une souffrance... Une foi bien fondée serait une guérison à tout (2). »

Il se rapproche de Lamennais dans la proportion où il s'écarte du romantisme. En littérature comme en politique, l'individualisme lui inspire la méfiance ; pas à pas, sans scandale, il s'éloigne de l'école romantique et glisse, dans ses articles, des réserves sur l'influence exercée par V. Hugo. Ses lettres privées expriment la déconvenue que lui cause la faiblesse du théâtre contemporain. Il cherche une conception de la vie plus ferme et plus sûre que la doctrine romantique. Chaque année accentuera cette lente désaffection. Sainte-Beuve quitte le romantisme, non point par caprice ou par dépit, mais parce

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 252.
(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 41.

que sa pensée aspire à une religion stable, non exposée aux fluctuations de l'individualisme.

Il renonce alors à la critique panégyriste pour adopter une forme plus objective. Il abordera l'étude des œuvres, non plus dans le but de proclamer l'excellence de certains talents, mais dans l'espoir d'y trouver quelque lumière capable de dissiper ses perplexités religieuses.

Son erreur consista, selon nous, à ne pas savoir aborder les doctrines directement et face à face. Toujours il lui fallut un intermédiaire, jamais il n'étreignit aucune religion par un franc corps à corps. Il exigea des hommes qu'il érigeait en apôtres une fermeté d'âme qu'il ne possédait à aucun degré. Ainsi dépendant d'un interprète, il s'exposait à des déceptions inévitables. En 1836, quand Lamennais se tourna contre Rome, Sainte-Beuve sentit comme un écroulement dans son cœur. Dans un article intitulé *Affaires de Rome*, il lançait une interpellation à celui qui avait été son apôtre :

« Rien n'est pire, disait-il, sachez-le bien, que de provoquer à la *foi* les âmes et de les laisser là à l'improviste en délogeant. Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous est encore si en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. Combien j'ai su d'âmes espérantes que vous teniez et portiez dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés (1). »

Bien des années plus tard, dans une édition nouvelle de ses *Portraits contemporains*, il dit le désappointement que lui causèrent les défaillances de ses anciens chefs (2).

(1) *Portraits contemporains*, t. Ier, p. 265.

(2) « J'avoue mon faible et ma chimère : j'avais conçu pour tous ces grands hommes, ces grands esprits et talents de ma génération, ou de la génération immédiatement antérieure, un idéal de caractère et de carrière qu'ils n'ont pas rempli ou qu'ils ont vite dépassé et traversé d'outre en outre. J'aurais voulu, par exemple, un Lamen-

En politique, il éprouve un désenchantement semblable. Un sentiment d'amour pour les humbles l'avait jeté dans les rangs des saint-simoniens; après la révolution de 1830, le régime bourgeois s'établit et toute velléité de réforme disparaît (1). Devant ces effondrements successifs, Sainte-Beuve est désorienté, il se voit dans la nécessité de faire son chemin tout seul, et un tel effort l'effraie. La défection de Lamennais le rejette dans le scepticisme contre lequel il luttait depuis des années (2).

De tous côtés il cherche un point d'appui. Ses lectures l'amènent à l'étude de Port-Royal. La foi inébranlable des ascètes jansénistes apporte une certitude à son esprit vacillant. La simplicité robuste de ces âmes le subjugue. De son propre mouvement, il se déclare leur acolyte. Il appartient à la catégorie de ces natures « vouées envers les autres au rôle de suivantes affectueuses ou de compagnes » (3).

« Comme j'enviais à mon tour, s'écrie-t-il, d'être le secrétaire et le serviteur des grands hommes!... Après mon désappointement dernier dans les guides turbulents de ma vie extérieure, j'étais plus avide encore de me créer des maîtres invisibles, inconnus, absents ou déjà morts, humbles eux-mêmes et presque oubliés, des ini-

nais devenu catholique et libéral, comme au lendemain de *l'Avenir*, mais ayant la force de demeurer tel sous le coup même des encycliques et malgré l'appel et l'attrait de la démocratie : je l'aurais désiré s'enfermant pendant quelque temps dans un religieux silence, et n'en sortant depuis qu'à de rares intervalles par des écrits de réflexion et d'éloquence où il aurait tout concilié, tout maintenu du moins, où il n'aurait rien sacrifié, où il serait resté opiniâtrement le prêtre de la tradition antique et des espérances nouvelles ;... il aurait fini, sans la chercher, par retrouver son heure d'action et d'influence, et il n'aurait pas eu à l'acheter au prix de la considération » (*Portraits contemporains*, t. Ier, p. 374 et 375).

(1) G. Michaut, p. 277.

(2) G. Michaut, p. 309.

(3) *Volupté*, p. 314.

tiateurs sans bruit à la piété, et des intercesseurs; je me rendais leur disciple soumis, je les écoutais en pensée avec délices. »

Il s'attache alors à l'exemple de M. Hamon qu'il souhaiterait pouvoir imiter (1).

Les années 1830 à 1835 sont l'époque la plus troublée dans la vie de Sainte-Beuve. Son cœur, son âme, son intelligence sont dans un égal désarroi. Son cœur est tyrannisé par un amour coupable; son âme tâtonne pour trouver un soutien et le cherche vainement parmi les hommes; son intelligence, enfin, quitte avec regret ses anciens errements et travaille à construire une méthode nouvelle, plus scientifique et plus impersonnelle.

(1) Le 18 décembre 1834, il écrit à Ampère : « Pour moi, cher ami, j'ai tout à fait embrassé l'étude et les saints solitaires de Port-Royal. C'est une Rome à ma portée, et je l'aime déjà autant que vous votre Vatican » (*Correspondance*, t. Ier, p. 29).

« VOLUPTÉ »

Ce roman est une étude des effets de désagrégation intérieure produits par la pratique des plaisirs sensuels et par l'abdication de la volonté devant la tyrannie de l'analyse.

Volupté fut précédé par *Arthur*, simple ébauche dont il y a peu à dire. On y retrouve certains éléments de l'ouvrage définitif, mais incertains et imprécis encore.

Comme *Joseph Delorme* et les *Consolations*, *Volupté* est une œuvre personnelle. Sainte-Beuve y décrit le mécanisme de ses habitudes mentales; les événements sont fictifs dans leur détail, mais la situation du héros est identique à celle de l'auteur. Sachant le drame raconté dans les précédents chapitres, nous reconnaîtrons aisément dans *Volupté* un commentaire des événements qui troublèrent la vie de Sainte-Beuve entre 1830 et 1834.

Le roman prend la forme d'une confession. Un homme d'âge mûr raconte à un jeune ami ses expériences de jeunesse et veut lui épargner les bouleversements qu'il a traversés.

Le héros, Amaury, a vécu à la campagne jusqu'à dix-sept ans, « étudiant et rêvant beaucoup; grave, pieux et pur » (1). Il se prête à l'espérance d'une union avec une jeune fille habitant un château voisin, Amélie de Liniers. Mais une fatale tendance à l'hésitation, jointe à des rêveries sensuelles, ajourne l'heure de sa déclaration. Amélie pourtant est bien charmante dans sa simple bonté; un

(1) *Volupté*, p. 7 (Édition Charpentier, 1877).

jour Amaury lui dit toutes les causes de timidité et de découragement entravant sa carrière : sa laideur, son absence de relations et surtout son manque de patrimoine; la jeune fille trahit alors son amour par un cri de sympathie : « Oh! bien, nous l'aurons » (1)! dit-elle, inconsciente du secret qu'elle laisse échapper. Amaury est touché de cette marque spontanée d'affection, mais au moment de saisir l'amour qui lui est offert, il recule, pris d'effroi.

A cette même époque, il entre en relations avec un seigneur des environs, M. de Couaën, pour lequel il éprouve une amitié mêlée de respect. Sa situation envers la jeune femme du marquis rappelle à s'y méprendre celle de l'auteur envers Adèle Hugo dans les premiers temps de leur connaissance. « Je me trouvais encore, dit-il, après six mois de liaison, dans un grand vague d'opinion sur elle, dans une suspension de sentiments, qui, bien loin de tenir à l'indifférence, venait plutôt d'un raffinement de respect et de mon scrupule excessif à m'interroger moi-même à son égard. Présent, je la saluais sans trop lui adresser la parole, je lui répondais sans presque me retourner vers elle, je la voyais sans la regarder : ainsi l'on fait pour une jeune mère qui allaite son enfant devant vous (2). »

L'image de Mme de Couaën chasse le souvenir d'Amélie, mais sans régner seule dans les pensées d'Amaury, car le jeune homme se laisse captiver par toutes les femmes qu'il rencontre. « Pour ne pas aimer d'objet déterminé, je ne les désirais tous que plus misérablement... » (3), dit-il. Au lieu de conserver fidèlement son engagement d'affection envers Amélie, il imagine mille projets d'union avec les jeunes filles entrevues aux châteaux d'alentour.

(1) *Volupté*, p. 26.
(2) *Ibid.*, p. 37.
(3) *Ibid.*, p. 42.

Il raconte à la marquise ses velléités amoureuses et prend tout doucement l'habitude des confidences. Le spectacle du bonheur conjugal de ses amis ne laisse pas de lui être amer. Un jour, voyant le marquis embrasser sa femme, Amaury se sent frappé d'un coup violent. Il saisit alors l'immense abîme qui sépare l'amitié de l'amour. Ses nuits sont tourmentées, il subit le châtiment de son « amitié indiscrète », il ne peut plus se dérober à l'évidence cruelle : désormais il aime Mme de Couaën.

« Autant j'évitais de la regarder auparavant, autant j'étais devenu avide de la contempler alors; je couvais curieusement ce noble et doux visage; je pénétrais cette expression ingénue, d'une rareté singulière, et qui ne m'avait pas parlé tout d'abord; j'épelais, en quelque sorte, chaque ligne de cette grande beauté, comme un livre divin, un peu difficile, que quelque ange familier m'aurait tenu complaisamment ouvert.

« Elle restait calme, sereine, patiente sous mes regards, de même que mon regard descendait inaltérable et pur sur son front (1). »

Bientôt il oublie tout à fait Amélie et suit les Couaën à Paris. La vie de la capitale avec ses multiples et troublantes attractions lui est néfaste. Il est obsédé par des pensées charnelles et finit par s'abandonner à ses penchants libertins.

Il a pourtant cherché la diversion dans une activité extérieure, il s'est affilié à un complot dirigé contre le Premier Consul (le roman se passe dans les premières années du siècle). Mais en dépit de tout, il reste un intellectuel et un rêveur.

Un jour vient où il est « las à l'excès de l'amitié sans la possession, et de la possession sans amour » (2). Le marquis, s'étant compromis dans une conspiration, est

(1) *Volupté*, p. 61.
(2) *Ibid.*, p. 170

obligé de s'exiler avec les siens à Blois. Amaury songe à profiter de cette occasion pour rompre une chaîne qui cause le désarroi de son existence. Comme Mme de Couaën marque de l'étonnement et du chagrin de cette décision, il lui en avoue la vraie cause. « Vous ne voyez, lui dit-il, dans mon incertitude de vous rejoindre qu'une preuve qu'on vous aime moins; n'y pourriez-vous lire plus justement une crainte qu'on a de vous aimer trop (1). »

Pour mettre fin à toute hésitation, il écrit à M. de Couaën pour lui donner à entendre les vraies causes de son projet; il redoute les passions toujours promptes de la jeunesse et les inconvénients d'une union trop étroite avec un couple marié. Avec une franche cordialité, l'ami lui répond qu'il comprend ses scrupules, mais qu'il n'en compte pas moins sur sa présence à Blois. Amaury, « ému de cette tendresse de l'homme fort », lui serre la main et cède à son désir.

Mais son séjour à Blois sera de courte durée. Plus que jamais il se sent inutile à ses amis, le mari est absorbé par ses passions politiques, l'épouse ne songe qu'au soin de ses enfants. « Quel don inutile de mon être, s'écrie Amaury, et à quoi leur serais-je bon avec mes délicatesses comprimées, mes susceptibilités jalouses, et ces ressources variables d'intelligence et de cœur qui ne sauraient en tout point qu'orner et adoucir (2). »

Il quitte alors Blois avec un mélange de joie, de soulagement et de colère. Sa susceptibilité exagérait l'indifférence de ses amis. Il avoue ailleurs lui-même son caractère ombrageux et variable. « O misère, cette maison où vous allez soir et matin, qui vous semble la vôtre et meilleure que la vôtre, et pour laquelle toute précédente douceur est négligée, si l'idée de Dieu n'intervient au seuil et ne vous y accompagne, cette maison soyez-en sûr, aura

(1) *Volupté*, p. 190.
(2) *Ibid.*, p. 223.

tort un jour; elle sera évitée de vous comme un lieu funeste... Et le sentiment de la fuite et du déplacement inévitable des liaisons purement humaines, lorsqu'on a déjà éprouvé deux ou trois successions de ce genre, devient tel en nous que, souvent, jeunes encore et avides d'un semblant d'aimer, nous n'avons plus assez de foi pour nous livrer sérieusement à des essais nouveaux (1). »

Durant un bref séjour des Couaën à Paris, Amaury, pour la première fois de sa vie, marquera de l'hostilité à son ami. Depuis son départ de Blois, il ne subit plus l'empire du marquis; il lui en veut pour sa longue et vaine sujétion. Un jour, M. de Couaën parle de l'Empire avec un redoublement d'âcreté; Amaury, au lieu de courber la tête sous l'aquilon comme autrefois, trahit son irritation par une contradiction ouverte et répond « d'un ton contrariant, d'un air d'impatience et de révolte » (2).

M. de Couaën se montre peiné, mais non irrité de cette attitude nouvelle et dit : « Combattez-moi, réfutez-moi à extinction, pourvu que vous nous aimiez! »

Amaury sent qu'en dépit de tout, cet homme possède encore une large part de lui-même, il souffre du mal qu'il lui fait. « Je lui laissai dans le fond du cœur un lambeau saignant du mien, comme Milon laissa de ses membres dans un chêne. Et j'emportai aussi des éclats de son cœur dans ma chair (3). »

A partir de ce jour, le marquis devient jaloux. Après avoir accueilli avec magnanimité l'aveu de son ami, il l'empêche maintenant de rencontrer sa femme en tête à tête et laisse percer son mécontentement quand le jeune homme prolonge ses visites. Evidemment, les liens si étroits qui unissaient Amaury à ses amis se délient, une brouille semble imminente.

(1) *Volupté*, p. 102.
(2) *Ibid.*, p. 260.
(3) *Ibid.*, p. 264.

Dans ces conjonctures une ligne de conduite s'impose : la raison et les convenances indiquent un retour vers la jeune fille qu'il a délaissée. Mais « trop de corruption a entamé son cœur », il n'a plus la force de nourrir et de mener à fin un projet de vie chaste et régulière. « Le plus misérable vice auquel mes yeux ne savaient pas se fermer perdait en un moment tout l'effort d'une journée d'examen sincère, et ruinait l'équilibre supérieur, s'il eût été près de s'établir. C'est que, malgré toutes les velléités de conscience, tous les élans et les soupirs d'en haut, rien de suivi, de désintéressé et de pur n'était praticable avec cette secousse de l'abîme, avec cet écroulement fréquent et caché. Qu'importe de veiller et d'observer au front des tours, et d'interroger les étoiles, si le traître et le lâche livrent à chaque instant la porte souterraine par où pénètrent les eaux (1) ? »

Pour oublier son amour malheureux, il entreprend auprès d'une jeune femme honnête mais coquette, Mme R..., une tentative de séduction. Après les chutes coutumières, il va chez cette dernière pour réparer « l'infraction brutale à l'aide d'une autre espèce d'infraction moins grossière, quoique perfide, et qui se passait dans l'esprit plutôt que dans les sens » (2). Il cherche ainsi à se tromper lui-même, à se persuader qu'il ennoblit le dérèglement de sa vie.

Aux heures de lassitude et de sincérité, il est contraint de s'avouer l'horreur que lui inspirent ces allées et venues infructueuses, cette existence fébrile qui s'épuise dans de grisâtres intervalles (3). Il compare sa vie au supplice de ce personnage de Dante condamné à errer parmi des ravins et des fondrières et atteignant toujours trop tard le but de son voyage (4).

(1) *Volupté*, p. 204.
(2) *Ibid.*, p. 212.
(3) *Ibid.*, p. 265.
(4) *Ibid.*, p. 266.

Il ne cesse pourtant de méditer « quelque grande réforme, une fuite, une retraite loin de cette cité de péril » (1); quand il est épuisé, il attend que la vigueur de la jeunesse lui soit revenue afin de l'offrir à Dieu, mais dès que la vitalité renaît en lui, il ne songe plus qu'à ses plaisirs.

Un incident vient mettre en relief la misère de ses incertitudes et de ses lâchetés. Arrivant chez Mme de Couaën, il y rencontre Amélie, peu d'instants après survint Mme R... Les trois femmes qu'il a involontairement abusées se trouvent ainsi réunies en sa présence. Loin de se rengorger dans sa fatuité, il fait une assez sotte figure. Bien qu'orgueilleux et fugace, Amaury n'est pas cruel ni fanfaron. Sa sensibilité lui inspire l'horreur de sa conduite, son système nerveux perçoit la souffrance, le tiraillement pénible qui fait palpiter et saigner les quatre personnes en présence.

Il a négligé Amélie et renoncé à Mme de Couaën, il essaie maintenant de se libérer de son esclavage envers Mme R..., mais en la revoyant, sa résolution fléchit. Il lui coûte d'abandonner une entreprise pour laquelle il a consacré un temps et des efforts considérables. Mme R..., sans jamais lui accorder une seule faveur, ne craint pas de laisser croire au monde un mal qui n'a pas été consommé; tout en désirant conserver son honnêteté, elle entretient chez Amaury des espérances vaines. Elle inspire au jeune homme, non pas de l'amour, mais un attrait physique mêlé de cruauté. Elle a toujours eu avec lui des réserves étranges sur son passé, il s'use à vouloir pénétrer cette femme frêle et déconcertante.

Un jour il laisse éclater la colère accumulée et lui reproche brutalement ses manèges. Elle reste impassible devant l'ouragan; ce silence redouble la fureur d'Amaury qui saisit alors la chevelure de la jeune femme et lui

(1) *Volupté*, p. 288.

lance à la face ses invectives. Quand, à la fin, de fatigue et de honte, il lâche prise, elle lève les yeux au ciel, et s'écrie : « Amaury, Amaury, est-il bien possible? Est-ce vous qui me traitez ainsi (1)? »

Le jeune homme se jette aux pieds de Mme R... pour implorer son pardon. De telles scènes ne peuvent se renouveler sans produire une usure profonde chez celui qui s'y livre. Amaury, de plus en plus écœuré de son existence déréglée, cherche dans les choses divines un antidote. Il cesse de voir Mme R..., évite même de fréquenter son quartier.

Il entre en rapport avec des prêtres et ambitionne l'honneur de croire et le privilège d'aimer les hommes. Peu après sa rupture avec Mme R..., il a comme une révélation intérieure. « Je sentis tout d'un coup... une source profonde se délier et sourdre en moi ; mes yeux s'épanchèrent en ruisseaux. Les pures scènes de Couaën, les commencements de la Gastine et les blondes abeilles qui s'envolaient à mon approche, aux haies du verger ; mon enfance surtout, la maison de mon oncle, ma fenêtre en face des longs toits rouillés de mousse, et les visions dans l'azur, tout ce qu'il y a eu de virginal et de docile à travers mes jours, me fut rendu. J'eus l'avant-goût de ce que peut être l'éternelle jeunesse, l'enfance perpétuée d'une âme dans le Seigneur (2). »

Il connaît alors les luttes de l'homme qui veut rester fidèle à un idéal ; certains jours sa volonté trébuche dès le matin, des désirs insensés le sillonnent, « l'âpre et aride saveur » des formes voluptueuses le harcèle. Il tâche à se guérir de l'égoïsme des sens par le spectacle des misères des autres ; par ses lectures et ses réflexions, il se pénètre de la beauté et de la vérité du christianisme. Cette religion est innée en lui, il l'a absorbée comme le

(1) *Volupte*, p. 280.
(2) *Ibid.*, p. 298.

suc du premier allaitement. Après ces retours de l'ancien mal, subitement son âme rentre dans le calme. Son besoin d'appui trouve un grand soutien dans la pratique de la religion. La prêtrise l'attire, car s'il aime à se confesser, il sent aussi en lui le génie du confesseur, de l'analyste des âmes qui démêle les nuances et remonte aux racines des intentions. Il comprend la beauté d'une vie qui s'édifie et interprète toute chose par la spiritualité. Il s'excite à une perpétuelle vigilance et illumine de mystère divin chaque démarche de la vie quotidienne.

Après quelques mois de cette existence nouvelle, les mauvais accès deviennent plus rares, il retrouve même du bonheur; un dernier pas reste à accomplir; pour couper tout retour possible vers Mme de Couaën, il met entre elle et lui un obstacle infranchissable : il se fait prêtre.

Après les années de séminaire et d'ordination, un voyage l'amène un jour au château de Couaën. La marquise est mourante, Amaury se trouve en face d'elle en sa qualité nouvelle de prêtre et lui donne l'extrême onction. Devant la mort de celle qui fut cause de leur brouille, les deux amis d'autrefois s'embrassent. Amaury cherche à consoler le mari désolé et l'ambitieux désappointé. « Le complément universel de toutes nos insuffisances, le correctif de toutes les inflictions, la concordance de tout ce qui jure et crie, la lumière dans le chaos, c'est de vouloir en un sens et non dans un autre, c'est d'accepter; oui, c'est de vouloir la douleur, la mort, et, ce qui est pire pour certaines âmes, l'obscurité, l'injustice, la méconnaissance. Tous ces maux n'existent véritablement plus dès qu'on les veut, ou du moins ils n'existent que pour devenir des sources guérissantes dans leur amertume (1). »

Amaury ne s'appartient plus, les devoirs de sa vocation l'occupent tout entier; évitant de regarder en arrière,

(1) *Volupté*, p. 373

il se donne au soin des âmes et s'expatrie. Le roman se termine sur son arrivée dans les eaux de New-York, où une mission l'appelle.

Les qualités de ce roman sont d'ordre tout intérieur. *Volupté* n'est pas un livre populaire; aucun librettiste ne s'avisera jamais de le transcrire au cinématographe! L'action y manque, les événements sont rares, les caractères ne sont pas vivants. Malgré ces lacunes, l'œuvre a sa valeur. L'auteur y a déployé une grande richesse de pensée et d'observation. Dans l'étude des caractères, il a apporté la pénétration qui immortalise sa critique. Bien que dépourvue de vie, les personnages de *Volupté* ont des individualités nettement marquées. Mme de Couaën, telle Adèle Hugo, est une femme un peu indolente, raisonnable et romanesque à la fois (1). Cette mère si tendre, cette épouse modèle s'égare parfois dans des rêveries; par moments elle devient distante sans que personne puisse pénétrer le mystère de son indifférence. « Elle confessait avoir toujours eu un monde en elle-même, un palais brumeux, enchanté, une verte lande sans fin, peuplée de génies affectueux et de songes... (2). » Ce mélange de sens commun et de romanesque est présenté avec beaucoup de vraisemblance. Plus ou moins consciemment, Sainte-Beuve, en faisant ce portrait, lui donnait les traits d'Adèle Hugo.

Le marquis de Couaën est une des meilleures créations du roman. L'auteur nous présente le type du gentilhomme bon et généreux, mais ambitieux et intransigeant dans ses passions politiques. Amaury subit auprès de lui une sorte d'envoûtement. Il ne peut résister à la volonté de son ami; quand ce dernier le prie de rester auprès de lui et de sa femme et de ne pas les fuir, Amaury

(1) « ... Elle m'offrait l'image d'une nature à la fois romanesque et sensée » (*Volupté*, p. 60).

(2) *Volupté*, p. 258.

abandonne aussitôt ses résolutions d'éloignement. « J'étais trop mal à l'aise en pareille matière, trop ému de cette tendresse de l'homme fort, pour y répondre au long; j'aurais craint d'ailleurs, en levant les yeux, de surprendre une rougeur à sa sévère et chaste joue. Je lui serrai vite la main en murmurant que je m'abandonnais à lui, et nous changeâmes de sujet (1). »

Comme Sainte-Beuve entrant dans l'intimité de Victor Hugo, Amaury est déconcerté par les contrastes trop durs du caractère de M. de Couaën : « Quel chaos! Que d'énigmes! Quelles mers peu navigables que ces âmes des grands hommes! On heurtait sur un rocher absurde, et voilà que tout à côté on retrouve la profondeur d'un océan. On en désespérait et soudain forcément on les admire. Leurs plus grandes parties gisent près de défauts qui sembleraient mortels. A tout moment, si on les serre de près, il faut revirer d'opinion sur leur compte. On ne s'accoutume à cela que plus tard; car d'abord on veut et l'on se crée des hommes tout entiers (2). »

Enfin, Mme R..., dans ses demi-teintes et ses complications, est une figure très réelle. Cette coquette a de la sensibilité; silhouette fragile et légère, elle veut être aimée mais n'a pas la richesse d'âme ni la force suffisantes pour donner de l'amour en retour de l'affection qu'elle provoque.

Dans le personnage d'Amaury, Sainte-Beuve déploie ses qualités d'analyste. Chez Amaury, l'orgueil, joint à la faiblesse de la volonté, engendre un caractère compliqué et incertain. Il a besoin de donner et de recevoir de l'affection, mais toujours la vanité vient gâter ses meilleurs mouvements (3). Une telle impuissance attire à l'âme

(1) *Volupté*, p. 197.

(2) *Ibid.*, p. 261.

(3) « Malheureuses sont les âmes que cette démangeaison (la vanité) appauvrit et ronge!... Elles veulent aimer, elles veulent se faire croire l'une à l'autre qu'elles s'aiment, et elles ne le peuvent. » (*Volupté*, p. 238.)

qui en est victime de perpétuels mécomptes. Un être mobile comme Amaury poursuit sans cesse un bonheur fugitif, sans cesse il est ballotté d'une résolution à une autre.

Cette impuissance s'aggrave d'un mal très subtil, très répandu au dix-neuvième siècle et d'autant plus perfide qu'il est plus subtil. Nous emprunterons le langage théosophique et l'appellerons : l'abus du mental. La nature a sur l'homme des droits; celui qui s'écarte de la réalité pour vivre dans le domaine de l'intelligence ou de l'imagination pures, perd le contact bienfaisant avec la source normale de toute vie. Le mythe d'Antée illustre cette loi, vieille comme le monde. Amaury est trop délicat, trop intelligent, trop imaginatif. Il se connaît trop bien lui-même. Sa curiosité intellectuelle le pousse à étudier et surprendre les moindres mouvements de son cœur; la vivacité des images qui traversent son esprit l'a habitué à jouir d'elles comme d'un spectacle qu'il peut s'offrir à toute heure et gratuitement. Il n'envisage plus la vie de face, franchement et nettement, mais de biais, indirectement et à travers le miroir du mental. Habitué à sonder les origines des sentiments et à surveiller leur mécanisme, il assiste perpétuellement aux actions et réactions, aux naissances et aux développements de ses propres passions.

« Rien n'affaiblit et ne détrempe l'esprit, ne lui ôte la faculté de vraie foi, et ne le dispose à un scepticisme universel, comme d'être ainsi témoin, dans sa conviction, d'actes contraires plus ou moins multipliés. L'intelligence s'énerve à contempler les défaites de la volonté, comme un homme à une fenêtre qui aurait la lâcheté de contempler quelque assassinat dans la rue, sans accourir à la défense de l'égorgé qui est son frère (1). »

Ce perpétuel repliement sur lui-même use son âme et

(1) *Volupté*, p. 334.

tue en lui toute spontanéité. « Passé un certain nombre très petit d'images premières, le cœur devient un miroir tout rayé où les objets les plus heureux ne se réfléchissent plus qu'à travers un réseau ineffaçable (1). »

Son être sensible est trop réceptif, il vibre à trop d'impressions diverses. « Tels, les cœurs des hommes : plus ils sont tendres et délicats, plus ils sont vite émoussés, dégoûtés et à bout (2). »

A force d'analyse, sa volonté se fatigue, il y a en lui une fatale déperdition de forces; au lieu d'agir, il s'adonne aux sollicitations malsaines de son imagination.

« C'était toujours la même façon ruineuse de pousser à bout au dedans, de mûrir, de *pourrir* presque en moi la pensée du mal avant l'acte, d'amonceler mille ferments mortels avant de rien produire (3). »

A une telle gymnastique, il débilite non seulement sa volonté, mais, ce qui est plus grave, l'honnêteté même de sa pensée. « L'âme humaine, sujette à cette fatale habitude, au lieu d'être un foyer persistant et vivant, devient bientôt comme une machine ingénieuse qui s'électrise contrairement en un rien de temps et au gré des circonstances diverses. Le centre, à force de voyager d'un pôle à l'autre, n'existe plus nulle part; la volonté n'a plus d'appui. Notre personne morale se réduit à n'être qu'un composé délié de courants et de fluides, un amas mobile et tournoyant, une scène commode à mille jeux; espèce de nature, je ne dis pas hypocrite, mais toujours à demi-sincère et toujours vaine (4). »

Il a honte des discours « à demi mensongers qu'il débite aux femmes » (5). Il arrive aisément à feindre des

(1) *Volupté*, p. 229.
(2) *Ibid.*, p. 121.
(3) *Ibid.*, p. 123.
(4) *Ibid.*, p. 126.
(5) *Ibid.*, p. 188, 192.

transports amoureux et à « se créer au cerveau de fausses ardeurs par caprice forcé et à coups d'aiguillon (1) ».

Tous ces maux ont leur origine dans la volupté. Il est incapable d'affection vraie parce qu'il a livré son cœur à la volupté. Tout jeune déjà, les questions sexuelles l'obsédaient (2). La pratique des plaisirs sensuels, bien loin de calmer cette hantise, l'a encore exaspérée. De plus en plus il perçoit l'abîme qui sépare l'amour vrai de l'amour sensuel. Il y a entre eux un divorce. « A mesure que les uns avancent et se déchaînent en un endroit, l'amour vrai tarit et s'en retire (3). »

Il constate les progrès destructeurs de cette passion (4). Elle le rend ivrogne et gourmand (5), une bête féroce est en lui ; le voluptueux n'a jamais qu' « un semblant de compassion » (6) ; après une nuit de plaisir il est d'une humeur farouche, sa volonté vacille, son épuisement est tel qu'il ne peut prendre aucune décision, il erre de porte en porte, par pure veulerie, ne sachant chez quel ami entrer (7).

Sa colère a une malignité toute particulière, il est « chatouilleux et vulnérable au moindre trait », son âme ressemble à « une chair trop palpitante et délicate » (8).

Amaury lutte en vain contre l'esclavage, il ne s'appar-

(1) *Volupté*, p. 193.

(2) « J'avais fini par être d'une telle susceptibilité sur ce point que la crainte de perdre contenance, si la conversation venait à effleurer des sujets de mœurs et d'honnête volupté, m'obsédait perpétuellement... » (*Volupté*, p. 12).

(3) *Volupté*, p. 44.

(4) « Couvés ainsi, fondus sourdement par une pensée échauffée, les sens et l'amour entraînent dans un obscur mélange nos autres facultés et tous nos principes » (*Volupté*, p. 49).

(5) *Volupté*, p. 129.

(6) *Ibid.*, p. 285.

(7) *Ibid.*, p. 286.

(8) *Ibid.*, p. 278.

tient plus, la vue d'une beauté troublante lui dérobe toute maîtrise. « ... Du plus loin que se dénonce une telle beauté, comme on tremble! comme on pâlit! la sueur m'inonde : vais-je m'élancer, ou vais-je défaillir (1)? »

Il n'ignore pas l'action délétère de la sensualité sur l'être spirituel. « Qui dira combien dans une grande ville, à de certaines heures du soir et de la nuit, il se tarit périodiquement de trésors de génie, de belles et bienfaisantes œuvres, de larmes d'attendrissement, de velléités fécondes détournées ainsi avant de naître, tuées en essence. jetées au vent dans une prodigalité insensée? Tel, qui était né capable d'un mouvement grandiose coupera, chaque soir, à plaisir, sa pensée, et ne lancera au monde que des fragments. Tel, en qui une création sublime de l'esprit allait éclore sous une continence sévère, manquera l'heure, le passage de l'astre, le moment enflammé qui ne se rencontrera plus. Tel, disposé par la nature à la bonté, à l'aumône et à une charmante tendresse, deviendra lâche, inerte ou même dur. Ce caractère, qui était près de la consistance, restera dissipé et volage. Cette imagination, qui demain aurait brillé d'un mol éclat velouté, ne le revêtira pas. Un cœur, qui aurait aimé tard et beaucoup, gaspillera en chemin sa faculté de sentir. L'homme qui fût resté probe et incorruptible, s'il se disperse à vingt-cinq ans aux délices, apprendra à fléchir à quarante et s'accommodera aux puissants (2). »

Amaury s'élève contre l'opinion qui invoque des raisons d'hygiène pour excuser l'amour illégitime. « Mais ce qu'il y a de plus subtil et de plus vivant dans la matière, ainsi jeté, tué à mauvaise fin, et n'étant plus là en nous, comme la riche étincelle divine, pour courir, pour remonter en tous sens et se transformer, *cette âme du*

(1) *Volupté*, p. 127.
(2) *Ibid.*, p. 133.

sang dont il est parlé dans l'Écriture, en s'en allant, altère l'homme et l'appauvrit dans sa virtualité secrète, le frappe dans ses sources supérieures et reculées (1). »

Quand quelque événement solennel vient par contraste éclairer les bas-fonds où il se complait, une nausée le saisit. « ...Si tout d'un coup à travers les grilles des soupiraux s'exhalait une infecte bouffée des égouts de nos grandes villes, l'effet ne serait pas autre que celui des plaisirs et de la volupté, quand ils nous reviennent en ces moments où la douleur sévère, la mort, l'amour en ce qu'il a d'éternel, triomphent et nous retrempent dans la réalité des choses de Dieu (2). »

Il désire alors changer de vie et cherche un remède à ses passions. L'amour divin lui servira d'auxiliaire et d'appui; son corps sera pour lui comme le temple de l'Esprit saint; il atteindra la guérison à force d'activité désintéressée, de prière et de vigilance, « ...si l'on suppose les aigreurs, la corruption des sens, l'envieuse pauvreté d'un exclusif amour combattues, vaincues par degrés à force de piété, de vigilance, de recours à l'autre vie, d'activité généreuse dépensée pour l'être aimé, et de bienfaits répandus à toute heure autour de lui, en son nom, on aurait certes sur la terre une ombre du grand Amour qui règne au delà et de cette amplexion unanime dans l'ordre de Dieu (3). »

(1) *Volupté*, p. 134.

(2) *Ibid.*, p. 95.

(3) *Ibid.*, p. 169. Souvent il revient sur cette idée. « Le plus direct remède, le seul, aux passions invétérées, c'est l'amour chrétien des hommes. La miséricorde et l'amour sont le redressement des deux excès contraires, la guérison souveraine de tout orgueil comme de toute volupté » (*Volupté*, p. 294). « ... Je tâchais surtout de me guérir de l'égoïsme des sens par le spectacle des misères vivantes, sachant que rien n'est plus opposé au génie de la volupté que l'esprit de l'aumône » (*Volupté*, p. 303). « Tournons-nous donc, mon ami, en toute assiduité, au nettoiement et à la clarté du dedans... Tâcher de se guérir intimement, c'est déjà songer aux

Amaury se débat contre le mal et s'élance de toutes les forces de son être vers le bien idéal : « ... tant que nous n'aurons pas pour le bien, dit-il, les mêmes élancements de cœur... que nous avions dans le mal... nous ne serons pas des hommes selon la sublime folie de la Croix... » (1).

Des obstacles nous séparent-ils de la femme aimée, il faut les accepter et les bénir, il faut renoncer à l'union terrestre et élever notre affection jusqu'à Dieu, cherchant le lien sur un plan plus haut. « Fixez le rendez-vous habituel en la pensée de Dieu, c'est le lien naturel des âmes (2). »

Sainte-Beuve n'a jamais nié le caractère autobiographique de *Volupté*. Il a raconté dans ce roman ses réflexions et ses expériences (3). En écrivant son ouvrage, dit-il, « qui est très peu un roman, je peignais d'après des caractères vrais, d'après des situations observées et senties, puisque même dans la transposition de l'époque et du milieu, je m'attachais à être rigoureusement vraisemblable. Les âmes que je décrivais et montrais à nu étaient des âmes vivantes, je les connaissais, j'avais lu en elles. Mme de Couaën n'était pas une invention... (4) ».

Par la bouche d'Amaury, Sainte-Beuve nous a présenté une confession parfois émouvante de ses luttes intérieures. Après avoir avoué toutes ses erreurs, exagérant même sa propre versatilité, il s'est plu à rendre son héros plus énergique dans son effort moral qu'il ne le fut lui-même. Sainte-Beuve ne parvint jamais à se libérer. Amaury, par

autres, c'est déjà leur faire du bien, ne fût-ce qu'en donnant plus de vertus aux prières du cœur qu'on adresse pour eux » (*Volupté*, p. 206).

(1) *Volupté*, p. 279.

(2) *Ibid.*, p. 283.

(3) « ... Le roman de *Volupté*, qui n'est pas précisément un roman et où j'ai mis le plus que j'ai pu de mon observation et même de mon expérience » (*Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 449).

(4) *Port-Royal*, t. Ier, p. 550 (en note).

contre, trouve la paix dans un complet abandon aux vérités spirituelles.

Le style de *Volupté* ne ressemble pas à celui de ses autres ouvrages. L'influence de Chateaubriand y est évidente. Une grande phrase ample s'y déroule régulièrement, paisiblement, avec la majesté onctueuse convenant au récit d'un prêtre. C'est la phrase de *René* avec moins d'éclat et de déclamation, avec une souplesse et une insinuation propres à Sainte-Beuve.

Quelques images et quelques tableaux sont d'un vrai poète. Dans une page célèbre il compare son amie à un de ces beaux lacs d'Irlande, purs, gracieux, graves, tandis que l'époux ressemble au rocher gigantesque et immuable qui surplombe la nappe d'eau. Les ruisseaux figurent les enfants d'Adèle. Il nous dit, par cette allégorie, son plaisir à fréquenter la famille Hugo. « Moi, j'aimais naviguer sur le lac, côtoyer le rocher immobile, le mesurer durant des heures, me couvrir de l'épaisseur de son ombre, étudier ses profils bizarres et sévères, me demander ce qu'avait été le géant, et ce qu'il aurait pu être s'il n'avait été pétrifié. J'aimais m'avancer, ramer au large lentement dans le lac sans zéphyr, reconnaître et suivre sous sa masse dormante le mince courant des deux jolis ruisseaux jusqu'à l'endroit où ils allaient s'élancer au dehors et s'échapper sur les gazons (1). »

Le phrase émue de *Volupté* obéit au sentiment et non à la logique, les images s'y entassent avec une abondance et une mélodie toutes romantiques. On y sent passer le frisson de tristesse des Saint-Preux et des Werther. Comme ses devanciers, Amaury a l'exubérance de la jeunesse et la désespérance de l'âme déçue.

Le propre du poète est de percevoir l'âme cachée des choses. Sainte-Beuve abandonne parfois l'analyse pour évoquer le cadre où vivent ses personnages. Il nous peint

(1) *Volupté*, p. 112.

le château tranquille et ensoleillé de Couaën au fond de la province. Quand Amaury se transporte dans la capitale, nous voyons surgir le vieux Paris du quartier des Feuillantines, coin silencieux et grave bien approprié au roman d'un prêtre. Le soir, il va rendre visite à son amie qui loge au couvent; quand tous se sont retirés, il s'attarde à causer avec elle très avant dans la nuit, près de la cendre éteinte. Enfin il la quitte et sort doucement pour ne pas déranger les autres habitants du couvent. « Le bruit de cette porte que je fermais et de ma clef dans la serrure, le retentissement de chacun de mes pas au dehors, le long de ces murs solitaires, se réveillent et vibrent, hélas! en ce moment, au dedans de moi, comme ferait une montre familière sous le chevet. Dans ce court intervalle du petit couvent à mon logis, quelquefois une heure du matin sonnait aux horloges du Val-de-Grâce et de Saint-Jacques, heure pénétrante et brève, plus solennelle encore à entendre, et plus nocturne que celle de minuit (1). »

Ailleurs l'auteur fait mouvoir devant nous le Paris bigarré et miroitant du Consulat (2).

Ce roman est tombé de nos jours dans un oubli presque complet. L'indifférence de la postérité s'explique par diverses raisons. L'action languissante, la rêverie stérile du héros replié sur lui-même ont fait à cette œuvre une réputation d'ennui exagérée. Il s'est produit à l'égard de *Volupté* le même phénomène qui se produit dans les familles lorsqu'une cadette brillante éclipse les charmes plus discrets de ses aînées. L'incontestable attrait des ouvrages critiques de Sainte-Beuve a rejeté dans l'ombre les œuvres premières: les *Lundis* ont fait oublier les *Consolations* et *Volupté*. L'opinion publique aime les étiquettes; quand l'étiquette de critique fut définitive-

(1) *Volupté*, p. 114.
(2) *Ibid.*, p. 274.

ment accolée au nom de Sainte-Beuve, son œuvre d'imagination fut vouée à l'oubli. Nous ne saurions souscrire à ce verdict; *Volupté* se distingue par une profondeur d'analyse, une émotion, une éloquence poignantes qui manquent à maint roman plus célèbre (1).

(1) Il est curieux d'opposer la célébrité d'*Adolphe* à l'oubli dont *Volupté* est victime. Le roman de Benjamin Constant n'a pas eu à souffrir la concurrence de productions plus attrayantes du même auteur. Il reste isolé dans la vie de B. Constant, et ressort avec une évidence d'autant plus accusée

« PENSÉES D'AOUT »

Nous retrouvons dans ce dernier recueil poétique les motifs de *Joseph Delorme* et des *Consolations*, mais revêtus d'une teinte plus sombre. La tristesse native du poète s'est accentuée. Des désillusions dans les domaines du cœur et de l'esprit l'ont rendu plus sceptique, plus hésitant, plus désespéré.

Écrites entre 1830 et 1837, ces pièces contiennent des allusions aux événements qui brouillèrent l'auteur avec Victor Hugo. On y voit combien Sainte-Beuve souffrit de ce lent mais implacable refroidissement. Au souvenir de ce sentiment si ardent et si doux, il s'écrie :

> Oh ! quand, après le charme de ces belles années,
> L'amitié, déjà vieille, en nos âmes tournées
> S'ulcère et veut mourir, oh ! c'est un mal affreux !
>
> . . . .
>
> L'ami qui de nous-mêmes, hélas ! faisait partie,
>
> . . . .
>
> Cet ami qu'on portait, frappé d'un coup mortel
> (J'en parle, ayant souffert quelque chose de tel),
> Est comme un enfant mort dans nos flancs avant l'heure (1).

Sainte-Beuve, vieilli prématurément, sent la jeunesse lui échapper; il se retourne pour jeter un regard sur le passé et cherche le sens de la vie. L'existence n'a de prix à ses yeux que si elle s'appuie sur une affection solide et mutuelle, sur une conviction vigoureuse capable d'ins-

(1) *Poésies*, t. II, p. 195.

pirer quelque acte de dévouement (1). Mais l'amitié l'a trahi, la foi s'est dérobée, sa pauvreté lui interdit de songer au mariage, il ne se croit plus capable de ressentir et d'inspirer l'amour; il ne sait où diriger sa pensée et ses efforts (2). A quoi, à qui se raccrocher? Quel but donner à son existence? Une révolte s'élève en lui quand il se rappelle les souffrances que les femmes lui ont infligées:

L'une, ardente, vous prend dans sa soif, et vous jette
Comme un fruit qu'on méprise après l'avoir séché.
L'autre, tendre et croyante, un jour devient muette,
Et pleure, et dit que l'astre, en son ciel, s'est couché (3).

Un jour, dans une conversation, il parle à une amie:

Du mal que fait à l'âme un amour délaissé,
Un amour sans espoir, l'irrévocable absence,
La mort; si l'homme aimant, en son cœur, a puissance

(1) Rêvant donc, j'interroge, au tournant des hameaux,
La vie humaine entière, et son vide et ses maux;
Si peu de bons recours où, lassé, l'on s'appuie;
Où, la jeune chaleur trop tôt évanouie,
On puise le désir et la force d'aller,
De croire au bien encor, de savoir s'immoler
Pour quelqu'un hors de soi, pour quelque chose belle...
(*Poésies*, t. II, p. 136.)

(2) Et quel sens a la vie en ce triste danger?
Surtout le premier feu passé de la jeunesse,
Son foyer dissipé de rêve et de promesse,
Après l'expérience et le mal bien connu,
Que faire? Où reporter son effort soutenu?
Durant cette partie aride et monotone
Qui, bien avant l'hiver, dès le premier automne,
Commence dans la vie, et quand par pauvreté,
Malheur, faute (oh! je sais plus d'un sort arrêté),
Tout espoir de choisir la chaste jeune fille
Et de recommencer sa seconde famille
Dont il sera le chef, à l'homme est refusé,
Où se prendre? Où guérir son cœur trop vite usé?
(*Poésies*, t. II, p 136.)

(3) *Poésies*, t. II, p. 239.

D'aimer comme la femme, et s'il peut en souffrir
Comme elle, bien souvent, jusqu'au point d'en mourir,
Vous doutiez; j'affirmais... (1).

On saisit dans ces deux citations l'allusion à Mme Hugo. Le poète a pensé au mari d'Adèle dans les vers suivants :

...je reconnais coquettes
Nos grands hommes du jour, écrivains et poètes,
Qui, dès qu'ils ont tiré ce qu'ils veulent de vous,
La louange en tous sens, sur les tons les plus doux,
Vous laissent, vous jugeant la plume trop usée (2).

A cette époque de la vie où l'homme encore vigoureux pressent néanmoins l'approche du déclin, des ambitions, des espérances le saisissent, des besoins d'étreindre les joies terrestres, de conquérir sa place dans la société :

Pourtant la solitude a ses heures amères;
Des cités, je le sais, parfois un vent vous vient,
Une poussière, un cri, qui corrompt les chimères
Et relance au désir un cœur qui se retient.
Alors tout l'être souffre! On aspire le monde,
On y voudrait aussi sa force et son emploi.
On dit *non* au désert, à la verdure, à l'onde;
Et les zéphyrs troublés ne savent pas pourquoi (3).

N'est-il pas étrange que cet homme fréquentant sur un pied d'égalité les écrivains les plus illustres de l'heure et célèbre lui-même se plaignît de son obscurité et de son insignifiance? Quelque favorable que soit notre destinée, un instinct obstiné nous montre toujours les biens qui nous manquent et ferme nos yeux aux privilèges que nous possédons.

(1) *Poésies*, t. II, p. 263.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 247.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 224.

Au moment de terminer son poème, il se ravise pourtant et dit son plaisir à recevoir des marques de bienveillance :

Alors, tout refusant ce qui n'est point possible,
On est touché du moins, et, d'un cœur non jaloux,
On reprend son sentier à la pente insensible,
Et pour longtemps les bois et l'oubli sont plus doux (1).

Les *Pensées d'Août* portent maintes traces de ressemblance avec *Volupté,* dont elles sont contemporaines. Derrière le poète, le psychologue apparaît, Sainte-Beuve s'analyse comme dans son roman. Dans une pièce adressée à son confident, l'abbé Barbe, le critique reprend son thème favori, l'amour de la vie campagnarde et de la retraite. Il envie cet ami resté dans la ville de province et vivant encore dans la maison où il est né. Ce sage n'a pas « tour à tour de tout astre essayé » ; chaque vent ne l'a pas « tour à tour balayé » (2).

Sainte-Beuve songe à l'heureuse époque de sa jeunesse, aux promenades avec Barbe sur les falaises de Boulogne, dans le vallon du Denacre, ou à Rupenbert pour la récolte des fruits. Comme Amaury, il dévoile ses propres défauts : une curiosité intellectuelle portée à l'excès, une versatilité constante, une paresse qui l'empêche de se fixer :

Je vais donc et j'essaie, et le but me déjoue,
Et je reprends toujours, et toujours, je t'avoue,
Il me plaît de reprendre et de tenter ailleurs,
Et de sonder au fond, même au prix de douleurs;
D'errer et de muer en mes métamorphoses;
De savoir plus au long plus d'hommes et de choses,

(1) *Poésies*, t. II, p. 225.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 245.

Dussé-je, au bout de tout, ne trouver presque rien :
C'est mon mal et ma peine, et mon charme aussi bien.
Pardonne, je m'en plains, souvent je m'en dévore,
Et j'en veux mal guérir... plus tard, plus tard encore (1) !

Sainte-Beuve, médecin des âmes, sait les remèdes appropriés à son mal; ailleurs, il dit son besoin d'une discipline morale :

Ce qu'il faut, c'est à l'âme *un malheur, un devoir!*

Une épreuve contre laquelle il aurait à lutter exercerait sur lui une purification, elle le guérirait de ses mauvaises habitudes et de sa susceptibilité maladive.

Un malheur bien reçu, quelque douleur sévère
Qui tire du sommeil et du desséchement,
Nous arrache aux appâts frivoles du moment,
Aux envieux retours, aux aigreurs ressenties;
Qui mette bas d'un coup tant de folles orties
Dont avant peu s'étouffe un champ dans sa longueur,
Et rouvre un bon sillon avec peine et sueur (2) !

La sagesse est dans une résignation courageuse.

Sans plus chercher au bout la pelouse rêvée,
Acceptons le chemin qui se brise au milieu ;
Sans murmurer, aidons à l'humaine corvée,
Car le maître, c'est Dieu (3) !

Au milieu des doutes, devant la perte des illusions, sous le coup des méchancetés du monde, une retraite suprême nous est réservée, un « cloître intérieur », où

(1) *Poésies*, t. II, p. 247.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 137.
(3) *Ibid.*, t. II, p 176.

nous trouvons un refuge ; entretenons dans notre cœur l'amour du prochain, la croyance dans la bonté de Dieu.

Même dans les erreurs, même dans les combats,
Même au sein du grand doute où s'empêchent nos pas,
Un esprit de pardon, d'indulgence et de larmes,
Une facilité de prier sous les armes (1).

Avec les *Pensées d'Août,* Sainte-Beuve évolue de plus en plus vers l'amour des vies humbles. Il nous dit les principes de son art poétique. Le génie des grands romantiques l'effarouche, il n'ose suivre la voie glorieuse qu'ils ont frayée avant lui : Lamartine a régné, « chantre ailé qui soupire, il plane sans effort » ; Hugo, lutteur énergique, tel un baron féodal, a combattu sous l'armure et tenu haut sa bannière, tandis que « Vigny, plus secret,

Comme en sa tour d'ivoire, avant midi rentrait » (2).

Devant ces maîtres, le cadet s'efface :

Venu bien tard, déjà quand chacun avait place,
Que faire? Où mettre pied? En quel étroit espace?
Les vétérans tenaient tout ce champ des esprits.
Avant qu'il fût à moi, l'héritage était pris (3).

Il ne veut donner son attention qu'aux aspects plus tranquilles de la nature; au lieu de peindre les vastes sentiments et les visions grandioses, il s'attachera à considérer les détails inaperçus :

Je ne vis qu'une fleur, un puits demi-creusé,
Et je partis de là pour le peu que j'osai (4).

(1) *Poésies*, t. II, p. 203.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 231.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 231.
(4) *Ibid.*, t. II, p. 232.

Il veut racheter l'idéal par la vérité de ses tableaux. Son horizon est borné par une modeste chaumine, demeure d'un artisan dont on entend fonctionner le marteau; tout le jour la forge adossée au coteau lance son bruit et sa fumée à travers la pensée embaumée du poète.

Dans sa recherche d'une forme nouvelle, Sainte-Beuve s'égare hors de la vraie poésie. Il dit, en effet :

Plus est simple le vers et côtoyant la prose,
Plus pauvre de belle ombre et d'haleine de rose
Et plus la forme étroite a lieu de le garder (1).

Conformément à son programme, Sainte-Beuve nous offre en un style dénué de toute poésie quelques portraits de personnalités obscures. Marèze, esprit élevé et sans prétentions, se contente d'un gain minime et mène une existence paisible :

Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires;
De finance ou de droit il débrouillait les cas,
Et son conseil prudent disait les résultats (2).

Enfin un héritage lui permet de se retirer à la campagne dans un « frais pavillon au volet entr'ouvert ». Quelques livres, des tableaux, le travail des vers suffisent à le rendre heureux. Mais une sœur sans ressources lui demande l'hospitalité; une cliente ruinée par un ancien clerc recourt à sa protection. Aussitôt Marèze renonce à ses aises; pour soutenir sa sœur et dédommager la veuve, il prend dans un bureau une place de commis, et là emprisonné :

Sans verdure à ses yeux que le vert du rideau,
Il vit, il y blanchit, régulier, sans murmure,
Heureux encor le soir d'une simple lecture

(1) *Poésies*, t. II, p. 233.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 138.

A côté de sa sœur, — un poète souvent
Qu'un retour étouffé lui rend trop émouvant,
Et sa voix s'interrompt;... — lecture plus sacrée
A l'âme délicate et tout le jour sevrée (1).

Doudun est un homme doux et sans ambition, telle une fleur dont le parfum échappe à qui ne se baisse pas vers elle. Il donne toute sa tendresse à une mère infirme. Quand il ne l'a plus, habitant deux mansardes en plein faubourg, il fait de ce logis un temple en mémoire de la chère défunte; il met sa joie dans le fauteuil où elle s'asseyait, dans une tasse où elle buvait, dans le livre d'heures où elle priait. Un maigre pot de fleurs, une vieille chatte sont ses seuls compagnons. Pour se distraire, il fredonne quelque chanson vieillotte, aimée de sa mère, ou copie de la musique afin de rembourser une dette. Quand ses chefs veulent lui donner de l'avancement, il se dérobe, si grand est son besoin d'effacement.

Ramon de Santa-Cruz, ancien soldat portugais, a connu les passions et combattu héroïquement dans maintes batailles. Usé par les orages de l'existence, il s'est retiré à Paris avec sa vieille mère qu'il entoure d'une adoration chevaleresque. Ces deux exilés au cœur amer s'adoucissent mutuellement par la piété de leur affection; le rayonnement d'amour et de respect dont ils s'éclairent l'un l'autre guérit les blessures de leurs cœurs ulcérés.

« Monsieur Jean » remplit les fonctions de maître d'école dans un village. Il apporte dans sa tâche un esprit idéaliste et s'efforce d'éveiller chez ses élèves l'étincelle divine. L'âme de chaque enfant est pour lui une chose sacrée. Ce modeste instituteur est un enfant trouvé, élevé par les soins d'une dame noble. Une douce camaraderie

(1) *Poésies*, t. II, p. 140.

le lie à la fille de sa protectrice. Mais l'âge de la puberté arrive, il doit renoncer à cette affection ; au jour de sa majorité, la présidente de ... lui révèle son origine : il est un des fils abandonnés par Jean-Jacques Rousseau à la charité publique. Il a hâte de connaître son père et accourt à Paris, plein d'émoi. Rousseau le reçoit fort mal ; Jean n'ose avouer le motif de sa visite et s'enfuit, péniblement atteint par cet accueil rébarbatif. Il consacre de longs mois à de pieux pèlerinages, afin de guérir son double chagrin ; il veut oublier la jeune fille qu'il ne peut épouser et le père qui l'a répudié. Revenu au pays, il s'établit auprès de sa nourrice et entreprend l'instruction des enfants du village. Une fois par an seulement, il va dîner chez celle qu'il a aimée. Son existence est toute d'abnégation. Un mois avant sa mort, à la Saint-Jean d'été, il mène ses écoliers au parc d'Ermenonville. On part à l'aurore. Les enfants accrochent au passage les branches pendantes dont la fraîche rosée se répand sur le bon vieillard. Une messe est dite en mémoire de Rousseau. Monsieur Jean pleure et tressaille d'espérance en songeant à celui pour lequel prient ces jeunes cœurs. Il assiste avec joie aux ébats des enfants, puis sur l'herbe se met à leur parler de la vie éternelle, les exhortant à une vie noble. Bientôt il les quittera pour un autre monde, de là-bas il les suivra encore avec amour. « Heureux par le vieux maître, aimez-vous tous pour lui (1) ! » s'écrie-t-il en terminant. La nuit tombe déjà, une étoile brille au ciel. Le vieillard, assis sur un tertre et montrant les beautés de la nature environnante, semble un second vicaire savoyard parlant le langage du Sermon sur la montagne.

Rousseau, dans les sphères supra-terrestres, le reconnaît comme son fils et le montre avec orgueil aux Sagesses célestes. Par sa vie de sacrifice, Jean a racheté les fautes

(1) *Poésies*, t. II, p. 172.

de son père; tous deux délivrés, ils montent au ciel ensemble.

Ces personnages présentés dans les *Pensées d'août* ont en commun quelques traits de caractère : tous ils se distinguent par une tendresse dévouée et une douce résignation, tous ils trouvent une compensation aux échecs de l'existence dans une grande affection et dans le renoncement aux ambitions terrestres. Sainte-Beuve a aimé ces êtres déshérités, il a compris la beauté de leurs existences sacrifiées et s'est efforcé de communiquer son admiration à ses lecteurs. Il se sentait lui-même comme l'un d'eux; depuis sa jeunesse, il luttait contre la pauvreté et vivait modestement avec une vieille mère. Et pourtant cet essai, si intéressant, si original soit-il, est avorté. Malgré sa sincérité, le poète n'a pas réussi à nous émouvoir. Trop souvent il semble poussé par un principe abstrait, comme un travailleur cherchant à remplir un programme; ce style, à force de poursuivre le naturel, finit par ne plus être naturel du tout; on y sent un parti pris de simplicité qui paralyse l'élan poétique.

Deux poètes contemporains s'essayèrent dans le même genre. Une comparaison avec Wordsworth et Lamartine révèle les défauts des *Pensées d'août*. Sainte-Beuve n'a pas su jeter sur son œuvre l'étincelle qui fait vivre et qui émeut. Ses habitudes et son âme n'étaient pas assez conformes à celles de ses personnages. Wordsworth, dès sa jeunesse, vécut retiré à la campagne avec sa sœur et dans la compagnie de quelques intimes, menant une existence des plus modestes et en contact habituel avec les gens du peuple. Ses distractions consistaient en promenades, en travaux champêtres, en méditations. Il vivait dans cette délicieuse région des lacs anglais, au milieu des montagnes et des vallées. Ses yeux ne rencontraient que des spectacles paisibles : de fraîches nappes bleues parsemées d'îles verdoyantes, des sommets, escarpés en apparence,

mais facilement accessibles, des chemins ombragés aux courbes gracieuses suivant les sinuosités des collines. Wordsworth trouvait sa joie dans des causeries avec les paysans et dans l'observation minutieuse des détails du monde visible : les nuages, les mille incidents amenés par les heures, par la température ou par les saisons; sa poésie porte le reflet de l'ambiance harmonieuse où elle a pris naissance.

Lamartine a donné dans *Jocelyn* un rival redoutable aux *Pensées d'août*. Jocelyn a toute la flamme et tout l'élan qui manquent à Monsieur Jean et à Doudun. En racontant la vie du curé de Valneige, il s'est un peu raconté lui-même; l'ingénuité, la foi, la sensibilité, qu'il attribue à son héros, il les possédait en propre, quoique à un titre moins pur. De plus, il a passé la meilleure partie de son enfance et de sa jeunesse à la campagne et a vécu l'existence idyllique qu'il dépeint.

Sainte-Beuve n'a pas cette simplicité d'âme; si, par sa situation modeste, il est qualifié pour apprécier la valeur d'un Marèze ou d'un Doudun, il ne possède pas toutefois ce calme contentement devant l'infortune qu'il attribue à ses héros. Il ressent pour les humbles une sympathie sincère, mais il ne se donne pas à eux; ce sentiment n'est en lui que passager, mental. Cet homme de lettres trop nerveux et influençable subit malgré lui la fascination du monde, il est loin d'avoir dépouillé toute ambition; la gloire littéraire, les succès de salon exercent leur mirage sur lui; de plus (*Volupté* nous l'a bien montré), la fréquentation de dames peu austères et très complaisantes le retient à Paris et nuit à la sérénité de son âme.

Le recueil des *Pensées d'août* nous raconte un voyage en Suisse. A part quelques absences en Angleterre, aux bords du Rhin ou de rapides séjours à la campagne, Sainte-Beuve n'a pas eu de contact avec la nature. Une visite en Suisse, pays romantique par excellence, aurait dû,

semble-t-il, éveiller un sens nouveau en lui. Il a fait des excursions, il est vrai, mais en intellectuel et en homme de cabinet, c'est-à-dire sans plaisir et avec essoufflement.

La vue du lac de Genève l'émeut. Il décrit un orage et note les teintes des vagues; une paix se dégage pour lui de ces étendues azurées :

.... ô Léman, vers toi j'en reviens plus heureux;
Ta clarté me suffit; apaisé je sens mieux
Que tu tiens en douceur tout ce qu'un cœur demande (1).

Pendant plusieurs saisons, il a contemplé avec une admiration craintive les montagnes de Savoie qui bordent le lac :

De ces monts tout est beau, chaque heure en a ses charmes,
Chaque climat y passe et s'y peint tour à tour;
Et l'étranger lui-même, y vivant plus d'un jour,
A les trop regarder, se sent naître des larmes...
. . . .
Oh! pour le cœur amer aux pensers obscurcis
Et pour tout exilé qui resonge à sa joie,
Oh! qu'ils sont beaux encor, ces grands monts de Savoie,
Vus des bords où, rêveur, tant de fois je m'assis (2)!

Des préoccupations d'historien se mêlent à ses peintures, les souvenirs littéraires dominent dans sa pensée, chaque instant d'une promenade en bateau amène un nom illustre : Coppet où vivait Mme de Staël, Lausanne, Vevey, Clarens immortalisés par Rousseau.

Aux montagnes escarpées il préfère les plaines tranquilles qui conviennent mieux à ses goûts modérés; les séjours dans le pays de Vaud chez ses amis Olivier lui ont inspiré de jolis vers :

Paix et douceur des champs! simplicité sacrée!

(1) *Poésies*, t. II, p. 322.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 325, 326.

Arrivé d'hier à Eysins, il ressent déjà l'effet bienfaisant de la campagne vaudoise, des pensées plus saines lui prennent l'âme et le pénètrent :

Point de merveille ici ni de haute contrée,
Point de monts, de rochers, si ce n'est aux confins;
Mais des vergers, des prés l'un de l'autre voisins.
. . . .
O doux chemins tournants! ô verte haie en fleur (1)!

Malgré quelques souvenirs émus, la nature n'est pas pour lui une amie, il la regarde parfois même avec une sorte d'inquiétude :

Et pourtant, et bientôt, cette nature immense
Laisse un grand vide au cœur et le tient à distance (2).

Pour être content, en quelque lieu où il se trouve, il lui faut la présence ou le souvenir d'un ami. La nature seule ne lui est pas une compagne, il ne la goûte qu'à travers l'homme et non par un contact direct; toujours il a besoin

De ressaisir au cœur l'écho du cœur sorti,
De chercher au sentier ce qu'un autre a senti (3)!

Devant un paysage grandiose qui l'intimide, il veut prendre un guide, un détail familier qu'il puisse rattacher à une personne connue ou aimée :

Un banc au bord du lac, un ombrage, une allée
Où d'avance l'on sait qu'une âme, un jour voilée,
S'est assise en pleurant...... (4).

(1) *Poésies*, t. II, p. 327.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 256.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 256.
(4) *Ibid.*, t. II, p. 256.

Les *Pensées d'Août* furent le dernier essai poétique de Sainte-Beuve. Les critiques adressées à ce recueil le découragèrent. Aussi bien il sentait que sa veine était épuisée, l'inspiration, dès lors, lui manqua ; sa voie, décidément, se trouvait ailleurs.

Toutefois, ses prétentions au titre de poète n'étaient pas pure présomption. Maints articles des *Lundis*, certaines lettres dans lesquelles il s'épanche nous montrent une âme émotive, qui saisit et qui rend avec grâce mille nuances dans la vie des hommes et des choses. Les circonstances développèrent en lui des tendances directement opposées à l'épanouissement de ses dons. Ami de la vie champêtre, il a vécu enfermé parmi les livres à Paris ; ami des humbles, il a fréquenté les salons et les célébrités de la capitale ; admirateur de la religion, il a laissé son esprit se disperser à toutes influences ; bien que pauvre, il n'a pas mené l'existence habituelle, réelle, intérieure de ses héros. Ce poète des simples avait une âme subtile, curieuse et diverse ; il ne trouva pas la note familière et émue, mais il s'égara dans des obscurités, et tomba dans la prose, employant des métaphores fausses et un style entortillé. Trop souvent sa poésie trahit l'effort d'un écrivain qui entrevoit la beauté mais n'a pas le souffle assez puissant pour l'atteindre et s'y maintenir.

« PORT-ROYAL » (1837-1848)

L'année 1837 marque une étape importante dans la vie de Sainte-Beuve. Après une longue agonie, sa liaison avec Mme Hugo prend fin. Pour adoucir ce déchirement, il quitte Paris et accepte de donner à Lausanne un cours sur Port-Royal. Écrivant à M. et Mme Olivier qui ont contribué à son invitation, il se dit malade de cœur et d'âme (1).

Il arrive au bord du Léman en octobre 1837. Très vite il se sent apaisé par l'atmosphère d'affection dont ses amis suisses l'entourent; la solitude et l'étude le consolent (2). Ses lettres rendent un témoignage à la sollicitude dont il est l'objet. L'intérieur des Olivier est pour lui « un trésor de poésie, d'affection, de toutes les vertus aimables » (3). L'exemple de leur piété, de leur vie de famille le rafraîchit et le purifie; après avoir vécu auprès d'eux, il croit encore :

Aux vertus de dedans, partout, toujours possibles,
Au bonheur résigné, sobre et prudent trésor,
Au devoir modérant les tendresses sensibles... (4).

Ils ont « la paix du cœur et le saint contentement des biens trouvés »; ils incarnent l'idéal rêvé par Sainte-Beuve : poètes, tous deux, et tendrement unis, ils joi-

(1) *Correpondances avec M. et Mme Juste Olivier*, p. 41.
(2) *Ibid.*, t. Ier, p. 41.
(3) *Ibid.*, t. Ier, p. 86.
(4) *Poésies*, t. II, p. 261.

gnent les plaisirs de la vie domestique à la culture de la poésie; ils ont le privilège de vivre dans un pays admirable, au bord d'un lac, comme Wordsworth, et dans une constante communion avec la nature.

Juste Olivier, homme aimant, a voué à Sainte-Beuve une amitié virile; sa femme Caroline, caractère fier et ardent, possède le double prestige du talent et de la beauté. Le couple a pour lui une affection fraternelle qui se manifeste par de nombreux témoignages.

Ils le laissent organiser son existence quotidienne à son gré. Dès le début, il les a initiés à ses habitudes de travailleur. Une entière indépendance lui est nécessaire. « Mes vieilles habitudes, leur écrit-il, et mes caprices et pensée sauvage et absolue, me sont revenus, et je me suis mis à craindre de ne pouvoir travailler réellement que dans les mêmes conditions auxquelles je me suis condamné à Paris depuis des années. Ces conditions sont celles d'un isolement, d'une réclusion entière et absolue et certaine pendant des heures, et d'une sévérité à cet égard (je vous le répète) presque farouche et sauvage. Ma pensée, je le crains, n'a de ressort qu'à ce prix. Avoir un endroit où je sois dans mon atelier, comme une taupe dans son trou; comme Han d'Islande dans son antre. Ainsi j'ai fait à Paris durant des années. Je crains qu'ici ce ne soit de même, et que je ne puisse pas changer mon procédé pour un plus doux. Mon imagination m'a tellement représenté et peut-être exagéré cela avant-hier et toute la nuit, que je me suis résolu à m'en ouvrir à vous (1). »

Son existence est donc réglée avec une méthode stricte. Pour le public, il est censé loger chez les Olivier; mais en réalité, il occupe des chambres à l'hôtel et y passe la plus grande partie de son temps. Jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi, il reste tapi dans son domicile

(1) *Correspondance avec M. et Mme J. Olivier*, p. 46.

secret, travaillant d'arrache-pied. Dans la seconde partie de la journée, il se rend auprès de ses amis chez lesquels il dîne, cause et reçoit des visites.

Il a fait venir de Paris une caisse contenant plusieurs centaines de volumes. Ainsi outillé, il rédige ses leçons qui ont lieu à l'Académie trois fois par semaine. A sa demande, les dames ont été admises; tous les lundis, mercredis et vendredis ses auditrices l'attendaient à la sortie de son hôtel, s'inclinaient à son passage et le suivaient à distance tandis qu'il montait les escaliers du Marché, enveloppé d'un grand manteau (1). Son auditoire était composé d'étudiants, de dames, de demoiselles et d'hommes de tout âge. Sainte-Beuve écrivait ses leçons mais il ne s'astreignait pas à lire chaque ligne de son texte. Il faisait une sorte d'improvisation d'après les papiers qu'il avait sous les yeux (2).

Sainte-Beuve n'était pas orateur, son organe manquait de puissance; toutefois son cours obtint un vif succès. « La nouveauté du sujet, raconte M. Rambert, la parole du professeur, spirituelle, familière, riche en traits pittoresques, en mots incisifs et profonds, l'intérêt personnel qu'on lui portait, l'espoir de sa conversion : tout se réunissait pour fixer l'attention et piquer la curiosité (3). »

La réunion, au pied de cette chaire, de la jeunesse des deux sexes ajoutait à la popularité du cours. Les jeunes filles donnèrent à leurs voisins du sexe fort des surnoms empruntés aux personnages de *Port-Royal;* quelques mois plus tard, des mariages en résultèrent.

Un banquet lui fut offert; des vers de bienvenue lui furent adressés; la Société d'étudiants *Zofingue* chanta une sérénade en son honneur. Il était reconnaissant pour la sympathie intelligente qu'on lui témoignait. « J'ai con-

(1) Léon Séché, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 218.
(2) *Lettres de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 195.
(3) E. Rambert, *Alexandre Vinet*, p. 362.

tracté ici, écrit-il, au cours de l'hiver 1838, de grandes obligations pour l'accueil et la bienveillance sérieuse et si soutenue (1). » Quelques années plus tard, de Paris, il dira le souvenir ému que lui laissent ces mois de Lausanne. « Je me laisse aller parfois à regretter de n'être pas resté tout à fait dans le séjour d'études, de rêve, de solitude entremêlée d'amitié, que le pays de Vaud semblait m'offrir (2). »

Parmi la bienveillance dont il était l'objet à Lausanne, quelques mécontents élevèrent des réserves; on lui reprocha d'être trop esclave de ses notes; on blâma le choix du sujet, trop sérieux pour un auditoire mondain; on lui objecta sa méthode fragmentaire et détaillée (3). Le soir, dans les cafés, des railleurs parodiaient la leçon du jour, imitant l'accent picard et les gestes de Sainte-Beuve. Toutefois ces notes discordantes se perdirent dans la masse et l'écrivain n'en fut guère troublé.

Une amitié précieuse embellit son séjour à Lausanne. Dès son arrivée en Suisse, Olivier lui avait fait lire la *Chrestomathie* de Vinet. Enchanté de l'œuvre du critique vaudois, Sainte-Beuve avait sur-le-champ écrit un article pour la *Revue des Deux Mondes* à son sujet. Il admirait la concision, la fermeté logique du style de Vinet, il appréciait chez lui un mélange d'onction et de vivacité, la précision atténuée par la douceur et la modestie. Indépendant comme toujours, quoique sympathique, Sainte-Beuve signalait certaines duretés de mots et d'images, le style de Vinet lui paraissait doctrinaire et rationnel; malgré son sens littéraire délicat et une certaine élégance dans l'expression, le théologien était accoutumé à mettre les idées morales et religieuses au-dessus des opinions purement littéraires, les habitudes rigoureuses du

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 44.
(2) *Ibid.*, p. 64.
(3) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 376.

devoir lui interdisaient de s'abandonner à la flamme intérieure (1).

Bientôt Sainte-Beuve fit la connaissance personnelle de Vinet. Il y avait quelque chose de piquant dans la rencontre de ces deux hommes si divers; l'un, théologien au cœur tendre mais aux principes stricts; l'autre, critique raffiné et mobile. Il semble bien que tous, à Lausanne, avaient escompté la conversion de Sainte-Beuve au christianisme protestant; les regards se tournaient avec curiosité vers ces deux grandes intelligences, attendant les résultats de leur conjonction. Sainte-Beuve, par son attitude, encouragea ces espérances. Toujours accessible à des influences nouvelles, il était tout prêt à se mettre sous la direction du saint penseur.

Vinet suivait les leçons sur *Port-Royal;* il exprime parfois sa reconnaissance et son admiration. Dans ses carnets intimes, il rédige après chaque cours des observations telles que les suivantes : « Belle leçon sur Jansénius », « Très belle leçon sur *les Provinciales* » ; d'autres jours il se borne à indiquer le sujet traité. En janvier 1838, après la publication de *Madame de Pontivy* dans la *Revue des Deux Mondes,* Vinet écrit un article sur cette nouvelle dans un journal vaudois. Il reproche à Sainte-Beuve « de laisser notre intérêt se distraire vers une affection illégitime, qu'il environne de je ne sais quelle trompeuse auréole de vertu et d'innocence » (2).

Avant de publier ces lignes, Vinet avait eu soin de les communiquer à Sainte-Beuve afin de ménager sa susceptibilité. Le critique français lui sut gré d'une telle prévenance. « Laissez-moi vous remercier de votre attention si délicate, si affectueuse, répond-il. Je sens, croyez-le, tout le prix de cette affection en laquelle j'ai confiance plus

(1) *Portraits contemporains,* t. III, p. 12, 17, 19, 20, 22, 23, 27, 29.

(2) *Lettres d'Alexandre Vinet,* t. II, p. 51. Cité par L. Séché, *Sainte-Beuve,* t. Ier, p. 203.

encore que je ne le témoigne et que je ne la cultive. La meilleure façon de répondre à ces sortes d'affections serait, je me le dis, d'entrer dans les sentiments tout sérieux qu'elles vous souhaitent pour votre bonheur; et tant qu'on en est bien plus loin qu'on n'ose l'avouer, il semble alors qu'on doive mettre, par respect même, une discrétion extrême à ces amitiés qui seraient si précieuses, et qui le sont puisqu'on croit déjà les posséder. Mais, je vous le répète, le respect même du fond fait qu'on est plus discret dans les témoignages (1). »

Sainte-Beuve avouait se sentir trop peu sérieux pour devenir l'ami intime de son correspondant; la haute valeur morale de Vinet l'intimidait et l'attirait tout à la fois. Si le penseur vaudois ne parvint pas à convertir le critique parisien, il exerça cependant une forte influence sur lui. Après l'échange d'idées que nous venons de citer, Sainte-Beuve se rend chez Vinet fréquemment; la bonté et l'intelligence de cet ami le séduisent; son âme endolorie par son récent chagrin se détend; il confesse ses fautes. A la date du 25 février, Vinet écrit dans son journal : « Visite de M. Sainte-Beuve », et fait suivre ces notes d'une phrase en caractères chiffrés : « Qui me laisse lire dans son cœur (2) ! »

Mais Sainte-Beuve était obsédé par le souvenir de son amour déçu, trop absorbé par la préparation de son cours, trop désireux aussi de sauvegarder sa liberté de pensée, et trop ondoyant pour se laisser imposer une conception de la vie définie et définitive. Malgré ses coquetteries répétées envers le christianisme, le scepticisme avait pris racine en lui. Vingt ans plus tard il racontera à une amie suisse l'histoire de son âme depuis sa jeunesse et lui expliquera pourquoi il ne se laissa pas conquérir par Vinet. Le récit, bien qu'un peu long, vaut d'être cité en entier :

(1) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 207.
(2) Id., *ibid.*, t. Ier, p. 205.

« Voici, autant que mon souvenir peut le résumer, l'histoire de mes phases religieuses. Élevé simplement, moralement et dans une religion modérée près de ma mère, en province, je suis venu à Paris à l'âge de treize ans et demi, déjà assez avancé pour l'esprit et pour les études, et très vierge de cœur. Pendant une année, l'idée religieuse s'est plutôt développée en moi et exaltée par suite du chagrin de l'absence et de l'ennui du foyer natal. Mais l'année d'après, le courage humain a pris le dessus, je me suis fait homme comme je l'entendais et je me suis initié de moi-même par toutes sortes de lectures aux idées philosophiques : je n'ai pas tardé à les pousser très loin, au moins quant aux résultats, et il n'en était aucun qui m'effrayât, même par ses absolues négations. Cet état resta le mien pendant des années et m'est devenu fondamental. J'y ai joint des études de médecine et d'anatomie dirigées d'après la même inspiration purement positive. Toutefois, ayant beaucoup souffert vers l'âge de vingt-cinq ans, j'éprouvai pendant six mois une sorte de maladie de la sensibilité qui prit un caractère mystique, plus poétique que religieux sans doute, mais qui affecta aussi la forme chrétienne. C'est alors que je fis un petit recueil de poésies intitulé les *Consolations* qui, depuis, ne s'est plus réimprimé séparément : sans quoi je vous l'enverrais, et il vous plairait, et il vous referait illusion encore, malgré tout ce que je pourrais ajouter de contraire. C'est simplement un rêve céleste de six mois dans ma vie. Mais il m'en est resté longtemps quelque chose, notamment la faculté de comprendre la tendresse chrétienne et d'y entrer, lorsque je rencontrais des personnages qui en étaient imbus et pénétrés. C'est ainsi que j'ai pu aborder le sujet de *Port-Royal;* mais auparavant j'avais comme épuisé la poésie et le roman du genre, dans un livre assez singulier, intitulé *Volupté,* dont le nom est plus léger que le fond, et que je ne vous conseillerais pourtant pas de lire. Il est résulté de cette série de composi-

tions et d'études dans cette direction, que je sais tout ce qu'on peut dire en faveur et en l'honneur d'une certaine doctrine, et qu'au besoin je le dirais moi-même; mais les doctrines fondamentales dont je vous ai parlé et qui tendent à tout expliquer par l'organisation et par la nature, n'ayant fait que gagner en moi sous main, j'ai acquis cette disposition sceptique définitive qui me range dans la moins bonne classe de ceux que vous dépeignez. Il est d'ailleurs si loin de ma pensée de jamais détourner personne d'une autre voie et de me faire prêcheur, que vous avez pu lire plusieurs volumes de moi sans trop voir éclater ces sentiments et qu'il faut, pour que je vous les expose ici avec cette franchise, le besoin que j'ai d'éviter aucune dissimulation, aucun malentendu entre nous. Excusez-moi, chère Mademoiselle, et pardonnez cette vue purement philosophique des choses à un homme qui a beaucoup vécu seul, et dont le cœur, ce grand convertisseur de l'esprit, n'a jamais été possédé bien longtemps et absolument par un autre cœur qui daignât l'incliner et le gouverner. Quand je suis allé dans le canton de Vaud, j'ai trouvé d'aimables prêcheuses, notamment Mme Olivier, dont vous avez pu lire le livre de poésies qu'elle a publié de concert avec son mari *(les Deux Voix)*; j'ai surtout rencontré en M. Vinet l'homme qui était le plus fait peut-être pour inspirer un respect tendre et un désir de conciliation dans l'ordre des idées et des espérances. J'ai écouté, j'ai goûté, j'ai admiré et senti. Vous savez bien que ce n'est pas là *croire* (1). »

Quand on s'aperçut à Lausanne que Sainte-Beuve ne répondait pas aux espérances de prosélytisme que sa docilité avait éveillées, on éprouva un désappointement. Malgré la tranquillité dont il avait joui dans cette ville, il ne se fixa pas à Lausanne. Peut-être redoutait-il une emprise sur ses idées.

(1) *Lettres de Sainte-Beuve à Adèle Couriard* (15 septembre 1857).

Dans une lettre adressée à un ami en 1839, il écrit : « Lausanne m'a charmé... Du calvinisme j'en suis très peu fou; mais je pourrais l'être, sans inconvénient, de Vinet, qui est si peu calviniste, lui, et qui veut écrire une vie de saint François de Sales avec amour (1). »

Auprès de Vinet et de ses amis lausannois, Sainte-Beuve s'initia à une forme nouvelle de la religion chrétienne, il enrichit le trésor de ses expériences intellectuelles, *goûta, admira* et *sentit* la valeur du protestantisme; il n'en revint pas moins à Paris désabusé et sceptique, comme il en était parti.

Le milieu lausannois favorisa l'étude de Port-Royal; le sérieux, l'élévation de pensée des personnes qu'il fréquentait le mettaient en harmonie avec les personnages dont il cherchait à évoquer les figures. L'atmosphère de bonté et de tendre sympathie dont l'enveloppaient M. et Mme Olivier et Vinet amena dans son âme une détente tout à fait propice au travail. Sainte-Beuve doit donc beaucoup à Lausanne; il ne faudrait pas toutefois exagérer la part de ces amis dans la composition de *Port-Royal*. Sainte-Beuve a revendiqué lui-même son indépendance sur ce point dans une lettre à M. Saint-René Taillandier. Parlant de Vinet, il dit : « Il ne s'agit pas de savoir si j'ai profité de sa connaissance particulière et de sa conversation, mais si j'ai été *initié* par lui et si j'ai allumé ma lampe de *Port-Royal* à ses *lumières*. Permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas mesuré sur ce point la portée de vos paroles, lesquelles, consciencieuses et bien motivées qu'elles sont dans l'habitude, ont de l'autorité. Vous pouvez sans doute user et abuser contre moi des éloges que je me suis plu en toute occasion à donner à M. Vinet... J'ai droit de demander à un critique aussi ami, aussi élevé, aussi savant que vous, entière justice et exactitude sur le point le plus délicat

(1) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 210.

et le plus cher à tout homme de pensée et d'innovation, l'initiative et l'originalité en ce qui est de mon œuvre capitale (1). »

Depuis plusieurs années déjà, il se tournait avec intérêt vers les solitaires jansénistes; M. Michaut place en 1830 le début de ses études sur *Port-Royal*. Dans *Volupté*, écrit en 1834, il donne une place importante aux écrivains du fameux couvent; le 18 décembre de la même année, il écrit à Ampère : « J'ai tout à fait embrassé l'étude et les saints solitaires de Port-Royal (2). »

Le sujet l'attirait pour des raisons diverses : il avait, nous le savons, une prédilection pour les personnages humbles, vivant à l'ombre d'une existence tranquille, dans la méditation et dans la régularité des occupations champêtres; de plus, il aimait les analyses, les confessions, les examens de conscience; enfin, dans sa mobilité excessive, il admirait ces hommes si différents de lui, ces âmes fortement trempées et retranchées dans une foi inébranlable, qui renonçaient aux situations brillantes pour se vouer à la retraite et qui jamais ne déviaient de la ligne rigide adoptée. Dans les *Pensées d'août*, il disait déjà :

Dans les récits qu'on lit des hommes d'autrefois,
Des meilleurs, des plus saints, de ceux en qui je crois,
Ami, ce que j'admire et que surtout j'envie,
C'est leur force, un matin, à réformer leur vie;
C'est Dieu les délivrant des nœuds désespérés (3).

Il avait un perpétuel besoin de se raccrocher à des natures plus fortes, il les considérait avec envie, cherchant à leur dérober le secret de leur fermeté.

Dans le premier volume de *Port-Royal*, il nous parle

(1) *Correspondance de Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 364.
(2) *Ibid.*, p. 29.
(3) *Poésies*, t. II, p. 177.

de ces êtres fragiles, « natures secondes... qui ont besoin de suivre et de s'attacher ». Il y a dans ce passage comme un cri d'angoisse, c'est la confession d'une intelligence qui a longtemps cherché et qui se désespère de n'avoir pas trouvé. Sainte-Beuve répète ici ce qu'il nous avait dit dans *Volupté*. Ces hommes-là « sont des Élisée en peine qui cherche leur Elie et qui, sous lui, si elles le trouvent, dirigent les moindres. Mais combien elles sont loin souvent de le trouver ! Comme elles deviennent souvent malheureuses, ces âmes doucement et fermement acolytes, par le choix qu'elles font, si Dieu ne s'en mêle, s'il ne noue et ne soutient incessamment leur lien ! Comme elles restent à la merci des âmes plus fortes et volontiers tyranniques qui les possèdent, qui les *exploitent* comme on dit et en font leur proie ! Et quelles douleurs, et quelles aigreurs, ces mécomptes de l'admiration apportent tôt ou tard dans la sensibilité ! Hier, sous nos yeux, n'avons-nous pas vu de chers et tendres disciples rompant après douze ans de communauté avec le prêtre le plus éloquent ? J'en puis parler : cela a été public ; les blessures ont saigné et crié devant tous. Lancelot n'eut rien de tel à souffrir... C'est que M. de Saint-Cyran était un directeur véritable et selon l'esprit. M. Arnauld était un grand docteur et un controversiste ; M. de Lamennais aussi était un écrivain polémique ardent : ni l'un ni l'autre n'étaient des directeurs (1). »

M. G. Michaut, à qui nous empruntons ce passage, ajoute : « Quelle émotion dans ces lignes, quel trouble encore dans ce souvenir, quelle véhémence dans cette brusque et décisive condamnation de Lamennais ! Ce n'était pas, comme il l'avait cru, un directeur ; c'était à peine un prêtre : ce n'était qu'un écrivain. Voilà qui en dit long sur sa plaie ; voilà qui nous fait pénétrer jusqu'au fond la blessure des désillusions qui ont suivi « ces mo-

(1) *Port-Royal*, t. I[er], p. 440.

« ments qu'il n'a pu oublier ». Comme on sent qu'il a vu se briser la branche où il se cramponnait désespérément! Et comme on comprend qu'au fond du cœur il n'est pas encore résigné à ne plus jamais redevenir chrétien (1)! »

Sainte-Beuve a consacré trente années de sa vie à ce livre qu'il appelle « son œuvre capitale ». *Port-Royal* a un caractère personnel, lyrique même, parfois. On en peut juger par les fréquentes citations que nous y empruntons au cours de notre étude. Au début, il proclame son admiration pour la force d'âme des jansénistes, et particulièrement pour cette famille Arnauld, soulevée par un magnifique élan de foi. Il écrit à leur sujet une des plus belles pages de son œuvre; après avoir fait surgir devant nous d'une manière saisissante la scène dite du guichet, Sainte-Beuve nous énumère les conversions successives de ces croyants frappés par une contagion de sainteté (2).

« Car, se figure-t-on bien, ajoute-t-il, non pas aux jours solennels, mais à chaque jour, à chaque heure monotone de cette vie contrite et recueillie, tout ce qui devait sortir, émaner en amour, en prière, en élancements, et déborder, s'effectuer au dehors en aumône, en bienfaisance, en sacrifice de soi pour tous; ce qui devait incessamment rayonner et s'échanger entre tous ces cœurs de mère, d'aïeule, de filles, de petites-filles, de sœurs, de fils, de neveux et de frères, entre tous ces êtres unis dans un seul sentiment de fidélité repentante, d'immolation et d'adoration? Voyez-les tous un peu dans notre idée, rangés devant nous, agenouillés à la lampe du matin, sur ce parvis qu'ils usent et sous ces voûtes qu'ils font nuit et jour retentir; figurez-vous, tâchez de vous figurer par des chants, par des rayons, par tout ce qu'il y a de plus éthéré et de plus pur, cette inénarrable et invi-

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 388.
(2) *Port-Royal*, t. Ier, p. 129.

sible communication de pensées, de sentiments, d'âme enfin, d'âme perpétuelle sous l'œil du Seigneur; et demandez-vous après s'il fut, depuis les jours anciens, depuis la tige de Jessé, depuis l'olivier des patriarches et dans toutes les postérités bénies, un plus beau spectacle sur la terre (1) ! »

Plus loin, il nous raconte le désespoir de Pascal et de sa sœur Jacqueline lorsque les religieuses de Port-Royal furent contraintes par Louis XIV à signer un formulaire qui offusquait leurs convictions.

« Étrange effet de la même cause sur le frère comme sur la sœur ! s'écrie Sainte-Beuve. Laissons la question de détail, et si décriée, du formulaire; allons au fond, jugeons de l'esprit même, c'est-à-dire de cet amour sans bornes pour la vérité. Quelle grandeur morale ! Et qu'ils sont heureux ceux qui peuvent souffrir à ce point pour l'intégrité de la conscience, jusqu'à défaillir, jusqu'à mourir ! Agonie sainte ! Conçoit-on rien de plus admirable que cette si vive, si délicate et si vulnérable tendresse pour la vérité, au cœur de si fermes et si invincibles intelligences? La sœur en meurt, le frère en tombe à terre sans connaissance. Fontenelle, Gœthe et M. de Talleyrand n'ont pas de ces syncopes-là (2). »

Et comme la hauteur d'âme de Pascal lui rappelle Vinet, il ajoute un témoignage d'affectueuse estime à son ancien ami, mort depuis plusieurs années (3).

Sainte-Beuve ne se borne pas à admirer les personnes,

(1) *Port-Royal*, t. Ier, p. 131.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 356.

(3) « Un homme de qui (aujourd'hui qu'il n'est plus) on a droit de dire qu'il fut de la postérité et de la race de Pascal, M. Vinet, parlant de ces douleurs étouffées et contenues des hommes de Port-Royal, a remarqué que ce qu'il y a en eux de tendre et d'humain se décèle comme à regret, mais n'agit que plus fortement : « Des « liens déchirés les font mourir ; ils ne pleurent qu'au dedans, mais « leur vie s'écoule avec des larmes profondes ! » Et n'est-ce pas ainsi que lui-même est mort comme eux? » (*Port-Royal*, t. III, p. 356.)

il admire et comprend les aspirations et les sentiments. Dans son enthousiasme pour les sublimités du mysticisme, il se mêle souvent une tristesse; même à l'époque où il se sera définitivement rallié au scepticisme, il aura encore la nostalgie de la foi.

« Et toutefois, dit-il, il y a dans les sentiments de religion, comme dans l'ordre des affections naturelles, un moment où l'analyse est déjouée, où, avec les pleurs, la tendresse se déclare, où l'oubli de soi, l'abandon involontaire et le touchant sacrifice commencent : c'est l'heure de la passion, de l'attente amoureuse, de la sainte folie au pied de la croix, de cet héroïsme unique, inénarrable des Madeleine et des sainte Thérèse.

« Je sais ce qu'un esprit d'observation comparée et de science sévère pourrait avoir à ajouter encore; mais une telle opiniâtreté d'analyse serait ici fastidieuse et presque inconvenante; arrivé à ce point, je ne veux que relire l'admirable chapitre de saint Paul sur la charité, et celui de l'*Imitation* sur l'amour (1). »

L'énigme de la mort et de la séparation lui arrache un aveu. M. Hamon, perdant une amie chère, élève cette prière à son créateur : « Mon Dieu, si elle a besoin de secours, faites que nous la secourions; si elle n'en a plus besoin, faites qu'elle nous secoure. » « Admirable prière! s'écrie Sainte-Beuve, malheur et tristesse à ceux qui ont perdu des êtres chers et qui ne trouvent point chaque soir dans leur cœur assez de foi, ni assez d'ardeur à leurs lèvres, pour la proférer (2)! »

Il s'identifie avec ses personnages et avec leurs idées; il oublie par moments son point de vue et se tourne vers des adversaires imaginaires de Port-Royal pour réfuter leurs arguments.

« La prière était donc pour eux, dit-il, cet auxiliaire

(1) *Port-Royal*, t. V, p. 133.
(2) *Ibid.*, t. IV, p. 319.

puissant, tout intérieur, toujours agissant, sur lequel ils comptaient pour vivifier l'œuvre, comme d'autres comptent près des enfants sur l'aiguillon extérieur de la louange. On peut aujourd'hui juger ces Messieurs bien simples d'avoir cru ainsi trouver dans la prière un équivalent, et mieux qu'un équivalent du ressort humain. Je demanderai seulement à ceux qui seraient portés à juger de la sorte, ce que c'est que croire en Dieu, si l'on ne croit pas très vivement à la prière (1) ? »

Par moments, la crédulité naïve des religieux lui arrache un sourire : un des solitaires, tout perclus, a subitement retrouvé l'usage de ses membres en baisant les pieds du cadavre de M. de Saint-Cyran. « Merveilleux effet, à coup sûr, dit Sainte-Beuve, de la vénération fortement éprouvée (2). »

Racontant le miracle de la sainte Épine, il ne se bornera plus à sourire, il aura un mot sévère pour un enthousiasme qui lui paraît de l'enfantillage : « Les jansénistes y voyaient le triomphe de leur cause ; j'y vois surtout l'humiliation de l'esprit humain (3). »

Dans les derniers volumes, il est toujours plus frappé des inconséquences et de l'obstination des jansénistes. Ces religieux s'étaient, dès l'origine, placés dans une situation équivoque vis-à-vis de l'Eglise. Hérétiques et indépendants, ils réclamaient hautement leur titre de fidèles catholiques et proclamaient leur soumission aux autorités. Même lorsque le pape se prononçait contre eux, ils trouvaient moyen d'ergoter et insistaient sur l'excellence de leurs idées, tout en prétendant ne pas désobéir. A partir d'Arnauld, ils s'obstinent à savoir mieux que les papes ce que ceux-ci pensent, et interprètent à leur manière les sentences pontificales (4). Ils résistent opiniâtrement sur

(1) *Port-Royal*, t. III, p. 498.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 205.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 177.
(4) *Ibid.*, p. 92.

certains points, alors que, sur d'autres points aussi essentiels, ils s'en rapportent aux décrets de l'Église.

Les persécutions subies ne les rendent pas indulgents envers les protestants ; bien loin d'être en sympathie avec des chrétiens qui, comme eux, souffrent pour leurs convictions, ils sont aussi sévères envers eux que les orthodoxes les plus fanatiques. Arnauld, proscrit et malheureux, approuve les mesures violentes contre le calvinisme (1). « Quant à la révocation de l'édit de Nantes, dit Sainte-Beuve, et aux rigueurs qui suivirent et précédèrent, Arnauld, sans tout approuver, est en somme pour la politique du roi ; il est catholique et royaliste plus que chrétien. Il a de ces duretés et de ces aveuglements du sens moral qu'on a peine à se figurer et à comprendre chez un si noble persécuté (2). »

L'historien avoue à ses lecteurs les désappointements que lui cause l'attitude des jansénistes ; selon sa coutume, il prend son lecteur comme confident. « J'aime mon sujet, dit-il au livre III, je le révère, mais j'y habite depuis des années et j'ai eu le temps d'en faire le tour : j'en sais les côtés faibles et bornés, et comme rien ne m'oblige à les dissimuler, je les dénonce (3). »

La première génération, celle de Saint-Cyran et de Pascal, avait de la grandeur ; la supériorité morale et la portée intellectuelle de ces hommes étaient remarquables ; la seconde génération, malgré la vigueur d'un Arnauld et la finesse d'un Nicole, a bien des limites et des étroitesses.

Au livre V, Sainte-Beuve continue ses confessions. Malgré son désir d'impartialité, mille pensées contraires se partagent son esprit à la lecture des récits écrits par les religieuses durant les persécutions de 1661 à 1665.

(1) *Port-Royal*, t. III, p. 310.
(2) *Ibid.*, t. V, p. 320.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 94.

« L'impatience, dit-il, je l'avouerai, est un de ces premiers sentiments (1). » Pourquoi ne pas montrer quelque docilité, puisqu'elles se prétendent bonnes catholiques? Pourquoi cet esprit frondeur qui va jusqu'à tourner en ridicule un homme qui se met en quatre pour les tirer d'affaire par une transaction (2)? Enfin, à la dernière heure, au moment où Port-Royal est à l'agonie, pourquoi une vingtaine de filles, vieilles, infirmes et ignorantes, vont-elles compromettre à toujours leur cause par un acte de méfiance (3)?

En 1846, déjà, une certaine lassitude se trahit; il se plaint que son sujet lui ait été dérobé par Victor Cousin, il donne des éloges au célèbre philosophe et historien, « un des plus grands esprits de ce temps-ci », qui soulève ses lecteurs par l'entrain de sa verve et l'éclat de sa plume, qui présente ses personnages avec « un magnifique talent et une plénitude de langage assez au niveau des hauteurs du grand siècle pour justifier l'intérêt excité et le retentissement universel ». Puis, très habilement, et selon un procédé où il est passé maître, Sainte-Beuve glisse à la faveur de ces témoignages d'admiration quelques critiques assez vives, bien qu'indirectes. « Il est résulté pour moi de ces diverses circonstances, et des autres complications fortuites dont la vie ne manque jamais, bien des délais involontaires, un ralentissement inévitable, et pourquoi ne pas le confesser? un certain dégoût, non pas certes pour mon cher et intime sujet, mais pour cette publicité bruyante à laquelle, portion par portion, je le voyais s'en aller en proie. J'y reviens aujourd'hui, à mon heure, dans une disposition d'esprit qui s'y retrouve conforme; j'y reviens légèrement mortifié, ne souhaitant plus qu'une chose, achever dignement

(1) *Port-Royal*, t. IV, p. 136.
(2) *Ibid.*, p. 200.
(3) *Ibid.*, t. VI, p. 184.

de le traiter, en étant de plus en plus vrai, sincère, indépendant, indépendant même du sentiment profond qu'il m'inspire (1). »

En 1857, Sainte-Beuve, après avoir terminé son grand ouvrage, y ajoute un *post-scriptum*. Il constate avec tristesse que sa longue intimité avec les gens de Port-Royal ne lui a pas apporté la paix. Il avait entrepris cette étude avec enthousiasme, il l'a terminée à force de travail et par devoir. « Jeune, inquiet, malade, amoureux et curieux des fleurs les plus cachées, je voulais surtout à l'origine, en pénétrant le mystère de ces âmes pieuses, de ces existences intérieures, y recueillir la poésie intime et profonde qui s'en exhalait. Mais à peine avais-je fait quelques pas, que cette poésie s'est évanouie, ou a fait place à des aspects plus sévères : la religion seule s'est montrée dans sa rigueur, et le christianisme dans sa nudité. Cette religion, il m'a été impossible d'y entrer autrement que pour la comprendre, pour l'exposer... J'ai eu beau faire, je n'ai été et je ne suis qu'un investigateur, un observateur sincère, attentif et scrupuleux. Et même, à mesure que j'ai avancé, le charme s'en étant allé, je n'ai plus voulu être autre chose (2). »

Son secrétaire, Jules Levallois, nous raconte la pénible impression qu'il éprouva lorsque Sainte-Beuve, un matin d'août 1857, lui dicta « cet éloquent et désolant *post-scriptum* » (3). Sur ses instances, le critique attendit plusieurs années avant de joindre ce fragment au dernier volume de *Port-Royal*.

Dans ses lettres, Sainte-Beuve reconnaît la modification graduelle de son point de vue. « Mes idées n'ont pas été sans varier pendant les longues années que j'ai suivi ce travail. La sincérité m'obligerait pourtant à dire où j'en

(1) *Port-Royal*, t. III, p. 4.
(2) *Ibid.*, t. VI, p. 243, 245.
(3) Jules Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 85.

étais en le terminant. C'est plutôt vis-à-vis de moi-même que vis-à-vis des autres que j'ai tenu à constater l'état, triste ou non, mais non embelli, de ma conviction et de ma conscience (1). »

Jules Levallois, et d'autres critiques à sa suite, ont quelque peu exagéré le changement d'attitude de Sainte-Beuve vis-à-vis de *Port-Royal*. Si, comme l'auteur le reconnaît lui-même, l'esprit critique s'est peu à peu « infiltré au bas des pages », l'ouvrage n'en garde pas moins son unité. Il y a eu dans son esprit une évolution, mais non une contradiction. Jamais il n'a renié son admiration première pour les grands jansénistes. A la fin de l'ouvrage, il rend un dernier hommage à leur vigueur et à leur intégrité : « Oh ! que si jamais il y avait un moyen pour la France, pour ce pays d'honneur et de folie, de devenir un pays de force et de légalité... c'eût été à condition que l'élément janséniste, si peu aimable qu'il fût..., n'eût pas été tout à fait évincé, éliminé, qu'il eût pris rang et place régulière dans le tempérament moral de la société française, qu'il y fût entré pour n'en plus sortir (2). »

Si Port-Royal avait vécu, il aurait donné à la nation la solidité et la consistance; ces hommes étaient des gens « avec qui l'on savait sur quoi compter; caractère qui a surtout manqué à nos mobiles et brillantes générations françaises ».

Quelques-uns des plus beaux passages sur la prière et l'adoration se trouvent dans les derniers volumes.

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 305. De même dans une autre lettre, il dira : « ... L'ouvrage n'a peut-être pas été conçu et exécuté tout entier dans un seul et *même* esprit. La philosophie s'y est infiltrée de plus en plus au bas des pages et comme dans le *sous-sol*, c'est la note qui exprime le plus souvent ma pensée de fond et de derrière. » (J. Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 284.)

(2) *Port-Royal*, t. VI, p. 192.

En dépit de son impatience, Sainte-Beuve conserve toujours un fond de sympathie pour ces religieux persécutés. Il ne cache pas son indignation devant l'odieuse intransigeance de Louis XIV; penseur libre, il prend intérêt aux souffrances de ces indépendants. Il a expliqué lui-même son point de vue dans une lettre à un catholique qui lui reprochait ses variations. « Sans prétendre à plus d'unité et d'homogénéité qu'il ne convient dans ma vie littéraire, je ne crois nullement être en contradiction avec moi-même autant que vous le supposez, et mon ouvrage de *Port-Royal* notamment, que j'achève en ce moment de réimprimer, après l'avoir complété, en sera la preuve. C'est, après tout, la défense des convictions persécutées, ces convictions ne fussent-elles pas les miennes (1). »

L'effort d'impartialité accompli par Sainte-Beuve apparaît dans la manière dont il a traité les jésuites. Désireux de ne pas se laisser influencer par les sévérités de Pascal, il consulta son ami Collombet, avocat moral des jésuites, qui lui communiqua tout ce qu'on pouvait alléguer en faveur de cette congrégation. Il entendit donc les deux parties tour à tour et forma son opinion en toute indépendance (2). Il relève les inexactitudes, les injustices, de Pascal, il cite une page éloquente d'un jésuite racontant le dévouement héroïque des Pères missionnaires. Après avoir rappelé tous les arguments ignorés des lecteurs des *Provinciales,* après avoir rendu un respectueux hommage aux vertus et aux talents des jésuites, Sainte-Beuve dit enfin sa propre opinion. Son verdict a un poids d'autant plus grand qu'il a fait preuve d'impartialité et qu'il n'a pas ménagé les reproches à Pascal. « Les individus, dit-il, peuvent être généralement bons, c'est le corps et l'esprit de ce corps qui est détestable (3). » Les jésuites,

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 242.
(2) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 85.
(3) *Port-Royal*, t. III, p. 131.

en s'efforçant de demeurer fidèles aux vérités chrétiennes dans leur conduite privée, défigurent ces mêmes vérités par des sophismes lorsque leur emprise sur les âmes est en jeu. « ... Ils ont introduit l'adresse humaine sous l'Evangile, et installé le machiavélisme à l'ombre de la croix (1). »

Sainte-Beuve montre ensuite les conséquences de la « dévotion superstitieuse et absolue » envers le supérieur, dévotion qui favorise une ambition démesurée dans les rapports de la « Société » avec les hommes du monde. Par une aberration de jugement, « la terre entière paraît, du premier jour, une conquête naturelle à Loyola » (2). Enfin, l'historien résume en une phrase cinglante sa définition de l'esprit jésuitique. « Au reste, pour le reconnaître vrai, cet esprit dénoncé et décrit par Pascal, cet esprit caressant, câlin, énervant, qui tente toujours et chatouille à l'endroit de l'intérêt, cet esprit diabolique et calomniateur, et qui en même temps ne sait pas haïr d'une haine honnête et vigoureuse... qui vous offre toutes les facilités et toutes les dispenses, mais seulement si vous lui donnez des gages et si vous êtes à lui ; esprit adultère de l'Évangile ; tout à soi et aux siens ; qui est comme un petit souffle demi-parfumé, demi-empesté... et qui, sous air de douceur et en l'adulant, convoite éternellement le royaume de la terre » — tous ceux qui ont vu cet esprit à l'œuvre à notre époque, « lui sauront dire, en le démêlant dans son essence et en le détestant jusqu'au bout dans sa moindre haleine : *Toi, toujours toi!* » (3).

Tout dilettante qu'il était, Sainte-Beuve savait, à l'occasion, s'indigner. *Port-Royal* est une œuvre remarquable, autant par la solidité de l'érudition que par la puissance d'émotion qui l'anime. Malgré ses dimensions

(1) *Port-Royal*, t. III, p. 133.
(2) *Ibid.*, p. 138.
(3) *Ibid.*, p. 140, 141.

exagérées, malgré des longueurs, des citations fréquentes, cette vaste étude est l'œuvre d'un poète. C'est le poète, encore plus que l'historien, qui fait surgir devant nous ces figures graves, pâlies à l'ombre du couvent; c'est le poète qui nous empoigne par le récit de la journée du guichet, c'est le poète qui entre avec tant de pénétration dans les aspirations de ses personnages.

LES AFFECTIONS (1837-1850)

La rupture avec Mme Hugo entraîna un bouleversement profond dans la vie de Sainte-Beuve. Obligé de renoncer à l'affection de son amie, il renonce en même temps à la poésie. « Je ne fais plus de vers depuis un certain jour, écrira-t-il en 1858. Ce n'est pas tant l'accablement des travaux et l'invasion de la prose qu'il en faut accuser. Chanter, pour moi, c'était la même chose qu'aimer et être aimé, le désirer ou l'espérer. Tout cela, à un certain jour, s'est tu dans mon cœur. »

Il fait allusion au *Livre d'amour* qu'il avait relégué dans le secret d'une armoire. « J'ai des vers bien anciens et non publiés. C'est l'histoire vraie, le récit saignant et cru de mes attaches et de mes déchiremens de cœur. Comme cela ne s'adresse ni à une *Iris* en l'air, ni à une nuageuse *Elvire*, mais à un être fort réel et fort existant, cela n'est pas publiable, et ne le sera peut-être jamais convenablement. Celui qui exécutera après moi mes volontés sera juge souverain, dans sa délicatesse. Le deuil intérieur définitif est la mort du chant (1). »

Bien qu'il n'écrive plus en vers, la veine poétique subsiste en lui, il déclare fréquemment son regret de la poésie et sa reconnaissance envers ceux qui voient en lui autre chose qu'un pur critique (2).

(1) *Lettres à Adèle Couriard*, 18 janvier 1858.

(2) Il écrit à Edmond Scherer pour le remercier d'un article : « Il m'était impossible de désirer quelque chose de plus agréable et de plus consolant pour l'ancien poète qui vit, à demi enseveli, tout au fond de moi. Vous avez su toucher tous les points les plus déli-

Après l'idylle de Lausanne, il rentre à Paris, assez triste. Au chagrin de cœur s'ajoute une désillusion intellectuelle. Sa connaissance du christianisme protestant et sa longue intimité avec les hérétiques jansénistes l'amènent à une douloureuse conclusion : il doit s'avouer incapable de se rattacher à la religion chrétienne. Il marquera dorénavant envers le christianisme une attitude attristée, parfois respectueuse et reconnaissante, parfois hostile et ironique. Quelques années plus tard, il écrira à Vinet : « Votre lettre m'a touché, honoré ; mais je me trouve toujours sans parole devant vos éloges, m'en sentant si peu digne, passé que je suis à l'état de pure intelligence critique et assistant avec un œil contristé à la mort de mon cœur. Je me juge et je reste calme, froid, indifférent ; je suis le mort et je me regarde mort sans que cela m'émeuve et me trouble autrement (1). »

A son retour à Paris, il est repris par le tourbillon et retrouve bientôt les préoccupations qui l'en avaient chassé. Il jette un regard de regret vers les mois écoulés à Lausanne. Dans cette existence de fatigues et de dispersion, il est incapable d'envoyer à Juste Olivier « aucune fleur, aucun sourire » pour l'année nouvelle (2). Toutefois, il se fixe dans la capitale, car malgré son amour pour Lausanne, il sait bien que la grande ville est pour lui le meilleur lieu d'études. Où trouver les ressources offertes par les grandes bibliothèques? Peut-être est-il ramené

cats et les plus décisifs, ceux que bien peu de critiques avaient daigné discerner jusqu'ici. » (*Correspondance*, t. Ier, p. 288.) De même, en 1869, quelques mois avant sa mort : « Quoique les vers m'aient depuis longtemps abandonné, et que ce que j'appelais un peu orgueilleusement mon *chant* soit éteint, il y a beaux jours, les sentiments qui m'inspirèrent me sont toujours présents, ne fût-ce que comme regrets ; et ceux qui, comme vous, daignent m'y reporter en idée sont sûrs de toucher en moi une fibre toujours vivante. » (*Nouvelle Correspondance*, p. 351.)

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 130.

(2) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 125.

malgré lui et par une pensée instinctive vers l'endroit où habite Mme Hugo?

L'article sur La Rochefoucauld reflète son désenchantement. Il dit adieu aux espérances de sa jeunesse et coule ses pensées dans des maximes imitées du grand désabusé. Sa jeunesse d'âme a disparu, emportant ses amours et ses admirations (1), il est « un célibataire aigri »; pour lui la vie devient plus difficile... « et se complique davantage à mesure qu'elle avance et qu'elle se dénue » (2). Il n'a pas encore pris son parti d'avoir perdu l'affection de son amie, par moments s'ouvre en lui « comme une plaie qui saigne et ne veut pas se fermer » (3).

Sa désillusion s'étend à toutes les branches de l'activité humaine, il se méfie de la philosophie systématique, il ne croit pas à la solidité de l'édifice social, il doute même de la vérité. Au milieu d'un scepticisme aussi radical, il trouve un calme relatif dans la résignation; puisque l'homme est voué à l'incertitude sur toute la ligne, le mieux est de s'accommoder de son sort, avec la consolation de n'être pas dupé (4).

Sainte-Beuve revient alors à son fonds de croyance d'avant le romantisme. La vraie philosophie ne prêche pas et ne discute pas, elle se borne à constater les phénomènes, à extraire du spectacle de la vie des leçons de sagesse (5). Il n'est pas un apôtre et ne combat pas ceux qui ont une religion, il croit seulement trouver le repos dans la certitude de sa propre clairvoyance.

Sa conception littéraire se constitue peu à peu et se modèle d'après sa conception philosophique. Jusqu'alors sa critique avait été un instrument de propagande ou le

(1) *Portraits de femmes*, p. 317, pensées XXVI et XXVII.

(2) *Ibid.*, p. 316, pensée XXIV.

(3) *Ibid.*, pensée XXV.

(4) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 448 et suivantes.

(5) Id., *ibid.*, p. 463.

miroir des influences subies ; il entrevoit maintenant une critique plus modeste, simplement explicative, impartiale et ouverte à tous (1). Il sera prêt à étudier toute forme de vie et à la présenter à ses lecteurs avec une égale sympathie, mais il refusera d'engager sa personnalité. « Votre conclusion, écrira-t-il à un critique, est celle à laquelle mon ambition d'écrivain, dans un tel sujet, avait aspiré le plus ; ne pas seulement comprendre, mais sentir, mais aimer jusqu'à un certain point et par le fond rester libre toutefois et être souverainement détaché de croire (2). »

Il cherchera, par la fréquentation des hommes, par l'observation, par la lecture attentive des œuvres, à enrichir sa connaissance du cœur humain. Cette gymnastique de psychologue le consolera des mécomptes de sa vie sentimentale ou des dégoûts de la vie quotidienne. « Moi, depuis mon retour de Lausanne..., écrit-il à l'abbé Barbe, je me suis laissé reprendre aisément à la vie de Paris. Je travaille, mais surtout je regarde, je vis en me dissipant, en tâchant toutefois de faire tourner à l'expérience des hommes et des choses ces perpétuels écarts (3). »

Aux doctrines abandonnées, il n'en substitue aucune ; sa critique n'a plus de but en dehors ni au-dessus d'elle-même (4), elle ne cherche pas les grandes théories historiques, elle est avant tout une analyse et une explication (5). Sainte-Beuve se donnera pour tâche de recueillir des renseignements nombreux et précis, de sonder les origines des âmes et des intelligences. A son lecteur d'utiliser ces données et d'en tirer des conclusions. Il assumera le rôle modeste de guide, se refusant à dégager

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 325.
(2) *Correspondance*, t. II, p. 280.
(3) *Nouvelle Correspondance*, p. 58.
(4) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 327.
(5) Id., *ibid.*, p. 343.

des principes généraux, afin d'éviter de faire fausse route (1). Il croit bien à une force supérieure reliant les événements, mais il est convaincu de notre insuffisance à saisir la loi qui régit les conflits entre hommes et nations (2).

Il s'écarte, mais sans rupture violente, du romantisme qui est une doctrine. Il relève toutes les promesses que cette école n'a pas tenues. Elle n'a pas donné de poème épique ; au théâtre, elle n'a rien ajouté qui vaille les pièces classiques ; elle s'est abandonnée à un débordement d'imagination ; elle a faussé l'histoire, faussé les sentiments, et n'a pas pris la peine d'étudier les sujets qu'elle traitait (3).

Par réaction, il se retourne avec une sympathie nouvelle vers les classiques qu'il regrette d'avoir méconnus. Les fautes de goût commises par ses contemporains l'aident à apprécier la discrétion du siècle de Louis XIV. Les disparates de Victor Hugo, qui le choquaient déjà en 1827 et qui, depuis lors, se sont encore accentués, confirment la justesse de l'idéal entretenu par les Racine et les Boileau. Par tempérament, Sainte-Beuve redoute les teintes heurtées ; sa poésie, nous le savons, affectionne les couleurs adoucies ; l'accalmie de l'âge mûr et une évolution graduelle développent en lui ce sens de la mesure. Il loue Louis XIV et son temps et rétracte certaines critiques d'autrefois. Il cherche à ramener ses contemporains à l'admiration de l'antiquité. La culture grecque et latine est « la patrie première », le point fixe et lumineux pour s'orienter dans les écarts comme dans les retours (4).

Cette tendance vers l'ordre et la règle a son contrecoup dans l'attitude de Sainte-Beuve en politique. Il

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p, 513.
(2) Id., *ibid.*, p. 537.
(3) Id., *ibid.*, p. 477, 478.
(4) Id., *ibid.*, p. 481.

oublie ses velléités démocratiques de 1830 et s'accommode du gouvernement établi. En 1840, il devient fonctionnaire et accepte la place de conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Il est satisfait de voir son mérite consacré officiellement et son avenir matériel assuré.

Malgré ce ralliement à la monarchie, Sainte-Beuve entend ne pas compromettre son indépendance et sa dignité. Conscient de sa valeur, il a des moments d'humeur lorsqu'il voit d'autres écrivains occuper dans l'Etat des postes éminents. Il affecte une certaine hauteur vis-à-vis des hommes puissants afin de leur montrer qu'il s'estime leur égal. Il reproche à Villemain les plaintes que ce critique a émises sur lui à des tiers. « Les années plus encore que les voyages m'apprennent à me passer d'autrui, lui écrit-il, même quand cet *autrui* est fertile en grâces ; à croire moins que jamais aux amitiés effectives, aux choses désintéressées... (1). »

Envers Cousin, il prend parfois un ton de raideur excessif. Exaspéré de voir le brillant historien s'aventurer à propos de Pascal sur le terrain de Port-Royal, il lui dit son irritation avec une franchise âpre (2). S'efforçant d'obtenir une pension pour la belle-sœur du poète Delille et rencontrant de la malcomplaisance auprès d'un personnage haut placé, il adressera à ce dernier la plainte suivante : « Monsieur, votre résistance à l'œuvre que je croyais si possible et qui a paru telle à presque tous nos confrères à qui j'en ai parlé en particulier me pousse vraiment à bout ; vous êtes toujours le même, monsieur ; vous affectez en vain une bienveillance personnelle que vous n'avez jamais eue... (3). »

Sainte-Beuve, définitivement installé à Paris, organise son existence. Son poste de bibliothécaire fait de lui un

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 100.
(2) *Ibid.*, p. 116.
(3) *Ibid.*, p. 149.

homme établi; de nombreuses relations dans la meilleure société apportent une diversion à ses travaux. Après quelques années, comme tout espoir de regagner l'amour de Mme Hugo est perdu, il songe à se fixer dans le mariage. Il nous dit dans *Port-Royal* la crise que subit l'homme placé au milieu de la vie. « D'anciens goûts refoulés qui se vengent, des tendresses naturelles non employées qui murmurent, l'approche de l'âge de quarante ans qui fait crise si souvent dans les organisations sensibles, une sorte de premier courage de la jeunesse dont le ressort se brise et qui ne retient plus les craintes fébriles continuelles d'une imagination que l'injustice du monde a blessée... (1). »

Tous ces troubles qu'il définit si bien, il dut les éprouver. A cette époque, il écrivait à ses amis Olivier : « Vous prendrez idée de tout ce que j'agite d'extrême en ma détresse quand je vous dirai que le *mariage!* lui-même s'est présenté à mon esprit avec ses chances et n'a pas été tout d'abord anéanti et que je me suis demandé s'il n'y avait pas de ce côté un port, un gazon où l'on échoue (2). »

Parmi les salons qu'il fréquentait, celui du général Pelletier était un des plus hospitaliers. Sainte-Beuve se prit d'amour pour la plus jeune fille du général. Un soir, après qu'elle avait joué une sonatine de Mozart, l'écrivain s'approcha d'elle et laissa errer, raconte-t-il, « une main distraite et ignorante sur le clavier d'un piano encore tout frémissant. . » ; l'aînée vint à lui et dit avec un sourire : « Essayez, qui sait? Les poètes savent beaucoup d'instinct. Peut-être savez-vous jouer sans l'avoir appris. — Oh! je m'en garderai bien, dis-je; j'aime mieux me figurer que je sais et j'aime bien mieux pouvoir encore me dire : peut-être! » La cadette était là,

(1) *Port-Royal*, t. VI, p. 18.
(2) *Correspondance avec M. et Mme Juste Olivier*, p. 138.

entendit et ajouta avec cette naïveté fine et charmante : « C'est ainsi de bien des choses, n'est-ce pas? Il vaut mieux ne pas essayer pour être sûr... — Oh! ne me le dites pas, je le sais trop bien, lui répondis-je avec une intonation tendre et un long regard. Je le sais trop et pour des choses dont on ose se dire : peut-être. » Elle comprit aussitôt et se recula et se réfugia toute rougissante auprès de son père (1). « La demande de Sainte-Beuve, raconte Mme Louise Colet, fut repoussée avec des ménagements de sensitive qui s'effarouche elle-même d'avoir la hardiesse de refuser un homme de tant d'esprit, un mari qui placerait sa femme dans une sphère si haute, si attrayante. Un instant elle hésita, mais, en le regardant, son courage s'affermit : elle eut un ineffable sourire et trouva des paroles fraternelles pour adoucir son refus (2). »

Sainte-Beuve essaya encore pendant quelques mois de maintenir les mêmes rapports amicaux avec le général; mais il souffrait trop d'une situation qui lui rappelait à chaque minute son désappointement. Il finit par s'excuser de son absence. « J'ai essayé, depuis votre départ, écrit-il, de cultiver, comme par le passé, des relations bien précieuses, mais auxquelles le plus grand charme du passé était ravi. J'ai cru un moment y avoir réussi, avoir triomphé assez de moi, ou plutôt de m'être assez complètement remis à mon penchant, pour ne ralentir qu'à peine une assiduité aussi désirée que combattue. Mais, vous l'avouerai-je? si je dissimulais au dehors, je le payais trop au dedans. Vous le comprendrez sans que je l'étale ici. D'une part, être reçu avec toute la bonne grâce du monde et même de ce qu'on appelle amitié; de l'autre, étouffer et irriter en soi un sentiment désavoué,

(1) Cité par le comte d'Haussonville dans *C.-A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres*, p. 177.

(2) G. Michaut, *le Livre d'amour de Sainte-Beuve*, p. 193 (en note).

une souffrance qui tout bas s'ulcère, et remporter un long trouble qui se prolonge bien avant à travers les seuls remèdes possibles de l'étude et de l'isolement : je n'ai pu y suffire, et, à partir d'un certain jour, je me suis dit, avec la seule force que je retrouvais en moi, de m'abstenir désormais et de fuir dans mon ombre (1). »

Ce ne fut pas la dernière occasion de mariage qu'ait rencontrée Sainte-Beuve. Il était lié d'une amitié très douce avec Mme Desbordes-Valmore, la poétesse. Cette amie avait une fille, surnommée Ondine, âgée de dix-sept ans à l'époque où le critique dut renoncer à Mlle Pelletier. Il l'a ainsi dépeinte dans les *Nouveaux Lundis* : « Cette charmante Ondine avait des points de ressemblance et de contraste avec sa mère. Petite de taille, d'un visage régulier avec de beaux yeux bleus, elle avait quelque chose d'angélique et de puritain, un caractère sérieux et ferme, une sensibilité pure et élevée. A la différence de sa mère qui se prodiguait à tous, et dont toutes les heures étaient envahies, elle sentait le besoin de se recueillir et de se réserver : ces réserves d'une si jeune sagesse donnaient même parfois un souci et une alarme de tendresse à sa mère qui n'était pas accoutumée à séparer l'affection de l'épanchement (2). »

La jeune fille étudiait beaucoup. Elle remplit pendant plusieurs années un poste de surveillante dans un pensionnat. Sainte-Beuve allait la visiter souvent. « Combien n'ai-je point passé auprès d'elle de doux et salutaires moments ! s'écriera-t-il plus tard. C'étaient mes bonnes journées que celles où je m'acheminais vers Chaillot à trois heures, et où je la trouvais souriante, studieuse, prudente et gracieusement confiante (3). »

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 111.
(2) *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 168.
(3) *Correspondance*, t. Ier, p. 183.

Ils travaillaient ensemble, prenaient quelque livre latin ou traduisaient des poésies anglaises. Sainte-Beuve subissait le charme de cette enfant sérieuse et si compréhensive des choses littéraires. Car Ondine, comme sa mère, avait le don de la poésie. En automne 1840, elle adressait une pièce à Sainte-Beuve pour l'inviter.

Elle revint à Paris au moment où ce dernier avait besoin de consolation, à l'heure où la porte du général Pelletier se fermait pour toujours derrière lui. Sainte-Beuve s'abandonna à la douceur de cette affection nouvelle. Peut-être même songea-t-il à épouser Ondine. Le passage suivant d'une lettre à Mme Bascans semble le suggérer : « Il m'est survenu toutes sortes de mécomptes dans mes affaires privées, et je me trouve hors d'état de suffire, pour le moment, à l'engagement que j'ai pris de concert avec vous... Tout cela m'a donné bien de l'ennui et du travail de tête, mais la partie la plus sensible pour moi est l'impossibilité où cela me réduit, pour le moment, de faire face à une dette, la plus sacrée pour moi et la plus douce (1). »

Toutefois, leurs rapports restèrent purement amicaux et quelques années plus tard Ondine épousait M. Jacques Langlais, avocat et député.

Il est étrange que Sainte-Beuve, avec ses rêves de vie domestique et ses besoins d'affection, ait laissé échapper cette dernière occasion de fonder une famille. Fut-il effrayé par les dix-sept années d'âge qui le séparaient de Mlle Valmore? Craignait-il de s'unir à une personne de santé délicate? Sainte-Beuve n'était plus un jeune homme depuis de longues années; accoutumé à peser les actes et les sentiments, la réflexion s'était développée en lui au détriment de la volonté. De plus ses habitudes de célibataire le poussaient à chérir sa liberté chaque année davantage. Fort probablement il s'attacha à Ondine d'un

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 140.

amour tendre, à demi sentimental, à demi paternel, comme l'amour qu'il éprouvera plus tard pour Adèle Couriard; le temps passa et il ne put prendre sur lui de s'engager irrévocablement. Du reste, son cœur était occupé dans ces années par un sentiment destiné à devenir bientôt dominant et passionné.

Sainte-Beuve avait fait la connaissance de Mme d'Arbouville chez le comte Molé, son oncle. Très vite une sympathie réciproque les lia. Pour obtenir les bonnes grâces de sa nouvelle amie, il se montra câlin et timide et s'employa auprès des revues pour obtenir la publication des nouvelles qu'elle avait écrites. Il établit pendant plusieurs années un siège en règle autour de Mme d'Arbouville sans jamais parvenir à une victoire complète.

Il avait, en amour et en amitié, des notions singulières. « Posséder, dit-il, vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, et ne fût-ce qu'une seule fois, une femme qu'on connaît depuis longtemps et qu'on a aimée, c'est ce que j'appelle planter ensemble le clou d'or de l'amitié (1). »

Le sens psychologique de Sainte-Beuve est ici en défaut. Dans le cas particulier, son égoïsme masculin l'égara et fut pour lui une cause de souffrances.

Mme d'Arbouville avait alors une trentaine d'années. A défaut de beauté, elle possédait le charme de la distinction, de l'intelligence, de la bonté. Sainte-Beuve la range dans la classe des femmes qui auraient dû être belles, mais « qu'un simple accident a voilées, et en qui tout révèle la première intention naturelle ».

En dépit de ses principes, il avait le cœur tendre, ses lettres trahissent une constante sollicitude pour son amie : « Croyez bien que je sens la délicatesse et la vérité de certaines choses que vous me dites, lui écrit-il; aussi n'en suis-je que plus précipité dans le non-espoir! Oh! que je

(1) *Clou d'or*, p. 14.

voudrais au moins que rien pour vous ne se mêlât d'amer à tout ceci (1)! »

Bientôt il se plaint de sa position ambiguë auprès d'elle. « Jamais, dit-il, je ne pourrai supporter avec la moindre douceur cette situation mitigée que vous me faites; jamais, malgré tous mes désirs et mes vœux. N'y a-t-il donc, de votre part, rien autre chose de possible (2)? »

Mme d'Arbouville, nous dit Sainte-Beuve, « est un charmant mélange de bon sens, de légèreté, de coquetterie et de vertu » (3). « Sous tous ces airs de raison, elle est plus fière que tendre, plus glorieuse que passionnée », s'écrie-t-il à une heure de dépit.

Avec beaucoup d'habileté, Mme d'Arbouville maintient son ami à une distance respectueuse sans toutefois le décourager entièrement. « On traite ainsi les prisonniers qu'on veut conserver pour un certain temps, lui écrit-il; on leur donne juste assez de nourriture pour qu'ils ne meurent pas (4). »

Humilié par son esclavage, il a quelquefois des mots amers. « Voyez-vous, chère madame, vous ne savez pas les paroles qui touchent, qui apaisent, quelque chose qui ne soit pas écrit en vue de votre gloire (5). »

L'acuité de sa passion lui rappelle tout ce qu'il a souffert par la femme depuis son enfance et les moyens employés pour étourdir sa souffrance : « J'ai compris qu'il fallait être philosophe et aussitôt j'ai hardiment porté la pierre infernale aux racines trop tendres de mes senti-

(1) *Clou d'or*, p. 16.
(2) *Ibid.*, p. 51.
(3) *Ibid.*, p. IV.
(4) *Ibid.*, p. 66. De même ailleurs : « Je sais maintenant ou jamais la mesure de cette affection; je sais ce que c'est que de faire dépendre son bonheur unique de vous, d'une parole de vous. » (*Clou d'or*, p. 33.)
(5) *Ibid.*, p. 56.

ments, j'ai brûlé, brûlé, j'ai en bonne partie détruit. Je ne sais pas tout à fait comment on abolit les sentiments ; mais je sais des recettes sûres pour les arrêter, les ravager en moi, les empoisonner. Ils ne servent qu'à troubler la vie. Vous voyez que je n'aurais pas dû vous écrire : mais vous autres, pauvre chère madame, vous autres belles dames du monde, vous ne savez pas ce que vous faites en jouant ainsi sans cesse avec les lions et les ours (1). »

Certains passages de ses lettres ont le même accent douloureux que nous avons rencontré dans les confessions de *Volupté* (2). Si son amour pour Mme d'Arbouville fut pour Sainte-Beuve une cause de désenchantement et de tristesse, il ne lui en apporta pas moins beaucoup de douceurs. Sans être au même diapason, l'affection de cette dame était réelle et profonde. Elle était pour lui à la fois l'ennemi qui envoie les blessures et l'infirmière qui les panse. Il y avait chez elle, comme souvent chez les femmes, un mélange d'égoïsme et de bonté : tandis qu'elle s'ingéniait à le consoler, il ne lui déplaisait pas de voir son ami souffrir par elle. Elle était peinée quand il parlait des *échecs* qu'il subissait auprès d'elle (3), ou qu'il se disait malheureux (4). Elle

(1) *Clou d'or*, p. 43. Ce passage est à rapprocher du fragment suivant : « Je suis tenté de demander à la première femme facile l'ombre des plaisirs désormais séparés de l'amour. » (*Clou d'or*, p. 29.)

(2) « Je n'ai plus de printemps : ce qu'ils me font éprouver de douloureux est impossible à dire. Le désir lui-même me devient une douleur insupportable ; j'aime mieux la tristesse unique, habituelle, m'y enfoncer et m'y abreuver. » (*Clou d'or*, p. 50.)

Ou encore : « Je me retrouve donc seul, sans illusion, et je lutte à nu et à *cru* avec ma morsure : qu'y a-t-il d'étonnant que je ne trouve point de parole pour vous ! Je me tourne et me retourne sur le flanc, appuyant sur mon mal et me demandant s'il n'y a pas moyen de guérir et d'échapper. » (*Clou d'or*, p. 62.)

(3) Léon Séché, *Mme d'Arbouville*, p. 170.

(4) Id., *ibid.*, p. 30.

protestait de tout son attachement pour lui et du besoin qu'elle avait de lui. « Vous êtes aimable, vous êtes bon, vous êtes ami. Soyez content de tout cela », lui écrit-elle (1). Ses témoignages sont fréquents et parfois émus. « Vous êtes le plus affectueux et le plus durable des amis, vous êtes un exemple unique, vous êtes cet aloès qui fleurit tous les cent ans — partout où je passe, le parfum de votre amitié charme tout le monde — et moi, je compte sur cette amitié comme si les biens de ce monde étaient de fer et qu'on n'eût jamais vu un anneau se rompre (2). »

Ailleurs, elle rend hommage aux qualités aimantes de Sainte-Beuve : « Vous savez aimer, vous! C'est là le meilleur don que Dieu vous ait fait. Conservez-le précieusement (3). »

Mme d'Arbouville aimait son mari et se sentait sûre de son propre cœur. Elle ne craignait pas de recevoir Sainte-Beuve tous les jours, dans son salon, à une heure qui lui était réservée; en été, il venait séjourner auprès d'elle au château de Champlâtreux.

Cette femme était digne du culte qu'elle inspirait à l'écrivain. Par son intelligence, par ses dons poétiques et par le charme de sa conversation, elle était une amie précieuse.

Outre ces talents, elle avait une âme très élevée. Sans être aucunement prêcheuse, elle ne pouvait s'empêcher de regretter le scepticisme de son ami. Elle aurait aimé le voir s'abandonner à l'amour de Dieu. Etant entrée un jour dans une chapelle pour se recueillir, elle écrit, à son retour : « Le souvenir de vos paroles amères contre moi, et surtout contre les plus

(1) Léon Séché, *Mme d'Arbouville*, p. 129.

(2) Id., *ibid.*, p. 222.

(3) Id., *ibid.*, p. 258. De même à la p. 276 : « Vous m'avez écrit de bonnes, de douces lettres qui me font le plus grand plaisir à lire et qui me donnent du courage dans mes maux. »

graves croyances, m'est tellement resté dans le cœur que, revenant de l'église, je ne sais quel instinct me pousse à vous écrire... J'ai demandé *avec larmes* à Dieu de donner au cœur de mes amis deux croyances : l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. J'ai demandé aux larmes d'arracher de ces mêmes choses l'amertume, le vide, le désordre des pensées. Oh! si vous eussiez été là auprès de moi dans cette chapelle, dans ce silence, dans cette obscurité, au pied de ce tombeau, dans ce grand calme, si j'avais pu vous regarder au moment où mes larmes coulaient, je crois que votre cœur aurait senti aussi un peu de l'émotion qui vient de la foi. Ah! monsieur, vous soumettez votre croyance à votre raisonnement, et jamais à votre cœur! Il est des choses qu'il faut comprendre par l'émotion. Esprit borné, nous voulons analyser l'infini, et quand notre vue myope ne perce pas les nuages, nous nous drapons avec orgueil et sécurité dans notre aveuglement, comme César dans son manteau pour mourir! Ah! Venez donc être ému, un jour! Cela tue tous les raisonnements (1)! »

Sous l'empire de sa passion, la muse de Sainte-Beuve eut un court réveil. Pour fléchir Mme d'Arbouville, il exalta les charmes d'un amour partagé. A cette époque de la vie où bientôt la jeunesse va nous quitter, il est doux de s'abandonner à l'affection.

Amie, il faut aimer quand le feu couve encore.

. . . .

Amie, il faut aimer pour qu'à l'heure où tout passe,
A l'âge où toutes fleurs quitteront le chemin,
Dans les landes du soir, en entrant tête basse,
Nous nous serrions la main (2).

(1) Léon Séché, *Mme d'Arbouville*, p. 58, 60.
(2) Id., *ibid.*, p. 281.

Sainte-Beuve compare l'affection de Mme d'Arbouville au parfum d'une fleur :

Parfum léger qui dit d'abord : *C'est elle!*
Petit parfum qu'on distingue entre tous,
Qu'à chaque brise on sent venir vers nous,
Qu'on voit sortir de la tige fidèle :
L'air s'en embaume et connaît l'Immortelle (1).

Quand elle lui a signifié les strictes limites de leurs rapports, il s'est plaint :

En me voyant gémir, votre froide paupière
M'a refermé d'abord ce beau ciel que j'aimais.
Comme aux portes d'Enfer, de vos tours de pierre
Vous m'avez opposé pour premier mot : *Jamais!* (2).

Alors il a soupiré après l'heure de la libération.

Osons tout et disons nos sentiments divers :
Nul moment n'est plus doux au cœur mâle et sauvage
Que lorsqu'après des mois d'un trop ingrat servage,
Un matin, par bonheur, il a brisé ses fers.

Mais cette heure n'est pas encore venue, plus que jamais il est esclave de la femme :

Otez, ôtez bien loin toute grâce innocente,
Tous regards où le cœur se reprend et s'enchante ;
Otez l'objet funeste au guerrier trop meurtri !
Ces rencontres, toujours ma joie et mon alarme,
Ces airs, ces tours de tête, ô Femmes, votre charme,
Doux charme par où j'ai péri (3) !

Après ce dernier jet de flamme, la veine poétique de

(1) Léon Séché, *Mme d'Arbouville*, p. 285.
(2) Id., *ibid.*, p. 292.
(3) Id., *ibid.*, p. 292, 293.

Sainte-Beuve s'éteignit pour toujours; irrévocablement, il se cantonna dans la prose.

Sainte-Beuve, depuis sept années, soupirait aux pieds de Mme d'Arbouville quand survint la Révolution de 1848. Las d'une situation sans issue, il décida de s'éloigner et accepta de donner à Liége pendant deux semestres un cours sur Chateaubriand. Ce départ fut un vif chagrin pour son amie qui voyait de douces habitudes se briser. Elle lui écrivit le 15 octobre : « ...Je reçois une lettre de vous qui m'a été au cœur et je cède à l'entraînement de vous le dire sous l'impression du premier moment. Mon ami, j'y sens votre tristesse, elle semble me rappeler quelque chose que j'ai senti. J'y reconnais ce vrai que j'aime. En la lisant, j'ai pardonné, j'ai effacé toute récrimination, j'ai été triste avec vous, comme si nous n'avions rien pu, ni l'un ni l'autre, pour nous épargner le regret. Croyez-le bien, quand le temps a tant passé sur une affection, il ne dépend guère de ceux qu'elle a laissés purs de la rompre et de chercher ailleurs. Ce sont les remords qui brisent. J'ai été une des meilleures pages de votre vie (1). »

A la fin de décembre, Sainte-Beuve revenant à Paris trouva Mme d'Arbouville très malade. Il hésita à retourner à Liége. Elle l'y contraignit, l'encourageant à ne « pas trop ballotter sa vie ni trop déménager son âme » (2).

Mais le mal s'aggravait; en février 1849, les médecins déclarèrent l'état désespéré. Un cancer à l'estomac la minait. A deux reprises, aux vacances de Pâques et en août, Sainte-Beuve fit le voyage de Liége à Lyon pour la visiter. Dans les derniers jours, à l'heure de l'agonie, pour lui épargner le spectacle de ses souffrances, ou pour

(1) Léon Séché, *Mme d'Arbouville*, p. 247.
(2) Id., *ibid.*, p. 106.

mieux se recueillir, elle refusa de le recevoir (1). Elle mourut le 22 mars 1850.

Bien qu'elle n'ait pas modifié d'une manière marquée l'orientation intellectuelle de Sainte-Beuve, elle occupa néanmoins une place considérable dans sa vie. Par sa distinction, par son intelligente sympathie et par l'atmosphère plus pure dont elle l'enveloppa, elle accentua en lui le goût de la mesure, elle affina son sens déjà très délicat des nuances. Ce contact habituel avec une nature aristocratique développa les dons d'analyse de l'écrivain qui savait dessiner les portraits de femmes d'un crayon si léger et si subtil.

En 1845, une brouille momentanée avait séparé Sainte-Beuve de Mme d'Arbouville. Durant une année, ils avaient cessé de correspondre. En dépit de désappointements répétés, le poète sommeillant en lui se réveillait toujours. Une nouvelle flamme ne tarda pas à occuper son cœur. M. J. Troubat a publié en 1911 des fragments du journal intime de son maître sous le titre de : *Encore une inconnue de Sainte-Beuve* (2).

Le critique-poète, à la date du 30 mars, s'adresse en pensée à une dame qu'il a rencontrée dans le monde et qui l'a charmé. Tel un jouvenceau à son premier amour, il a erré sous les fenêtres de son idole dans l'espoir de la rencontrer. « Il s'agite en moi tant de choses, dit-il. C'est la *troisième* fois que je vais à votre porte, sans oser entrer, — depuis que j'ai le bonheur de vous connaître. Je crains tant de paraître importun et indiscret (3). »

Il lui appartient sans réserve : « Disposez de moi. Daignez me diriger. Vos pensées soupçonnées seront pour moi des ordres. Faites-moi entendre combien de fois

(1) Léon Séché, *Mme d'Arbouville*, p. 106.
(2) La *Revue*, t. LXXXIX, p. 3, 1911.
(3) *Ibidem*.

je puis vous aller voir, c'est mon seul bonheur (1). »

Il écrit pour décharger son cœur tout rempli d'Elle; deux jours sans la voir lui semblent bien longs. « Oui, chère madame, s'écrie-t-il, je vous aime comme on aime à vingt ans, avec tendresse, avec pureté, avec flamme et en étant tout entier à vous à chaque instant du jour et de la nuit (2). »

Il raconte comment il l'a connue; à chaque rencontre il a admiré chez elle une « nature bonne, franche, une grâce simple » qui le pénétrait. Il y a en elle un Etre pour qui il lui serait doux de vivre. Après avoir approché de sa demeure à plusieurs reprises et s'être enfui tout effrayé de son audace, il a pris courage et a monté l'escalier. L'accueil aimable qu'il a reçu lui a fait du bien. Il lui retrace les principales lignes de sa vie sentimentale, sa liaison avec Mme Hugo, son amour pour Mme d'Arbouville. « Depuis 1837, dit-il, je n'ai pas eu un instant de bonheur, et toutes les tentatives que j'ai faites pour me reprendre à un cœur ont échoué. Je n'ai jamais rencontré ce que je rêvais, ce que je croyais encore possible... » « Je suis *libre*, je suis *seul*, — *seul au monde*, — sans un être à aimer, hors ma vieille mère qui a quatre-vingt-un ans. Oh! chère madame, me le permettez-vous, je veux vous aimer... Je suis déjà loin de la jeunesse, mais j'ai le cœur jeune; il a eu si peu d'occasions d'appliquer cette sensibilité dont il est doué; soyez-en l'objet, daignez en recevoir l'hommage. Si vous saviez comme les moindres témoignages de vous me touchent, me ravissent (3)! »

A d'autres moments, il se raisonne; après une nuit où le souvenir de son amie l'a tenu éveillé, il énumère toutes les causes qui lui enjoignent de ne pas espérer. Ce serait

(1) La *Revue*, t. LXXXIX, p. 3, 1911.
(2) *Ibidem*.
(3) *Ibid.*, p. 5, 1911.

folie à lui que de prétendre l'intéresser, elle le connaît à peine... « Elle ne sait pas à quel point, s'écrie-t-il, ce que j'ai à lui offrir est sérieux, profond, unique ; à quel point ce n'est pas un délassement, une distraction que je demande à sa connaissance charmante, mais toute une vie de cœur, tout un but à ma vie qui n'en a aucun (1). »

Il imagine le doux bonheur dont il jouirait s'il gagnait son affection : « Être assis l'un près de l'autre, en sachant que les pensées sont d'accord, que les cœurs s'entendent, savoir cela en se le disant, en se le rappelant de temps en temps d'un regard silencieux et doux à travers une conversation où d'autres prennent part, n'est-ce pas un charme (2) ? »

Il traverse des alternatives d'espérance et de tristesse, selon la manière dont elle agit envers lui. A-t-elle une aimable attention pour lui, il est transporté de joie; se montre-t-elle indifférente, il s'épuise en regrets. « Quoi? Se peut-il bien? écrit-il un jour. Ai-je rêvé et tout n'existerait-il que dans mon imagination ! Quand je courais à elle, hier soir, si plein de pensées, comme elle m'a reçu froidement, en s'excusant presque d'être seule, sans trouver un mot encourageant à me dire ! Ma timidité a redoublé. Je n'ai rien dit de ce dont j'étais rempli. Lorsque nous n'avons plus été seuls, elle n'a rien témoigné non plus; quand je suis sorti, elle ne m'a point dit : *à bientôt*. Je suis revenu triste et sentant encore une fois que je suis seul au monde et que ma vie ne peut se suspendre à rien : on n'en veut pas. On ne veut pas de ce cœur qui s'offre, qui se donne, qui brûle de dire humblement : *Je suis à vous*. Mes larmes n'ont plus qu'à couler obstinées. Désert du cœur (3). »

Un jour, enfin, il lui a laissé deviner son amour, elle

(1) La *Revue*, t. LXXXIX, p. 6, 1911.
(2) *Ibidem*.
(3) *Ibid*., p. 9, 1911.

ne l'a pas rebuté, elle lui a parlé avec un certain abandon de la jeunesse mélancolique qu'elle a vécue. De bonheur, le poète se réveille au grand matin pour penser à elle. « Je suis dans un état de bonheur doux, continu, et à la fois inespéré; c'est ma première pensée au réveil... Je suis si touché, si reconnaissant, si heureux d'être accueilli de vous avec cette tendresse, qu'il me semble que j'ai besoin de savoir que je n'en perdrai rien... Oh! quand pourrai-je vous dire ma F...! Ma vie est désormais bien simple et je n'y compte plus que deux moments : les jours où je la vois et ceux où je ne la vois pas. Et les jours où je ne la vois pas, je les passe à me souvenir de l'avoir vue et à désirer de la voir (1). »

Le journal se termine le 3 mai par des paroles d'espérance : « Qu'elle a été charmante pour moi, l'autre soir! Lorsque je suis ainsi près d'Elle, je reste, les instants passent, je ne puis plus me détacher.

« A ce soir, à bientôt (2)! »

Qu'advint-il de cet épisode? Que signifie la brusque interruption de ce roman? Qui était l'héroïne? Autant de questions qui demeurent sans réponse. Jules Troubat n'a pas jugé bon de nous donner de plus amples détails. Peut-être n'en savait-il pas davantage?

Quand on songe que ces fragments étaient écrits par Sainte-Beuve dans la plus secrète intimité et pour lui-même seulement, que vraisemblablement l'*inconnue* les ignora, on demeure étonné de la jeunesse de cœur de ce quadragénaire. Ce célibataire endurci est sentimental comme un adolescent. On serait tenté d'admirer sa fraîcheur d'impressions si l'on ne savait que ces confidences s'adressaient en pensée à une femme mariée! On se trouve donc devant une tentative de séduction assez banale (3).

(1) La *Revue*, t, LXXXIX, p. 13-14, 1911.

(2) *Ibid.*, p. 15, 1911.

(3) On peut remarquer dans cette ébauche de roman le mélange de religiosité et de sensualité qui est propre à Sainte-Beuve. L'au-

Après la mort de Mme d'Arbouville, Sainte-Beuve se retira du monde et devint le travailleur solitaire de la dernière étape. Aussi bien les salons qu'il avait fréquentés sous le règne précédent s'étaient-ils dissous.

Sa correspondance avec M. et Mme Olivier nous renseigne sur son genre de vie dans les années qui précédèrent la Révolution. Il avait eu alors une crise de mondanité qu'on ne rencontre à aucune autre période de sa carrière. En 1841, il acceptait toutes les invitations (1). Il allait chez Mme Récamier, chez George Sand, chez Thiers, chez Mme d'Agoult... Il observait les visages et les âmes, parfois il passait ses journées à rêver, à dormir, à « émietter quelque livre » (2). Malgré les agréments de la vie de Paris, ses crises coutumières d'hypocondrie le ressaisissaient; à certains jours il se sentait découragé, maussade, voire méchant. Des soucis d'argent le tiraillaient, ses désirs non apaisés et devenant plus encombrants avec l'âge l'inquiétaient (3). Il craignait que son cœur n'eût sombré et il n'avait pas le courage ni le temps de plonger dans l'abîme pour tenter de le retrouver (4). Il était sans défense contre les obsessions du monde et se débattait dans une situation fausse (son amour pour Mme d'Arbouville).

teur de *Volupté*, on le sait, a toujours été attiré vers les femmes graves et un peu austères : « Comment ne l'aurais-je pas aimée, dit-il le 22 avril, lorsque je l'ai vue si simple, dans sa toilette un peu puritaine, avec ce petit collet élégant et blanc, ces beaux bandeaux blonds, sa physionomie attestant une âme saine et grave, ses yeux bleus où l'on voudrait tant lire la tendresse! » (La *Revue*, t. LXXXIX, p. 12, 1911.)

(1) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 254.

(2) *Ibid.*, p. 224.

(3) « Je vous avoue que l'avenir commence à m'inquiéter; car les désirs se font plus vastes en des cœurs vieillissants, quand ils n'ont pas été apaisés à temps, ni réglés jamais. » (*Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 137.)

(4) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 246.

Ses déclarations d'attachement au pays de Vaud sont le refrain habituel de ses lettres (1). Il caresse toujours le projet de quitter Paris pour se retirer au bord du lac de Genève et vieillir en face des montagnes (2). Le canton de Vaud se présente à lui comme un coin de refuge, un nid sûr (3). Son affection pour ses amis lausannois a augmenté avec les années. Comme Mme d'Arbouville, Mme Olivier a pour lui une tendresse fraternelle. Sainte-Beuve possédait décidément le don de se faire aimer des femmes supérieures. Il lui a rendu un témoignage discret dans un article sur Mme Necker.

« Et moi, dit-il, je dirai et tous ceux qui ont connu et habité ce pays diront : Oui, cherchez-y sinon des *Julie* et des *Saint-Preux,* du moins des femmes du genre de *Claire;* j'entends par là un certain tour d'esprit mêlé de sérieux et de gaîté, naturel et travaillé à la fois, très capable de raisonnement, d'étude, de dialectique même, vif pourtant, assez imprévu et non du tout dénué d'agrément et de charme. » (*Causeries du Lundi,* t. IV, p. 184.) Sainte-Beuve profitait ainsi de la publicité pour envoyer parfois un message par-dessus la tête des lecteurs à l'ami ou à l'ennemi qu'il ne voulait pas viser directement.

Comme Mme Hugo, comme Mme d'Arbouville, comme plus tard Adèle Couriard, Mme Olivier a l'espérance d'amener Sainte-Beuve au bonheur par la religion. « ... Si vous sautiez par-dessus l'abîme, yeux fermés, comme

(1) « Je suis vaudois et très vaudois; je croyais faire plaisir à Lausanne même par ces petites pointes contre les antipathies d'à côté (Neuchâtel et Genève). » (*Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 149.) Dans une conversation, quelqu'un se tourne vers Sainte-Beuve, faisant appel à sa connaissance du pays de Vaud, le critique en est tout flatté : « Mon orgueil vaudois s'est redressé et j'ai souri et rougi. » (P. 218; voir aussi p. 256, 319, 353, 358, 360, et *Nouvelle Correspondance*, p. 86.)

(2) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 236.

(3) *Ibid.*, p. 255.

vous aurez peut-être la force de l'essayer, vous verriez peut-être combien le gazon de l'autre rive vous recevrait mollement », lui écrit-elle au début de leurs relations (1).

Quand le critique accepte son invitation, Mme Olivier est tout heureuse, et voudrait remplacer pour lui « sa mère ou tous ceux dont dépend sa vie quotidienne et matérielle » (2).

Parfois le mari et la femme écrivent en commun. « Une lettre de vous, disent-ils dans un message signé de leurs deux initiales, est une joie de cœur et d'esprit qui nous fait, au moins, une bonne journée (3). »

Parlant du bonheur de sa vie conjugale, Mme Olivier est presque effrayée d'un privilège aussi exceptionnel, elle est troublée en songeant à ceux qui, comme Sainte-Beuve, ne possèdent pas cette plénitude de félicité. « Une telle chose est presque comme ces enfants dont on admire la surnaturelle beauté. A vous quelquefois de voiler d'un nuage cet azur transparent, car nous vous aimons tant et nous pouvons si peu pour vous (4) ! »

Le passage de Sainte-Beuve a laissé des traces ineffaçables dans le cœur de ses amis; ils vivent encore de son souvenir et l'associent à toutes leurs émotions poétiques. « Il y a certains aspects du lac le soir, lui écrit Mme Olivier, certains effets de brouillard violet qui succède à l'orage vers l'horizon des montagnes, certains enchantements particuliers du paysage, desquels je ne m'accoutume pas à séparer votre souvenir (5). »

Le spectacle du printemps rappelle à Mme Olivier le temps où Sainte-Beuve était à Lausanne; elle le gronde de n'être pas revenu ainsi qu'il l'avait promis. « Vous y

(1) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 433.
(2) *Ibid.*, p. 439.
(3) *Ibid.*, p. 445.
(4) *Ibid.*, p. 453.
(5) *Ibid.*, p. 460.

êtes bien pour quelque chose dans ce printemps-là, car j'aime que vous nous aimiez et que vous l'écriviez souvent; cela me donne de la gaîté en général et même de la résignation pour aller sans vous en pèlerinage dans les sentiers où vous aviez promis, menteur! de revenir chaque année (1). »

Elle n'a jamais cessé d'attendre son retour. « Figurez-vous que je suis assez folle pour regarder souvent de ma fenêtre si vous n'arrivez point. C'est tout le remède que je sais imaginer à des maux qui nous affligent vivement et à votre disposition d'esprit abattue, qui nous fait souhaiter autant que vous, et pour nous aussi, un moment où vous puissiez respirer hors de votre chaîne (2). »

Elle s'ingénie à trouver des paroles pour lui rendre un peu de joie et lui insuffler la confiance en lui-même. « Prenez donc courage pour travailler. Vous le faites avec succès, avec avenir, avec gloire. C'est pourtant quelque chose dans une carrière entravée que de sentir qu'on réussit, que de voir incontestablement sa place toujours plus haute et pour le présent et surtout pour la sévère et calme postérité... (3) »

Sainte-Beuve apprécie une telle sollicitude. A Noël 1843, il envoie ses vœux au couple de Lausanne : « Ma pensée vole vers vous. Soyez heureux avec la part inévitable de tristesse; soyez heureux comme vous le méritez, puisque de penser à vous donne du bonheur, un éclair de bonheur aux plus assombris (4). » Après une lettre où il s'est épanché il ajoute : « Cette lettre est écrite; deux jours se sont passés, je suis moins triste, moins désespéré, et je ne sais si je dois vous l'envoyer. J'ai peur de vous affliger, je voudrais que vous n'y vissiez plus qu'une effusion, un élan vers vous, une marque de confiance. A

(1) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 462.
(2) *Ibid.*, p. 464.
(3) *Ibid.*, p. 465.
(4) *Ibid.*, p. 345.

ce titre, je ne veux pas la supprimer. Qu'elle aille donc et vous dise que dans le plus profond de mes ennuis, je me tourne et crie vers vous (1). »

Un jour vint où une si charmante harmonie fut troublée. Le caractère ombrageux du critique et la vivacité de Mme Olivier obscurcirent pour quelque temps leurs rapports. Sainte-Beuve, d'habitude si caressant, a parfois des réveils agressifs, pénibles pour ceux qui l'ont toujours connu confiant. Dans l'hiver 1846, M. et Mme Olivier séjournèrent à Paris. Faisant visite à Madame, le critique prononça quelques paroles aigres contre Olivier. Elle prit le parti de son mari avec une certaine violence et Sainte-Beuve s'en alla fort mécontent. Les deux époux lui écrivirent des lettres de reproches dans lesquelles il recevait plus ou moins son congé (2). Pendant plusieurs semaines, il ne donna aucun signe de vie et ne revit pas Olivier avant son départ pour la Suisse. A la fin, Mme Olivier souffrant de ce silence invita Sainte-Beuve à revenir. Le critique, dans sa réponse, promit sa visite mais ne cacha pas son chagrin. En comparant sa solitude au bonheur de ses amis il était pris d'amertume. Il se sentait faible en face de deux personnes aussi étroitement unies. Ce regrettable incident l'avait profondément ébranlé, appauvri, de longtemps il ne pourrait se remettre de la perte subie. De Lausanne, Olivier le suppliait d'excuser sa propre vivacité et celle de sa femme. Le nuage se dissipa. Quand le couple vaudois revint à Paris, l'ancienne amitié jaillit à nouveau entre eux. Cependant les divergences d'opinion en matière religieuse étaient trop marquées pour que l'intimité fût aussi complète qu'autrefois.

(1) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 355.
(2) *Ibid.*, p. 393.

LES « CAUSERIES DU LUNDI »

Sainte-Beuve avait été sympathique à la révolution de 1830; les années modifièrent son opinion. Les troubles entraînant la chute de Louis-Philippe en 1848 causèrent un bouleversement dans son existence. Les combats sanglants auxquels il assista l'émurent d'horreur profonde. Travailleur recueilli et paisible, il avait besoin de tranquillité pour se livrer à son labeur quotidien. Toute sa vie il garda le souvenir et la crainte des soulèvements populaires. Son hostilité envers certains écrivains, tout particulièrement ses attaques contre Lamartine, ont leur origine dans ce sentiment. Il ne pardonna jamais à l'auteur des *Méditations* d'avoir contribué à déchaîner les événements de février 1848 (1).

Un incident futile le décida à s'éloigner de Paris. Après le renversement de la monarchie, on publia une liste des pensions accordées par celle-ci à diverses personnalités. Par une erreur singulière le nom de Sainte-Beuve se trouvait parmi les protégés. Le critique protesta et fit une enquête pour découvrir l'origine de cette fausse nouvelle. Il se trouva qu'une réparation insignifiante avait

(1) Les *Causeries du Lundi* contiennent de fréquentes allusions aux émotions éprouvées en 1848 par leur auteur. Ainsi, étudiant l'œuvre de Montesquieu, il reproche à ce dernier d'avoir vécu trop ignorant des réalités de la vie. « Il aurait eu besoin, dit Sainte-Beuve, je le répète, d'une révolution (ne fût-ce que d'une Fronde comme en vit Pascal) pour lui rafraîchir l'idée de la réalité humaine, cette idée qui se recouvre si aisément durant les temps calmes et civilisés. » (T. VII, p. 68.)

été faite à une cheminée de la bibliothèque Mazarine sur sa demande.

La somme de cent francs représentant ce travail avait été inscrite à son nom dans les livres de comptes officiels. Soit qu'un point d'honneur exagéré lui interdît l'apparence même d'une dépendance servile, soit qu'il désirât mettre fin à son amour malheureux pour Mme d'Arbouville, Sainte-Beuve donna sa démission de bibliothécaire et partit pour Liége. Ainsi, comme le dit M. Séché, son livre sur Chateaubriand doit son existence à une cheminée qui fumait!

Son séjour à Liége ne fut pas une idylle comme l'hiver passé à Lausanne. Il ne trouva pas dans cette ville l'accueil chaleureux qu'il avait reçu jadis de Vinet et de ses amis Olivier. Un critique belge, Michiels, contribua à prévenir les esprits de ses compatriotes contre lui. Blessé de n'avoir pas rencontré en France un succès éclatant, il s'obstinait à voir en Sainte-Beuve l'artisan de cet échec et le poursuivait d'une haine aveugle. Malgré les services rendus et la bienveillance témoignée par le critique, Michiels lança contre lui les attaques les plus violentes et les plus mesquines. Sainte-Beuve, du reste, dédaigna toujours de répondre aux méchancetés de cet ingrat (1).

Sainte-Beuve fit donc à Liége, pendant l'hiver 1849, un cours qu'il réunit plus tard en deux volumes sous ce titre : *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Il s'est montré sévère pour l'auteur de *René*. Sa clairvoyance dévoila sans pitié l'égoïsme, la fatuité et la vanité qui s'étalent dans l'œuvre de Chateaubriand. Sainte-Beuve était trop fin psychologue pour ne pas démêler les petitesses de son modèle. Sa méthode ne lui permettait pas de séparer l'homme de l'écrivain. Quand il appelle Chateaubriand « un épicurien à l'imagination catholique », il rend assez exactement l'impression laissée par la lecture des

(1) G. MICHAUT, *Études sur Sainte-Beuve*, p. 15 et suivantes.

Martyrs et des *Mémoires d'outre-tombe*. A tout prendre cependant, il est demeuré dans les limites de la justice, car l'admiration qu'il a refusée à l'homme, il l'a largement accordée à l'artiste. Son livre rend un hommage éclatant aux qualités picturales de l'auteur d'*Atala*. Son impatience devant les manquements du caractère s'est arrêtée au seuil de la littérature pure et ne l'a pas aveuglé sur les merveilles du style inauguré par Chateaubriand.

A son retour en France, Sainte-Beuve se rallia au gouvernement de Napoléon. Par horreur du socialisme révolutionnaire il accepta le coup d'État. Cette « mesure de police un peu rude » lui semblait nécessaire pour garantir la sécurité du pays (1).

Après son professorat de Liége et se retrouvant à Paris dans des conditions toutes nouvelles, Sainte-Beuve fut quelque peu désorienté. Malgré la célébrité dont il jouissait, sa situation financière était plus que modeste. Une activité s'ouvrit pour lui bientôt et le lança dans une voie qu'il devait suivre jusqu'à sa mort. Le docteur Véron lui demanda d'écrire chaque semaine un article littéraire destiné à paraître le lundi. Sainte-Beuve accepta cette offre ; son avenir était ainsi assuré et les fameuses *Causeries du Lundi* prirent naissance. Une autre circonstance, moins heureuse, vint modifier son existence à cette même époque. Le 17 novembre 1850 il perdit sa mère. Il en hérita une petite rente et une maison à la rue du Mont-Parnasse.

(1) Voici comment il a défendu son adhésion à l'Empire dans les *Causeries du Lundi* : « Tournez et retournez vos souvenirs comme il vous plaira, c'était un naufrage, et le plus humiliant des naufrages ; la France entière était sur un radeau ; elle avait besoin, après trois années d'expédients et de misères, de se retrouver voguant à pleines voiles sous le plus noble pavillon. L'acclamation universelle par laquelle la France a salué son président en 1852 et l'a sacré empereur a été, entre autres choses, un acte de haut bon sens. » (T. XV, p. 315.)

Cette mort créa un grand vide dans le cœur de Sainte-Beuve. Pour distraire son chagrin, il se remit au travail avec acharnement. Sa solitude ne lui en fut pas moins fort lourde (1). On a prétendu qu'il n'aimait pas sa mère. Cette assertion est inexacte. L'affection de ces deux personnes, bien que toujours réservée, était cependant très réelle. Quand il séjournait à Liége, il abandonnait de temps à autre son travail pour venir la voir à Paris. Pour ne pas lui faire de peine il renonça, en 1848, à émigrer aux Etats-Unis. Ils étaient très vifs l'un et l'autre, de petits orages s'élevaient quelquefois entre eux et retombaient aussi rapidement qu'ils étaient nés. Mme Sainte-Beuve était méticuleuse, sévère, un peu autoritaire et son fils regimbait parfois contre l'aiguillon (2). Elle constituait pour lui toute sa famille; il lui rendait visite régulièrement et marquait une vive inquiétude des moindres altérations de sa santé. Le 4 juillet 1850, il écrivait à Collombet : « J'ai eu ma bonne mère malade; elle l'était encore quand votre lettre et vos présents sont venus la réjouir, car elle est heureuse dès qu'elle voit qu'on pense à moi. Elle va mieux heureusement, et voilà encore un écueil de tourné. Hélas! chaque jour de plus en est un (3). »

Sainte-Beuve parle de sa mère avec quelque détail dans une lettre à Mlle Couriard. « Vous me demandez de vous parler de ma mère, dit-il. Oserai-je vous dire que là encore, hélas! nos impressions diffèrent un peu. Je n'ai pas été heureux, quoique très aimé de ma mère; je n'ai jamais été un heureux enfant. Vous dire pourquoi, ce se-

(1) Le 22 décembre, il écrivait à Collombet : « Vous avez vu que je me suis remis au travail avec acharnement : c'est nécessité encore pour le moment, à bien des égards, et aussi pour m'absorber l'esprit qui, sans cela, se retournerait contre lui-même. Me voilà bien seul. » (*Lettres à Collombet*, p. 253.)

(2) Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 266, 267.

(3) *Lettres à Collombet*, p. 251.

rait trop long et inutile. Ma mère, qui a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans et que j'ai perdue il y a sept ans, m'aimait on ne saurait plus et avait fait pour mon éducation tous les sacrifices possibles avec la plus chétive fortune. J'y ai répondu de mon mieux ; on dit que je lui ressemble beaucoup, même au physique; vous en dire du bien serait donc une manière trop peu indirecte de vous en dire de moi. Elle habitait la petite maison où je suis; mais de son vivant, je n'y demeurais pas; elle m'aimait trop pour que nous pussions habiter ensemble, elle m'aurait trop voulu envelopper, et j'étais indépendant et rebelle. Je venais la voir presque tous les jours, je dînais souvent avec elle, elle venait chez moi malgré son grand âge. Elle ne me flattait pas en face, mais aimait beaucoup causer de moi avec les autres et qu'on lui en dît du bien. En un mot, elle et moi, avons été aussi heureux l'un par l'autre que le comportaient nos caractères (1). »

Il s'installa donc dans la petite maison à la rue du Mont-Parnasse. Le modeste revenu hérité de sa mère, joint aux honoraires du *Constitutionnel,* suffit à ses besoins. Il prit un secrétaire et commença une vie de labeur intense. Il possédait déjà une réserve de matériaux accumulés depuis sa jeunesse; il avait toujours eu une faculté de travail exceptionnelle, mais jamais encore sa production ne s'était développée avec une régularité aussi imperturbable. Aussi vécut-il désormais comme un bénédictin, se retirant du monde de plus en plus et ne se permettant que de rares absences. Nous verrons plus loin comment il organisa sa méthode de travail. Sa vie fut désormais dépourvue d'événements saillants.

En 1855 pourtant, il se laissa tenter hors de son cabinet d'étude par un essai de professorat. Le ministre le nomma professeur de poésie latine au Collège de France.

(1) Lettre à Mlle Couriard du 3 novembre 1857.

La tentative fut aussi courte que malheureuse. Sainte-Beuve rencontra dans son auditoire des manifestations tellement injurieuses que force lui fut de suspendre son cours dès la seconde séance. La jeunesse parisienne, une certaine jeunesse parisienne, amie du bruit et des insultes, ne lui pardonnait pas son ralliement à la cause bonapartiste et tenait à lui marquer son mécontentement. De plus, quelques auteurs froissés saisirent cette occasion de prendre leur revanche de critiques formulées par l'auteur des *Lundis*. Sainte-Beuve fut violemment ébranlé par cet incident qui lui laissa des souvenirs cruels. L'indifférence du gouvernement le blessa au vif (1).

Ces insultes, si grossières fussent-elles, s'expliquent en partie par une grave faute de tact commise par Sainte-Beuve peu d'années auparavant. En 1852, il avait publié dans les *Lundis* un article intitulé *les Regrets* et fort regrettable assurément. Le jour où il l'écrivit, ses nerfs furent de mauvais conseillers. Depuis longtemps, la disposition frondeuse du parti renversé l'impatientait. « Qu'est-ce donc, disait-il, que ce mal dont est visiblement atteinte... une partie de la société brillante et pensante? C'est l'ironie, c'est le dépit, moins encore le regret de ce qui n'est plus, que l'étonnement, la surprise, la colère d'assister à ce qui est, et à ce qui est sans nous. On n'en revient pas de n'avoir plus à gouverner le monde (2). » Il blâmait les bouderies, les susceptibilités des hommes évincés : « Votre faible a été, de tout temps, de vous croire privilégiés; ne vous y fiez pas trop; vous êtes hommes aussi, vous êtes dans une époque critique; ne vous fixez pas dans le dépit (3). »

Sainte-Beuve montra, dans cet article, une âpreté assez déplacée; ses pointes, en effet, s'adressaient à des vaincus

(1) Voir la lettre à Adèle Couriard du 31 août 1857.
(2) *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 397.
(3) *Ibid.*, p. 403.

dont le mécontentement était, pour le moins, compréhensible. Trois ans plus tard, il payait chèrement cette sortie intempestive.

En dépit de quelques exceptions, les *Causeries du Lundi* se caractérisent par un ton de prudence. Au lendemain d'une grande révolution, Sainte-Beuve se sentait sur un terrain mouvant. Il se contraignit à une certaine solennité, parla des hommes du régime déchu avec modération et de la famille royale exilée avec respect. Il ne marchanda pas son hommage aux talents de Villemain, de Guizot et de Cousin, bien qu'une fine ironie perçât parfois dans les éloges accordés. Il étudia de préférence des historiens, des hommes politiques des temps passés et des femmes.

Dans les *Lundis*, Sainte-Beuve ne prend pas position comme il le fera plus tard dans les *Nouveaux Lundis*. Son attitude modérée dans les problèmes religieux contraste avec la vivacité des dernières années. Il formule souvent des critiques contre les philosophes du dix-huitième siècle dont il blâme le matérialisme fanatique; dans un article sur Condorcet, il dénonce les lacunes de pensée chez ces encyclopédistes qui proclamaient avec tant de morgue l'excellence de leur système. « Condorcet, dit-il, restera... le plus manifeste exemple de ce que peuvent engendrer de funeste un coin d'esprit faux et d'esprit de système opiniâtrement logé au sein des plus vastes connaissances et de ce qu'on appelle lumières, un germe de fanatisme et de malignité développé au cœur d'une nature primitivement bienveillante, l'application indiscrète et outrée des méthodes mathématiques transportées dans les sciences sociales et morales, l'abus de l'analyse et une crédulité, une superstition abstraite, d'un genre tout nouveau chez ceux même qui se proclament le plus affranchis de toute illusion et de toute croyance (1). »

(1) *Causeries du Lundi*, t. III, p. 358.

Racontant la correspondance de Saint-Évremond avec Ninon de Lenclos, il dit le malaise que lui inspire l'absence d'idéal chez ces deux amis. « En parcourant ces pages, déclare-t-il, on se prend à désirer entre ces deux vieillards aimables un ressort, un mobile de plus, ne fût-ce qu'une illusion. Leur morale terre à terre désole; leur horizon baisse à chaque pas. Saint-Évremond ne croit en rien à l'avenir, et toutes ses espérances, comme tous ses bonheurs, se terminent pour lui au moment prochain ou présent (1). »

L'esprit de parti qui s'étale chez Voltaire et chez d'Alembert est repris par lui avec sévérité. « Toute cette correspondance est laide; elle sent la secte et le complot, la confrérie et la société secrète; de quelque point de vue qu'on l'envisage, elle ne fait point honneur à des hommes qui érigent le mensonge en principe, et qui partent du mépris de leurs semblables comme de la première condition pour les éclairer (2). » « D'Alembert, comme tout homme de parti, sans examiner, sans discuter, entre dans la prévention de son chef et confrère. Le plus grand crime aux yeux de toute confrérie et de tout parti est de ne pas en être (3). »

Si Sainte-Beuve a renoncé à toute religion définie, il a, cependant, conservé dans son âme un idéal intact : il a le culte de la vérité. Il est indigné des mensonges de Voltaire. Le philosophe de Ferney avait monté une cabale contre le président de Brosses et ne reculait devant aucune vilenie pour discréditer cet ennemi. « Il dénaturait les faits, il les falsifiait à son gré, et mentait hardiment selon la facilité détestable qu'il en avait contractée (4). »

Enfin, pris de dégoût, Sainte-Beuve s'écrie : « J'abrège

(1) *Causeries du Lundi*, t. IV, p. 142.
(2) *Ibid.*, t. VII, p. 108.
(3) *Ibid.*, p. 122.
(4) *Ibid.*, p. 118.

ces ignominies... » La mémoire du président de Brosses « resterait entachée de ces odieuses imputations de dol, insinuées avec tant d'impudeur par Voltaire, si la correspondance mise au jour ne montrait nettement de quel côté est l'honnête homme, de quel côté le calomniateur et le menteur (1). »

Et il conclut : « ... Ma morale, c'est qu'en ayant tous nos défauts, le pire de tous encore est de ne pas être sincère, véridique, et de se rompre à mentir (2). »

Sainte-Beuve a conservé sa sympathie d'autrefois pour le théosophe Saint-Martin; il admire son haut spiritualisme, tout en souriant de ses puérilités. Il l'oppose au siècle railleur dans lequel il a vécu et au milieu duquel il a eu le courage de proclamer sa foi (3).

Sainte-Beuve sort de sa modération accoutumée quand il aborde un sujet touchant à la révolution récente. Lamartine est la « tête de Turc » contre lequel il ne cesse de lancer des attaques. Les inconséquences et les naïvetés du poète l'agacent. En 1842, écrivant à Olivier, il dit l'inquiétude et l'impatience que lui causent les légèretés de Lamartine : « Nous n'avons rien de bien gai ici pour cette année qui commence. La chose sociale s'en va toujours de plus en plus à vue d'œil. Lamartine vient de faire des bêtises avec sa candidature; le détail de tout cela est affligeant pour l'intelligence humaine. Se peut-il que le génie politique soit affligé d'une niaiserie si flagrante, d'une candeur d'intrigue si bête (4). » En mai 1858, il écrit à Mlle Couriard qui s'étonnait de l'ingratitude de la France envers le grand orateur : « Sur Lamartine, vous êtes dans une illusion que vous portez avec votre belle âme en bien des choses. Il ne mérite pas plus d'intérêt qu'il n'en inspire aujourd'hui à la France. Il a

(1) *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 123.
(2) *Ibid.*, p. 125.
(3) *Ibid.*, t. X, p. 244, 269.
(4) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 284.

abusé de tous les dons, il a accumulé en lui toutes les contradictions, se jouant de la parole pour faire croire à des alliances impossibles entre des incompatibles. Royaliste et encore partisan de Polignac à la veille de juillet 1830, conservateur quasi philippiste huit ou neuf ans plus tard, et aspirant alors à devenir président de la Chambre ou ministre, puis révolutionnaire en publiant *les Girondins*, et le 24 février jetant la société à l'eau, pour se donner l'honneur de la repêcher le lendemain, et ne la repêchant qu'à demi. On lui en veut aujourd'hui qu'on en est revenu, et l'on n'a pas tort. Ceux qui l'insultent (tels que les rédacteurs de *l'Univers*) manquent de pudeur et de délicatesse, mais ceux qui l'exaltent encore et qui veulent en faire un grand citoyen sont dupes. Le vice profond de Lamartine est de n'avoir jamais senti qu'il y a incompatibilité entre le *oui* et le *non*, entre le *blanc* et le *noir*, entre le *vrai* et le *faux* : il n'y voit, lui, que des nuances. Il n'est pas sûr qu'il fasse la moindre distinction entre le *bien* et le *mal;* ce ne sont que des nuances aussi. Grand talent, parole de sorcier, magicien fini, mais aussi gâté et corrompu qu'une nature angélique peut l'être, il a la *hâblerie* divine (1). »

Les *Causeries du Lundi* débutent par un article sur les *Confidences*. Encore exaspéré par les souvenirs de la révolution, Sainte-Beuve fonce sur le malheureux poète. « Le livre commence par une préface sous forme de lettre adressée à un ami ; cette préface apologétique a pour objet d'excuser l'auteur, qui sent, malgré tout, l'inconvenance d'une publication romanesque dans les circonstances graves où il s'est placé et où il a tout fait pour placer son pays. Le poète a le don des larmes ; il en verse quelques-unes pour essayer de nous attendrir (2). » Et le critique relève avec une joie féroce toutes les fautes de

(1) Lettre à Adèle Couriard du 18 mai 1858.
(2) *Causeries du Lundi*, t. Ier, p. 21.

goût de Lamartine dans ses confidences. « ...Son amour-propre, on va le voir, n'est pas le moins du monde en souffrance dans tout le livre... Il nous expose lui-même avec complaisance toutes les qualités et les grâces dont il était revêtu (1). »

Son éducation fut trop uniquement de tendresse et pas assez soumise à la règle. Lamartine, choyé par sa mère, a ensuite été choyé par la fortune. « Le monde l'a traité d'abord comme l'avait traité sa famille : il avait été l'enfant gâté de sa mère, il le devint de la France et de la jeunesse (2). » Parmi tant de beaux dons qu'il reçut au berceau, un seul lui fut refusé : le bon sens (3). Certaines notions nécessaires à la vie réelle lui manquèrent toujours, de là ses imprudences en politique, et certains manques de tact en littérature. Tel ce portrait si détaillé des charmes physiques de sa mère et ce récit trop complaisant des amours de ses parents. « Il semble avoir complètement oublié qu'il est fils, s'écrie Sainte-Beuve, et qu'il s'agit de ses père et mère. Tout cela est choquant au dernier point, et tellement indélicat, que c'est presque une indélicatesse à la critique elle-même de venir le relever (4). »

Comme avec Victor Hugo, Sainte-Beuve a parfois des retours d'affection envers le poète des *Méditations* qui reste, malgré tout, un des initiateurs les plus aimés de sa jeunesse : « ...Entre les influences d'alors, dit-il, il a exercé la plus pénétrante assurément, la plus vive et la plus chère, la plus sympathique de toutes (5). » « ... Les grands poètes de notre âge... sont de grands fleuves, et M. de Lamartine est le plus large et le plus beau de tous (6). »

(1) *Causeries du Lundi*, t. Ier, p. 21, 22.
(2) *Ibid.*, p. 24.
(3) *Ibid.*, p. 26.
(4) *Ibid.*, p. 28.
(5) *Ibid.*, t. IV, p. 308.
(6) *Ibid.*, p. 295.

Dans une lettre à Mlle Couriard, il dit ses propres faiblesses, son manque d'envergure, son absence d'envolée et se compare à Lamartine à son détriment. « ...Je n'ai jamais bien pu nager ou voler au *large,* dit-il... Lamartine, dans le cours de littérature qu'il exécuta si à la hâte, où il prodigue tant de couleurs diffuses et délayées, a pourtant de grands dessins, des conceptions d'artiste que je lui envie; il remplit imparfaitement ses cadres puisqu'il ne sait pas assez les détails et qu'il ne se donne pas le temps d'étudier; mais quels beaux tracés d'ensemble, quelles lignes premières hardiment jetées et qui sentent le peintre à fresques (1) ! » Dans *les Regrets,* Sainte-Beuve épargne Lamartine et oppose la dignité de son attitude à la mauvaise humeur du parti orléaniste : « Il est un exemple qui, dit-il, depuis quelque temps me frappe, et dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître de l'élévation native et de la force : je veux parler de celui de M. de Lamartine. Il y a des années que je ne suis guère accoutumé à le flatter; pourtant, depuis qu'il a perdu le pouvoir sans en avoir fait l'usage qu'il pouvait, et bien qu'il en gémisse tout bas peut-être, il n'en laisse rien percer dans ses écrits; il produit avec l'abondance qu'on sait, mais sans amertume, sans y mêler de ressentiment personnel, et sans s'écrier à toute heure que les temps sont changés, que le monde va de mal en pis (2). »

Avec le temps, son irritation passa tout à fait; à une compatriote de Mlle Couriard il avoua avoir été injuste : « J'ai d'abord admiré et aimé Lamartine autant que vous, si ce n'est plus... ; mais avec les années Lamartine s'étant gâté, et moi peut-être aussi, j'ai été sévère, je vous permets de dire injuste; maintenant, le tour des choses achevé, je suis revenu avec lui aux respects et aux tendresses (3). »

(1) Lettre à Adèle Couriard du 6 décembre 1857.
(2) *Causeries du Lundi*, t. VI, p. 411.
(3) *Correspondance*, t. II, p. 189. Troubat nous affirme que

Dans les dernières années, les rapports entre les deux écrivains étaient excellents; voici comment Sainte-Beuve remercie Lamartine pour un article qu'il lui a consacré : « Vous avez choisi, dans mes écrits, avec une intelligence amie, ce qui pouvait le plus faire aimer le poète. Vous avez glissé sur les défauts et voilé avec délicatesse les parties regrettables chez celui qui s'est trop abandonné en écrivant aux sentiments éphémères et au courant des circonstances. En choisissant et indiquant les points élevés et lumineux, vous avez obéi à cette noble nature qui va, comme le cygne, se poser à tout ce qui est limpide, éclatant et pur; et vous m'avez ainsi, rien que par le bonheur amical de vos citations, élevé à la fois et idéalisé à votre exemple... (1). »

Dans les *Lundis*, Sainte-Beuve, de nouveau, prend Chateaubriand à partie. Il renouvelle l'accusation déjà formulée dans ses cours de Liége : « Et le chrétien! s'écrie-t-il, où est-il, et sommes-nous bien sûrs de l'avoir rencontré en M. de Chateaubriand, et de le tenir? » ...Le plus souvent on trouve en lui « tantôt une imagination sombre et sinistre comme celle d'Hamlet, et qui porte le doute, la désolation autour d'elle, tantôt une imagination épicurienne et toute grecque, qui se complaît aux plus voluptueux tableaux, et qui ira, en vieillissant, jusqu'à mêler les images de Taglioni avec les austérités de René (2). »

Voyant l'esprit théâtral de Chateaubriand, ses accès d'amour-propre blessé et sa désinvolture envers la morale chrétienne, Sainte-Beuve est dérouté, il cherche en vain l'unité de caractère et la vérité de nature. Les *Mémoires d'outre-tombe* trahissent trop souvent l'humeur massa-

Racine et Lamartine étaient ses poètes préférés. (*Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 211.)

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 194.

(2) *Causeries du Lundi*, t. Ier, p. 445.

crante de leur auteur devant les succès des autres. « Il voudrait être tout, et toujours, et partout. Le reste ne lui est rien (1). »

Il a envers la vie des exigences exorbitantes et se vexe quand le monde n'est pas à ses pieds; en 1814, à la rentrée des Bourbons, il déclare qu'il veut se retirer au bord du lac de Genève et renoncer à toute grandeur : « Oh ! que voilà bien le poète, le René que nous connaissons, lequel, au moindre obstacle, au moindre retard dans l'accomplissement de son désir, se dégoûte, fait le dédaigneux et le superbe, et menace de s'en retourner, comme devant, au Canada ou dans les Florides!... Aux moments les plus critiques et les plus décisifs, il fait le désabusé et le rêveur.... (2). »

Chateaubriand manque de modestie et de sens du ridicule; mais il y a chez lui un autre défaut plus grave encore : il est dur. Sainte-Beuve, qui n'aime pas beaucoup Rousseau, compare la sensibilité de l'auteur des *Confessions* à celle de l'auteur des *Mémoires*. « ...Rousseau, avec tous ces désavantages... vaut mieux que Chateaubriand, en ce sens qu'il est plus humain, plus homme, plus attendri. Il n'a pas cette incroyable dureté (une dureté toute féodale vraiment) et ces inadvertances de cœur en parlant de ses père et mère, par exemple (3). »

(1) Dans son étude sur l'homme d'État, les attaques de Sainte-Beuve sont encore plus vives. Voici quelques citations : « S'il fallait chercher une ligne un peu suivie dans la conduite politique de M. de Chateaubriand, ce serait celle-là (l'alliance de la liberté et de l'honneur) : mais combien de fois on la verrait brisée par la colère, le ressentiment et les plus chétives des passions! » (T. II, p. 427.) « Dans les *Mémoires*, il se donne comme navré de l'entrée des Alliés à Paris... Dans le moment, il n'éprouve qu'une joie délirante. Il voudrait nous faire croire qu'à la première Restauration, il aurait été d'avis qu'on gardât la cocarde tricolore : c'est un mensonge... Il veut la popularité, il veut être l'idole du siècle et de l'avenir... » (P. 428.)

(2) *Causeries du Lundi*, t. II, p. 431.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 84.

En revanche, quand il parle de Chateaubriand peintre, il oublie son irritation envers l'homme et s'abandonne à son enthousiasme pour l'écrivain. « Si sévères que nous puissions être envers celui qui s'est trahi à nous dans toutes ses contradictions morales et ses misères personnelles, n'oublions jamais ce qu'on doit d'admiration à un tel peintre, à celui qui, à ce titre, est et demeure le premier de notre âge : car c'est le même homme exprimant toute la poésie de la Rome catholique, qui a su peindre avec un égal génie et une variété d'imagination toujours sublime la forêt vierge américaine, le désert d'Arabie et les ruines historiques de Sparte (1). »

Envers Musset, Sainte-Beuve a les mêmes fluctuations de sentiment. Il énumère ses défauts : les vers négligés, l'abus du pastiche et de l'apostrophe, le snobisme et la polissonnerie; mais ailleurs il dit l'enchantement que répandait ce jeune homme à l'époque où il publiait ses premiers vers. « C'était le printemps même, tout un printemps de poésie qui éclatait à nos yeux. Il n'avait pas dix-huit ans : le front mâle et fier, la joue en fleur et qui gardait encore les roses de l'enfance, la narine enflée du souffle du désir, il s'avançait le talon sonnant et l'œil au ciel, comme assuré de sa conquête et tout plein de l'orgueil de la vie (2). »

De tous les membres du Cénacle, Vigny est, de beaucoup, le plus maltraité. Les causes de cette hostilité restent obscures. Peut-être l'agacement personnel fut-il, après tout, le motif des attaques réitérées de Sainte-Beuve. Les manières compassées, la gravité distante, une certaine morgue aristocratique de l'auteur d'*Eloa* donnaient sur les nerfs du critique. Or, un homme énervé est toujours un homme injuste. De là cet acharnement

(1) *Causeries du Lundi*, t. XIV, p. 318.
(2) *Ibid.*, t. XIII, p. 364.

pénible dans *Notes et Pensées* (1) et dans les lettres à M. et Mme Olivier (2).

Après la mort de Vigny, en 1864, Sainte-Beuve donna son jugement définitif sur l'auteur d'*Eloa*. Il exprime un regret, presque un remords, de ses attaques passées. « Pourquoi, me suis-je demandé souvent, pourquoi donc suis-je un critique ? Pourquoi n'ai-je pas continué à demeurer le servant officieux et le défenseur dévoué des mêmes gloires? Pourquoi ce besoin d'analyser, de regarder dedans et derrière les cœurs, que M. de Vigny, à propos de la préface des *Consolations,* me reprochait déjà, et que j'ai appliqué aussi, pour mon malheur et pour mes péchés, à l'intime perscrutation des talents? » Et il ajoute : « Mais pourquoi eux-mêmes ces talents aimés, ces poètes adoptés, pourquoi les plus fidèles d'entre eux ont-ils également changé et varié avec les saisons? Pourquoi l'esprit obéit-il à sa pente? Pourquoi la vie a-t-elle son cours irrésistible? Pourquoi, dès qu'on en sort un instant, ne saurait-on rentrer dans le fleuve au même endroit du rivage et dans les même flots (3) ? »

Il raconte la réception de Vigny à l'Académie et ne cache pas l'impatience que lui causèrent le « débit précieux », la « complaisance visible », la « satisfaction séraphique » du nouvel élu. Il nous donne quelques explications sur les motifs de son antipathie. A partir de *Chatterton,* Vigny changea d'attitude, l'homme du monde aimable et supérieur aux petites passions du jour se transforma en une sorte de pontife qui se croyait investi d'un ministère sacré. Son esprit acquit une rai-

(1) *Causeries du Lundi*, t. XI, p. 522-527.

(2) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 59, 233, 396. Vigny, du reste, rendait bien à Sainte-Beuve son antipathie, s'il faut en croire les souvenirs d'A. Barbier. « Sainte-Beuve, aurait dit Vigny, est un crapaud qui empoisonne toutes les eaux dans lesquelles il nage. » (A. Barbier, *Souvenirs personnels*, p. 321.)

(3) *Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 419.

deur et une aigreur ironique, qu'il n'avait pas dans sa jeunesse (1).

Cependant Sainte-Beuve donne son tribut d'admiration au poète. Il nous parle de la « description si large et si fière de l'aigle blessé » dans *Eloa*. « C'est merveilleux d'essor, s'écrie-t-il, de grandeur, et, si j'ose dire, d'envergure (2). » Si *Cinq-Mars* lui semble une œuvre manquée en tant qu'historique, il trouve dans *Grandeur et Servitude militaires* beaucoup de « choses fières, fines, maniérées et charmantes », « une élévation et un lustre qui attestent un écrivain de prix » (3). Enfin pour caractériser l'imagination de Vigny, il emploie une image qui adoucit ses pointes les plus vives. « Il est des sources dites autrefois merveilleuses dans lesquelles si l'on plonge une baguette, un rameau vert, on ne les retire que chargés de sels brillants et à facettes, d'aiguilles diamantées, d'incrustations élégantes et bizarres : c'est à croire à une magie, à un jeu de la nature. L'esprit de M. de Vigny ressemblait à ces sources : on n'y introduisait impunément aucun fait, aucune particularité positive, aucune anecdote réelle; elles en ressortaient tout autres et méconnaissables pour celui même qui les y avait fait entrer (4). »

Victor Hugo seul est épargné dans les *Lundis*. Le critique restait fidèle à la promesse faite à Mme Hugo.

Durant cette période de maturité, Sainte-Beuve se montra donc généralement hostile au romantisme. L'envie personnelle d'un poète qui a dû renoncer aux vers faute d'inspiration entre pour une part dans cet éloignement. Sainte-Beuve avait les faiblesses habituelles aux hommes de lettres; se voyant pour toujours réduit à la prose, il ne pouvait constater sans amertume la gloire

(1) *Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 426.
(2) *Ibid.*, p. 411.
(3) *Ibid.*, p. 421.
(4) *Ibid.*, p. 422

ascendante des vrais poètes. Toutefois cette hostilité a aussi des motifs plus sérieux. On parle un peu légèrement de sa « malignité ». Il se savait plus *intelligent* que ces hommes de génie qui manquaient de sens critique, il les voyait de près et n'ignorait pas leurs travers; leurs fautes de goût froissaient son tact littéraire.

« Si vous avez tout cela présent à l'esprit en parcourant les jugements de Sainte-Beuve sur ses plus illustres contemporains, dit M. Jules Lemaître, vous serez frappés comme moi... de son impartialité et de sa modération... », « je ne vois point chez Sainte-Beuve d' « aigreur » ou d' « envie », mais de très naturels agacements, soit en face de ce qui répugnait trop à son goût, à son tempérament, à sa philosophie, soit devant certains contrastes par trop forts entre les réputations et les hommes, soit enfin devant l'excessive intrusion du hasard dans la distribution des renommées » (1).

Se sentant fragile, Sainte-Beuve avait attendu de natures plus viriles la force et la lumière. Les Hugo, les Lamartine, les Lamennais avaient été des guides pour sa jeunesse; il ne leur pardonnait pas leurs contradictions. Trait assez piquant et bien humain, il leur reprochait avec le plus de vivacité le défaut dominant de son propre caractère. « Les grands chefs d'école, dit-il, les guides poétiques se sont mal conduits, au hasard, en dissipateurs (2). »

A la fin de sa vie, souvent, dans les *Nouveaux Lundis* ou dans sa correspondance, Sainte-Beuve reviendra à ses anciens amis avec plus d'indulgence.

Les portraits de femmes abondent dans les *Lundis* et sont un des grands attraits de ce recueil. Quelle émotion, quelle tendresse, quels replis délicats, quelles nuances

(1) *Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 73, 74, 75.
(2) *Causeries du Lundi*, t. V, p. 392.

son style prend dès qu'il aborde une personnalité féminine! Quel chagrin, lorsqu'un scrupule de vérité l'oblige à refuser le charme et la beauté à une femme (1)! Plus d'une œuvre insignifiante, écrite par une femme, n'eût jamais obtenu l'honneur d'un article si elle avait été signée d'un nom masculin.

Quand une femme se livre à quelque recherche littéraire ou historique, il lui adresse avec courtoisie un témoignage de gratitude. Parlant d'une édition de Commynes, il dit : « La reconnaissance augmente quand on pense que tant de bons offices, dont l'éminent historien est l'objet, sont dus à une femme (2). »

A propos de Mme Necker, il fait profession d'indulgence envers le sexe faible : « On peut juger un homme public, dit-il, mort ou vivant, avec quelque rudesse; mais il me semble qu'une femme, même morte, quand elle est restée femme par les qualités essentielles, est un peu notre contemporaine toujours; elle l'est surtout quand elle n'a cessé de se continuer jusqu'à nous par une descendance de gloire, de vertu et de grâce (3). »

Sainte-Beuve a le don de s'enthousiasmer pour ses héroïnes; il les évoque devant nous avec la tendre admiration d'un adorateur; s'il raconte l'arrivée de la duchesse de Bourgogne à la cour de Paris, il nous dira : « Chaque partie du visage, à la prendre isolément, pouvait paraître défectueuse ou même laide, et de toutes ces laideurs, de tous ces défauts et de ces irrégularités, ajustées, attachées par la main des Grâces, il résultait je

(1) Sainte-Beuve termine ainsi son article sur Mlle de Scudéry : « Une fille d'un si grand mérite, et sans grâce, c'est pourtant désobligeant à peindre, et c'est pénible à montrer; on aimerait tant à y mettre ce qui lui manque. Mais j'ai voulu qu'il y en eût au moins une de cette sorte, pour que la collection ne fût pas toute riante et toute flatteuse. » (T. IV, p. 112.)

(2) *Causeries du Lundi*, t. Ier, p. 242.

(3) *Ibid.*, t. IV, p. 182.

ne sais quelle harmonie de la personne, un ensemble délicieux dont le mouvement et le tourbillon vous ravissaient le regard et l'âme (1). »

S'il nous dépeint le charme touchant d'une « belle pécheresse » son cœur se fond : « La beauté de Mme de La Vallière, dit-il, était d'une nature, d'une qualité tendre et exquise, sur laquelle il n'y a qu'une voix parmi les contemporains. Les portraits gravés, les portraits peints eux-mêmes ne donneraient pas aujourd'hui une juste idée de ce genre de charme qui lui était propre. La fraîcheur et l'éclat, un éclat fin, nuancé et suave, en composaient une partie essentielle.... Ce blond d'argent de ses cheveux, joint à cette blancheur transparente et vive, cette douceur bleue de son regard, s'accompagnaient d'un son de voix touchant et qui allait au cœur; tout se mariait en elle harmonieusement. La tendresse, qui était l'âme de sa personne, s'y tempérait d'un fonds visible de vertu. La modestie, la grâce, une grâce simple et ingénue, un air de pudeur qui gagnait l'estime, inspiraient et disposaient à ravir tous ses mouvements (2). »

S'il nous fait le récit des souffrances d'une Marie Stuart (3), d'une Marie-Antoinette (4), ou d'une duchesse d'Angoulême (5), il s'attendrira de pitié envers ces victimes illustres ou s'enflammera d'indignation contre leurs bourreaux.

Avec les *Lundis* Sainte-Beuve a créé une forme littéraire nouvelle. Ce savant critique est aussi un enchanteur; il apporte à la peinture de ses sujets une discrétion remarquable. Il s'efface pour mieux mettre en lumière son modèle; il écrit d'un style modeste,

(1) *Causeries du Lundi*, t. II, p. 76.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 452.
(3) *Ibid.*, t. IV, p. 321.
(4) *Ibid.*, p. 259, 261.
(5) *Ibid.*, t. V, p. 91, 101.

afin que le personnage étudié occupe seul la pensée du lecteur. Il l'examine sous ses divers aspects, mais rapidement et sans insister ; il y revient par de petites touches répétées jusqu'à ce qu'il ait rendu la nuance cherchée; il estompe et ne laisse subsister que quelques traits légers indispensables à la clarté. Il est intéressant de le comparer à un autre critique dont l'autorité commençait à s'imposer à l'époque des *Lundis*. Taine, au contraire, oppose les idées en traits forts, marqués d'un vigoureux relief; là où son aîné emploie des demi-teintes, il éblouit par des couleurs éclatantes; là où Sainte-Beuve suggère et insinue, Taine décrète et pontifie. Le premier est un ami de la vérité, le second est un dogmatique.

Sainte-Beuve a maintes fois formulé la théorie de sa manière. Pour lui, l'étude de l'homme est le côté capital de la littérature (1). Il est passé maître dans l'art de décomposer, puis de faire revivre une silhouette humaine. Il ne néglige aucun détail, aucun renseignement qui puissent contribuer à faire connaître la personnalité intime d'un écrivain. « On ne saurait s'y prendre de trop de façons, nous dit-il, et par trop de bouts pour connaître un homme, c'est-à-dire autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé sur un auteur un certain nombre de questions et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient les plus étrangères à la nature de ses écrits : — Que pensait-il en religion? — Comment se comportait-il sur l'ar-

(1) « La littérature, la production littéraire n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même, et je dirais volontiers : *tel arbre, tel fruit*. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale. » (*Nouveaux Lundis*, t. III, p. 15.)

ticle des femmes? sur l'article de l'argent? — Était-il riche? était-il pauvre? — Quel était son régime? quelle était sa manière journalière de vivre? etc. Enfin, quel était son vice ou son faible? Tout homme en a un. Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout (1). »

Ayant dû renoncer aux vers, Sainte-Beuve met dans sa critique toute sa poésie refoulée; les descriptions finement colorées abondent dans les *Lundis*. Qu'on relise, par exemple, cette délicieuse transcription en littérature du pastel de Mme de Pompadour par La Tour (2).

S'il sait donner à sa phrase l'émotion ou le pittoresque, il sait aussi, à l'occasion, lui donner la gaîté et la légèreté. Il nous exprime ainsi l'effet que lui produit la lecture de Jules Janin : « Il s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand le soleil rit, est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, comme ces étoffes de gaze, transparentes et légères, que les anciens appelaient de *l'air tissé*. Ou encore ce style prompt, piquant, pétillant, servi à la

(1) *Nouveaux Lundis*, t. III, p. 28.

(2) « Mais c'est la personne même qui est de tout point merveilleuse de finesse, de dignité suave et d'exquise beauté. Tenant en main le cahier de musique avec légèreté et négligence, elle en est tout à coup distraite; elle semble avoir entendu du bruit et retourne la tête. Est-ce bien le roi qui vient et qui va entrer? Elle a l'air d'attendre avec certitude et d'écouter avec sourire. Sa tête ainsi tournée laisse voir le profil du cou dans toute sa grâce, et ses petits cheveux très courts, délicieusement ondés, dont les boucles s'étagent et dont le blond se devine encore sous la demi-poudre qui les couvre à peine. La tête nage dans un fond bleu clair qui, en général, est celui de tout le tableau. L'œil est partout satisfait et caressé; c'est de la mélodie plutôt encore que de l'harmonie. Une lumière tamisée et bleuâtre descend et glisse sur tous les objets. Il n'est rien, dans ce boudoir enchanté, qui ne semble faire sa cour à la déesse, rien, pas même l'*Esprit des Lois* et l'*Encyclopédie*. » (T. II, p. 396.)

minute, fait l'effet d'un sorbet mousseux et frais qu'on prendrait en été sous la treille (1). »

Jamais Sainte-Beuve n'est lourd, jamais il n'appuie. Son tact est surtout frappant dans l'habileté avec laquelle il aborde les incidents scabreux ; il accomplit à cet égard-là de véritables tours de force.

Un certain laisser-aller règne dans ces essais intitulés *Causeries*, et leur prête un charme de bonhomie. On aime à se représenter le *père Beuve* enveloppé d'une robe de chambre et assis dans un fauteuil, racontant des histoires à ses amis qu'il tient captivés par sa parole. Fréquemment il parle de lui-même ou laisse échapper des exclamations, des tournures familières telles qu'on les emploie dans la conversation. Parfois, au contraire, sa phrase s'allonge et devient filandreuse. Il ne faut pas chercher dans ces articles improvisés la concision d'un Flaubert. Le naturel est leur principal attrait.

Les vingt dernières années de la vie de Sainte-Beuve sont remplies par un labeur prodigieux. Toujours il avait été un grand travailleur (2) ; mais de 1849 à sa mort, l'obligation de livrer chaque semaine un article nouveau le contraint à une activité continuelle et fiévreuse. Cette perpétuelle tension de toutes ses forces est à la fois son salut et sa malédiction. Par elle seule il réussit à échapper à la mélancolie qui l'assaille, et pourtant il regimbe contre un tel esclavage ; ce travail forcené le harasse et lui est indispensable ; il est pris dans un cercle vicieux : « Je suis las, écrit-il, sans aucun loisir (à la lettre), sans un moment à moi dans la semaine, écrasé sous une tâche hebdomadaire que je sens de plus en plus pesante, et

(1) *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 83-84.

(2) En 1844, répondant à l'abbé Barbe qui le félicitait sur sa nomination à l'Académie, il écrivait : « Le vrai bonheur n'est pas là : il est... dans l'étude... » (*Nouvelle Correspondance*, p. 91.)

qu'il ne me sera peut-être pas donné d'alléger (1). »

Pour suffire à sa tâche, il organise son existence méthodiquement. A peine âgé de trente ans, il disait déjà son « désir d'être de plus en plus retiré du monde et dans un cloître d'études et d'oubli » (2). Aussi mène-t-il la vie d'un bénédictin ; il affirme sa volonté de rester « un homme complètement et exclusivement littéraire, demandant seulement qu'on le laisse travailler et écrire en paix » (3). Il ferme sa porte ; ceux qui n'ont pas annoncé leur visite sont éconduits (4).

Pour satisfaire ses lecteurs, il est obligé de varier constamment le sujet de ses articles ; il doit donc se livrer à des lectures considérables ; il arrive parfois qu'un seul article résume une ou plusieurs douzaines de volumes. Il a besoin de renouveler à chaque instant son *fourrage*. Il appelle ainsi la masse des livres nécessaires à la documentation. Des amis complaisants à la Bibliothèque Nationale lui expédiaient à sa demande tous les ouvrages désirés. Il économisait ainsi beaucoup de temps, pouvant demeurer chez lui et n'étant pas contraint de faire lui-même des recherches.

Sa préoccupation continuelle est donc d'être prêt à fournir sa prose au jour voulu. « Je n'ai jamais de jour de *congé*, écrit-il. Le lundi vers midi, je relève la tête et respire pendant une heure environ ; après quoi, le guichet se referme, et je suis en cellule pour sept jours (5). » Il décrit ainsi son travail à un nouveau secrétaire : « Le lundi, le mardi, le mercredi et le jeudi se passent à vous

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 342. Sa correspondance contient des plaintes incessantes contre la corvée des *Lundis*, voir t. Ier, p. 283, 359, 360. *Nouvelle Correspondance*, p. 125. *Lettres à Collombet*, p. 253 et les lettres à Adèle Couriard.

(2) *Correspondance*, t. Ier, p. 27.

(3) *Ibid.*, p. 206.

(4) *Ibid.*, p. 224.

(5) *Ibid.*, p. 283.

dicter l'article qui paraîtra lundi matin, et à lire, prendre des notes, ruminer l'article qui viendra après; le vendredi, je le jette sur le papier... c'est un accouchement... laborieux... le samedi et dimanche, nous corrigeons les épreuves... aussi, ma mauvaise humeur commence-t-elle le lundi; le mardi, elle est pire; le mercredi, elle est comble; le jeudi elle persiste. Le vendredi, je m'enferme tout le jour, je n'y suis pour personne, je mets du coton dans mes oreilles, pour qu'aucun bruit extérieur ne rompe le charme : je *bâtis* l'article, comme le tailleur *bâtit* un habit... Ne prenez donc pas garde à mes mauvais moments... Vous comprenez, quand on se sent lié pour cinq ans à faire le même travail chaque semaine, — et chaque jour, — qu'on ait parfois des moments d'impatience... Ma vie est comme un moulin, un perpétuel engrenage (1). »

Son esprit restait toujours tendu vers son travail; même à la promenade, il s'arrêtait « pour fixer au passage, sur un bout de papier, un lambeau de phrase », ou un mot juste trouvés pendant la marche (2).

Assez jeune déjà, Sainte-Beuve dut avoir recours à l'aide d'un secrétaire; ses yeux se fatiguaient, les soirées solitaires lui étaient à charge. « Il y a plus de vingt-cinq ans déjà, écrit-il en 1865, que, considérant que les soirées sont longues, que la plus grande difficulté pour l'homme qui vit seul est de savoir passer ses soirées, je me suis dit qu'il n'y avait pas de manière plus douce et plus sûre pour cela que l'habitude et la compagnie d'un bon livre. Mais comme mes yeux se refusaient à toute lecture de longue haleine, surtout à ces dernières heures de la journée, j'ai dû songer à me procurer de bons lecteurs, et j'en ai trouvé (3). »

(1) Jules TROUBAT, *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, p. 254, 255. Voir aussi *Nouvelle Correspondance*, p. 189, 375.
(2) Jules TROUBAT, *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 30.
(3) *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 457.

Parfois un petit somme surprenait la lassitude du vieux « bûcheur ». Jules Troubat, son dernier secrétaire, nous laisse ce petit tableau d'intérieur : « Sainte-Beuve s'endort peu à peu, comme je lui fais la lecture. Il a l'air, en ce moment, d'un chanoine faisant la sieste, dans sa robe de chambre brune, la fine calotte sur la tête, les joues pendantes, le nez gros (1). »

Sainte-Beuve eut successivement plusieurs secrétaires. Quelques-uns furent pour lui des amis. Il lui plaisait de discuter ses essais avant de les rédiger, et, dans les bons moments, il acceptait volontiers des suggestions de la part de son collaborateur. L'un d'eux, Jules Levallois, nous montre le maître dans l'intimité, avec ses vivacités et ses retours de bonhomie. « Il aimait à *causer* ses articles. Le soir, en nous promenant sur les boulevards extérieurs, au Luxembourg, sur la place Saint-Sulpice, il me les exposait avec feu, avec passion. Ce n'était pas à ce moment-là qu'il fallait lui faire des objections ou lui exprimer des réserves. Pendant qu'il préparait sa *Causerie* ou son *Portrait,* Sainte-Beuve appartenait corps et âme au modèle. Il l'embrassait, l'épousait, l'exaltait. Si je n'étais pas comme lui sous le charme, si le personnage me semblait insignifiant ou antipathique, si je résistais plus ou moins ouvertement, il s'écriait avec une vive contrariété : « En un mot, cher ami, vous voulez m'em-« pêcher de faire mon article. Ce sujet n'a pas le bonheur « de vous convenir. C'est vraiment déplorable ! » Et, tout furieux, il me tournait le dos. Le lendemain, nous n'avions garde de souffler mot de notre discussion. Mais une fois l'article écrit, j'arrivais par voie d'insinuation et d'amendements à lui faire adopter quelques-unes de mes restrictions. Quant aux modifications de style, il s'y prêtait avec une extrême facilité. En dictant l'article entiè-

(1) J. Troubat, *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, p. 288.

rement écrit de sa main, d'un caractère très fin et à peine déchiffrable, il ne me perdait pas de vue, et lorsqu'il devinait chez moi une hésitation, un scrupule, il s'arrêtait, m'interrogeait, ne me laissait pas tranquille que je n'eusse avoué ce que je désapprouvais intérieurement. Ces objections ne le blessaient nullement, et bien souvent il y faisait droit (1). »

Jules Troubat s'attacha à lui d'une affection filiale. Il nous retrace aussi les différentes phases du grand écrivain. Lorsqu'il était aux prises avec la pensée, sa figure prenait de la gravité : « A ces moments-là, dit Troubat, on ne l'approchait qu'avec précaution : sa physionomie, d'ordinaire si souriante, si avenante quand elle se détendait, paraissait, au contraire, assombrie aux heures où elle était travaillée par le talent. Il allait dans sa maison, se parlant à lui-même, réfléchissant, semant ses pensées, les répétant tout haut, se remémorant des passages de grands poètes ou de grands écrivains dont l'application pouvait être immédiate à l'article qui le préoccupait... Il ne fallait pas le déranger alors. Rien de frivole ni de banal! Ceux ou celles qui le servaient le savaient bien, et tout le monde le respectait (2). » Sainte-Beuve avait dans la physionomie quelque chose du prêtre. Gras et chauve, la tête de forme conique et surmontée d'une calotte minuscule, des sourcils embroussaillés recouvrant de petits yeux délicats, « pleins d'indulgente malice », tel nous le dépeignent ses contemporains. Le soir, quelquefois, il s'enveloppait le front d'un madras; il ressemblait alors étonnamment à sa mère et avait l'apparence d'une vieille femme (3).

(1) Jules Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 176.

(2) Sainte-Beuve, *Souvenirs et indiscrétions*, p. 151.

(3) Jules Troubat, *Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 28. La vivacité de l'intelligence transformait cette figure aux traits ingrats : « Sainte-Beuve avait sur le visage le trait qui éclaire, le rayon de

Aux heures où le travail était moins intense, Sainte-Beuve se montrait aimable et enjoué. « Nous passions des journées entières, dit Troubat, en face l'un de l'autre, travaillant l'œil dans l'œil. Le sien était pétillant et guilleret. La sympathie en sortait, quand il sentait qu'on le comprenait et qu'on entrait dans sa pensée, pour le seconder (1). »

Son régime habituel était d'une extrême sobriété ; il mangeait peu et vivait dans une maison simple (2). Sa journée était réglée avec ponctualité ; il se levait tard (3), travaillait dans la matinée avec son secrétaire. Dans l'après-midi, après la sieste (4), il se remettait au travail jusqu'au soir. Une ou deux fois par semaine, il recevait quelques amis à dîner ; les autres jours, son secrétaire lui lisait à haute voix. Quand la saison le permettait, ils se promenaient ensemble dans les rues ou les jardins de la capitale.

Sainte-Beuve aimait le peuple et la ville de Paris. Les *Nouveaux Lundis* contiennent un morceau lyrique où il donne cours à ce sentiment :

« Paris, s'écrie-t-il, ville de lumière, d'élégance et de facilité, c'est chez toi qu'il est doux de vivre, c'est chez toi que je veux mourir ! Ville heureuse où l'on est dis-

lumière que donne seul le travail intellectuel et de haute portée. » (Jules TROUBAT, *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, p. 240.)

(1) Jules TROUBAT, *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, p. 231.

(2) « ... Il n'y avait pas d'homme plus rigoureusement sobre que Sainte-Beuve. Une tasse de thé avec un nuage de lait et une brioche que le plus souvent il partageait avec sa vieille chatte : voilà ce dont se composait invariablement son déjeuner. Le dîner était plus confortable, sans la moindre superfluité, sans recherche de bonne chère... Sainte-Beuve n'était ni buveur ni gourmand. » (Jules LEVALLOIS, *Sainte-Beuve*, p. 182. Voir aussi Jules TROUBAT, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 59.)

(3) *Nouvelle Correspondance*, p. 304.

(4) *Correspondance*, t. II, p. 330

pensé d'avoir du bonheur, où il suffit d'être et de se sentir habiter; qui fait plaisir... rien qu'à regarder; où l'on voit juste plus naturellement qu'ailleurs, où l'on ne s'exagère rien, où l'on ne se fait des monstres de rien; où l'on respire, pour ainsi dire, avec l'air, même ce qu'on ne sait pas, où l'on n'est pas étranger même à ce qu'on ignore; centre unique de ressources et de liberté... »]

Sainte-Beuve dit ensuite son plaisir à parcourir les différents quartiers, à se retremper en plein courant de cette vie parisienne faite de facilité, de grâce et de sagesse rapide. « Et puis, dit-il en terminant, quand je rentre dans mes quartiers non lettrés et tout populaires, quand je m'y replonge dans la foule comme cela me plaît surtout les soirs de fête, j'y vois ce que n'offrent pas à beaucoup près, dit-on, toutes les autres grandes villes, une population facile, sociable et encore polie; et s'il m'arrive d'avoir à fendre un groupe un peu trop épais, j'entends parfois sortir ces mots d'une lèvre en gaieté : *Respect à l'âge!* ou : *Place à l'ancien!* Je suis averti alors et assez désagréablement, je l'avoue, de ce qu'on est toujours si tenté d'oublier, mais je le suis avec égard, avec politesse, de quoi me plaindrais-je? Oh! Paris, Paris de tous les temps, Paris ancien et nouveau, toujours maudit, toujours regretté et toujours le même, oh! que Montaigne déjà te connaissait bien! C'est chez toi qu'il est doux de vivre, c'est chez toi que je veux mourir (1). »

La compagnie d'un secrétaire, les visites d'amis, l'activité continuelle ne suffisaient pas à combler les besoins du cœur chez Sainte-Beuve. La perspective du mariage semblait définitivement écartée. Agé de quarante-trois ans, il écrivait à Collombet : « Pourquoi se marier, mon cher ami? Si la chair ne le demande pas, si le cœur ne le dit pas, à quoi bon cette complaisance pour je ne sais quoi

(1) *Nouveaux Lundis*, t. III, p. 51.

et je ne sais qui? A quelle terrible loterie on met sa tranquillité dernière (1)? »

Il regrettera pourtant jusqu'à sa dernière heure de ne s'être pas fixé à une affection unique et durable; un jour de franchise, il s'écriera : « A un certain âge de la vie, si votre maison ne se peuple point d'enfants, elle se remplit de manies ou de vices (2). »

Sa correspondance abonde en confessions semblables : « J'ai mes faiblesses, écrit-il à Jean Reynaud..., ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie. J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flamme, mais jamais je n'y ai perverti mon cœur (3). »

Il écrivait aussi à Collombet : « Il faudrait à une vie si pleine de corvées, pour la consoler et la vivifier, quelque pensée d'en haut, le rayon qui tombe dans la cellule des solitaires et jusqu'à travers les barreaux du prisonnier, l'espérance du ciel, une vue d'au delà : et voilà ce qui me manque (4). »

Il décourage un jeune Rouennais de se fixer dans la capitale, car, dit-il, « Paris offre trop de tentations, trop de chances à l'écart et au déraillement des carrières (5). » Souvent il a essayé de se ranger, mais « les mille petits liens, les distractions courantes, les fautes acquises et le poids même du passé, sont propres à empêcher, à étouffer ce qu'il pourrait y avoir, par moments, de velléités sérieuses » (6).

L'homme d'âge mûr ressentait encore les passions de Joseph Delorme. Ne pouvant se consoler de n'avoir pas trouvé la compagne souhaitée, Sainte-Beuve cherchait à

(1) *Lettres à Collombet*, p. 238.
(2) *Portraits contemporains*, t. V, p. 461.
(3) *Correspondance*, t. Ier, p. 157.
(4) *Lettres à Collombet*, p. 270.
(5) *Correspondance*, t. II, p. 202.
(6) *Nouvelle Correspondance*, p. 93.

tromper les exigences du cœur par des liaisons de second ordre. Il recevait dans sa demeure des personnes d'une vertu « modérée » qui le distrayaient aux heures de loisir mais qui, souvent, lui occasionnaient des tracas. De là ces « misères de la vie d'un vieux célibataire » qu'il mentionne dans sa correspondance avec Adèle Couriard. L'une de ces personnes s'installait chez lui et s'emparait de la maison en souveraine, démarquant le linge et l'argenterie, qu'elle faisait graver à son nom, éloignant par ses rebuffades les amis du critique (1) ; une autre, que Sainte-Beuve appelait par euphémisme *sa nièce,* le trompait grossièrement, et exigeait qu'il la menât dans le monde (2).

Ces habitudes étaient en désaccord avec la haute situation intellectuelle et l'existence studieuse du critique. Il souffrait de ce manque d'harmonie et maudissait sa chaîne. La voix publique, comme il arrive si souvent, a quelque peu exagéré la gravité de ces faiblesses. L'opinion courante a fait de lui un satyre. Sainte-Beuve est responsable de cette réputation. Il apportait une certaine désinvolture dans la manière dont il bravait le *qu'en dira-t-on*. Il lui arrivait de recevoir une demi-mondaine à la même table que des invités de marque ou de s'afficher en compagnie d'une « nièce » dans une loge de théâtre (3). Des incidents désagréables en résultaient parfois, ainsi ce dîner où une grande dame lorgna l'amie du critique avec une telle insistance que la malheureuse fut bientôt contrainte de prendre la fuite. A un ami qui s'étonnait de le voir, à son âge, fréquenter des compagnies frivoles, il répondait : « Que voulez-vous? j'aime encore à reposer ma vue sur de frais visages (4). » Cette réponse exprime assez fidèlement les sentiments de Sainte-Beuve

(1) A.-J. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 271.
(2) Id., *ibid.*, p. 283.
(3) Id., *ibid.*, p. 285.
(4) Id., *ibid.*, p. 287.

à cette époque; il commet l'éternelle confusion entre le cœur et les sens; le passage suivant trahit le fond de l'âme de ce « vieux rêveur obstiné » : « A quarante-quatre ans. — La nature est admirable. On ne peut l'éluder. Depuis bien des jours, je sens en moi des mouvements tout nouveaux. Ce n'est plus seulement une femme que je désire, une femme belle et jeune comme toutes celles que j'ai précédemment désirées. Celles-là me répugnent. Ce que je veux, c'est une femme toute jeune et toute naissante à la beauté. Je consulte mon rêve, je le presse, je le force à s'expliquer et à se définir; cette femme dont le fantôme agite l'approche de mon dernier printemps est une toute jeune fille. Je la vois, elle est dans sa fleur, elle a passé quinze ans à peine; son front plein de fraîcheur se couronne d'une chevelure qui amoncelle ses ondes et qui exhale des parfums que nul encore n'a respirés...

« Qu'en veux-je donc faire? et si elle s'offrait à moi, cette aimable enfant, l'oserais-je toucher? ai-je soif de la flétrir? Je dirai tout. Un baiser me plairait, un baiser plein de tendresse; mais surtout la voir, la contempler, rafraîchir mes yeux, ma pensée en les reposant sur ce jeune front, en laissant courir devant moi cette âme naïve; parer cette belle enfant d'ornements simples où sa beauté se rehausserait encore; la promener les matins de printemps sous de frais ombrages et jouir de son jeune essor; la voir heureuse, voilà ce qui me plairait surtout, et ce qu'au fond mon cœur demande. Mais qu'est-ce? tout d'un coup le voile se déchire et je m'aperçois que ce que je désirais sous une forme équivoque est quelque chose de naturel et de pur, c'est un regret qui s'éveille, c'est de n'avoir pas à moi, comme je l'aurais pu, la jeune fille de quinze ans qui serait aujourd'hui la chaste joie d'un père et qui remplirait ce cœur de voluptés permises au lieu de continuels égarements. Ma prévoyance, il y a quinze ans, n'y a point songé, ou j'ai résisté à la nature

qui tout bas me l'insinuait, et la nature aujourd'hui me le rappelle. Nos goûts secrets et dépravés ne sont le plus souvent que des indications naturelles faussées et détournées de leur vrai sens (1). »

(1) D'Haussonville, *C.-A. Sainte-Beuve*, p. 200, 201.

ADÈLE COURIARD

Cette vie de travail organisée avec une puissante méthode, cette autorité littéraire incontestée cachaient un désenchantement et une lassitude immenses. Pendant quelques années, un souffle de fraîcheur venu du lac Léman apporta au critique un soulagement momentané.

En septembre 1856, Sainte-Beuve recevait de Genève la lettre d'une jeune fille qui lui disait son admiration et sa reconnaissance. Habitué à juger les styles et les caractères, il reconnut vite dans sa correspondante une nature supérieure.

Adèle Couriard était alors âgée de vingt-cinq ans. Née à Genève en 1831 et fille de pasteur, elle avait reçu une éducation austère. Elle vivait assez modestement avec sa mère et son frère. Pour gagner le pain de la famille, le pasteur Couriard avait dû s'expatrier et remplissait le poste de précepteur auprès du prince héritier Nicolas, fils du futur tsar Alexandre II. Dès son enfance, elle nourrit des convictions religieuses. Très vive et d'une intelligence ouverte, elle était sujette à l'enthousiasme; quoique sensible et douée de sympathie, elle devenait parfois mordante et déconcertait par l'imprévu de ses reparties.

Ses yeux noirs se détachant sur un teint clair, sa voix chantante, sa courtoisie lui donnaient un charme de distinction piquant, animé et un peu précieux tout ensemble. Sa figure, habituellement sérieuse, s'éclairait dans la conversation.

Sainte-Beuve la remercia pour son témoignage. Dans sa réponse, il l'engage à ne pas voir en lui un homme extraordinaire, il veut se borner à souhaiter l'estime des bons esprits. La correspondance en reste là. Un an plus tard, une dame Lehmann ayant posé chez lui un bouquet, il la confond avec Mlle Couriard et écrit à cette dernière une lettre pour la gronder de n'avoir pas annoncé sa visite. Naturellement, Adèle s'empresse de le tirer d'erreur et saisit cette occasion pour lui offrir son amitié. Ne possédant pas ses lettres qui doivent avoir été détruites, nous en sommes réduits à deviner leur contenu d'après les réponses de Sainte-Beuve. Celui-ci écrit le 4 juillet 1857 : « La place qu'on daigne désirer d'obtenir et d'occuper, hélas! est moins enviable qu'on ne croit dans une âme vide, lassée et que je puis dire *déserte* depuis des années. J'aime mieux avoir une place chez les autres que leur en offrir une chez moi. Ai-je un chez mo au moral? Et quand j'ai donné par mon esprit le peu de bon que je puis produire, ai-je encore une valeur et suis-je quelqu'un?... Soyez donc sûre, sans que je me permette de rien ajouter, que vous avez une place unique et qui ne saurait se confondre désormais avec celle de personne. »

Tout de suite la correspondance devient serrée et prend un caractère d'intimité. Auprès de sa jeune amie, Sainte-Beuve déploie cette coquetterie, cette bonne grâce, cette finesse d'expression propres au génie français et qu'il possédait à un degré éminent. Il a par moments vis-à-vis d'elle des câlineries d'enfant choyé. On voit dans ces lettres jusqu'à quel point Sainte-Beuve était resté poète et pourquoi il ne pouvait se consoler de ne plus posséder cette qualité auprès des générations nouvelles.

En analyste de l'âme féminine, il se plaît à recevoir les confidences de cette Genevoise qui lui raconte sa vie de jeune fille. Si nous interprétons exactement les récits de sa vieillesse, Adèle Couriard écrivait avec beaucoup de

verve, comme à un vieil ami et en toute simplicité. Elle lui communique ses impressions sur des lectures, sur les sermons ou les conférences entendus, elle lui demande son avis sur les grands écrivains de Paris qu'il connaît, elle a recours à ses conseils pour des travaux littéraires. Parfois elle est prise de crainte à l'idée d'ennuyer un homme si occupé. Il proteste alors de l'intérêt qu'il prend à ses lettres. Son vieux cœur aigri et blasé s'attendrit.

« Vous ne vous faites pas d'idée, écrit-il, combien en me racontant simplement vos affections, vos liens, le milieu moral où vous vivez et respirez, vous me reportez bien loin en arrière... Cette vie que vous me décrivez, même avec ce que vous y marquez si délicatement de privations et de sacrifices imposés, ç'a été ma poésie. » Il se plaint alors de la vie trop intellectuelle qu'il est contraint de mener et remercie celle qui lui ouvre un aperçu sur un monde plus paisible. « Jugez donc combien il est agréable, ayant un si vilain et si nul *chez-soi*, de pouvoir regarder dans le chez-soi de ses amis, d'y lire le bonheur dans le vrai sens et le contentement du cœur même sous des teintes voilées. » (Lettre du 24 juillet 1857.)

Un jour elle lui avoue se sentir bien petite auprès de lui. « Vos lettres me sont un vrai plaisir et bonheur, répond-il, si j'osais encore employer ce mot. Des marques vraies et désintéressées d'affection sont rares ; c'est une vérité d'expérience que vous ne savez pas. Permettez-moi de redresser quelques-unes de vos idées à mon sujet. D'abord je vous demande instamment de supprimer, si vous voulez bien me favoriser de vos lettres, ces témoignages excessifs que je ne mérite pas, qui ne m'appartiennent pas, et qui empêchent qu'on se regarde simplement de près et en amis. De ce qu'un homme a un talent distingué, qu'il est habile dans son art, dans sa profession, il ne s'en suit pas qu'il est un grand homme : ces derniers sont d'un ordre tout différent, embrassant des ensembles, ou gouvernant les hommes, ou sondant des

sphères, renouvelant le monde en un mot quand ils y paraissent. Laissons-les dans leur gloire et leur majesté. Un homme de lettres, qui aspire même au rang le plus honorable dans sa condition, n'est pas, ne doit point paraître placé si à part; il est du milieu de tous; si vous l'aimez un peu, c'est qu'il a exprimé un peu mieux que vous n'auriez su peut-être des choses que vous sentez peut-être mieux et plus sincèrement que lui. Il y a donc lieu de se calmer, de se regarder doucement, de se donner même la main, et de causer. Voilà où j'en voulais venir. Je voudrais donc si vous m'écrivez (et je le désire) que vous causiez tout simplement de vous, afin que je puisse vous voir de loin — ainsi plus de ces compliments, de ces humilités sans cause, de ces façons de se rejeter sur son insignifiance. Vous n'êtes pas du tout insignifiante. Comment êtes vous? Comment vivez-vous? Où avez-vous été élevée? Etes-vous de Genève? Y avez-vous toujours vécu?... Avez-vous un âge? Etes-vous grande, êtes-vous petite? Avez-vous des cheveux noirs ou blonds?...Voyez comme je suis curieux, exigeant. Vous ne me connaissez pas du tout, malgré mes livres. Je suis très vieux d'âge, et très jeune encore, très conservé par un côté de mes sentiments. J'eusse été meilleur si j'avais toujours eu une affection, une idée vivante, une conscience visible et souriante non loin de moi. » (Lettre du 12 juillet 1857.)

Tout en se faisant confesseur, Saint-Beuve se confesse lui-même. Telle que nous l'avons connue dans son grand âge, Mlle Couriard avait l'art d'entrer dans les sentiments et les idées de ses amis. Sans doute la souffrance, les expériences, la vie intérieure avaient développé en elle ce beau don de sympathie. Nous pouvons supposer, cependant, qu'elle le possédait déjà dans sa jeunesse. Quelle joie pour le critique solitaire que de trouver une âme qui vibre à ses confidences. Quel plaisir ne dut-il pas éprouver à se détendre, à s'abandonner aux effusions d'une douce amitié!

Il ne cesse d'exhorter son amie à ne pas le grandir outre mesure. Son culte de la vérité, ses scrupules de savant l'obligent à accuser lui-même les lacunes de son esprit : « Je suis surtout propre à me porter sur un point, à m'y concentrer, à l'approfondir, à le percer et le traverser : comme je change souvent et très aisément de points, cela en s'additionnant fait de l'étendue, mais j'embrasse difficilement cette étendue à la fois, je n'ai jamais bien su nager ou voler *au large,* j'ai besoin de me piloter le long de quelque rivage inégal, et plus le rivage est inégal, mieux je m'en tire » (6 décembre 1857.) Parlant des Alpes suisses qu'il a visitées mais où il ne s'est pas arrêté, il ajoute : « ...Mon goût et ma région naturelle, c'est la mi-côte, le riant et l'agreste pays de Vaud. » Les hauteurs sublimes ont son admiration, mais il préfère des beautés plus tranquilles. « Je ne suis pas un Mont-Blanc, il n'y a pas lieu à se croire avec moi sur une hauteur ni même sur une colline... votre ami est encore moins digne de vous cette année qu'il y a un an ou deux, c'est une raison pour vous de mieux encore marquer votre amitié par votre indulgence. » (11 août 1859.)

Chaque lettre amène de nouveaux épanchements. Quand une longue intimité épistolaire l'aura encore rapproché de son amie, il fera des aveux singulièrement douloureux dans leur sincérité. Regrettant de ne pouvoir venir en aide à sa correspondante qui traverse une époque difficile, il dit : « C'est en ces moments qu'on sent avec d'amers regrets l'inconvénient d'être soi-même dans une fortune étroite et aussi d'avoir une âme trop molle, et au fond de laquelle (tout au fond) on a dès longtemps tué la vertu. Il en résulte qu'on se méfie à bon droit de soi-même, qu'on n'ose y compter, et que dès lors on n'ose dire à personne de s'y appuyer autrement qu'en passant. Je touche là à mes plaies secrètes et ne les indique qu'à peine. J'appelle *vertu* ce quelque chose que vous exprimez quand vous parlez de cette énergie de réso-

lution, de cette constance à remplir un devoir, du bonheur sérieux qui en est le prix, et de cette jouissance un peu âpre, mais si réelle, qui récompense tout bon labeur difficile. » (6 décembre 1857.)

Sainte-Beuve a dans ses lettres une discrétion et un tact qui lui permettent d'aborder tous les sujets sans jamais heurter le respect dû à une jeune fille. « Mon cœur écrit-il (11 juillet 1858) se plaint (quand il pense à vous) de s'être trop amolli, énervé, usé de tant de façons; on n'a que sa dose, après tout; et si elle n'a pas été renouvelée à temps, ménagée, si on n'a pas fait des réserves dans les années de verdeur et de sève, on court risque de se trouver dépourvu aux approches de l'hiver. J'ai encore les bons mouvements, mais la continuité me manque, non pas la persévérance (entendons-nous bien), mais cette sorte d'uniformité dans le bien et dans l'affection, qui, par exemple, compose la vie de famille; je vais et je viens, je reviens souvent, je reviens toujours; mais la longue habitude du caprice, cette diversité que cultive l'artiste et que le chrétien s'interdit, ces passages d'un sujet à l'autre dans l'ordre de l'esprit et qui ont leur contre-coup jusque dans le cœur, voilà les faiblesses; il faudrait une amie présente pour les deviner, pour les combattre; j'en ai eu souvent le désir, jamais la force; je me méfie de moi comme d'un incurable. Dans le secret de ma pensée et dans la justice qu'on se rend dans le tête-à-tête, je me suis dit souvent : « J'ai tué la vertu en « moi! »

Il se juge lui-même; son regret le plus amer est de n'avoir pas vécu d'une vie saine dès sa jeunesse. « Je n'ai fait depuis près de vingt ans que perdre chaque jour et m'y résigner, perdre en chevalerie, en religion, en amour, en idéal de tout genre et devenir un observateur net, attristé, positif et las. Quand je dis *attristé*, c'est encore plus *las* que je devrais dire, car la tristesse, certaine tristesse est encore un trésor. Voilà ce que c'est que de n'avoir pas

vécu en plein, à temps, par la vie du cœur. Vous ne sauriez croire comme mes horizons habituels sont bas, ordinaires. » (15 septembre 1858.)

Cette plainte de lassitude revient fréquemment dans sa correspondance avec Adèle Couriard. « Si je suis triste, c'est peut-être, dit-il, que j'ai vu manquer plus d'une échéance sur laquelle je comptais tout bas. » (18 mai 1858.) « Le reste de ma vie est à *vau-l'eau* et va comme il peut; je n'ai près de moi ni amitié, ni conseil, ni appui; je suis surchargé de petites affaires qui surviennent, de projets qui se coupent, d'importunités, de sollicitations, de divertissements qui sont des fatigues. Enfin, il vaut mieux oublier chaque journée sitôt qu'elle est passée, et la laisser tomber à jamais dans l'abîme. La distance, le brouillard, la désespérance inévitable à de certaines heures font que je ne vois que par intervalles et toute tremblotante ma petite étoile chère et lointaine. Je suis sincère, je dis mes défaillances; je me confie en la plus indulgente amitié. » (21 janvier 1859.)

Lorsque, après vingt-cinq ans de travail, il a enfin terminé son *Port-Royal,* il s'écrie : « Je suis libre maintenant pour le *rien,* pour le *néant,* pour le *sommeil.* J'aime le sommeil, je le désire, comme d'autres aiment la veille et le réveil. » (19 juillet 1859.)

Ses instincts de poète protestent contre l'asservissement du métier de critique (1). Adèle Couriard réveille en lui la veine poétique. Certains passages de ses lettres ont même, nous semble-t-il, une émotion et une harmonie plus pures que les pièces en vers de sa jeunesse. Le souvenir du lac Léman au bord duquel il a vécu quelques mois lui reste très doux; il y fait des allusions continuelles, il l'appelle *mon lac.* « J'ai vu souvent ce lac tel

(1) Il est harassé par le surmenage auquel le contraignent les *Causeries du Lundi.* « J'ai été et je suis surchargé d'occupations, et dans une fatigue nerveuse qui ne me quitte presque pas. » (1er février 1860.)

que vous me le décrivez, avec ses belles duretés, parfois avec ses mollesses, avec ses teintes presque italiennes, et tantôt aussi, vers l'extrémité, avec ses froideurs et ses *sombreurs* presque norwégiennes et islandaises. Il y a de tout selon les saisons et les heures, et selon les cœurs aussi de ceux qui les contemplent. Je l'ai contemplé durant toute une année (il y a vingt ans) en exilé volontaire, en banni de l'amour, avec un cœur qui passait par toutes les nuances du sentiment, le plus souvent avec mélancolie et amertume, quelquefois aussi avec des éclaircies et des rayons d'espérance. Le miroir de mon âme n'est plus assez net, je le crains, pour accueillir et réfléchir tant d'aspects divers. Que vous dirai-je? chère mademoiselle, je vis comme un homme qui va reprendre un joug de lourde besogne auquel il n'est guère propre et contre lequel protestent tout bas les anciens goûts mal assoupis, et ses fatigues réelles trop présentes. Les années qui me restent sont trop peu nombreuses pour ne pas devoir être employées, ce me semble, à des études et à des productions de mon choix, et je m'en vois éloigné, moi poète dans le cœur, rêveur obstiné, et qui mourrai dans l'impénitence littéraire finale. » (24 octobre 1858.)

Sainte-Beuve avait admiré Wordsworth et s'en était inspiré. « L'idéal de la vie pour moi serait de vivre doucement dans quelque beau lieu pareil aux bords de votre Lac ou aux bords du sien; de passer des heures paisibles sous le même toit, devant une belle nature; et le soir, d'entendre lire, de s'entendre expliquer ces poésies domestiques profondes, le livre sur la table nette et brillante où déjà la théière est dressée, et tandis que chante sur le feu la bouilloire (1). Une douce voix, un sourire aimable et bienveillant, un regard d'amitié. Voilà une soirée, une journée de l'Eden. Pour-

(1) De même dans *Joseph Delorme*, le sonnet imité de Wordsworth que nous avons mentionné à la page 21.

quoi est-il trop tard? Pourquoi en ai-je trop souvent en moi flétri l'image (1). » (10 décembre 1858.)

Très vite la correspondance a pris un ton affectueux. « Que ne suis-je votre oncle! » s'écrie un jour Sainte-Beuve. Ayant tardé dans sa réponse à une lettre de Mlle Couriard, il dit : « Je m'aperçois avec effroi, avec peine, que ces retards peuvent ou alarmer ou affliger ma grande amie ou ma petite amie de là-bas. » (23 novembre 1858.) Une autre lettre se termine ainsi : « Adèle a été le nom de ma première amie : c'est aussi le nom de ma dernière. » (10 décembre 1858.) Il pense souvent à elle et s'informe de sa santé avec une sollicitude paternelle.

Dans la joie de se sentir compris, il se livre tout entier. Il lui retrace l'histoire de ses principales phases religieuses. « Excusez-moi, ajoute-t-il, et pardonnez cette vue purement philosophique des choses à un homme qui a beaucoup vécu seul, et dont le cœur, ce grand convertisseur de l'esprit, n'a jamais été possédé bien longtemps et absolument par un autre cœur qui daignât l'incliner et le gouverner. » (15 septembre 1857.) Il répète constamment son vœu de la voir venir à Paris. « J'ai un vrai désir et besoin, dit-il, de placer tant de bonnes et douces pensées sur une physionomie familière et connue. Je fais plus que de vous connaître : je vous *sais,* mais je ne vous connais pas. » (15 septembre 1857.)

Bientôt, dans ses confidences, un élément romanesque perce timidement : « Cette langueur et cette teinte de tristesse et même d'ennui me plaisent assez, sortout s'il s'y mêle quelque impression affectueuse, une espérance! c'est trop dire, du moins une pensée qui avertisse que toute vie morale n'est pas finie et qui prête encore à ce

(1) Cette idylle domestique est un des motifs préférés de Sainte-Beuve. Dans une autre lettre, il s'écrie : « O la douceur du repos, d'un entretien choisi, d'une lecture lente près de la table à thé, dans une soirée silencieuse. » (11 février 1858.)

que j'appelle l'imagination du cœur. » (8 octobre 1857.)

Après avoir parlé du *Livre d'amour,* de la crise qui l'a inspiré et de son adieu définitif à la poésie, il dit : « ... Il y a encore dans la vie des inconséquences, et dans le cœur aussi ; il y a des velléités, des semblants de réveil, des moments qui pourraient encore donner l'idée du contentement et faire croire à des restes de beaux jours. C'en sera un si je vous vois, et si c'est bientôt. » (28 janvier 1858.)

Il est heureux et tout surpris d'être encore capable de ressentir une affection aussi pure, il se sent relevé à ses propres yeux, il en est comme rafraîchi : « Vous êtes pour moi une amitié telle qu'il ne m'en reste aucune qui en approche, et telle que je n'en eusse osé espérer en cette saison aride, une de ces amitiés délicates qui devraient être les seules des dernières années où l'âme a tant de besoin de vivre par elle seule, de revivre et de se raviver, de retrouver, s'il se peut, une innocente fleur. Mon souci serait de m'en montrer digne, ma crainte est de ne l'être pas. » (11 juillet 1858.)

Quand elle reste plus de trois semaines sans lui répondre, il est pris d'inquiétude (1), il craint de la voir se détacher de lui. Pourquoi lui a-t-elle « un moment fait entrevoir l'avenir », pour le lui « refermer aussitôt » ?

Insensiblement, on voit naître en lui l'espoir d'une affection réciproque et complète. En songeant aux obstacles que la différence d'âge, les habitudes, le milieu, la religion mettent entre lui et son amie, il est pris de découragement. « O noble et belle âme toute spiritualiste

(1) « Qu'arrive-t-il? Que devenez-vous? Que pensez-vous? Tous les termes habituels auxquels vous m'avez accoutumé dans votre aimable correspondance sont expirés, et je ne reçois de vous aucun signe. Je suis inquiet, j'ai attendu et espère de jour en jour ; je n'ai pas écrit, me disant : *Cela sera sans doute à demain,* et rien n'est venu. De grâce, un mot, un seul mot qui me rassure. » (29 avril 1858.)

qui ne voyez les choses que par leurs meilleurs et leurs plus purs aspects et qui y projetez la blanche vapeur de vos rêves, j'éprouve quelques-unes des petites misères de la vie d'un vieux célibataire, et je transige comme je peux... Je suis honteux de répondre par ces détails à vos vœux si touchants, si élevés, si bienfaisants. Plus jeune, je n'aurais pas attendu jusqu'à aujourd'hui à réaliser la *présence réelle,* comme vous dites, à vous voir, à vous connaître, mais je sens mieux que personne la force des choses, les obstacles, les impossibilités, ce qui s'interpose et ce qui sépare; de là les *low spirits* qui sont la fin de tout dans la vie. » (7 juin 1858.)

Par moments il croit encore à un renouveau tardif et s'écrie : « O tendresse! O flamme! O espérance d'une *âme mutuelle,* comme dit Horace, où êtes-vous? Qu'ai-je fait de vous? Et quand par miracle je rencontre cette âme, en ai-je une, ai-je songé à en garder une, pour l'offrir et pour remercier? » (15 septembre 1858.)

Adèle Couriard ne comprit pas ou affecta de ne pas comprendre les vœux exprimés sous cette forme voilée. Quelques mois après, Sainte-Beuve lançait un appel nouveau : « J'ai peu à dire; je n'ai rien de bon au-dedans : je n'ai personne à qui j'ai pu dire à temps : Sauvez-moi de moi-même!... Je ne vous ai pas promis d'être gai, d'être riche de sensations et d'idées, je ne vous ai promis que d'être sincère. Dites-moi donc un bon petit mot d'amie, et consentez à prendre votre rôle, vous qui êtes la plus forte des deux. A vous de cœur et de respect. » (17 février 1859.)

Un ton si pressant effaroucha la jeune huguenote. Elle dut répondre de manière à tuer tout malentendu entre elle et son ami. Sainte-Beuve, devant ce refus, témoignera une tristesse calme et résignée. « Le retard que vous avez mis, en effet, à me répondre, m'a montré que j'avais eu tort de vous écrire cette lettre que j'aurais voulu retirer; ou plutôt il vaut mieux qu'elle ait été

écrite, sauf à l'oublier désormais et à n'en plus faire mention. Je tiens seulement à constater que vous vous étiez fait une idole et à votre image : votre enthousiasme y allait, et je ne pouvais me l'attribuer sans mensonge. J'aime mieux avoir moins et n'obtenir que ce qui me revient de droit. Au fait, il entre presque nécessairement de l'illusion dans l'affection exaltée. Connaître à fond, et tel qu'il est, un être humain et l'aimer, c'est impossible. Toujours est-ce, ma chère enfant, que j'ai crié vers vous, et que vous n'avez pas répondu à mon cri. Parlons d'autre chose. » (17 mars 1859.)

La correspondance continue comme auparavant, mais reste plus impersonnelle. Sainte-Beuve parle de Musset, du couple de Gasparin, de Pascal, de la nature. Un jour pourtant, Adèle Couriard est prise d'envie de connaître le fond de l'âme de son ami et hasarde quelques questions. Sainte-Beuve la gronde un peu, tel un maître d'école tapant sur les doigts d'une fillette trop curieuse :

« La question que vous me faites est délicate, et difficile à traiter en toute saison. Y a-t-il quelque chose d'un peu *défraîchi ?* Le duvet du front est-il un peu *défleuri ?*... Voilà bien des curiosités d'Ève. J'ai beau attendre, ma plume ne redeviendra jamais assez jeune et assez légère pour se jouer à ces questions de gai savoir et de tendre science qui ne veulent qu'être effleurées par un souffle du matin et du printemps... Au moral... je suis aussi peu montrable à mes amis. J'ai regretté quelquefois de vous voir prendre les choses d'une manière si divine et si éthérée, parce que cela vous éloignait trop de moi, et que tôt ou tard il devait venir un moment où le désaccord apparaîtrait, vous demeurant trop haut, et moi retombant trop bas... Je suis donc sans illusion, sans ambition, dans la situation du sage qui n'aspire qu'au repos; par malheur, le repos devient de l'ennui quand on n'est pas tout à fait ce sage : de là des misères qu'on garde pour soi et où l'amitié d'une belle et loin-

taine demoiselle n'a rien à voir. » (19 juillet 1859.)

Parfois les deux correspondants discutent les questions religieuses. Le critique a tout de suite avoué son scepticisme. Parlant de M. de Gasparin, il écrit : « Je sais sa chaleur d'âme, ses qualités vives, son éloquence; il en a les sources dans son cœur. Après cela, il faut bien que je me confesse à vous, avec qui je ne veux jamais feindre. J'ai pu écrire des histoires chrétiennes, avoir des veines et des inspirations chrétiennes passagères, mais, hélas! je ne suis pas chrétien ; je ne suis pas de l'Ecole de Jésus-Christ, si admirable que je la sache et que je la respecte. Voilà un grand aveu. Je ne suis qu'un observateur de la nature en elle-même, dans son immense variété, un des plus humbles et des plus indignes de la grande école de Gœthe. » (31 août 1857.)

Il proteste de son respect pour les convictions des autres et de sa répugnance au prosélytisme. Il ne croit pas aux miracles, la croyance au surnaturel n'est pour lui qu'une « belle et louable illusion ». « L'espérance et la foi se paient déjà à l'avance jusqu'à un certain point par elles-mêmes, *par leurs propres mains,* en procurant une consolation *actuelle* à l'âme qui les possède. »

Malgré ses nombreuses études d'âmes religieuses, Sainte-Beuve semble n'avoir jamais pénétré l'essence du sentiment religieux, car il dit ceci : « A mes yeux (l'amour pour Dieu), c'est de l'amour transposé (et à fonds perdu). » (25 juin 1859.)

De même, il ne peut comprendre comment Mlle Couriard unit son amour de la nature et sa piété. « Vous me dépeignez avec vivacité une journée de printemps au bord de votre beau lac : mais je crois sentir que cette sensibilité avec laquelle vous la goûtez est contraire, directement contraire à la prescription qui ressortirait de l'enseignement si goûté aussi; vous essayez de concilier des contraires... Qui sent vivement la nature en soi et autour de soi doit se mutiler pour être chrétien, pour rester chré-

tien : il n'y a pas de milieu. Je ne vous combats point, chère mademoiselle, je vous laisse seulement entrevoir une cause de peine, qui est de m'être aperçu que nous soyons, que nous devions être si peu de la même religion, laquelle ne fera probablement que s'accroître et gagner en vous (1). » (18 mai 1858.)

Un jour viendra où une divergence aussi profonde sur un point capital amènera entre les deux amis un éloignement. Avec les années, l'un et l'autre devenaient de plus en plus certains de posséder la seule vraie conception de la vie. Adèle Couriard se lassera de vouloir influencer ce sceptique incurable; Sainte-Beuve, désappointé de n'avoir pas rencontré l'affection souhaitée, se détachera d'elle peu à peu.

Le 20 juin 1860, il s'écrie : « C'est... pour moi un petit ennui que ma grande amie ne soit pas tout bonnement et naturellement philosophe; car à tout moment elle s'embarque sur des embarcations où je ne la suivrai pas. » Désormais la correspondance devient plus intermittente et moins intime.

Enfin, le 29 décembre de la même année, Sainte-Beuve semble las de recommencer toujours la discussion des mêmes sujets, sa lettre a le ton attristé d'un adieu. « Je regrette de ne vous avoir pas connue. Je suis dans un courant qui me roule. Ma pensée n'est pas enchaînée, et vous pouvez croire qu'elle va plus d'une fois aux bords de votre beau lac et qu'elle vous imagine... »

(1) Il dit dans la même lettre : « Vous êtes fervente, vous êtes religieuse, vous avez une patrie autre encore que Genève : et cette patrie n'est pas la mienne. Et c'est une patrie vers laquelle on s'achemine ou dont on s'écarte de plus en plus, à mesure qu'on avance dans la vie. Vous vous y acheminez dès la jeunesse et vous continuerez d'y tendre. Je m'en éloigne, ou plutôt je ne m'en éloigne ni ne m'en rapproche, dans mes idées, puisque à mes yeux elle n'est qu'un mirage, une illusion d'optique morale, et qu'elle n'est pas. C'est là un sujet de tristesse pour celui qui aurait aspiré à un accord moral. »

Pendant plus de vingt mois, il n'y a entre eux aucune communication. Le critique est de plus en plus accaparé par son travail; la vie de Mlle Couriard est transformée par une affection nouvelle. Quelques mois après le dernier message de Sainte-Beuve, elle fait la connaissance d'un ami de son père, M. Loubier, consul à Saint-Pétersbourg, auquel elle s'attache et dont elle devint bientôt la fiancée. Le mariage est renvoyé à l'été 1862. Mais un double malheur anéantit ses espérances. Le pasteur Couriard meurt au château de Bellerive, près de Genève, le 20 août 1862, durant ses congés. Peu de jours après, M. Loubier arrive de Russie, tombe gravement malade et meurt aussi (24 septembre).

Au cours du mois d'octobre, le docteur Couriard, frère d'Adèle, passe à Paris et dans une visite raconte à Sainte-Beuve le chagrin de sa sœur. Aussitôt ce dernier écrit à son amie d'autrefois pour lui dire sa sympathie; il a toujours pour elle, assure-t-il, « un fonds de sentiments affectueux et reconnaissants qui ne changeront pas. » (25 octobre 1862.)

Adèle Couriard demeura longtemps ébranlée par la perte de son père et de son fiancé. Un an plus tard seulement, elle se sentait la force d'entreprendre le voyage de Paris pour visiter la mère de M. Loubier. Les deux correspondants allaient enfin se trouver face à face. Quel serait le résultat de cette rencontre tardive? Quel jugement porteraient-ils l'un sur l'autre? Leur amitié se réveillerait-elle ou en serait-elle tuée?

Au moment de leur pleine intimité, Sainte-Beuve redoutait déjà la surprise qu'éprouverait Mlle Couriard en le voyant. Il lui écrivait un jour : « Vous auriez trop de mécompte quand je vous verrai, si vous vous attendiez à ces beaux éclairs de conversation dont vous parlez, rien de cela. Je suis bonhomme, souvent las et disant des choses communes. » (3 novembre 1857.)

Ses craintes n'étaient que trop justifiées. En voyant ce

gros homme un peu lourd, Mlle Couriard éprouva une aversion instinctive. Avec une intransigeance bien féminine et une vivacité d'impressions non moins féminine, elle vit en lui une sorte de « Polichinelle », elle lui trouva « une expression cynique ». Tels sont les termes dont elle se servait dans la conversation pour le dépeindre. De son côté, Sainte-Beuve dut ressentir un certain désappointement. Fort probablement la surprise se trahit sur le visage de la visiteuse et amena dans son maintien une gêne ou une froideur que sa courtoisie naturelle ne réussit pas à dissimuler. De plus, sa tristesse, l'ébranlement de sa santé la rendaient incapable de causer sur des sujets intellectuels ou littéraires.

Après cette entrevue, nouveau silence qui ne dure pas moins de six ans. Durant ces années, Mlle Couriard a cherché une diversion à sa douleur en écrivant des romans. Ces livres eurent un vif succès à l'époque où ils parurent. De nos jours ils paraissent démodés. Un ton prêcheur et certaines invraisemblances font trop oublier la valeur de ces ouvrages. Mlle Couriard elle-même reconnaissait ces défauts avec beaucoup de bonne grâce.

En 1868, elle adresse une nouvelle lettre à Sainte-Beuve. Elle était, probablement, choquée par le ton d'hostilité employé par l'écrivain envers les chrétiens et voulut lui en faire quelques reproches. Sainte-Beuve fut impatienté et répondit par une lettre assez vive. Par son mélange d'irritation et d'urbanité, ce message est un chef-d'œuvre. « J'ai été heureux de votre souvenir. Le mien va quelquefois vous chercher un peu au hasard. Je vois que vous êtes toujours fidèle à votre Léman. Etes-vous à la même campagne au bord du lac? J'ai reçu votre volume et vous en remercie. Mais laissez-moi vous dire : pourquoi donc me prêchez-vous? Qu'ai-je fait pour cela? Et laissez-moi vous soumettre une singularité qui me frappe. J'ai à Boulogne-sur-Mer une cousine, une vieille cousine de beaucoup d'esprit, qui s'était mise, il y

a deux ans, à rentrer avec moi en commerce de lettres, renouant ainsi avec mes souvenirs d'enfance. Et puis, tout d'un coup, un jour, elle m'a proposé de me recommander aux prières de tout un couvent dont la supérieure, disait-elle, était une de nos parentes. En un mot, elle a fait preuve à mon égard du zèle catholique et monastique le plus intempestif et le plus déplacé. Je le lui ai dit.

« Or, comment se fait-il aujourd'hui qu'il m'arrive de Genève, et d'un côté non catholique, la même insinuation, la même tentative de prédication? Il y a de quoi faire réfléchir un philosophe. Je sais bien la différence; vos vœux sont d'une âme tout individuelle, et il n'y a pas de communauté derrière. Mais, enfin, je vous aime mieux sans cette complication qui me paraît une chose un peu acquise et qui ne se produisait pas aussi à nu dans nos précédentes relations. Soyez vous-même, telle que je vous ai connue, avec le sentiment religieux qui convient à votre nature, mais qui peut-être ne convient pas à toutes au même degré. Je ne voudrais rien diminuer chez ceux qui croient; mais pourquoi cette ingérence, — tant de ma cousine de Boulogne-sur-Mer, ultra-catholique et ultramontaine, et de ma douce et intérieure amie, calviniste ou pauliste de Genève? Voilà ma vengeance, elle est dans le rapprochement. » (24 janvier 1868.)

Mlle Couriard lui écrivit pour s'excuser ou s'expliquer, Sainte-Beuve répondit par ce billet :

« A la bonne heure! Je vous remercie de votre petit mot amical et de ne pas vous être formalisée de mes rudesses. Croyez que je n'en ai pas écrit autant à ma cousine. » (7 février 1868.) Le ton, cette fois, est amical, mais ce n'en est pas moins le dernier message, Sainte-Beuve vivra encore vingt mois et aucune lettre ne sera plus échangée. C'est une séparation à l'amiable. Depuis longtemps le charme était rompu.

Aussi bien, une intimité prolongée paraissait impos-

sible. Dès l'origine, des obstacles considérables quoique non apparents les séparaient. Sainte-Beuve, dans les quinze dernières années de sa vie, penche de plus en plus vers la libre pensée, tandis que Mlle Couriard s'attache toujours plus à sa religion. Un malentendu tacite existait dans leurs rapports. Il est difficile parfois d'interpréter la pensée de Sainte-Beuve exprimée sous une forme si discrète, si voilée; nous pensons qu'il entretint toujours plus ou moins l'espoir de se faire aimer de sa correspondante; de son côté, Adèle Couriard, honorée de son intimité avec le grand écrivain, se flattait d'exercer sur lui une influence religieuse. Après plusieurs années de rapports épistolaires, l'un et l'autre s'aperçurent de leur illusion réciproque; à ce moment-là, ils virent que les bases de leur amitié n'existaient plus; ils se séparèrent donc, simplement et sans éclat (1).

(1) Adèle Couriard mourut à Genève le 8 juin 1918. Ses dernières années furent marquées par un rayonnement de bonté et par une vitalité d'esprit qui attiraient autour d'elle un cercle nombreux d'amis des deux sexes et de tout âge.

LES « NOUVEAUX LUNDIS »

A l'époque où cessait la correspondance avec Mlle Couriard, Sainte-Beuve quittait le *Moniteur* et entreprenait une nouvelle série d'essais dans le *Constitutionnel*. Quand on lit l'œuvre du critique dans son ordre chronologique, la différence de ton entre les *Causeries du Lundi* et les *Nouveaux Lundis* est frappante. Le *Moniteur*, journal officiel de l'Empire (il y était entré en décembre 1852), le contraignait à une certaine réserve. « ...Ce journal officiel où l'on est si peu chez soi, dit-il, est le journal des préfets, des maires, des évêques, etc. (1). » Écrivant dans un organe plus libre, Sainte-Beuve s'enhardit. Tout en conservant la même onction et le même naturel, il devient plus ferme, plus vivant, plus affirmatif.

Il est alors au pinacle de sa renommée et de son talent; il a conquis une place très haute dans le monde intellectuel; ses jugements font loi, ses articles sont lus dans la France entière, son nom est illustre au delà des frontières.

Ses dons de critique ont atteint leur développement suprême; il possède une largeur de vision qui lui permet d'embrasser les sujets les plus divers et de les pénétrer avec intelligence; bien entendu, il donne son attention surtout aux littérateurs, poètes, romanciers, moralistes, dramaturges ou critiques; toutefois il ne se borne pas à la seule littérature, il s'assimile des œuvres d'un ordre

(1) *Livre d'or*, p. 241.

très différent; les *Nouveaux Lundis* nous parlent de personnages de toutes les sortes : femmes du monde, bourgeoises, reines, historiens, hommes d'Etat, peintres, souverains, politiciens, économistes, voyageurs, guerriers, grammairiens, architectes, jurisconsultes, diplomates, astronomes, physiciens, géographes, fonctionnaires, théologiens et philologues.

Il se considère comme un indépendant, qui marche seul et table sur l'appui des hommes sensés (1). Il accorde aux autres la liberté d'opinion qu'il revendique pour lui-même; une seule chose le fait sortir de son impartialité et le met hors des gonds : l'intolérance. Il déteste les insulteurs et, parmi eux, tout spécialement ceux qui se réclament de la religion pour injurier quiconque ne pense pas comme eux. Il reproche à Veuillot ses violences de langage envers les libres penseurs : le philosophe, dit-il, « respecte, d'ailleurs, au plus haut degré à titre de sage et de modèle moral sublime, celui que vous saluez d'un nom plus divin; — et cet homme, parce qu'il ne peut absolument (à moins de se faire hypocrite) admettre votre idée à vous, avec toutes ses conséquences, vous l'insulterez » (2) !

Sainte-Beuve n'aime pas les protestants (3), il n'en prend pas moins leur parti quand il les voit malmenés par Veuillot : « Quoi encore? Cet autre homme, lui, est chrétien; il admet la divinité, une émanation plus ou moins directe de la divinité, une inspiration d'en haut dans la vie, dans les actes et les paroles du Christ; mais il se permet de rechercher quels ont été au vrai ces actes

(1) « ... Quand on marche seul, comme il convient à un esprit indépendant, et qu'on n'a pour soi que le groupe si disséminé des gens sensés... » (*Nouveaux lundis*, t. IV, p. 393.)

(2) *Nouveaux Lundis*, t. Ier, p. 53.

(3) Il dit en effet : « Je ne suis pas de ceux qui regrettent que la France ne se soit pas faite protestante... : j'aime mieux, je l'avoue, une France catholique ou philosophique. » (T. II, p. 266.)

et ces paroles; il étudie les témoignages écrits, les textes; il les compare, il les critique, et il arrive par là à une foi chrétienne, mais non catholique comme la vôtre : homme pur d'ailleurs, de mœurs sévères, de paroles exemplaires; et cet homme-là, parce qu'il ne peut en conscience arriver à penser comme vous sur un certain arrangement, une certaine ordonnance, magnifique d'ailleurs et grandiose, qui s'est dessinée surtout depuis le cinquième siècle, vous l'insulterez, vous l'appellerez à première vue *blafard à redingote marron* (1) ! »

Il blâme les excès causés par l'esprit de parti, de quelque endroit qu'ils surgissent. « Le parti dit *clérical* en est un, avec son organisation, ses nombreux moyens de propagande, sa presse si bien servie, son mot d'ordre si vite accepté et répété par tous ses organes, son injure facile, aisément calomnieuse... (2). »

Son exécration de l'intolérance finit par le rendre intolérant lui-même; il a la hantise du dogmatisme; ses attaques répétées, souvent injustes, contre toute espèce d'orthodoxie, donnent à la série des *Nouveaux Lundis* leur cachet spécial.

Evidemment, depuis beaucoup d'années, les indiscrétions des orthodoxes lui causaient une irritation sourde. Ceux qui se croient les seuls possesseurs de la vérité ont souvent envers les personnes qui ne se rallient pas à leur système une attitude protectrice plus vexante peut-être que les insultes les plus grossières. Que d'âmes ont été à jamais aliénées de la religion par l'immixtion importune, par les insistances, par les insinuations maladroites des hommes « bien pensants » ! Une lettre de Sainte-Beuve à un M. R... B... trahit l'exaspération que lui cause une offre de consolation intempestive, le

(1) *Nouveaux Lundis*, t. Ier, p. 53.
(2) *Ibid.*, t. IV, p. 431. Voir aussi *Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 351.

critique ne l'envoie pas dire à son correspondant (1).

Dès le premier article des *Nouveaux Lundis*, Sainte-Beuve découvre son jeu et entame le combat. Il examine un volume de Victor de Laprade sur les *Questions d'art et de morale*. Le ton d'infaillibilité employé par l'auteur le fait sourire; devant une telle assurance, il ne contient pas son mécontentement. « Poète élevé, froid et sage, dit le critique, il prend avec sincérité, j'allais dire avec une fatuité naïve, son propre patron pour le patron universel (2). » Le spiritualisme excessif de Laprade lui déplaît; réduire l'art à ne manifester que l'être absolu (3) lui semble une chimère; il termine son étude en renvoyant le poète rêver dans ses bois (4).

Mme Swetchine, également, « n'a jamais douté qu'elle ne possédât la vérité absolue dans le dogme et le symbole chrétien (5) ». Sa manie d'apostolat trahissait en elle un

(1) Cette lettre étant plus ou moins la répétition d'une réponse à Mlle Couriard (voir p. 249), nous nous bornons à la mettre en note. En voici les principaux griefs : « Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'affectueux. Mais, de grâce, laissez-moi vous le dire de mon côté, pourquoi m'adressez-vous un sermon? Est-ce que je me permettrais de vous en adresser un, à vous? et pourquoi les choses ne seraient-elles pas égales entre nous? Vous avez pitié de moi et de mon malheur. Je vous en remercie; mais vous ai-je donc parlé de mon malheur, et qui vous a dit que j'étais à plaindre? Prenez garde que l'amour-propre, qui a tant de replis, n'aille se glisser aussi dans cette prétention à être plus heureux qu'un autre jusque dans ses malheurs mêmes. Je ne vous plains pas pour les consolations que peut vous donner la foi : laissez-moi celles que la philosophie peut me donner. Vous me souhaitez d'en venir à comprendre le christianisme. Qui vous a dit que je ne le comprenais pas? Ce ne serait pas du moins faute d'étude... Tout ceci est pour dire d'avoir de l'amitié l'un pour l'autre, sans que l'un de nous deux s'imagine de se donner vis-à-vis de l'autre de ces airs de protection morale et de prêcherie... » (*Correspondance*, t. II, p. 348.)

(2) *Nouveaux Lundis*, t. Ier, p. 10.

(3) *Ibid.*, p. 12.

(4) *Ibid.*, p. 20.

(5) *Ibid.*, p. 223.

besoin d'exercer l'autorité. « Les premiers mots qu'elle vous disait, et par lesquels elle croyait vous honorer, concernaient votre croyance et l'état de votre âme : elle essayait d'un premier *grapin* à jeter sur vous (1). » En quittant Mme Swetchine, Sainte-Beuve se donne « une douche de sens naturel et d'humble sens commun » (2) par la lecture de Bacon et de Montaigne.

Sainte-Beuve en veut aussi au dogmatisme littéraire. « Voyez les doctrinaires, répétait-il volontiers, ils ne savent ni ce qu'ils mangent ni ce qu'ils boivent. On ferait manger un morceau de carton à M. Guizot sans qu'il s'en aperçût. Eh bien! en littérature, ces hommes-là n'ont point de goût à eux. Ils prononcent en vertu de la tradition scolastique, universitaire. Leurs jugements sont faits d'avance, non sentis ni éprouvés personnellement (3). »

De même, il ne peut admettre la méthode de Nisard qui prétend asseoir toute la littérature française sur une base classique. « ... Je me sens choqué, dit-il, sinon dans ma science, du moins dans mon simple bon sens, d'une telle unité artificielle obtenue à tout prix. Quand la nature est pleine de variétés et de moules divers, et qu'il y a une infinité de formes de talents, pourquoi n'admettre et ne préférer qu'un seul patron? Pourquoi cette construction tout en l'honneur de l'esprit français, et dans l'esprit français tout en l'honneur du dix-septième siècle, et dans le dix-septième siècle tout en l'honneur de deux ou trois noms superlativement célébrés et glorifiés (4). »

De tous les systèmes religieux, le plus puissant était alors le catholicisme romain. Sainte-Beuve dirige contre

(1) *Nouveaux Lundis*, t. Ier, p. 224.
(2) *Ibid.*, p. 247.
(3) Jules Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 182. Contre les doctrinaires, voir aussi t. II, p. 324; t. IX, p. 90, 92, 96.
(4) *Nouveaux Lundis*, t. XIII, p. 238.

lui ses attaques les plus vives. Il lui reproche d'avoir fait obstacle à tous les progrès, quitte à s'emparer des découvertes pour son profit lorsque ces dernières s'étaient imposées à l'évidence. « Toujours, à l'origine, la foi qui ne doute de rien, la tradition qui se plaît aux habitudes, la routine encroûtée et tenace, se sont opposées à la recherche, et ont lancé d'abord injure et anathème à ceux qui la tentaient : toujours, la découverte une fois démontrée et accomplie, la foi, la tradition vaincues ont dû s'en accommoder, et, reculant un peu, elles ont réparé tant bien que mal leurs lignes rompues, déclarant, toute réflexion faite, que les derniers résultats ne changeaient rien en définitive aux antiques croyances et que, bien au contraire, celles-ci s'en trouvaient confirmées et raffermies. Grand bien leur fasse (1) ! »

Il est très pénétré de cette idée, car il y revient cinq ans plus tard, dans sa correspondance. « L'Eglise et la Science sont deux ennemies, dit-il ; mais quand la Science a triomphé manifestement sur ce point, l'Eglise se retourne, s'adjuge le point démontré, n'y voit plus d'inconvénient, et elle réserve ses oppositions et ses négations pour la future découverte. C'est ainsi qu'elle procède dans cette longue et astucieuse retraite qu'elle fait depuis déjà trois siècles devent la Science et le sens commun (2). »

Il se plaint du catholicisme parisien et mondain, « agité et agitant, superficiel et matériel, fiévreux, ardent à profiter de tous les bruits, de toutes les vogues et de toutes les modes du siècle » (3).

Il compare le christianisme à un vieux chêne et constate la présence de nombreuses branches mortes. Il se demande qui fera le partage du bois vert et du bois sec. Des craquements lui font prévoir un bouleversement prochain

(1) *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 402.
(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 273.
(3) *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 386.

dans lequel la séparation des éléments morts et des éléments vivaces s'accomplira (1).

A chaque instant, au cours de ses articles, en note ou dans sa correspondance, il manifeste son antagonisme envers l'Église romaine. Son indignation devant toute oppression lui fait même perdre la mesure, il accuse Gratry, ce grand écrivain et ce noble caractère, de sournoiserie (2) ; il affirme que les prêtres, *ces hommes noirs*, sont odieux au fond généreux de la France. Et il ajoute : « Ils sont messagers de mal et conseillers de malheur (3). » Il affirme avoir toujours été, même aux heures de religiosité poétique, « très opposé à la superstition romaine » (4) ; les années ont encore développé en lui « le côté sensé et philosophique ».

Sainte-Beuve déteste les orthodoxes, catholiques ou protestants, mais quand il aborde l'étude du christianisme dans son essence, il demeure invariablement respectueux. Un article des *Nouveaux Lundis* est consacré aux Saints Évangiles. Après avoir dépeint avec admiration le souffle généreux, la fraîcheur de sentiments, l'abnégation et la bonté qui animent le *Sermon sur la Montagne*, il envoie un coup de revers imprévu aux savants qui prétendent amoindrir la personnalité du Christ : « Quoi! ne sentez-

(1) *Nouveaux Lundis*, t. III, p. 260.

(2) *Lettres à la princesse*, p. 331.

(3) *Ibid.*, p. 336, 337. Ailleurs, il est plus âpre encore : « On peut laisser avec leurs airs de dédain tous ces esprits disciples et superficiels qui se flattent de tenir la clef des choses, parce qu'ils ont dans la main quelques bibelots chrétiens, païens ou autres, qu'ils adorent. Au diable les fétiches, de quelque bois qu'on les fasse! » (*Correspondance*, t. II, p. 102.) « Il est vrai, cher ami, que ce sont de grands hypocrites! De tous ces catholiques de salons et d'assemblées, on pourrait faire un élixir et on n'y trouverait pas assurément l'âme d'un seul bon chrétien. » (*Correspondance*, t. II, p. 155.)

(4) *Correspondance*, t. II, p. 340.

vous pas la réalité, la personnalité vivante, vibrante, saignante et compatissante qui, indépendamment de ce que la croyance et l'enthousiasme ont pu y mêler en surplus, existe et palpite sous de telles paroles? Quelle démonstration plus sensible de la beauté et de la vérité du personnage tout historique de Jésus que ce premier sermon sur la montagne (1)! »

Le critique renouvelle plusieurs fois son hommage au saint héroïsme du Christ. « Pureté, désintéressement, dit-il enfin, douceur, esprit de justice, esprit de paix et de miséricorde; guerre aux hypocrites et aux menteurs, aux pharisiens de tout bord et de toute robe; besoin de s'immoler pour tous ceux qui souffrent, de racheter et de sauver tous ceux qui croient en la promesse; dites : ne le voilà-t-il pas encore une fois défini (2)? »

Quand parut la *Vie de Jésus* de Renan, Sainte-Beuve trahit un léger embarras; évidemment, l'ouvrage de son ami ne lui plaisait qu'à moitié, et cependant il ne voulait pas jouer le jeu de leurs ennemis communs en disant toute sa pensée. « M. Renan, dit-il, il faut bien le reconnaître, ne plaît guère plus, par ce livre extraordinaire, aux sceptiques et incrédules qu'aux croyants (3). » Il se tira de difficulté en donnant successivement la parole à des représentants fictifs des divers partis qui tous se montraient mécontents. Il termine l'article en félicitant Renan d'avoir mis la *Vie de Jésus* à la portée des masses et en louant l'art et la subtilité de l'écrivain (4).

A M. Buisson qui lui demandait de participer au mouvement du *Christianisme libéral,* Sainte-Beuve répond : « Quantité de vrais philosophes et de sages ne trouvent pas que le *Sermon sur la Montagne* soit le code le plus parfait de morale; il renferme à leur sens trop de pieuse

(1) *Nouveaux Lundis*, t. III, p. 249.
(2) *Ibid.*, p. 255.
(3) *Ibid.*, t. VI, p. 15.
(4) *Ibid.*, p. 14, 19.

folie et de divin ou d'humain délire. J'en puis parler d'autant plus à mon aise que, personnellement, et par ma propre sensibilité, je pencherais volontiers du côté de cet admirable *Sermon;* mais d'autres plus sévères et plus raisonneurs résistent et veulent plus de logique jusque dans la morale (1). »

Dans *Port-Royal,* il avait déjà dit : « Prenez les plus grands des modernes antichrétiens, Frédéric, Laplace, Gœthe; quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur il lui a manqué quelque chose (2). »

Au milieu des querelles contemporaines, Sainte-Beuve manque parfois d'équité envers les hommes, mais envers les idées il reste plus objectif. On sait sa haine des coteries; bien qu'il eût son cercle de relations, qu'il fût un hôte assidu des dîners Magny, il ne se gêna pas pour dire des vérités à ceux de ses amis dont les œuvres lui déplaisaient. A cet égard, son attitude envers les naturalistes fut remarquable. Une étude très élogieuse de *Madame Bovary* dans les *Causeries du Lundi* avait ouvert la célébrité à Flaubert. A la louange il avait mêlé quelques conseils au jeune romancier, l'exhortant à éviter les détails scabreux (3) et à apporter quelque clémence dans sa peinture de l'humanité (4). Or, peu d'années plus tard, Flaubert publiait un nouveau roman, dans lequel les défauts de l'œuvre précédente reparaissaient avec une évidence décuplée. Dans un article magistral, Sainte-Beuve ne ménagea pas les critiques au réaliste intransigeant qui avait écrit *Salammbô*.

Il regrette que l'auteur ait resserré son sujet entre un petit nombre de personnages tous éminents par leur bas-

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 343.
(2) *Port-Royal*, t. III, p. 451.
(3) *Causeries du Lundi*, t. XIII, p. 360.
(4) *Ibid.*, p. 362.

sesse, leur platitude ou leur perfidie. Flaubert s'acharne à peindre des horreurs, un préjugé puéril d'artiste ennemi de la médiocrité et de réaliste ennemi de la fadeur le rend aveugle à toute humanité : « La peur de la sensiblerie, dit le critique, de la pleurnicherie bourgeoise l'a jeté, de parti pris, dans l'excès contraire : il cultive l'atrocité. » Et Sainte-Beuve qui connaît Flaubert personnellement, et l'aime, ajoute : « L'homme est bon, excellent, le livre est cruel. Il croit que c'est une preuve de force que de paraître inhumain dans ses livres (1). »

Parmi tous ces hommes de guerre, ces magistrats et ces femmes qui défilent devant nos yeux, pas un être qui trahisse quelque étincelle d'idéal (2) ! Par la monotonie de son réalisme, l'auteur s'est refusé un beau contraste d'ombre et de lumière. Sainte-Beuve, écœuré par l'entassement des spectacles grossiers, finit par s'écrier : « Montrez-nous gens et choses tels qu'ils sont, pas plus beaux qu'ils ne sont, mais aussi pas plus laids ni pires qu'ils ne sont (3). »

Le bon sens dicte à Sainte-Beuve cette phrase qui est la condamnation de la théorie de l'art pour l'art : « L'art dans sa pratique n'est pas une chose purement abstraite, indépendante de toute sympathie humaine : et je prends le mot de *sympathie* dans son acception la plus vaste (4). »

Sainte-Beuve signale les enfantillages de Flaubert qui met en avant le vrai et rien que le vrai. Dans sa folie de réalisme, le romancier accumule les descriptions; pour se donner une semblance d'exactitude scientifique, il affecte de fournir des chiffres rigoureux, il écrit des chapitres qui ne relèvent pas de la littérature mais bien plutôt du métier d'archéologue, d'antiquaire ou de

(1) *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 71.
(2) *Ibid.*, p. 76.
(3) *Ibid.*, p. 90.
(4) *Ibid.*, p. 84.

commissaire-priseur. Il manque d'envolée, il est trop ingénieux, trop artificiel, trop théâtral, trop peu logique pour être *vrai* dans le sens profond du mot.

Sainte-Beuve n'a pas rendu pleine justice à certains tableaux admirables qui éclairent par moments la désespérante monotonie de *Salammbô ;* l'artiste délicat qui était en lui a été froissé exagérément par l'absence d'idéalisme qui dépare ce roman ; ses critiques, toutefois, sont pénétrantes; après soixante ans, le goût moderne peut y ajouter, mais il n'a rien à y retrancher.

Les *Causeries du Lundi* avaient déjà accusé certains défauts inhérents à la méthode de Taine. Sainte-Beuve avait apprécié chez le jeune critique l'art de situer les personnages dans leur époque (1); il regrettait que sa force ne fût pas tempérée par plus de grâce et de douceur; il lui administrait, en passant, une légère semonce pour son manque de respect envers le philosophe Maine de Biran (2).

Les *Nouveaux Lundis* examinent l'*Histoire de la littérature anglaise*. Sainte-Beuve débute par une comparaison entre sa propre génération et celle qui l'a suivie. Les écrivains qui, en 1864, sont les jeunes, ont été formés par les livres et par les sciences, ils ont trop vécu seuls ; n'ayant pas hérité de la tradition successive, ils ont dû tout recommencer à nouveau pour leur compte ; n'ayant pas eu le contact habituel avec la société, ils n'ont pas acquis les nuances, les correctifs qui atténuent les contrastes trop durs ; de fait, « ils sont tranchés et crus (3) ». D'autre part ils n'ont pas, comme les romantiques, perdu des années « dans les regrets stériles, dans les vagues désirs de l'attente, dans les mélancolies et les langueurs qui suivent le plaisir. Leur force active cérébrale est restée intègre » (4).

(1) *Causeries du Lundi*, t. XIII, p. 283.
(2) *Ibid.*, p. 280.
(3) *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 79.
(4) *Ibid.*, p. 81

Taine, un des représentants les plus illustres de cette génération, en a les défauts. Dans son zèle de jeune théoricien, il étudie les écrivains trop exclusivement dans leurs rapports avec le milieu natal et ignore cette chose imprévue qui s'appelle l'individualité du talent. Il ne jette pas sur les personnalités un regard calme et désintéressé. Ses préférences l'entraînent fréquemment à fausser les valeurs et caricaturer ses modèles. « Rien n'est plus injuste, dit Sainte-Beuve, que de prendre d'excellents esprits par leurs défauts uniquement et par les petits côtés ou les côtés faibles de leur nature (1). »

A propos des frères Goncourt, le vieux critique renouvellera son exhortation au bon sens et à la sympathie humaine : « Eh bien! dit-il, l'art, parce qu'il doit surtout satisfaire les artistes, c'est-à-dire les connaisseurs, doit-il donc se condamner ainsi à ne plaire qu'à eux, à eux seuls, à déplaire nécessairement aux bourgeois (ce mot va loin), à la moyenne du public, à l'ensemble d'une société, à nos semblables (2)? »

Sainte-Beuve vécut assez pour connaître les débuts de Zola. Une année avant sa mort, il lui écrivait une lettre où les défauts de l'auteur futur de *la Terre* étaient critiqués. A force de réduire l'art à n'être que la seule vérité, Zola s'emballe dans le laid comme un romantique s'emballait dans le sublime; dans *Thérèse Raquin,* sa description du passage du Pont-Neuf atteint le fantastique, il lui donne une noirceur profonde et des teintes à la Rembrandt qui manquent à ce coin banal de Paris. « A vrai dire, ajoute le critique, si peu idéaliste que je sois, je me demande bien si le crayon ou la plume ont nécessairement pour objet de choisir des sujets vulgaires, sans nul agrément (je me le suis même demandé déjà au sujet de *Germinie Lacerteux* de mes amis les Goncourt);

(1) *Nouveaux Lundis*, t. VIII, p. 104.
(2) *Ibid.*, t. X, p. 462.

je suis persuadé qu'un peu d'agréable, un peu de touchant, n'est point entièrement inutile, ne fût-ce que sur un point ou deux, dans un tableau même qu'on veut faire parfaitement triste et terne (1). »

Zola se complaît dans les termes lourds, les mots *vautrer* et *brutal* reparaissent avec une insistance déplaisante ; des fautes de psychologie affaiblissent son œuvre ; si, comme le prétend Zola, le vice et la vertu ne sont que des produits comme le vitriol et le sucre, pourquoi déploie-t-il tout un appareil de remords chez ses personnages? Malgré ces reproches, Sainte-Beuve laisse percer une certaine admiration pour l'écrivain qui a bousculé l'opinion publique avec tant d'audace. « Vous avez fait un acte hardi, dit-il, vous avez bravé dans cette œuvre et le public et aussi la critique. Ne vous étonnez pas de certaines colères ; le combat est engagé ; votre nom y est signalé (2). » Et il souhaite que Zola produise une œuvre nouvelle, hardie aussi, mais un peu détendue. Qu'aurait pensé Sainte-Beuve de l'évolution postérieure de Zola?

L'auteur des *Nouveaux Lundis* dit carrément son opinion à ses jeunes amis. Il n'en éprouve pas moins une sympathie marquée pour leurs tentatives. Ses propres tendances s'accordent avec celles des naturalistes. Ce transfuge du romantisme partageait le soin du détail précis, le souci d'appliquer aux lettres la méthode scientifique et l'opposition au traditionalisme qui caractérisent le mouvement littéraire après 1850. La génération nouvelle a envers lui une forte dette. Il est assez frappant que Taine et Flaubert ne lui aient pas gardé rancune de ses gronderies ; l'un et l'autre sont restés en termes affectueux avec lui jusqu'à sa mort. Au lendemain de l'article mentionné ci-dessus, l'auteur de la *Littérature anglaise*,

(1) *Correspondance*, t. II, p. 315.
(2) *Ibid.*, p. 316.

tout en défendant son point de vue, écrivait au « cher maître » cette phrase pleine de déférence : « Pour les objections littéraires, je crois que vous avez raison, et je tâcherai, je tâche d'apprendre et de me corriger... (1). »

Ils acceptaient les réprimandes de leur aîné parce qu'ils connaissaient ses dispositions amicales. Il se faisait un point d'honneur de découvrir des talents ignorés. Plus d'un écrivain aujourd'hui célèbre lui doit sa première renommée. Avec l'aide éclairée de Sainte-Beuve, Taine, Flaubert, les Goncourt atteignirent d'emblée et d'un seul bond une réputation qu'ils auraient dû, sans lui, conquérir longuement. « Grâce à la sagacité du maître, dit un critique, ils ont brûlé les étapes intermédiaires et touché le but presque dès le départ (2). »

Une anecdote plaisante, racontée par Jules Levallois, nous montre la bienveillance du maître envers les débutants et son désappointement lorsqu'il les voyait s'écarter du bon goût. « Un de nos modernes romanciers, dit Levallois, pour le talent duquel Sainte-Beuve s'était pris d'un goût très vif, et dont il avait lancé le premier livre par un de ses plus brillants articles, accourt, un jour, rue Montparnasse, dans tout le feu de la reconnaissance, force la consigne, fait invasion dans le cabinet de travail, apportant sous son bras, devinez quoi? — son portrait. — Cher ami, dit le maître, quelle excellente idée vous avez eue là! Je vous remercie de cette délicate attention. Voilà un cadre qui va désormais me tenir compagnie. — Le romancier s'en va joyeux, enchanté, aux anges. On accroche le portrait entre les deux fenêtres, à la place d'honneur, tout près de la table. Au bout de quelque temps, l'homme au portrait écrit un second livre moins réussi que le premier. Les objections, les plaisanteries pleuvent de toutes parts sur le malheureux

(1) H. Taine, *Sa vie et sa correspondance*, t. II, p. 308.
(2) J. Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 252.

auteur. Le portrait, du coup, descend au rez-de-chaussée. Au troisième roman, il était, si je m'en souviens bien, dans une chambre d'ami. On m'a dit, et la chose est probable, qu'on l'avait retrouvé, en dernier lieu, dans quelque endroit près duquel le grenier serait un séjour aristocratique (1). »

Les *Nouveaux Lundis* conservent toujours une tenue irréprochable. Sainte-Beuve, bien qu'assez bohème dans sa vie privée, attache une grande importance au décorum littéraire. Sa correction ne l'empêche pas de sourire lorsque le hasard de ses études l'amène devant une situation grotesque. Racontant la collaboration de Lamennais avec Liszt et George Sand, il dit : « C'étaient assurément tous nobles esprits ou talents, pris chacun en soi et individuellement; mais l'alliance, il faut en convenir, était étrange. Ce trio surtout de noms marquants, Liszt et Sand, Lamennais en tête, faisant la chaîne, avait de quoi renverser. Ce *pas de trois* dansé en public de l'air le plus sérieux avait du bouffon... (2). »

Son effort d'objectivité ne le rend pas indifférent. Si son tempérament excitable lui suggère parfois des jugements injustes, il maintient par contre en lui la faculté d'indignation. La méchanceté et la vilenie le révoltent. Il flétrit ainsi la conduite de Hudson Lowe envers Napoléon : « Je crois qu'il faut dire de lui, « le *misé-* « *rable* Hudson Lowe ». Il importe de garder aux gens connus leur vrai nom. Quand on a eu de telles occasions uniques dans la vie et dans les siècles de se montrer et qu'on les manque, c'est irréparable. Il n'existe pas de circonstances atténuantes, et l'on n'est pas admis à dire d'un pareil être : « Il fera mieux une autre « fois (3). »

(1) J. Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 70.
(2) *Nouveaux Lundis*, t. XI, p. 364.
(3) *Ibid.*, t. III, p. 184.

Cette sévérité frappe par son contraste avec le ton généralement discret et onctueux de son style.

S'il sait sourire ou stigmatiser, il sait aussi s'attendrir. Les portraits de femmes sont plus rares dans les *Nouveaux Lundis* que dans les *Causeries*. Il a cependant consacré une série d'articles à la vie et à l'œuvre de Mme Desbordes-Valmore. Il a parlé d'elle avec une émotion affectueuse. La bonté, la fragilité, la carrière douloureuse de cette amie lui inspirent une tendre commisération. « Pourquoi, dit-il, regarderait-on à quelques pages de plus ou de moins, quand il s'agit de ces êtres d'élite qui ont habité et véritablement régné dans la sphère spirituelle, dans le monde du cœur, et qui n'ont cessé toute leur vie de cultiver et de cueillir la fleur des meilleurs sentiments ; êtres innocents et brisés, mais qui parlent par leurs blessures et qui apprennent ou rappellent de douces choses, — ou des choses amères, exprimées avec douceur, — aux hommes leurs semblables (1) ? »

Depuis de nombreuses années, Sainte-Beuve n'écrit plus que de la prose, il verse dans ces essais l'émotion poétique qui ne trouve plus son épanchement dans les vers. Cette émotion lyrique, alliée aux scrupules du savant, donne à ses causeries leur valeur unique.

(1) *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 181.

DERNIÈRES ANNÉES

Dans la dernière moitié du second Empire, la lutte entre le cléricalisme et la libre pensée était parfois très âpre. Sainte-Beuve rompt alors avec ses habitudes d'homme de cabinet et se laisse emporter par la fièvre du combat. De sceptique résigné il devient sceptique militant. Il ne cesse de revendiquer pour lui et pour les autres le droit de libre examen. Il est indigné qu'on ne reconnaisse pas à chacun la liberté de rester dégagé de toute confession religieuse. « Il faudra qu'on en vienne à accepter, écrit-il, à faire accepter cet état de la plupart des esprits qui est la non-croyance et l'examen plus ou moins libre, plus ou moins approfondi, avec tous ses résultats et ses conséquences... Il est d'habitude d'injurier cette disposition d'esprit dans toutes les assemblées publiques et de la dépeindre comme un malheur, comme une infériorité morale déplorable, tandis qu'à la bien prendre, c'est une supériorité, et, j'ajouterai, une tranquillité (1). »

En 1865, âgé de soixante ans, il se lança pour la première fois dans l'arène politique. Son zèle en faveur de la libre pensée lui fit postuler un siège au Sénat. Dès sa nomination, il passa du côté de l'opposition. Il sortit plusieurs fois de sa timidité habituelle pour défendre son point de vue. Dans la séance du 25 mars 1867, un orateur lança des insinuations contre Renan qu'il accusait d'athéisme. Sainte-Beuve, n'y tenant plus, se leva et l'interrompit en plein discours. « Il protesta, nous raconte

(1) *Correspondance*, t. II, p. 63.

M. d'Haussonville, contre des imputations blessantes à l'adresse d'un homme dont il avait l'honneur d'être l'ami, et dont il défendait les doctrines au nom de la liberté de penser. Le scandale fut grand : « C'est la pre-« mière fois, s'écria-t-on, que l'athéisme trouve dans le « Sénat un défenseur. » Les interruptions les moins courtoises fondirent sur Sainte-Beuve de tous les côtés, et, comme il tenait bon et faisait tête à l'orage, il fut menacé d'un rappel à l'ordre. L'incident eut beaucoup de retentissement et valut à Sainte-Beuve de nombreuses lettres de félicitations (1). »

Peu de semaines après cet événement, Sainte-Beuve ayant reçu quelques amis à dîner le jour du vendredi saint, le parti clérical transforma ce repas inoffensif en une orgie sacrilège. Sa maison devint en quelque sorte le centre de l'opposition, des étudiants manifestèrent sous ses fenêtres et lui adressèrent un message de félicitations.

Un catholique pratiquant lui écrivit à cette occasion une lettre à laquelle Sainte-Beuve répondit dans les termes suivants : « J'ai avant tout à vous remercier de l'intention bienveillante du sentiment de charité qui a inspiré votre lettre. Nous sommes peu accoutumés ici à de tels procédés de la part des coryphées du parti clérical, que je n'ai garde d'ailleurs de confondre avec les vrais chrétiens. »

Sainte-Beuve ne peut comprendre que son correspondant lui ait attribué le désir d'une démonstration irréligieuse. Ses ouvrages ne sont-ils pas remplis de marques de respect envers le christianisme? Tous les détails qu'on a répandus sur ce prétendu *banquet* sont controuvés et inventés. Quand il en vient à l'accusation d'athéisme, le critique s'échauffe : « De quel droit me qualifiez-vous du titre d'*athée?* C'est une accusation mobile que les ortho-

(1) D'Haussonville, *C.-A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres*, p. 291.

doxes de tous les temps se sont plu à prononcer successivement et à faire planer sur toutes les têtes qui les gênaient (1). »

Insensiblement, Sainte-Beuve prenait les allures d'un homme de parti. Dans les deux dernières années de sa vie, il en vint à glorifier la recherche scientifique pardessus toute autre discipline, car à ses yeux, elle seule était dépositaire de la vérité. En mai 1868, son discours sur la liberté de l'enseignement fit sensation. Des étudiants vinrent l'acclamer à la rue Montparnasse, un après-midi, tandis qu'il travaillait. Il les pria d'entrer chez lui afin d'éviter tout conflit avec la police et leur adressa quelques exhortations. « La seule garantie de l'avenir, dit-il, d'un avenir de progrès, de vigueur et d'honneur pour notre nation, est dans l'étude, et surtout dans l'étude des sciences naturelles, physiques, chimiques et de la physiologie. C'est par là que bien des idées vagues ou fausses s'éclaircissent ou se rectifient; que dans un temps prochain et futur bien des questions futiles et dangereuses se trouveront graduellement et insensiblement diminuées, et qui sait! finalement éliminées. Ce n'est pas seulement l'hygiène physique de l'humanité qui y gagnera, c'est son hygiène morale. A cet égard, il y a encore beaucoup à faire. Étudiez, travaillez, messieurs, travaillez à guérir un jour nos malades de corps et d'esprit. Vous avez des maîtres excellents : évitez surtout de donner à vos ennemis aucune prise sur vous (2). »

Il importe de distinguer : Sainte-Beuve est alors apôtre de la libre pensée, mais non pas de l'incrédulité. Il reste sceptique avant tout. Il partage les idées de son temps qui croyait à la toute-puissance bienfaisante de la science, mais il ne nie ni n'affirme l'existence de Dieu.

(1) *Correspondance*, t. II, p. 301, 302.

(2) Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, p. XLVI.

« Si tu te rappelles nos longues conversations sur les remparts ou au bord de la mer, écrit-il à l'abbé Barbe, je t'avouerai qu'après plus de quarante ans, j'en suis encore là. Je comprends, j'écoute, je me laisse dire, je réponds faiblement, plutôt par des doutes que par des arguments bien fermes (1). »

Il s'est définitivement détaché de toute forme extérieure. En 1855, il désirait encore que son enterrement fût accompagné d'une messe basse; en 1861, il déclarait à Troubat : « Veillez bien à mes funérailles, je veux un enterrement civil (2). »

Les femmes, nous le savons, jouèrent un rôle important dans la vie de Sainte-Beuve. Il est presque comique de constater de nos jours, tous les quatre ou cinq ans, l'apparition d'une nouvelle muse ignorée, inspiratrice de l'écrivain à une certaine période de sa carrière. En 1904, M. G. Simon dévoilait la passion de Sainte-Beuve pour Mme Hugo; la même année, M. Séché nous révélait son amitié pour Mme Olivier; en 1911, M. Troubat publiait dans la *Revue* un article intitulé : « Encore une inconnue » ; l'année précédente, il avait raconté l'affection de son ancien maître pour une autre inconnue ; enfin, en 1919, la *Revue des Deux Mondes* faisait connaître à ses lecteurs une correspondance intime du critique avec une jeune fille de Genève. Vraisemblablement, nous ne devons pas désespérer de voir encore surgir une ou plusieurs *inconnues*.

En 1861, le critique avait cessé de correspondre avec Adèle Couriard. Peu d'années après, un nouveau roman épistolaire assez semblable au premier s'ébauchait. Une jeune dame de la province, avide des choses de l'es-

(1) *Nouvelle Correspondance*, p. 207.

(2) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 317, et *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 349.

prit, lisait les articles de Sainte-Beuve. L'inconnue nous raconte elle-même, et de façon charmante, ses rapports avec l'écrivain. « J'attendais le lundi avec impatience, dit-elle. Aussitôt l'arrivée du facteur, je prenais mon journal, je mettais mon chapeau et je m'échappais dans les champs... Là j'étalais *le Constitutionnel* sur mes genoux, et quelle fête pour mon esprit! Sainte-Beuve peignait ses contemporains, et sa manière si fine, si spirituelle et que je sentais en même temps si exacte, me transportait d'admiration!... et dès lors, je fus envahie par le désir impérieux d'entrer en correspondance avec lui. »

Elle se hasarde à envoyer au critique le récit naïf de ses impressions de fiancée et de jeune épouse. Sainte-Beuve remercie de la marque de confiance, mais demande trois mois de délai avant de prendre connaissance du manuscrit. Au mois de novembre, apprenant qu'une réponse s'est égarée, elle écrit de nouveau à Sainte-Beuve qui la gronde de son inquiétude. « Mais permettez-moi de vous dire familièrement que vous êtes une enfant, dit-il... La lettre n'a rien de confidentiel. Ainsi ne vous perdez point en conjectures (1). » Il l'engage, si elle vient un jour à Paris, à lui rendre visite.

L'idée de rencontrer le grand écrivain en tête à tête effrayait la jeune femme. Elle était attachée à sa demeure par deux enfants et par un mari dévoué. Mais des aspirations et des pensées la travaillaient. « J'avais besoin de *consulter* là-dessus, dit-elle, et il me fallait un médecin des esprits, ce qu'on appelle un moraliste. Je crus le trouver en Sainte-Beuve... Il me semblait qu'il me comprendrait et qu'il ne rirait pas, comme le fait le commun des hommes, de ce qu'on nomme aujourd'hui « féminisme » et qui... ne réclamait, de ma part du moins, qu'un peu plus de justice et d'équité dans la

(1) J Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 230.

répartition du domaine intellectuel des deux sexes (1). »

Enfin elle se décide, et par un beau matin de mai, elle prend le train pour Paris. Aussitôt arrivée, un rendez-vous est pris. Avec quelle émotion elle sonne au n° 11 de la rue Montparnasse, avec quel intérêt elle considère la demeure du critique! « Nous montâmes, raconte-t-elle, par un escalier assez étroit, et, à chaque marche, je sentais une émotion intense s'emparer de moi; mes jambes tremblaient et mon tempérament sanguin s'en mêlant était en train de me jouer le plus mauvais tour! Il avait passé sa palette de pourpre sur mes joues et, sans pitié, l'appuyait de plus en plus. Sur le palier, qui n'était pas très haut, au bout d'un petit couloir, M. Troubat frappa légèrement et ouvrit la porte. Alors je vis Sainte-Beuve; il était assis à sa table de travail. A mon approche, il se leva vivement, me regarda et spontanément m'ouvrit ses bras!... Ainsi je ne m'étais pas trompée. Sainte-Beuve aurait pour moi les sentiments d'un père... A soixante ans, il avait l'auréole des vieillards; de petits cheveux roux, à reflets dorés, teintés de blanc, encadraient légèrement sa calvitie, qui lui faisait un très beau front. « Il « sera aussi, pensai-je, un ami, l'ami sûr que je désirais, « qui déversera un peu sur moi de son esprit et de son « cœur!... » Ce fut donc sans hésitation que j'allai à lui et avec bonheur que je reçus sur mon front un paternel baiser. »

Le critique l'installe près de la cheminée dans le fauteuil de la princesse Mathilde.

« — Pauvre enfant, dit Sainte-Beuve, vous êtes venue de bien loin, et cela uniquement pour moi?...

« — Paris, répondit la jeune femme, en balbutiant un peu, ne m'intéresse nullement, et dans Paris, personne ne m'attire que Sainte-Beuve!...

« — C'est très aimable, et vous m'en voyez ravi; seule-

(1) J. Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 232.

ment vous êtes venue un quart d'heure trop tôt, car je pensais, pour vous recevoir, mettre ma belle robe de chambre, et vous ne m'en avez pas donné le temps... »

Un silence suivit, la visiteuse se sentait heureuse, émue; enfin le rêve de son enfance était réalisé; enfin le vide béant que lui causait l'absence de toute personnalité supérieure était comblé. Ses yeux erraient dans la pièce, remarquant les moindres détails de l'ameublement et les livres qui chargeaient la table de travail.

Sainte-Beuve s'informait de son voyage, du pays qu'elle habitait, des relations qu'elle y entretenait; il s'efforçait de la mettre à l'aise, tâchait d'entraîner le silencieux Troubat dans la conversation. « Parlez, parlez sans crainte, disait-il à la jeune dame, pour que je vous entende penser. »

« Le fait est que c'était à moi à parler, ajouta-t-elle, ...mais j'étais trop timide; les pensées que je voulais exprimer affluaient... les paroles ne venaient pas!... Combien je maudissais en cet instant la sotte éducation qui faisait de ma vie un éternel silence! »

Au moment du départ, le critique l'invite à dîner chez lui pour le lendemain. Mais elle s'effraie à l'idée de rencontrer la gouvernante et le secrétaire. Une légère grosseur au cou la rend farouche aux regards inconnus. Aussi, quand Sainte-Beuve lui propose de dîner seule avec lui au restaurant, accepte-t-elle avec plaisir.

Le lendemain, Sainte-Beuve, qui lui avait envoyé un bouquet, vient la prendre à son hôtel. La jeune femme est moins gênée que la veille; elle est sûre de la sympathie de l'illustre académicien, il lui pardonnera ses bévues de langage, ses hésitations à la recherche des mots. Il lui témoigne du reste une indulgence qui la tranquillise. Arrivée au restaurant, au moment d'ôter son chapeau, elle est obligée d'avouer son mal.

— Oh! que vous êtes enfant! dit le critique, quoi! cette misère vous désole à ce point!...

— Oui, répond-elle, elle me désole, et ce dont je rougis le plus, c'est d'en être désolée!...

Il la persuade de se soigner, de faire une cure à Salins, puis, tandis qu'ils entamaient le potage, il s'écrie :

— Et vous pensiez que ce léger bobo allait vous nuire à mes yeux!... Comme vous vous trompiez!... Il me semble qu'au contraire je vous en aime davantage; car je vous aime, je vous aime beaucoup.

— Vous m'aimez beaucoup?... Mais comment m'aimez-vous?

— Comme... comme... comme on aime une femme.

— Oh! s'écria-t-elle; ce n'est pas cela que je veux... Oh! mais pas du tout!... Votre âge me promettait l'affection paternelle que vous m'avez témoignée jusqu'à présent; et vous vous trompez, ô Sainte-Beuve!... C'est bien là l'affection que vous éprouvez pour moi, et non pas une autre?...

« J'attendais une réplique, continue la jeune femme dans son récit; mais Sainte-Beuve, la tête dans ses mains, gardait le silence. Alors, je me lève, je vais à lui, je lui prends affectueusement la main, je l'écarte sur la mienne... et je la porte pieusement à mes lèvres, lui disant :

— O vous que je cherche, depuis mes premiers pas dans la vie, que j'ai enfin trouvé et placé si haut dans mon admiration que nul homme ne peut vous atteindre, restez grand, au moins pour moi; car, de tout ce qui est vous, je n'aime que votre génie... et cette main qui a écrit de si belles pensées, pour lesquelles je suis venue!... Faites comme moi, je vous en prie, faites abstraction complète de mon corps de femme; et si vous ne voulez pas m'aimer comme un père, aimez-moi comme un ami, comme Sénèque aimait Lucilius... »

A ces mots, Sainte-Beuve lève vivement la tête et proteste qu'il n'est pas un Sénèque, que les belles pensées contenues dans ses livres sont suggérées incidemment

par les sujets étudiés. Il tient à sa nouvelle amie le langage qu'il tenait à Adèle Couriard. « Dans le courant de la vie, dit-il, je ne suis qu'un homme, un homme très terre à terre, qui ne voit au monde qu'une chose aimable et désirable : la femme!... J'aime la femme et ne puis m'en passer... »

Sa figure s'assombrissait et prenait une expression de colère, ses lèvres remuaient comme s'il voulait parler et ne le pouvait pas.

« Qu'avais-je fait? raconte-t-elle. Dans ma cruauté de jeune femme, j'avais été impitoyable; moi si ignorante de la vie, et qui ne connaissais rien des agents secrets qui guident l'humanité!... J'avais sans doute élargi une plaie que d'autres avaient faite avant moi!...

— Oh! m'écriai-je, Sainte-Beuve, pardonnez-moi; gardez-moi votre sympathie, je vous en prie; dites, dites que vous ne m'en voulez pas!... Vous savez bien que je suis une inconsciente, une sauvage, une échappée des bois!...

Il me regarda, et sa bonne physionomie ayant repris le dessus, il me dit :

— Moi, vous en vouloir, mon enfant!... Oh! non, vous pouvez me dire tout ce qu'il vous plaira; sans le vouloir, vous me ferez peut-être encore de la peine; mais certainement je ne vous en voudrai jamais!... (1). »

Elle lui demande alors la permission de lui écrire, de lui raconter ses plaisirs, ses peines, ses espérances; il y consent, et la conversation prend un tour plus impersonnel. Elle est heureuse, et après bien des années elle s'écrie en songeant à cette heure : « J'avais trouvé un ami! Après quelques velléités de galanterie bien vite réprimées, j'étais sûr d'avoir un noble ami; j'avais désormais un conseiller en matière de goût; je ne

(1) J. Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 250 et suivantes.

devais pas demander plus. Plus aurait été trop beau, et le beau, dans la nature humaine a ses limites (1). »

Sainte-Beuve tint parole, malgré la crampe dont il souffrait il lui écrivit souvent. Quand sa nouvelle amie fut rentrée chez elle, il s'enquit de sa santé, lui donna des conseils sur ses lectures, s'intéressant aux petits événements de sa vie de famille, aux relations qu'elle fréquentait, aux soucis qui l'occupaient (2). Parfois il avait des accès de franchise. « Je savais bien, lui dit-il un jour, que vous m'aviez trouvé tout autre que vous ne vous l'étiez figuré; j'ai fort déchu, à la simple vue, de l'idéal rêvé; mais peu m'importe si vous daignez m'accepter sous ma vraie forme et me conserver quelque amitié : l'essentiel est de ne point mentir (3). » — « Je reste très matérialiste, vous le voyez, dit-il ailleurs, très terre à terre, très *homme à femme*... » — « Vous me demandez où en sont mes faiblesses. Je les gouverne le plus doucement possible. Je vis avec elles, je gagne du temps, des jours, des semaines, des saisons, j'ai en effet le temps pour moi, c'est un allié. A la fin, la force d'inertie triomphera de tout, et je serai sage, faute de ne pouvoir être autre chose (4). »

Elle a confiance en lui. « Il n'était pas homme des sens, dit-elle, et voulait le paraître. J'aurais voulu le guérir de ce travers, et le défendre contre lui-même du tort qu'il faisait à sa personne morale (5). » De son côté, Sainte-Beuve s'attache à elle; les termes d'amitié qu'il lui adresse deviennent de plus en plus cordiaux avec les années, il l'appelle : « ma chère ambitieuse, ma chère stoïcienne, chère et noble amie, chère et excellente amie, chère et aimable amie. »

(1) J. Troubat, *La Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 259.
(2) Id., *ibid.*, p. 273.
(3) Id., *ibid.*, p. 270, 271, 272, 278.
(4) Id., *ibid.*, p. 271.
(5) Id., *ibid.*, p. 265.

Ils se revirent deux fois, mais très rapidement. Mme X..., en 1910, par la publication de ses lettres inédites, déclare vouloir rendre hommage à la bonté de Sainte-Beuve.

Le récit très vivant qu'elle nous a laissé de son aventure porte, jusque dans les détails, la marque de l'authenticité. L'attitude, les paroles de Sainte-Beuve, comme elle nous les raconte, concordent point pour point avec son attitude et ses paroles dans d'autres cas précédemment examinés.

Cette histoire montre une fois de plus les principes bizarres du grand écrivain sur l'amitié entre hommes et femmes; elle nous montre aussi que, sous ses allures de libertin, il était, somme toute, assez inoffensif.

Une autre amitié féminine, toute platonique, adoucit la fin de la vie de Sainte-Beuve. La princesse Mathilde Bonaparte venait souvent le surprendre à sa table de travail et le distraire dans sa solitude. Le lendemain de sa première visite, elle lui exprimait ainsi son enchantement : « J'ai emporté de ma journée d'hier le plus charmant souvenir. J'ai découvert un délicieux petit nid; j'y ai trouvé de fraîches odeurs, de l'isolement, pas trop de lumière; dans une pièce longue, une très longue table surchargée de livres, du papier, des plumes; pas une tache d'encre; au milieu de tout ce matériel vit un esprit éminent, fin, caustique, insinuant, indulgent, par bonté de cœur, par habitude de la vie... (1). » Elle aimait à combler son ami de petites gâteries. C'étaient une pendule, une couverture, ou encore une aquarelle, un tapis, des fruits, un fauteuil... Le critique, devenant plus casanier avec l'âge, allait pourtant dîner chez elle une fois par semaine et la recevait souvent à sa propre

(1) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. II, p. 228.

table. Comme de juste il lui faisait ses confidences, il lui disait ses tristesses. « C'est avec les souvenirs que je vis, écrit-il un an avant sa mort, quand je fais ma ronde solitaire le long de mes boulevards et que je me reporte aux bonnes et brillantes heures où le cœur et l'imagination trouvaient leur délicate jouissance (1). »

Au milieu de ses dégoûts, il a parfois le langage apaisé d'un vieillard. « Il est inconcevable, dit-il, comme l'idée et la certitude qu'on ne fera plus jamais certaines choses, certains voyages, certaines promenades, des choses mêmes qu'on n'eût peut être jamais faites, vous calme au fond jusqu'au point de vous glacer... (2). »

Un jour pourtant un orage s'éleva et amena la brouille. Sainte-Beuve s'étant retiré du *Moniteur* pour entrer au *Temps*, journal hostile au régime bonapartiste, la princesse en éprouva une violente colère et surgit comme une trombe dans le cabinet du critique. « Elle monta l'escalier quatre à quatre, sans rien demander à personne, frappa à la porte et, sans attendre qu'on lui dit d'entrer, elle parut debout, les bras croisés, devant Sainte-Beuve qui, pendant quelques minutes, s'entendit traiter comme un laquais sans pouvoir placer un mot pour sa justification (3). » Déjà très gravement atteint dans sa santé, il éprouva un malaise et dut sortir de la chambre. Pendant son absence, la princesse continua à vociférer devant le malheureux Troubat qui assistait ébahi au déchaînement de l'ouragan. Tout à coup elle s'écria : « Monsieur Sainte-Beuve était un *vassal* de l'Empire », après quoi elle sortit en faisant claquer la porte.

Quand son émotion fut un peu calmée, Sainte-Beuve lui envoya le message suivant :

(1) *Lettres à la princesse*, p. 362.

(2) *Ibid.*, p. 363.

(3) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. II, p. 234.

« Ce 17 janvier 1869.

« PRINCESSE,

« Quinze jours se sont écoulés.

« J'ai beau chercher et m'interroger, je ne puis découvrir que j'aie eu aucun tort personnel envers Votre Altesse.

« Vous m'aviez accoutumé, Princesse, à une amitié toute différente, si différente que je n'ai pu considérer l'entrevue de lundi que comme un accident extraordinaire, quelque chose qui n'était pas de vous, mais d'un autre.

« Pour moi, j'ai mis le signet après la visite du dimanche. Le livre se ferme pour moi ce jour-là à cinq heures et demie du soir, se rouvrira-t-il jamais un jour ?

« Je sais ce que je dois à tant de bontés, à tant de souvenirs, à tant d'avances d'amitié dont les témoignages m'environnent et ne cesseront de m'entourer. L'étonnement dont j'ai été saisi lundi et dont j'ai eu peine à revenir passera. Tout ce qui a précédé vit et vivra. En ceci du moins je garderai la foi qui me manque si souvent ailleurs : même lorsque je ne pourrai plus espérer, j'attendrai encore, et une voix du dedans murmurera tout au fond de moi : *Non, ce n'est pas possible !*

« Je mets à vos pieds, Princesse, l'hommage de mon respectueux et invariable attachement (1). »

Ils ne se revirent jamais; en octobre de la même année, apprenant que Sainte-Beuve était à l'agonie, la princesse lui envoya plusieurs messages amicaux et lui assura l'oubli de ses griefs.

Depuis de longs mois, Sainte-Beuve était souffrant. Les médecins, contrairement à son propre pressentiment, lui

(1) *Lettres à la princesse*, p. 365.

affirmaient qu'il n'avait pas de calculs biliaires. L'autopsie prouva l'exactitude de ses soupçons, car elle révéla la présence de trois pierres. Les docteurs prétendirent alors lui avoir caché la vérité afin de ne pas l'effrayer. « C'est ainsi, remarque M. Troubat, que les oracles de Delphes avaient toujours raison (1). »

Vers la fin de 1868, il lui devint impossible de sortir en voiture, le mouvement du véhicule étant pour lui une cause de souffrances.

Il n'assistait plus aux séances du Sénat, mais continuait à s'intéresser aux événements. Un mois avant sa fin, jour pour jour, il écrivait cette phrase qui semble la parole d'un oracle si l'on songe à la catastrophe imminente de 1870 : « C'est politiquement que je juge que jamais la situation ne fut plus grave, plus précaire, et ne laissant que le temps à peine d'y pourvoir (2). » Il avait déjà, dans une lettre, prévu les défauts de la mentalité de guerre. « L'inconvénient des guerres, disait-il, c'est de ne point permettre à la sagesse individuelle d'avoir tout son cours et tout son espace : il y a deux camps tracés, et le bon sens qui supprime souvent les nuances vous porte, si vous avez en même temps un certain sentiment de l'action, là où est le point stratégique et le danger (3). »

A mesure qu'avançait l'année 1869, son état s'aggravait. En mai, il écrivait à son amie de province : « Je n'ai plus à espérer de bien-être ni de mieux, je ne puis qu'empirer, non guérir. De là une tristesse que j'ai laissé échapper, en vous disant que je n'irai *jamais* là où il m'eût été si doux d'aller. Pas autre chose (4). »

Au commencement d'octobre, les souffrances devien-

(1) *Correspondance*, t. II, p. 171. *Nouvelle Correspondance*, p. 327.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 385.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 319.

(4) J. Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 289.

nent atroces (1). Dès juillet, il avait cessé ses articles du lundi. Jules Troubat, sorte de fils adoptif et légataire universel, veillait auprès du malade resté sans famille. « La conversation affable et douce, raconte le fidèle secrétaire, l'intérêt pris encore aux choses de la vie, de la littérature et de la politique, le visage qui avait acquis une grande sérénité, qui empruntait à une sorte de rayonnement, puisé dans la souffrance, une nouvelle et haute expression de bonté, de douceur, la grande pâleur en harmonie avec le reflet du costume (2), tout cet ensemble impressionnant et navrant d'un grand malade aux prises avec la douleur aiguë, et parvenant un moment à la surmonter, pour faire fête et tenir tête à ses amis, jusqu'à la fin avec son esprit, inspirait un sentiment poignant de respect et d'affection (3). »

Sainte-Beuve s'éteignit le 13 octobre 1869, à une heure et demie de l'après-midi. « Comme il était seul au monde, dit M. Séché, qu'il n'avait d'autre famille que l'humanité, dont nous sommes tous membres au même titre, il ne prit conseil que de sa conscience et s'en alla, par un matin brumeux d'automne, rejoindre sa mère au cimetière Montparnasse, sans *De profundis* et sans absoute, accompagné seulement d'une foule d'admirateurs et d'amis (4). »

(1) *Correspondance*, t. II, p. 389.

(2) J. Troubat nous décrit ainsi l'apparence du critique sur son lit de malade : « Le grand critique abattu était couvert de flanelle blanche, de la tête aux pieds : un mouchoir blanc, sa seule et vraie coiffure dans l'intérieur, couronnait son front. »

(3) Sainte-Beuve, *Souvenirs et indiscrétions*, p. 315, 316.

(4) L. Séché, *Sainte-Beuve*, t. Ier, p. 318.

L'HOMME ET L'ECRIVAIN

Le vagabondage de la pensée est le reproche le plus généralement adressé au génie de Sainte-Beuve. Il s'intitulait lui-même « un philosophe intelligent, ondoyant et bienveillant » (1). Cinq semaines avant de mourir, il s'écriait : « J'ai beaucoup erré autrefois dans le fond de mes doctrines et aussi dans leur expression... Pourquoi sommes-nous si fragiles, si mobiles et n'avons-nous pas su imprimer à notre vie intellectuelle une seule et même teneur (2) ? »

Ce trait de caractère provenait chez lui d'une rare souplesse d'intelligence. Sainte-Beuve avait une sympathie toujours en éveil pour toutes les formes de vie; esprit éminemment réceptif, il aimait toute vérité; il cherchait de tous côtés son aliment spirituel de manière à se constituer un ensemble d'idées capables de déterminer sa vie intérieure. Sainte-Beuve est, pour employer une image familière, un *gourmet* de la littérature et de la pensée. Il n'embrasse pas la vie de face, nettement et carrément, mais de biais, indirectement et à travers le miroir de l'intelligence. Il n'a pas assez le contact sain avec la réalité, il entrevoit les choses à travers les livres et de son cabinet de travail. Il n'aime pas la nature pour elle-même, et ne la goûte qu'à travers les souvenirs littéraires.

(1) J. Troubat, *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, p. 310 (en note).

(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 370. Voir aussi *Portraits littéraires*, t. III, p. 545.

Cette curiosité l'a poussé à s'étudier lui-même, à surprendre et enregistrer les mouvements de son âme; sa pénétration propre, la connaissance de ses manquements feraient de lui un sage, s'il suffisait, pour être sage, de bien concevoir et s'il ne fallait pas transformer en principes vitaux les résultats de l'introspection. L'analyse propre devient un danger quand l'homme qui s'y livre n'a pas la force suffisante pour se dégager des pensées qui font l'objet de cette analyse et les dominer. Sainte-Beuve a été esclave de l'analyse, comme on est esclave d'une passion; la vivacité et la variété des images qui traversaient son esprit l'ont habitué à jouir d'elles comme d'un spectacle qu'il pouvait s'offrir à toute heure et gratuitement (1).

Dans le domaine religieux, il a cherché son point d'appui au dehors et non en lui-même. Sa piété n'a jamais été que de seconde main, il ne s'est adressé à Dieu que par des intermédiaires. De même que certaines personnes connaissent la vie seulement par le théâtre et le cinématographe, de même Sainte-Beuve ne connaît les vérités de la religion que par ouï-dire.

Les aspirations et les émotions religieuses sont de nobles choses, mais pour atteindre leur pleine valeur, il est nécessaire qu'elles ne demeurent pas confinées dans le domaine de l'imagination et de l'intellect purs; pour devenir viables, elle doivent s'enfoncer dans la sensibilité, dans le cœur par des actions, c'est-à-dire par des mouvements de l'âme qui opère sur elle-même. Sainte-Beuve n'a pas mis en œuvre ces idées belles qu'il caressait; des actes (extérieurs ou intérieurs, peu importe), des actes

(1) Et pourtant, et bientôt cette nature immense
Laisse un grand vide au cœur et le tient à distance...

A Liége, en 1849, il avouait avoir joui pour la première fois de la naissance d'avril et des premières fleurs du printemps (*Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 199).

ont manqué dans sa vie; dans la religion comme dans les affections humaines, les émotions ne suffisent pas à fonder une réelle intimité; sans un don de soi, sans un mouvement décisif et généreux, la substance de tout sentiment ou de toute vérité s'évanouit dans le rêve.

Il a compris le sentiment religieux, mais il n'a jamais pratiqué le vrai mysticisme, cet élan de l'âme qui se prosterne et s'anéantit devant l'Etre suprême avec une joie, une reconnaissance et une adoration infinies.

Ce manque de volonté qui l'empêche de demeurer fidèle à un idéal entrevu a sa contre-partie dans l'intelligence. Malgré sa vivacité et sa réceptivité, Sainte-Beuve a un certain manque d'envergure. Il ne parvient pas à étreindre tous ces systèmes goûtés au passage et à créer une synthèse vigoureuse. Il disperse ses forces. Il est « l'homme des vallées », de la « mi-côte », des « coteaux modérés ». Les sommités l'effraient. Il a une prédilection pour les personnages secondaires et n'aime guère à s'attaquer aux grands génies; les Dante, les Shakespeare, les Gœthe occupent une place insignifiante dans son œuvre.

Sauf dans *Port-Royal,* ce psychologue clairvoyant ne descend pas jusqu'au fond ultime de l'être humain. Il pousse rarement l'étude de ses personnages dans ses retraites dernières.

Bien qu'il ait connu la passion, il n'est pas un passionné. Les violents connaissent les désespoirs dans lesquels l'âme aux abois accomplit les sacrifices les plus exorbitants afin d'échapper au supplice qui la tenaille. Sainte-Beuve a beaucoup souffert, mais sa souffrance n'a jamais atteint une acuité qui le contraigne à faire le saut dans le vide et à se jeter dans les bras des puissances éternelles. Plusieurs fois dans sa vie, il a omis le geste nécessaire au moment opportun. Il en fut pour lui du mariage comme de la foi, il les désira toujours, mais

il n'y parvint jamais. D'aucuns affirment que nous créons notre destinée par nos propres pensées. Sa vie confirme cette théorie. Dès sa jeunesse, Sainte-Beuve craignait la solitude du cœur et se déclarait incapable de conquérir l'affection d'une jeune fille.

Doutant de lui-même, il se croyait trop faible pour résister aux sollicitations de la volupté. La sensualité tua en lui le sentiment religieux; elle dressa un voile opaque entre son âme et les vérités spirituelles, elle tarit en lui la source cachée et fut la malédiction de son existence. « Oh! non, s'écria-t-il un jour, ceux qui ont une fois goûté au poison ne s'en guérissent jamais (1). »

L'obsession de la femme a usé sa santé morale et physique; elle l'a replié sur lui-même, l'empêchant d'exprimer sa vraie nature et de réaliser son rêve d'une vie simple partagée entre le travail intellectuel et les joies de la famille.

S'il avait vécu d'une existence vraiment religieuse, vraiment champêtre, il aurait peut-être donné sa pleine mesure comme poète; il aurait peint l'ombre auguste des cathédrales, le silence des cloîtres, les joies du foyer; il aurait raconté les expériences de l'âme recueillie. Ce quelque chose de discret, d'atténué, ce parfum subtil qui se dégage de sa poésie aurait été excellemment approprié à l'évocation de la vie intérieure dans toutes ses nuances. Mais il s'est éloigné de plus en plus de l'idéal mystique de sa jeunesse; vers la fin de sa vie, il déclarait que le platonisme l'agaçait (2).

Sainte-Beuve a les défauts communs aux artistes : il souffre d'un excès de sensibilité nerveuse, ou, si l'on préfère, d'une sensibilité mal dirigée. Son âme est un mécanisme extraordinairement délicat, un instrument de pré-

(1) *Causeries du Lundi*, t. II, p. 112.
(2) J. Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 180.

cision d'une exactitude inouïe que le moindre souffle démonte, que le plus petit changement d'atmosphère affole. Apte à saisir les nuances les plus fugitives, il est influençable et s'ouvre sans réserve aux idées de son entourage; par la même cause, il est trop accessible aux excitations passionnelles, des crises de mélancolie ou de susceptibilité maladive s'abattent sur lui, il prête l'oreille aux suggestions de la méfiance, de la tristesse et du découragement; il devient alors injuste; sa nervosité explique ses manques d'équité (1).

Ses accès de susceptibilité sont fréquents; un jour il « remouche » Philarète Chasles qui a fait rire un auditoire à ses dépens (2); il tance vertement Villemain qui s'est plaint de lui à un tiers (3); à Victor Cousin, qui lui coupe l'herbe sous les pieds, il envoie une lettre-bombe. « Permettez-moi, lui dit-il, de rompre un silence que j'ai trop gardé sur des procédés que les obligations que je vous ai ne peuvent m'empêcher de trouver peu aimables, peu convenables, et que vous ne vous seriez pas permis à l'égard de vos vrais et égaux confrères. C'est la troisième fois depuis un an que vous étendez la main pour prendre devant moi directement le plat dont j'allais me servir et que je me croyais réservé par une sorte de droit des gens et de civilité qui, en effet, n'existe plus... » Après lui avoir reproché ses études sur Pascal, sur Domat, sur Mme de Longueville, Sainte-Beuve parle à son aîné avec une vivacité qui confine à l'insolence : « Voyez-vous, quand je dis que l'homme n'est pas libre et que je ne crois pas à la liberté, c'est que je sais bien que vous n'êtes pas libre de ne pas faire ces choses

(1) Parlant de Th. Gautier, Sainte-Beuve dira : « Il ne fait pas comme nous en certains moments où les nerfs nous prennent et sont les plus forts : il n'éclate jamais. » (*Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 327.)

(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 202.

(3) *Correspondance*, t. I[er], p. 98.

et de résister à l'entraînement de votre appétit (1). »

Une telle sensibilité n'est pas nécessairement une tare; malgré ses effets malheureux, nous sommes enclin à y voir le germe d'une humanité supérieure, plus intuitive et plus riche d'impressions. Un régulateur lui est indispensable pour coordonner le chaos des images et des pensées; sans une vision nette des choses de l'âme, sans un idéal ferme, l'individu s'égare; de là ces ondoiements, ces défaillances de la volonté, qui causent tant de souffrances aux natures d'artistes et à ceux que la médecine appelle de nos jours les névrosés.

A cette délicatesse de sensations et à cette mobilité nous devons la riche galerie de portraits laissée par Sainte-Beuve. Les tendances qui entraînèrent les erreurs de sa conduite firent de lui un critique éminent. Un même objet ne peut posséder à la fois la fermeté d'un cube et la mobilité d'une boule; de même un seul être unit rarement la stabilité d'un caractère fort et la grâce d'une nature flexible.

Sainte-Beuve, par intuition, a devancé sur plusieurs points nos critiques contemporains; il a parfois deviné des conclusions obtenues après lui par les recherches des spécialistes ou par la publication de documents inédits. Malgré le perfectionnement de la critique, ses jugements font encore autorité.

Ennemi des tendances extrêmes, Sainte-Beuve est épris de mesure; parmi les romantiques et les naturalistes, il est, de beaucoup, l'esprit le plus apparenté au classicisme. Dans la vie privée, cet amour de la mesure, s'il n'est pas contrarié par un grief personnel, lui inspire des paroles pleines de tact. Nul, mieux que lui, ne posséda le don d'atténuer les vérités. Avec une incomparable virtuosité il transpose, il suggère, il enveloppe sa pensée. Quelques exemples ne sont pas superflus; il y a, aussi

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 116, 117, 118.

bien, tant de grâce dans les fragments cités que nous regretterions de ne pas les communiquer.

Un père lui demande un jour son opinion sur des poésies laissées par une fille morte prématurément. Le critique estime ces vers assez insignifiants et emploie mille ménagements pour dissuader son correspondant de les publier. « Puisque vous me faites l'honneur de me consulter, dit-il, je ne crois pas que la communication doive s'étendre au delà du cercle des amis. Le parfum de cette jeune fleur n'en sera que mieux senti. Mademoiselle votre fille avait pris pour premiers sujets de ses inspirations ce qui devait naturellement attirer une âme tendre, pure, généreuse, la Vierge d'abord, la Grèce, cette patrie de toute poésie, Jeanne d'Arc et la France. Elle a touché tous ces sujets avec sincérité, harmonie et candeur... Prétendre jusqu'au public serait, ce me semble, offenser la délicatesse et la pudeur de cette âme virginale. Ce serait déplacer aussi le point de vue en obligeant le lecteur plus ou moins indifférent à se rappeler que ces mêmes sujets ont été traités par les Byron, les Lamartine et même Delavigne. On entrerait dès lors dans les rapprochements et les comparaisons, c'est-à-dire qu'on entrerait dans la littérature proprement dite, et l'on sortirait du foyer domestique, de l'enceinte de l'oratoire et de la chapelle funéraire où doit être placée, selon moi, cette urne blanche dont je parlais, toute remplie des plus suaves souvenirs et des plus heureuses promesses si amèrement ravies (1). »

Dans son portrait de Mme Guizot, il aborde un cas épineux, difficile entre tous à traiter. La première femme du célèbre écrivain était plus âgée que son mari. Durant sa dernière maladie, elle fut soignée par une jeune parente. Avec douleur, elle s'aperçut bientôt de l'affection non avouée qui naissait dans les cœurs de ses deux gardes-

(1) *Correspondance*, t. II, p. 76.

malades; elle pressentit l'union future que faciliterait sa mort et connut des luttes poignantes. Sainte-Beuve tenait à tout dire, mais M. Guizot était vivant; il fallait donc éviter de le froisser. Voici comment le critique exposa la situation : « Cette sensibilité à qui elle dut tant de pures délices, fut-elle toujours pour elle une source inaltérable; et, en avançant vers la fin, ne devint-elle pas, elle, raison si forte et si sûre, une âme douloureuse aussi? Sa santé altérée; au milieu de tant d'accords profonds et vertueux, le désaccord enfin prononcé des âges; ses vœux secrets (une fois sa fin entrevue) pour le bonheur du fils et de l'époux, avec une autre qu'elle, avec une autre elle-même; il y eut là sans doute de quoi attendrir et passionner sa situation dernière plus qu'elle ne l'aurait osé concevoir autrefois pour les années de sa jeunesse (1). »

Sainte-Beuve n'a pas toujours employé sa subtilité d'écrivain avec autant d'égards, souvent il se sert de sa plume déliée pour insinuer des critiques. Il excelle dans l'art de blâmer tout en ayant l'air de louer. Son article sur Balzac, dans le second volume des *Portraits contemporains,* est, à cet égard, très significatif. Il mêle si adroitement « dans sa pelote chatoyante une foule de fines aiguilles, qu'il faut un œil exercé pour les découvrir ».

Nous savons par J. Sandeau l'effet de cet article sur l'auteur visé. Quand Balzac en prit connaissance, il commença par avaler avec délices les éloges que le malicieux critique lui débitait d'un air bonasse. Il glissa sans trop de grimaces sur quelques réserves rapidement émises; mais bientôt, agacé par ces pointes répétées et méticuleuses, il jeta de dépit la brochure et s'écria : « Il me le paiera! Je lui passerai ma plume au travers du corps. » Six ans plus tard, en effet, il déchargeait sa bile dans une attaque féroce.

(1) *Portraits de femmes*, p. 245.

Mme Louise Colet le harcelait pour avoir de lui un article. Le critique, impatienté, la remit à sa place : « Je ne vous demande qu'une seule chose, de vous admirer en silence, sans être obligé d'expliquer au public le point juste où je cesse de vous admirer. Cette demande est modeste, madame, et je ne puis croire que vous insistiez pour m'en faire départir. Ce serait d'ailleurs inutilement, car je suis sans loisir, et déterminé à choisir de moi-même mes sujets d'étude...; je vous supplie encore une fois, madame, de m'accorder la paix que je n'ai jamais violée à votre égard et de me permettre d'être un critique silencieux et un admirateur de société pour vos œuvres (1). »

Une autre femme de lettres, Mme Delphine de Girardin, subit les taquineries noyées dans l'eau bénite de cour du critique. L'article qu'il lui consacre dans les *Causeries du lundi* est fort amusant par son ironie (2).

Sainte-Beuve aime et comprend la femme parce qu'il a une nature féminine. Il a besoin de s'appuyer sur l'autorité d'un autre, d'écouter la parole d'un esprit plus puissant sur lequel il se modèle et devant lequel il abdique. Il possède aussi, de la femme, la bonne grâce et la coquetterie. Dans son désir de plaire, il cherche les paroles qui lui attireront l'approbation.

Dans sa correspondance avec M. et Mme Olivier il professe un tendre attachement pour leur pays, affirmant son souhait d'y venir terminer ses jours; il fait les mêmes déclarations à Collombet, ainsi qu'à un compatriote de Boulogne; successivement et selon le correspondant auquel il s'adresse, il veut se retirer à Lausanne, à l'île Barbe ou à Boulogne.

Son secrétaire, Jules Levallois, qui le juge avec indépendance et quelquefois avec sévérité, nous parle de ses « bouffées d'une affectuosité ardente, de ses vifs élans

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 187.
(2) *Causeries du lundi*, t. III, p. 384 à 406.

de sociabilité » (1). Troubat nous dit que « la politesse était innée en lui » (2).

Si, par certains côtés de sa nature, Sainte-Beuve tient de la femme, il possède, de l'homme, l'intelligence vive et étendue, la puissance de travail et le don de saisir dans tous sujets le point essentiel. Il apporte dans sa critique une application, une persévérance toutes viriles. Malgré ses attitudes de disciple il est, dans le fond, très indépendant et a le sentiment de sa valeur propre; de là son besoin de se reprendre et ses brusques révoltes envers ceux qu'il considérait naguère comme des oracles. A vingt-six ans déjà, on le voit tout à coup se ressaisir; craignant d'avoir été aveuglé par son amitié pour Victor Hugo, il réagit, et, comme tous les réactionnaires, il dépasse la mesure; longtemps retenu dans le camp romantique « par l'effet d'un charme », il se libère subitement. Les soubresauts de son caractère s'expliquent par la lutte de l'élément masculin et de l'élément féminin mal harmonisés et cherchant tour à tour à dominer.

Autre trait masculin : Sainte-Beuve a le culte de la vérité. Il refuse de plaire en haut lieu en écrivant un article sur la *Vie de César*, de Napoléon III; car il ne veut pas être obligé de déguiser son opinion sur une œuvre médiocre.

Sa sincérité le rend modeste. Lorsqu'un lecteur lui exprime son admiration avec trop d'enthousiasme, il tient à ramener ses sentiments à des proportions raisonnables. Autant il est susceptible quand on manque de considération envers lui, autant il se montre modéré devant les louanges. Un correspondant l'ayant appelé le premier écrivain de son temps, Sainte-Beuve lui répond : « Je ne saurais admettre qu'on dise que je suis le *premier* en

(1) J. Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 142.
(2) J. Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 20.

quoi que ce soit, et à titre d'écrivain surtout : ce n'est pas une chose qui puisse s'admettre, et ces façons de classer les gens choquent. Vous ne faites pas à M. Villemain la part qui lui est due : il a des facultés personnelles, merveilleuses, phénoménales (1). » Tout en revendiquant le titre de poète, il reconnaît n'avoir été qu'un « ruisselet de ces beaux lacs poétiques, mélancoliques et doux » (2), de la poésie anglaise. « L'absence absolue de charlatanisme domine en lui et dans tous ses actes » (3), dit Troubat. « Un jour... un homme du peuple, passant près de lui, murmura quelques mots de respectueuse admiration, qui lui firent hâter le pas. Dans l'église Saint-Germain-des-Prés, à l'enterrement d'Eugène Delacroix, il pria de se taire deux amis qui parlaient de lui assez haut pour qu'il les entendît. Cet encens l'offusquait. Il n'aimait pas le boniment, ni la réclame, et se fâcha contre un directeur de revue qui avait affiché son nom en grosses lettres, pour donner du retentissement à l'une de ses publications en cours (4). »

Un souci d'exactitude le poursuivait. « Si j'avais une devise, disait-il, ce serait le *vrai*, le *vrai* seul (5). » Dans la préparation de ses articles, il n'avait de repos qu'il n'eût fait appel à toutes les sources et employé tous les moyens possibles pour atteindre le maximum de vérité. « Le démon de l'exactitude et du détail littéraire, écrit-il en 1836, est un démon aussi harcelant qu'aucun... j'irais au bout du monde pour une minutie (6). »

Quand il publie une étude sur un écrivain, il n'admet aucun contrôle de la part de la famille. Malgré le charme et l'autorité de la duchesse de Broglie, il refusa de lui

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 218.
(2) *Ibid.*, t. Ier, p. 274.
(3) J. Troubat, *la Salle à manger de Sainte-Beuve*, p. 211.
(4) Id., *ibid.*, p. 30.
(5) *Correspondance*, t. II, p. 41.
(6) *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, p. 168.

communiquer son manuscrit sur Mme de Staël ; il prévoyait qu'elle exigerait la suppression de certains détails indispensables au portrait de sa mère (1).

Il évite les généralisations. Cette façon de jeter dans une même catégorie des individus aux caractéristiques innombrables lui est antipathique (2). Quoique *libre penseur,* il ne s'abandonne pas au fanatisme, il diffère en cela des hommes qui, souvent, usurpent ce beau titre; il respecte la liberté individuelle. « J'ai pu constater parfois son irritabilité nerveuse, dit M. Emmanuel des Essarts, envers ceux par lesquels il se croyait blessé, mais le plus souvent j'ai reconnu sa rare tolérance et son respect de la liberté d'autrui. Ainsi jamais il ne me fit un grief de mes relations avec ses ennemis politiques, ni même un reproche momentané de l'ode que je composai sur les bancs de l'école en l'honneur de son adversaire Victor de Laprade, au lendemain de l'odieuse révocation du poète de Lyon (3). »

Par son amour de la vérité pure, par son esprit toujours en éveil, par son hostilité envers les généralisations, par sa tolérance, Sainte-Beuve est l'opposé d'un dogmatiste.

Il se montre vraiment homme dans son attitude chevaleresque envers les femmes. Il a souvent manqué de générosité envers les hommes; devant le beau sexe, il demeure désarmé. « Il est des jurés, dit Faguet, qui ne peuvent pas condamner une criminelle ; Sainte-Beuve a été le juge inépuisablement indulgent pour les crimes littéraires des femmes (4). »

Malgré tout ce qu'il a souffert par elles, il leur reste dévoué jusqu'à la fin de ses jours. Sa conduite envers Mlle Couriard et sa jeune amie de province en fait foi.

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 74.
(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 321.
(3) *Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 224.
(4) Émile Faguet, *la Jeunesse de Sainte-Beuve*, p. 327.

*

Quoique nerveux, il sut faire preuve de courage; dans son duel il agit avec sang-froid. L'indignation lui inspirait quelquefois des actes nobles. Du temps où il étudiait la médecine, il vit un jour une pauvre femme renvoyée par le boulanger parce qu'elle n'avait pas de monnaie: Sainte-Beuve, qui ne brillait pas par la patience, cassa la vitre de la boutique avec la pièce que le boulanger refusait de changer. « Il faudra bien que vous en rendiez de la monnaie maintenant, dit-il; payez-vous du carreau sur ces trente sous, et donnez du pain à cette femme (1). »

Sainte-Beuve répandait les aumônes libéralement autour de lui; il se plaisait à soutenir les misérables. « Jamais je ne vis de sympathie plus universelle, dit un de ses secrétaires: il compatissait d'un cœur si ému aux affections humaines, que l'on peut dire sans exagération qu'il avait mal à la douleur d'autrui, ne pouvant rencontrer un pauvre sans le secourir. Une telle tendresse le fit pendant toute sa vie se dépouiller au profit des malheureux. Aussi, malgré ce travail persistant et fructueux de cinquante années, malgré les avantages d'une réputation toujours croissante et un état de fortune qui, vers la fin, était devenu quasi brillant, il n'a, de fait, augmenté l'héritage de ses parents que de deux mille francs de rente (2). »

Dans une des nombreuses confessions dont son œuvre critique est parsemée, il nous dit le regret de ses fautes et sa joie à faire du bien. « C'est, dit-il, une règle bien essentielle dans la conduite, de ne jamais tirer raison d'une première faute pour en commettre une nouvelle, comme un désespéré qui le sait et qui s'abandonne. Quelqu'un voyait Mme de Montespan fort exacte aux rigueurs du carême et paraissait s'en étonner : « Parce qu'on

(1) Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, p. XLVIII.

(2) A.-J. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 308.

« commet une faute, faut-il donc les commettre toutes », disait-elle. Je ne m'empare que du mot. Hier, vous méditiez une vie pure, dévouée, honorée de toutes les vertus, semant de chaque main les bienfaits. Ce matin, parce qu'un tort, une souillure grave a, depuis hier, obscurci votre vie, à l'heure du bienfait que vous projetiez, le ferez-vous moindre, comme quelqu'un qui déserte le combat, qui a perdu l'espoir de s'honorer lui-même? Oh! faites le bienfait comme si vous étiez resté pur; faites-le, non pour vous honorer (ce n'est pas de cela qu'il s'agit), mais pour soulager le souffrant! Que le pauvre ne s'aperçoive pas de votre tort, de votre souillure survenue envers vous-même; c'est le moyen d'ailleurs qu'elle disparaisse, qu'elle s'efface un peu... Tendez, tendez votre main à celui qui tombe, même quand vous la sentiriez moins blanche à offrir (1). »

Maints portraits, bustes ou photographies du critique donnent de lui une notion fausse. On le voit habituellement sous les traits d'un railleur, au sourire ironique, ressemblant à un « Voltaire gras ». Son extérieur lui portait préjudice auprès de ceux qui ne le connaissaient pas. Ne disait-il pas lui-même : « Lorsqu'on paraît caustique, on est bon (2). »

M. Jules Lemaître l'a ainsi jugé : « Mon impression, dit-il, est que, somme toute, Sainte-Beuve ne fut point un méchant homme, et qu'il fut parfois un bon homme (3). »

Le ton de ses articles est habituellement sérieux, l'ironie n'y paraît qu'occasionnellement et toujours gazée. Nous aimons à nous le représenter, non pas comme un ricaneur, mais sous l'apparence d'un homme grave, à l'expression mélancolique.

(1) A.-J. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 309.
(2) *Les Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 9.
(3) *Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 73.

A tout prendre, Sainte-Beuve était, par sa nature première, porté vers l'indulgence plus que vers l'agressivité. Il était désireux de découvrir des talents ignorés et de les aider à atteindre la lumière. Il nourrissait envers de jeunes amis des sentiments paternels. Son affection pour Baudelaire partait d'un cœur tendre. « Vous avez pourtant souffert, lui écrivait-il, vous vous êtes rongé à promener et à caresser vos ennuis, vos cauchemars, vos tortures morales; vous avez dû beaucoup souffrir, mon cher enfant (1). »

Malgré son attachement pour Troubat et le besoin qu'il avait de lui, il l'engageait à chercher une autre situation afin de n'être pas entravé dans sa carrière par un perpétuel secrétariat (2). A la mort de Sainte-Beuve, Troubat recevait de nombreuses lettres rendant hommage à la bonté du défunt (3).

Sainte-Beuve surmontait fréquemment les répugnances de son amour-propre et intercédait auprès des grands en faveur des pauvres et des persécutés (4). Mme Desbordes-Valmore disait de lui : « Je ne crois pas qu'on oblige mieux que lui, ni qu'on oublie plus noblement... J'ai vingt lettres de bénédiction de malheureux que je lui ai fait secourir dans leur liberté compromise, rendue par lui à force de courir et de prier, et puis donnant, donnant toujours... Et dans les temps politiques, que de pensions conservées, grâce à la chaleur de ses protestations! J'en sais plusieurs, sans me compter (5). »

(1) *Correspondance*, t. Ier, p. 220.

(2) *Ibid.*, p. 331.

(3) On peut lire quelques-uns de ces témoignages dans les *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve*, p. 374 et suivantes.

(4) *Correspondance*, t. II, p. 89, 236, 245, 380. *Nouvelle Correspondance*, p. 308, 312. Voir aussi les *Lettres à la princesse*, où les demandes d'intervention sont constantes.

(5) SAINTE-BEUVE, *Souvenirs et indiscrétions*, p. 349.

Sainte-Beuve est un des plus actifs créateurs de ce merveilleux instrument de connaissance qu'est la critique moderne. *Classique* par goût et par tempérament, *romantique* par les circonstances, *naturaliste* par la méthode, il est éminemment qualifié pour comprendre et interpréter les beautés les plus diverses de la littérature.

Malgré des erreurs, malgré de mauvaises habitudes, des faux pas, de nombreux manques d'équité, il se dégage de l'ensemble de sa vie une beauté incontestable. Cet immense labeur, ce souci de vérité, cette finesse de perception, ce sens de la mesure, cette horreur des coteries et des préjugés, ce besoin d'affection toujours vivace et jamais comblé accusent une nature supérieure.

La complexité de son caractère a troublé beaucoup de lecteurs. Quel était le fond de son âme? Doit-on le compter parmi les mystiques égarés ou parmi les positivistes héritiers de l' « Encyclopédie » ? Selon nous, la question est vaine. Fort probablement les deux tendances vivaient en conflit chez lui, également sincères. Par l'influence de l'époque, le scepticisme remporta la victoire finale (1). Le culte de la science qui régnait au milieu du dix-neuvième siècle étouffa les aspirations spiritualistes dans l'âme de Sainte-Beuve. Le besoin religieux était réel en lui; l'*Imitation de Jésus-Christ* fut longtemps son livre de chevet; la nostalgie de la vie intérieure le saisissait devant toutes les images de pureté qui s'offraient à lui (2); sa philosophie dépassait de beaucoup le rationalisme étroit du dix-huitième siècle, il possédait trop le sens de l'évolution pour se rattacher au matérialisme (3).

(1) *Correspondance avec M. et Mme Olivier*, p. 266.

(2) Voir la belle étude consacrée à Sainte-Beuve poète par M. Paul Bourget dans le *Livre d'or de Sainte-Beuve*, p. 20.

(3) *Livre d'or de Sainte-Beuve*, étude de M. J. Bourdeau, p. 98.

Il a, en fin de compte, renoncé à la foi, non pas, pensons-nous, parce que le fond de son cœur était antichrétien, mais parce qu'il croyait plus à la réalité des joies intellectuelles ou sensuelles, qu'à la réalité des joies spirituelles.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25603.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25603.